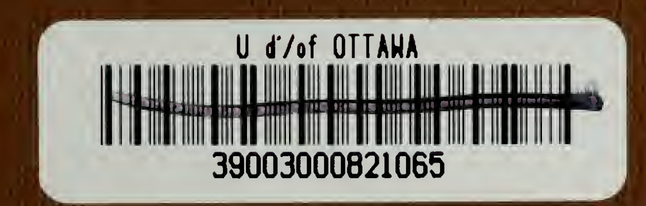

U d'/of OTTAWA
39003000821065

J. J. [illegible]
Ottawa.

HISTOIRE ABRÉGÉE

DE

LA PHILOSOPHIE.

IMPRIMERIE DE MONNOYER.

HISTOIRE ABRÉGÉE

DE LA

PHILOSOPHIE,

A L'USAGE DES ÉLÈVES

DES SÉMINAIRES ET DES COLLÉGES

PAR M.gr J.-B. BOUVIER,

ÉVÊQUE DU MANS.



TOME PREMIER.

LE MANS,

CHEZ MONNOYER, IMPRIMEUR DE M.gr L'ÉVÊQUE.

—

1841.



PRÉFACE.

La plupart des jeunes gens, qui terminent le cours ordinaire de leurs études, dans les petits séminaires et dans les colléges, savent peu ce qu'a été la philosophie, depuis qu'il y a des philosophes sur la terre, ni ce qu'elle est actuellement. Peut-être ont-ils retenu les explications qu'on leur a données. Trop souvent ils ne vont guère au-delà.

Cependant la connaissance précise des sciences philosophiques, de leur origine, de leurs progrès, de leur décadence, de leurs variations infinies, élève l'âme et l'agrandit. En voyant l'impuissance de la raison et ses tristes écarts, nous sentons le besoin d'une autorité qui nous garantisse de toute

erreur : nous l'appelons de nos vœux; nous la recherchons, afin de nous y attacher avec confiance.

Nous commençons par recueillir les vérités fondamentales qui n'ont jamais pu être sérieusement ébranlées, et sur lesquelles repose l'ordre moral : nous nous y fixons comme à des ancres de salut, seules capables d'empêcher que nous ne soyons submergés dans l'abîme du doute. Ces vérités sont les points capitaux d'où il faut que nous partions pour élever solidement en nous un édifice intellectuel.

Lorsque nous embrassons d'un coup d'œil, les égarements de tant de génies supérieurs, notre orgueil est confondu. Pourrions-nous avoir la présomption de nous croire plus habiles ou plus infaillibles qu'eux? Qu'est-ce donc que la raison abandonnée à elle-même, si elle n'a pu conduire ceux qui l'ont possédée à un si haut degré, qu'à des contradictions sans fin et à d'incroyables absurdités?

L'histoire de la philosophie est donc, surtout à l'époque où nous vivons, un complément utile et même nécessaire à l'instruction des jeunes gens.

Ceux qui seront sagement dirigés dans cette étude, ne pourront manquer d'en retirer un grand fruit.

Si les professeurs se bornent à un enseignement oral, ils ne s'accorderont point : l'un sera diffus ou inexact; l'autre, trop concis ou pas assez clair : les élèves ne retiendront rien ou retiendront mal.

Peut-être s'en trouvera-t-il, parmi les plus laborieux, qui feront des rédactions : mais rarement ils y auront recours, après que leurs études seront terminées. Bientôt ils n'auront plus dans l'esprit que des notions vagues, confuses et pleines de fausseté.

Qu'ils aient, au contraire, entre les mains un livre élémentaire, digne de leur confiance, il y recourront volontiers; ils le consulteront au besoin, et apprendront insensiblement ce qu'il contiendra. Plus tard, ils pourront lire utilement les longs ouvrages qui ont été composés sur cette matière.

Car beaucoup de savants, principalement en Allemagne, ont fait de sérieuses recherches sur l'histoire de la philosophie. Mais leurs ouvrages, pour la plupart du moins, n'ont aucune proportion avec les facultés des jeunes étudiants. Ce sont d'é-

normes in-4.°, comme ceux de Brucker, 6 vol.; de nombreux in-8.°, comme ceux de Tiedemann, 6 vol.; de Buhle, 7 vol.; de Tenneman, 13 vol.; etc.

Brucker, qui paraît le plus estimé, est écrit en latin dur et pesant. Buhle a été traduit de l'allemand en français : les deux autres sont en allemand et n'ont pas encore été traduits, que nous sachions.

Beaucoup d'autres auteurs ont encore écrit plus ou moins longuement sur l'histoire de la philosophie : nous ne pouvons les énumérer, sans dépasser les limites dans lesquelles nous devons nous renfermer. Ceux qui désireront les connaître avec la nomenclature de ce qu'ils ont écrit, pourront consulter l'*Histoire comparée des systèmes de philosophie*, par M. de Gérando, 4 vol. in-8.°, t. 1., ch. 2., 2.e édition, ou le Manuel de Tiedemann, traduit en français par M. Cousin, 2 vol. in-8.°

Plusieurs écrivains français ont aussi travaillé sur l'histoire des philosophes et de la philosophie. Nous pouvons citer, entr'autres, Deslandes, 4 vol. in-12, superficiel, Fénelon, Le Batteux, Condillac, Fréret, de Gérando, Cousin, Damiron, etc.

Néanmoins, on convient qu'il n'y a point encore,

dans notre langue, d'ouvrage élémentaire sur l'histoire de la philosophie, propre à être mis entre les mains des élèves de nos écoles catholiques. MM. de Ram, en Belgique, de Salinis et de Scorbiac, en France, ont publié de bons précis, le premier en latin, 1 vol. in-8.°, et les deux autres en français, aussi 1 vol. in-8.° Nous nous associons volontiers au bien qu'on a dit de ces ouvrages. Toutefois, ni l'un ni l'autre n'entre dans le plan que nous avions conçu dès 1824. Diverses circonstances nous avaient empêché jusqu'ici de donner suite à ce projet. Nous avons cru devoir y revenir; et aujourd'hui nous publions cet abrégé, comme complément de notre cours élémentaire de philosophie.

Notre intention n'est point d'approfondir ni de comparer les uns aux autres les divers systèmes de philosophie : ce travail nous entraînerait beaucoup trop loin. Nous voulons seulement énoncer les faits, exposer, en substance, ce qu'a été la philosophie, depuis l'origine des temps jusqu'à nos jours, afin que les jeunes gens puissent s'en former une idée exacte.

Plusieurs seront étonnés des nombreuses con-

tradictions qui se sont succédé les unes aux autres. Peut-être seront-ils tentés de conclure que le moins déraisonnable de tous les systèmes, malgré son absurdité, est le doute universel.

Au milieu des aberrations de l'esprit humain, certaines vérités cependant n'ont jamais pu être entièrement effacées : elles ont surnagé dans tous les naufrages intellectuels, et, traversant les abîmes, elles sont venues jusqu'à nous, comme un dépôt précieux. Leur certitude d'ailleurs nous est garantie par un enseignement supérieur à l'intelligence humaine et infaillible. Nous pouvons donc nous appuyer sur elles, comme sur une base inébranlable. Voilà ce qui ressortira, nous l'espérons, de l'ensemble de notre travail.

Ce coup d'œil, jeté rapidement sur les efforts impuissants de tant d'hommes distingués par leurs talents et leurs laborieuses recherches, inspirera aux jeunes gens une juste défiance d'eux-mêmes : il leur fera sentir la nécessité d'une autorité tutélaire, à laquelle ils puissent s'abandonner sans crainte.

La philosophie, prise en général, embrasse toutes

les connaissances déduites, par le raisonnement, des premiers principes. Pour en faire une histoire complète, il faudrait donc décrire l'origine, les progrès, les variations des diverses sciences naturelles; rendre compte de la manière dont elles ont été cultivées; faire connaître les auteurs qui en ont traité; analyser leurs ouvrages, les apprécier et montrer le jugement que le public en a porté. Il est aisé de comprendre, d'après cet aperçu, comment des hommes d'une immense érudition et d'une patience infatigable, ont pu écrire de si volumineux ouvrages sur l'histoire de la philosophie. Nous ne pouvons embrasser un plan de cette nature; nous n'avons ni le temps, ni les moyens, ni la volonté de le faire.

Dans notre cours élémentaire de philosophie, il n'a point été question de la physique ni des sciences naturelles qui s'y rattachent. Après avoir posé les règles qui dirigent les opérations de l'âme dans la recherche et la manifestation de la vérité, nous avons borné nos efforts à cette partie qui tend à rendre les hommes sages, et qui seule, à proprement parler, mérite le nom de philosophie. Dieu,

ses attributs ou ses perfections; l'âme, ses facultés et sa destination; la distinction du bien et du mal, la loi naturelle et ses caractères; la vie future avec ses récompenses et ses châtiments; les devoirs de l'homme envers Dieu, envers les autres hommes et envers lui-même; tels sont les objets principaux qui nous ont spécialement occupé : sur ces points repose essentiellement l'ordre moral tout entier. Une philosophie qui ne les comprendrait pas, ou qui ne les présenterait que d'une manière vague, ou sous la forme du doute, serait par là-même fausse et dangereuse; elle ne pourrait contribuer à rendre les hommes sages : dès-lors elle porterait à tort le nom de philosophie.

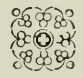
C'est donc principalement sous le rapport de ces vérités, que nous allons tracer l'histoire abrégée dont il s'agit ici.

Nous considérerons la philosophie : 1.° chez les Hébreux, depuis la création du monde jusqu'à Jésus-Christ; 2.° chez les nations orientales, avant les Grecs; 3.° chez les Grecs; 4.° chez les Romains; 5.° chez les chrétiens, jusqu'à la chute des lettres; 6.° chez les Arabes, depuis leur origine jusqu'à nos

jours; 7.° chez les chrétiens, dans le moyen âge; 8.° chez les chrétiens, depuis la renaissance des lettres jusqu'au 18.ᵉ siècle; 9.° nous traiterons de la philosophie pendant le 18.ᵉ siècle; 10.° nous exposerons ce qu'a été la philosophie au commencement du 19.ᵉ siècle; 11.° nous présenterons l'analyse de la philosophie catholique, en opposition aux systèmes philosophiques de tous les temps.

Ces divisions formeront onze livres. Ces livres eux-mêmes seront partagés en sections ou en chapitres, et quelquefois en paragraphes, afin que les matières soient classées dans un meilleur ordre.

A l'aide de ces divisions, on trouvera plus aisément ce que l'on cherchera, et on le retiendra mieux



LIVRE PREMIER.

DE LA PHILOSOPHIE CHEZ LES HÉBREUX, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A JÉSUS-CHRIST.

La célèbre nation hébraïque, la plus ancienne du monde, a eu ses phases diverses : nous allons y trouver la division de ce livre.

CHAPITRE I.er

DE LA PHILOSOPHIE DES PATRIARCHES JUSQU'A MOISE

—

Pour cette longue période, de près de 2500 ans, nous n'avons de monument digne de foi que la Genèse : mais l'authenticité, la vérité et l'intégrité de ce monument, sont démontrées par des preuves invincibles. C'est donc dans ce livre précieux, le plus vénérable et le plus certain de tous les livres historiques, qu'il faut chercher ce qu'a été le monde depuis son berceau jusqu'à la naissance de Moïse.

La raison comprend aisément que l'univers n'est pas

éternel; qu'il ne s'est point fait seul et ne peut être l'effet du hasard : elle se borne là. Si, par ses propres forces, elle veut rendre raison de ce qui est, elle ne fait que tâtonner; bientôt elle s'égare.

La Genèse nous décrit l'origine de toutes choses avec une admirable clarté : elle nous montre un Dieu éternel, infini, tout puissant, qui commande et est obéi, qui, d'une parole, fait sortir du néant le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment. Voilà la première cause de tout; il ne la faut jamais perdre de vue, en philosophie, si on veut ne point s'égarer. Le monde est une énigme; Dieu en est le mot, dit un sage.

Prenons donc l'homme au sortir des mains de son créateur; parcourons l'histoire de son intelligence, de son industrie, de sa conduite religieuse, morale et sociale; voyons ce qu'il a été.

Il est inutile de rechercher, comme l'a fait Brucker, s'il y avait un corps de philosophie avant le déluge : nous ne pourrions faire, comme cet auteur, que des hypothèses, qui ne donneraient aucune connaissance réelle. Tenons-nous-en aux faits positifs; ces faits nous instruiront bien plus utilement que ne le feraient des suppositions chimériques.

Les premiers hommes n'étudiaient point l'art de raisonner et n'en jugeaient pas moins sainement : ils ne disputaient point, et leurs convictions n'en étaient que plus solides : ils ne prétendaient point, comme on l'a fait depuis, sonder les mystères de la nature, remonter aux causes par les effets, ou descendre des causes aux effets, en découvrir

l'enchaînement et assigner la raison de tout. Se contentant des vérités essentielles que Dieu leur avait enseignées, ils les croyaient plus fortement que nous et tâchaient d'y conformer leur conduite.

Ainsi, nous les voyons marcher dans la présence de ce grand Dieu, créateur et maître souverain de toutes choses, se rappeler ce qu'ils lui doivent, être à son égard pleins de soumission, de reconnaissance, d'amour, de respect; l'adorer dans sa providence, lui attribuer les événements remarquables, élever des monuments pour perpétuer le souvenir de ses bienfaits, porter leurs enfants à lui rendre le culte qui lui est dû. Ces hommes simples et naïfs ne cherchent point la raison *à priori*, qui constitue la différence entre le bien et le mal : une persuasion invincible, fondée sur un enseignement positif, clair et constant, mille fois plus forte qu'une conviction acquise par le raisonnement, ne leur permet pas de confondre l'un avec l'autre. Ils savent distinguer la vertu, en connaître les règles et les observer. Les possessions sont distinctes : chacun a les siennes. La propriété d'autrui est respectée; l'injustice est flétrie. Les devoirs de la charité sont reconnus et exercés; l'hospitalité envers les étrangers est en honneur ; l'homicide est un crime qui épouvante. Le mariage, institué par Dieu même, est soumis à des usages pleins de gravité. La polygamie est permise dans certaines circonstances, lorsqu'elle devient nécessaire pour la postérité, mais l'adultère et la fornication ne le sont jamais.

Les femmes respectent leurs maris, les appellent leurs

seigneurs : les enfants honorent leurs parents et ne font rien sans leur consentement. C'est de leurs mains qu'ils reçoivent des époux et des épouses. Les vieillards jouissent d'une haute considération. Les regardant comme dépositaires des traditions, on les interroge et on les écoute avec une respectueuse confiance.

On mène une vie simple, frugale, active, laborieuse, éloignée de toutes sortes d'excès et exempte des infirmités qui en sont la suite. Les chefs de famille les plus considérables, leurs femmes, leurs enfants des deux sexes se livrent aux travaux de la campagne, conduisent leurs troupeaux, les gardent le jour et la nuit, vont puiser de l'eau pour les abreuver ou pour le ménage; ils coupent le bois, le portent sur leurs épaules, font le pain, apprêtent à manger; en un mot, ils ne s'épargnent en rien; ils travaillent, sont logés et nourris comme leurs domestiques et leurs esclaves.

Les enfants ne vont point au collége y étudier les langues, les sciences et les arts : ce sont les pères qui font leur éducation, en leur apprenant, pendant de longues années, à connaître Dieu et à le servir, par la pratique d'une vie régulière; à travailler la terre et à gouverner les troupeaux; à remplir tous les devoirs de bons enfants, pour être eux-mêmes, par la suite, de bons pères de famille. En leur racontant l'histoire de leurs ancêtres et les principaux événements arrivés dans le monde, ils montrent toujours la part que Dieu y a prise, dans sa bonté ou dans sa justice. Ce n'est point par voie d'argumentation qu'ils procèdent :

allant droit au fait, ils parlent sans apprêt, avec noblesse et simplicité, disant, voilà ce que nous ont appris nos pères : *Patres nostri narraverunt nobis* (1). Les connaissances ainsi acquises sont nettes, fermes, ne laissent aucun doute dans l'âme : elles plaisent à l'esprit, satisfont le cœur, maintiennent la foi et perpétuent les mœurs.

Le soin qu'on prend des morts et de leur sépulture ; les honneurs qu'on leur rend, la manière dont on en parle ; la persuasion où l'on est qu'en mourant ils vont rejoindre ceux qui les ont précédés et avec lesquels ils étaient liés ; ce qui est dit d'Abraham, d'Isaac et de plusieurs autres, qu'ils furent réunis à leurs pères, sans que pourtant ils eussent été ensevelis dans le même tombeau ; les paroles de Jacob qui veut pleurer Joseph jusqu'à ce qu'il l'ait rejoint dans les lieux inférieurs, croyant cependant qu'il a été dévoré par une bête, tout cela ne nous permet pas de douter qu'il y ait eu, à cette époque, la moindre incertitude sur l'existence d'une autre vie après celle-ci.

Les premiers hommes ne furent pas longtemps sans faire quelques découvertes utiles et sans se livrer à une certaine industrie : bientôt parurent les premiers arts. Caïn bâtit une ville, Jabel fit des tentes, Jubal était musicien et jouait de divers instruments, Tubalcaïn faisait toute espèce d'ouvrages en fer et en airain (2). C'était avant le déluge. Noë construisit un immense bâtiment ; cette construction supposait

---

(1) Ps. 77. 3.
(2) Genèse, ch. 4.

des connaissances et du génie. Peu après le déluge, s'éleva la tour de Babel, entreprise insensée, mais qui montre qu'on savait travailler. Depuis ce temps-là les arts et l'industrie sont toujours allés en augmentant et en se perfectionnant.

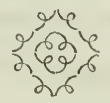
A mesure que les hommes se multipliaient, ils se divisaient par famille : chaque famille avait un chef qui exerçait sur elle son autorité paternelle, et en même temps une autorité souveraine ; car ce chef ne reconnaissait point de supérieur sur la terre. Ces pères de famille s'appelaient ordinairement rois ou princes, parce qu'ils régissaient en effet et gouvernaient. S'il s'élevait des différents entre eux, ils les terminaient, en dernier ressort, par la voie des armes, tribunal suprême des souverains. Quelquefois ils formaient une sorte de fédération, pour attaquer ou pour se défendre avec plus de succès. Au chapitre XIV.e de la Genèse, nous voyons quatre rois ligués ensemble, attaquer cinq autres rois et les vaincre; puis Abraham, roi lui-même, sans en porter le nom, allié des vaincus, ramasser promptement sa petite armée de 318 hommes, fondre sur les vainqueurs, les defaire à son tour, ramener le butin qu'ils avaient enlevé, bénir Dieu et lui faire honneur de sa victoire. Telle a été, selon la Genèse, l'origine des sociétés politiques.

Ces petits princes n'avaient aucune idée des règles diplomatiques ni des usages qui se sont établis dans les cours ; mais ils connaissaient les lois fondamentales de l'organisation sociale et des rapports de souverains à souverains ; dans ces premières notions ils possédaient le germe du droit public, tel que la civilisation l'a développé ensuite.

D'après ce tableau, tiré de la Genèse, n'est-il pas vrai que les anciens Hébreux (1) avaient, au plus haut degré de certitude, un ensemble de doctrines propres à rendre l'homme bon et honnête? Ces doctrines font l'essentiel de ce que toute vraie philosophie doit contenir.

---

(1) Ce mot signifie originairement *au-delà* : il fut donné à Abraham, selon l'opinion commune, parce que ce patriarche était étranger dans la terre de Chanaan et venait d'au-delà de l'Euphrate. Les descendants d'Abraham furent ainsi nommés Hébreux, et aussi Israëlites, parce qu'un ange avait donné le nom d'Israël (force de Dieu), à Jacob; enfin plus tard ils furent appelés Juifs, de la tribu de Juda qui était la plus considérable.



CHAPITRE II.

DE LA PHILOSOPHIE DE MOISE.

—

Moïse, auteur de la Genèse, l'est également de l'Exode, du Lévitique, des Nombres et du Deutéronome. C'est l'opinion générale et constante des Juifs, des chrétiens, des mahométans ; rien d'ailleurs, dans les histoires humaines, n'est plus clairement constaté. Ces cinq livres, connus sous le nom collectif de Pentateuque, nous représentent partout Dieu comme un être unique, éternel, immense, infiniment bon, sage, puissant, créateur du ciel et de la terre; comme une intelligence qui connaît les choses présentes telles qu'elles sont, et les futures avant qu'elles arrivent, qui étend sa providence à tout : décerne au vice ses châtiments et à la vertu ses récompenses, avec une justice infaillible ; en un mot, comme un esprit orné de toutes les perfections, et tel qu'il est impossible de le concevoir plus parfait.

A ces vérités dogmatiques sont joints les principes de la plus sublime morale. Dieu seul doit être adoré : les hommes doivent l'aimer de tout leur cœur et par dessus toutes choses, ne servir que lui comme Dieu, lui rendre des actions de grâces pour ses bienfaits accordés, et lui en

demander de nouveaux avec confiance. Ils doivent pareillement aimer le prochain comme eux-mêmes et l'assister dans ses besoins. Le vol et l'homicide sont des crimes; les querelles, les haînes, les divisions, l'adultère, la fornication, tous les genres d'infamies et jusqu'aux moindres injustices sont proscrites : les actes extérieurs et les désirs du cœur sont soumis à des règles invariables.

Qu'y a-t-il de plus conforme à la raison et au bon sens, de plus satisfaisant à tous égards, que le Décalogue, dans lequel sont renfermés, avec tant de justesse et de profondeur, les points capitaux de toute la loi naturelle? N'est-ce pas là une philosophie au-dessus de tout éloge? Moïse, il est vrai, n'en est pas l'inventeur : aussi, ne la donne-t-il pas comme venant de lui ; il déclare la tenir de Dieu. Cette origine sacrée lui imprime une autorité que n'auront jamais les systèmes inventés par le génie de l'homme.

Les lois politiques de Moïse sont également d'une haute sagesse : rien ne le prouve mieux, du reste, que l'état de prospérité auquel parvint la nation, en les suivant. Si nous apercevons, dans les détails, certains points minutieux, peu d'accord avec nos idées, c'est que nous apprécions mal les circonstances où le grand législateur était placé, le but qu'il se proposait, les qualités du peuple qu'il gouvernait et le caractère de ceux qui l'entouraient. En supposant que nous ne vissions pas toujours les motifs de ses prescriptions, s'en suivrait-il qu'il eût agi en aveugle? La raison qui éclate de toutes parts dans son œuvre ne nous permet pas d'avoir une telle pensée.

L'habileté de Bézéléel et d'Ooliab (1), dans la fabrication des ouvrages d'or, d'argent, d'airain, de marbre, de pierreries et de bois de toute espèce; les magnifiques ornements du grand-prêtre, les vases et les divers ustensiles qui devaient servir dans le tabernacle, la promptitude avec laquelle le veau d'or fut exécuté, puis réduit en poudre, le grand nombre d'instruments de musique à vent et à cordes (1), qui étaient en usage; les cantiques admirablement poétiques qu'on chantait ou qu'on exécutait, tout cela montre jusqu'à quel point ce peuple, errant dans le désert, connaissait déjà les arts.

En entrant dans la terre de Chanaan, sous la conduite de Josué, les Hébreux font aux nations dépravées qui habitent le pays, une guerre d'extermination dont nous sommes dabord choqués : mais il faut considérer que c'était par l'ordre de Dieu; que Dieu avait promis à Abraham, plus de 400 ans auparavant, de donner à sa race la possession de cette terre; qu'il a droit de vie et de mort sur les nations comme sur les individus.

Au reste, il ne s'agit point ici, pour nous, des faits; nous ne serions pas obligés de les justifier tous : il s'agit des doctrines. Or, les doctrines de Josué n'ont rien qui ne s'accorde parfaitement avec une philosophie raisonnable. Ce sont toujours les mêmes idées de Dieu et de ses attributs, le même esprit religieux, les mêmes principes de morale.

---

(1) Exode, 31.

(2) I. Paralip. 25.

Après Josué, parurent successivement un grand nombre d'hommes distingués par leur prudence et leur sagesse, les juges qui gouvernaient le peuple, les prophètes qui l'instruisaient, les prêtres et les lévites qui expliquaient la loi. Il se forma des écoles, comme nous le voyons par l'exemple de Samuel, qui était élevé à côté du grand-prêtre Héli. Ensuite vint David, qui nous a laissé, dans ses odes sacrées, un monument inappréciable de la richesse de sa poésie, de la force de son éloquence, de l'élévation de son âme, des beaux sentiments de son cœur, de la justesse de son esprit dans ses comparaisons, de sa connaissance parfaite des livres qui existaient alors. On ne trouverait en lui ni un mathématicien, ni un physicien, ni un chimiste, ni rien de ce qui fait un savant dans les sciences naturelles; mais on trouve, dans ses psaumes, une admirable philosophie morale et religieuse, des notions très-exactes sur la nature : n'est-ce pas l'essentiel ?

CHAPITRE III.

DE LA PHILOSOPHIE DE SALOMON ET DE CEUX QUI SONT VENUS APRÈS LUI, JUSQU'A LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE.

—

La sagesse dont fut doué Salomon ne peut être comparée à aucune autre : elle surpassait de beaucoup celle des Orientaux, des Egyptiens et des hommes les plus renommés. Ce prince extraordinaire composa jusqu'à trois mille paraboles (1) ou sentences de morale, dont il ne reste plus qu'une partie, dans le livre des Proverbes. Il fit cinq mille cantiques ou pièces de vers, dont nous n'avons plus que le Cantique des Cantiques. Il traita des arbres, des arbustes, des plantes, des diverses espèces d'animaux, quadrupèdes, oiseaux, reptiles, poissons. Il savait la nature de chaque chose, sa fin, son utilité, ses usages ; la disposition de l'univers, la vertu des éléments, l'ordre et la vicissitude des temps, le cours des astres, la force des vents, tout ce qu'il y a de plus caché et de plus imprévu (2) ; de sorte qu'il a mérité de porter à jamais le nom de sage, par excellence. De toutes parts on venait pour le voir et pour l'entendre.

---

(1) III. Rois, 4. 30 et suiv.

(2) Sagesse, 7. 17.

Les rois lui envoyaient des ambassadeurs, afin de s'assurer si tout ce qu'on disait était vrai. La reine de Saba (1) ne voulut s'en rapporter qu'à elle-même : elle entreprit le voyage de Jérusalem avec de magnifiques présents et un immense cortège. Arrivée auprès de lui, elle chercha, par les difficultés qu'elle lui proposait, à l'embarraser, et ne put y réussir : elle vit dans ses réponses tant de lumières, de pénétration, d'à-propos et de justesse que, hors d'elle-même, elle s'écria, dans son admiration, qu'on ne lui avait pas dit la moitié de la vérité. En retournant dans ses états, elle publiait partout les prodiges de sagesse dont elle venait d'être témoin.

Ces qualités inouies ne préservèrent point Salomon des dangers auxquels exposent la grandeur, la puissance, les richesses, les plaisirs et plus encore les louanges et les flatteries. Ce sage si renommé laissa amollir son cœur, corrompre ses mœurs et tomba dans les plus funestes écarts ; exemple terrible de la fragilité humaine et leçon salutaire pour nous. On doute même qu'il ait reconnu ses égarements avant de mourir. Cependant il nous a laissé les plus belles maximes sur les vanités de la terre, sur les illusions du vice, sur l'unique fin de l'homme, qui est de craindre Dieu et d'observer ses commandements (2).

Par la magnificence du temple qu'il consacra à la gloire du vrai Dieu, par la beauté et l'éclat du palais qu'il voulut

---

(1) III. Rois, 10.

(2) Eccle. 12. 13.

avoir pour lui-même, par la perfection de tant d'ouvrages différents qu'il fit exécuter, on peut juger qu'alors les bons ouvriers et les artistes ne manquaient pas. Déjà on connaissait les constructions navales et les règles des navigations lointaines : de nombreuses flottes partaient d'Asion gaber, port de la mer Rouge, allaient à Ophir, à Tharse et ailleurs. On faisait un riche commerce qui rendit Salomon le plus opulent de tous les rois (1).

Ce prince mourut à 58 ans, 975 avant J.-C. Sous son successeur, le peuple se divisa : dix tribus se détachèrent de Roboam et firent un royaume à part, sous le nom d'Israël. Elles tombèrent dans le schisme, dans l'idolâtrie et dans les plus humiliants désordres. La vraie sagesse cessant d'être cultivée, au milieu de ces erreurs grossières, ne tarda pas à s'effacer presque tout-à-fait. Ce misérable peuple, après deux cents ans, environ, d'agitations et de déchirements, périt, sans retour, dans la captivité de Ninive.

Les trois autres tribus, restées fidèles, formèrent le royaume de Juda, ainsi appelé de la tribu de ce nom, à laquelle appartenaient David, Salomon, Roboam et leurs descendants. Ces tribus respectèrent les traditions et conservèrent l'enseignement religieux, sans le laisser altérer. Dieu ne les abandonna pas : de temps en temps il suscita des prophètes, tels que Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, dont la doctrine sage et divine les rappelait à l'observation de la loi. Ensuite, 588 ans avant J.-C., vint la ruine de Jérusalem

---

(1) III. Des Rois, 9. 28 et 10—22.

par Nabuchodonosor, la destruction du temple, l'abolition du culte, la dispersion du peuple, sa désolation, sa captivité à Babylone, pendant 70 ans. Dans cette terre étrangère, au milieu de la douleur et des larmes, quelques-uns étudient encore et empêchent que la loi ne tombe dans un entier oubli. Quelques jeunes captifs, des plus distingués, sont choisis par le roi oppresseur pour être introduits dans son palais, et y apprendre les lettres des Chaldéens (1). Daniel était de ce nombre : nous voyons, par son livre, que la sagesse, autrefois si brillante en Judée, n'était pas encore éteinte; qu'on la cultivait dans la captivité; que les règles sacrées de la religion et de la morale continuaient d'être connues et respectées.

Vers le même temps, selon quelques auteurs, longtemps auparavant, selon le plus grand nombre des savants, parut Job, si célèbre par l'héroïque patience qu'il montra dans les plus rudes épreuves. Dans le livre qui porte son nom, il nous a laissé des maximes d'une incroyable profondeur, sur les perfections de Dieu, sur le néant de l'homme, sur l'existence du mal. Il parle avec magnificence des œuvres de la création, de la puissance de Dieu, de sa grandeur, de la justice de ses jugements; aux interlocuteurs qui l'accablent d'invectives, dans son malheur, il répond avec une éloquence et une énergie dont rien n'approche.

---

(1) Daniel, 1. 4.

CHAPITRE IV.

DE LA PHILOSOPHIE DES JUIFS, APRÈS LA CAPTIVITÉ DE BABYLONE.

—

Dans cette longue captivité, les Juifs confondus, dispersés parmi les Chaldéens et les Perses, s'accoutumèrent insensiblement aux usages de ces infidèles, et adoptèrent leurs idées; ils perdirent, en partie, leurs propres traditions, leur religion, et emportèrent avec eux comme une teinte de rouille, qui ne les quitta jamais tout-à-fait. Leur langage, après cette dure oppression, fut un mélange d'hébreu et de chaldéen. Jusqu'à leurs anciens caractères furent changés : ils ne se trouvent plus que dans le Pentateuque des samaritains.

Cependant il y eut toujours, chez cette nation, qui ne cessa jamais d'être nommée le peuple de Dieu, des hommes instruits, sages, prudents, courageux; ces hommes s'opposèrent aux désordres et au relâchement, empêchèrent les erreurs de prévaloir et maintinrent la saine doctrine. On doit compter parmi eux, en première ligne, Aggée et Malachie, Esdras et Zorobabel, Néhémie et Salathiel. C'est à Esdras, prêtre de la loi, fort instruit, qu'on doit au

moins l'un des deux livres qui portent son nom ; on lui doit aussi la correction des autres livres canoniques, qui avaient dû souffrir, en quelques points, dans ces temps calamiteux. Esdras était un sage, digne d'en porter le nom ; il rendit aux Juifs les plus éminents services.

Néhémie, non moins distingué, mérita de lui être associé. L'un et l'autre ayant gagné les bonnes grâces d'Artaxerce-Longuemain, durant la captivité, obtinrent de lui la permission de retourner à Jérusalem avec ceux qui voudraient les suivre, de relever les murs de cette cité et d'en rebâtir le temple. Ils mirent un grand zèle à instruire le peuple, à réformer les mœurs et à corriger les abus.

La nation, ainsi rétablie dans le pays de ses ancêtres, fut petite d'abord, opprimée de toutes parts et tributaire des rois de la Perse. Peu à peu elle se fortifia et prit de l'accroissement : elle devint, sous le gouvernement du grand-prêtre, assisté des 72 anciens, qui composaient son conseil, une république florissante, toujours néanmoins dépendante de la Perse. Pendant 300 ans, il ne se passa rien de remarquable que nous connaissions.

Dans cet intervalle parut, sans que nous sachions précisément à quelle époque, un livre précieux, écrit en grec, connu sous l'unique titre *De la Sagesse*. Ce livre contient des dogmes importants, qui n'avaient point été aussi clairement exprimés dans la loi et les prophètes ; tels que l'existence de la vie future, l'éternité des peines et des récompenses, la rigueur des jugements de Dieu sur les grands

comme sur les petits, le néant des créatures, les illusions du monde, la vanité des idoles et du culte qu'on leur rend, l'excellence et les avantages de la sagesse : il renferme de sublimes préceptes de morale, auxquels la raison ne peut qu'applaudir, et qui développent de plus en plus l'admirable doctrine de Moïse.

Vers l'an 330 avant J. C., Alexandre-le-Grand s'étant rendu maître de la Judée et des pays environnants, les Juifs passèrent sous la domination des Macédoniens, puis des Syriens et des Egyptiens : ils éprouvèrent d'intolérables vexations. Cependant ils ne cessèrent pas de montrer un attachement invincible à la vraie doctrine et à la religion de leurs pères.

Environ 180 ans avant J. C., Antiochus Epiphane, roi de Syrie, les attaqua avec fureur, et entreprit de les faire renoncer aux pratiques de la loi de Moïse; il les persécuta à outrance, exerçant les plus indignes cruautés contre ceux qui refusaient de se soumettre à ses ordres impies. Nous connaissons la mort héroïque du vieillard Eléazar, des sept frères Machabées et de leur courageuse mère. Ces derniers, honorés par l'Église comme martyrs, sont les premiers, dans l'Histoire Sainte, qui soient morts en confirmation de la doctrine qu'ils professaient. Ils ne pouvaient montrer une plus forte conviction.

Le prêtre Mathathias et ses intrépides enfants, connus sous le nom générique de Machabées, forment la résolution de repousser par la force ces sacrilèges atrocités : ils appellent

à leur secours ceux qui avaient, comme eux, le zèle de la loi de Dieu. Par mille prodiges de valeur, ils brisent le joug tyrannique du cruel Antiochus, délivrent le peuple de l'oppression, purifient le temple, rétablissent le culte du vrai Dieu, maintiennent l'antique doctrine et en assurent la perpétuité.

Cette doctrine fut effectivement enseignée et pratiquée, sous les Asmonéens (1), qui gouvernèrent la nation pendant 126 ans. Ces princes réunirent la souveraine sacrificature à la puissance temporelle, et exercèrent une grande influence. Dans cet intervalle, les deux livres des Machabées, dont on ignore l'auteur ou les auteurs, furent publiés. Ils contiennent, en style noble et élevé, l'histoire de la persécution d'Antiochus et des guerres si énergiquement soutenues par les enfants de Mathathias. On y trouve la même doctrine religieuse que dans les autres livres sacrés, et de précieuses vérités clairement énoncées, qui nous font connaître la foi de ce temps-là; par exemple, l'utilité de la prière pour les morts et la résurrection des corps (2).

Peu auparavant, et peut-être du temps d'Antiochus, Jésus, fils de Sirach, composa, en hébreu vulgaire, un excellent ouvrage, rempli des plus beaux préceptes de morale : c'est l'Ecclésiastique, livre qui fut traduit en grec par le petit-fils de l'auteur, et est compté au nombre de nos

---

(1) Ces princes furent ainsi appelés d'Asmonée, aïeul de Mathathias.

(2) II Mach. 7 et 12. 43.

livres sacrés. Il renferme une foule de maximes infiniment sages, et des instructions admirables pour toutes sortes de personnes, selon les différentes conditions où elles peuvent se trouver.



CHAPITRE V

DE LA PHILOSOPHIE DES JUIFS, HORS DE LA JUDÉE.

—

Malgré la haine héréditaire que les Juifs portaient aux Egyptiens, un grand nombre d'entre eux, contre l'avis de Jérémie, se réfugièrent en Egypte, lorsqu'ils virent leur patrie envahie par les Assyriens. Là ils ne furent point à l'abri des maux qu'ils voulaient éviter; les menaces du prophète, qui avait cherché à les détourner de ce projet, se vérifièrent. Nabuchodonosor s'étant aussi emparé de ce royaume, y trouva ces réfugiés, les prit et les emmena presque tous à Babylone, où ils partagèrent le sort de leurs frères. Quelques-uns, néanmoins, restèrent en Egypte, s'y multiplièrent, et, par la suite, devinrent nombreux. Lorsqu'Alexandre fit bâtir la ville fameuse, à laquelle il donna son nom, il y fit venir une colonie de Juifs et leur donna des privilèges assez étendus.

Ptolémée-Lagus, devenu roi d'Egypte, l'an 324 avant Jésus-Christ, ayant conquis la Judée, à son tour, emmena cent mille Juifs dans ses états; il en attira beaucoup d'autres à Alexandrie, sa capitale, et leur y donna le droit de bourgeoisie. Ptolémée-Philadelphe, son fils et son successeur, leur accorda des privilèges plus grands encore. Ces Juifs eurent, dans le pays, et spécialement à Alexandrie, des syna-

gogues et des écoles publiques, pour l'enseignement de la loi et des prophètes.

Ce fut sous Ptolémée-Philadelphe, selon l'opinion la plus commune et la mieux fondée, que les livres saints furent traduits en grec. Cette célèbre version, qui est connue dans le monde entier, est celle des Septante, ainsi appelée, parce qu'on la croit l'ouvrage de 72 docteurs, envoyés exprès de Jérusalem, à la demande du roi égyptien. Quoiqu'il en soit du mode et des circonstances, sur lesquelles on dispute, il est du moins certain que cette version fut faite vers ce temps-là : elle a été un événement mémorable. A partir de cette époque, les gentils purent connaître nos livres divins et y puiser les notions assez claires, qu'on remarque dans quelques-uns de leurs écrits sur Dieu et ses attributs, sur l'âme et ses destinées.

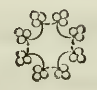
Les Juifs, de leur côté, ceux d'Alexandrie surtout, étudièrent les systèmes des philosophes payens, adoptèrent, en partie, leur méthode de discussion, de raisonnement, de dispute, et essayèrent de l'appliquer à leurs doctrines sacrées. Alors commencèrent les subtilités et les allégories dont les auteurs de cette nation ont tant abusé depuis.

Le second livre des Machabées (1), nous apprend qu'Aristobule, de la race sacerdotale, fut précepteur d'un des Ptolémée, roi d'Egypte, qu'on croit avoir été Philométor ou son fils Evergète II. Ce fait prouve qu'il y avait, à cette époque, parmi les Juifs, des hommes instruits dans les

(1) Chap. 1. 10.

sciences profanes. Les premiers pères, et notamment saint Clément d'Alexandrie, ont beaucoup parlé de cet Aristobule, qui paraît avoir été un homme célèbre dans son temps.

On ne peut raisonnablement douter que l'école des Juifs, à Alexandrie, n'ait donné beaucoup d'autres hommes distingués : car elle ne paraît pas avoir jamais cessé, ni souffert d'obscurité. Or, à la naissance du christianisme et encore un certain temps après Jésus-Christ, elle continuait d'être renommée dans le monde. Nul ne l'a plus illustrée que Philon, qui vivait du temps des apôtres et fut chef d'une députation envoyée par les Juifs ses compatriotes, à l'empereur Caligula. Instruit dans les sciences sacrées et profanes, fécond en belles pensées, il écrivait en grec avec chaleur, élégance et facilité. La plupart des nombreux ouvrages qu'il avait composés sont perdus : ceux qui nous restent font 2 vol. in-fol., édition de Thomas Mangey, réputée la meilleure. Presque tous sont sur l'Ecriture sainte. On y remarque, avec l'élégance et la beauté du style, de nombreuses allégories, des métaphores et une teinte des doctrines égyptiennes.



CHAPITRE VI.

DES SECTES QUI ONT EXISTÉ CHEZ LES JUIFS.

Jusqu'à la captivité de Babylone, les Juifs ne montrèrent aucune trace de division entre eux, sur la doctrine : ils se transmettaient leurs livres saints, comme de main en main, et les interprétaient de la même manière, d'après les traditions reçues de leurs pères. Ils croyaient et ne disputaient point. Dès-lors, il ne pouvait y avoir différence d'opinion parmi eux, ni de sectes, comme chez les gentils. Mais après la captivité, cette unité fut rompue : on voulut raisonner, disputer, innover. Les uns cherchaient à l'emporter sur les autres. Quelques-uns tinrent école et cherchèrent à se faire des partisans. Alors il se forma des sectes opposées. Les deux plus célèbres furent celle des saducéens et celle des pharisiens.

DES SADUCÉENS.

Un certain Antigone Socheus ou de Socho, ville de la Judée, grand-prêtre, environ 500 ans avant Jésus-Christ, donnait dans une haute spiritualité et enseignait qu'il ne fallait point obéir à Dieu seulement par crainte, comme des esclaves, ni en vue d'une récompense, comme des mercenaires ; mais sans intérêt et sans attendre aucun salaire.

Sadock, l'un de ses disciples, ne pouvant s'accommoder de cette perfection, conclut qu'il n'y avait ni peines, ni récompenses dans l'autre vie, ou plutôt qu'il n'existait point d'autre vie.

Telle fut, selon le quatrième livre des Machabées, ouvrage apocryphe, et selon les auteurs juifs, l'origine des saducéens.

Ces sectaires niaient aussi l'immortalité de l'âme, la résurrection des corps et l'existence des anges. Néanmoins ils admettaient les livres de Moïse, et plus probablement les autres livres sacrés, assistaient au temple, offraient des sacrifices, prenaient part aux solennités religieuses, et se montraient assez fidèles observateurs de la loi, quoiqu'ils fussent, chez les Juifs, quant à la doctrine, à peu près ce qu'étaient les épicuriens, chez les Grecs et les Romains. Toutefois, il ne paraît pas qu'ils aient jamais été très-nombreux; mais en général ils possédaient les richesses et tenaient les premiers rangs dans la nation. Ils ont subsisté longtemps, après la destruction du temple. On prétend qu'il en existe même encore quelques-uns.

DES PHARISIENS.

Le nom de pharisien vient d'un mot hébreu, qui signifie séparé. Ce mot est très-propre à exprimer le caractère particulier de ces hommes, qui faisaient profession de se distinguer de tous les autres, par la pureté de leur doctrine et la régularité de leur vie. Outre le texte des livres saints,

qu'ils révéraient, et que souvent ils interprétaient singulièrement, ils avaient une multitude de traditions orales, qu'ils prétendaient tenir de leurs ancêtres, les faisant venir, par cette voie, jusque de Moïse et de Dieu lui-même.

Tout, selon eux, dépendait d'une espèce de destin ou des décrets immuables de Dieu. Admettant la liberté de l'homme, la vie future, l'immortalité de l'âme, la résurrection des morts, ils croyaient néanmoins à une sorte de métempsycose, pour les âmes des plus grands hommes. Ainsi quelques-uns disaient, en voyant Jésus-Christ, c'est peut-être Elie ou un des prophètes ; Hérode s'imaginait que c'était Jean-Baptiste qui reparaissait en lui.

Ajoutant à la loi une foule de pratiques, ils jeûnaient fréquemment, s'imposaient de grandes mortifications, faisaient de longues prières, distribuaient ostensiblement des aumônes, payaient la dîme des plus petites choses, se vantaient continuellement et s'estimaient meilleurs que le reste des hommes ; comme si la première des vertus, n'était pas l'humilité et l'oubli de soi-même. Chez les Juifs ils étaient, à peu près, ce que furent les stoïciens parmi les philosophes payens, et ce qu'ont été dernièrement les jansénistes chez nous. Cette secte passait pour honorable : la plupart des hommes distingués par leurs vertus et leur science religieuse, comme Nicodême, Gamaliel, saint Paul, l'historien Josèphe, se faisaient gloire d'être pharisiens.

La secte survécut à la ruine du temple et de Jérusalem, arrivée l'an 70 de Jésus-Christ. Après les horribles catastrophes, qui détruisirent les Juifs, comme nation, les

docteurs pharisiens ne tardèrent pas à former des écoles, pour y enseigner la loi et leurs traditions.

La principale de ces écoles fut celle de Tibériade. Un certain Juda, surnommé le *Saint*, homme de grande réputation, en était le chef, sous l'empereur Antonin. Il fit un recueil contenant les constitutions, les règles et les traditions des docteurs juifs qui l'avaient précédé. Cet ouvrage existe en hébreu et en latin, en trois vol. in-fol., sous le nom de *Mischne* (1). Les successeurs de Juda y ajoutèrent beaucoup d'explications, pour lever les doutes qui survenaient, ou pour éclaircir ce qui était obscur : c'est ce qu'on appelle la *Gémare* (2). La réunion de ces deux parties constitue le *Talmud* (3), ou livre doctrinal : la Mischne en est le texte ; la Gémare en forme le commentaire.

Ce Talmud, qui paraît avoir été terminé vers 300 ans après Jésus-Christ, est connu sous le nom de Talmud de Jérusalem, parce qu'il était à l'usage des Juifs de la Palestine.

Depuis cette époque, il n'a plus été question de l'école de Tibériade. D'autres écoles qui avaient été établies par des disciples de Juda-le-Saint, dans le pays de Babylone, y prirent de l'accroissement, selon les historiens Juifs, et furent très-

---

(1) *Mischne* vient d'un mot hébreu qui veut dire recommencer ; d'où on a fait seconde ou seconde fois : les Grecs l'appellent *deuterose* ou seconde ; c'est-à-dire, seconde loi ajoutée à celle de Moïse.

(2) Ce mot est formé d'un verbe qui signifie compléter ou consommer.

(3) *Talmud* dérive d'un verbe dont le sens est enseigner.

florissantes, pendant environ 800 ans, jusqu'à ce qu'elles fussent détruites par les Sarrasins, en 1030.

De ces écoles sortit, vers l'an 500 de Jésus-Christ, un autre Talmud, qu'on appelle le Talmud de Babylone : ce Talmud a aussi sa *Mischne*, à peu près semblable à celle du premier, et sa *Gémare*, mais beaucoup plus étendue et remplie de niaiseries qui n'ont pas le sens commun. C'est néanmoins ce Talmud, en 13 vol. in-fol., qui est le plus estimé des Juifs modernes et à peu près le seul usité parmi eux.

Des débris de ces écoles, il s'en forma d'autres en Egypte et en Europe, particulièrement en Espagne. Ces dernières donnèrent quelques hommes célèbres. Les suivants, entre autres, peuvent être nommés avec distinction : 1.° Nathan-Ben-Jéchiel, mort à Rome, en 1106, qui a expliqué tous les termes du Talmud ; 2.° Aben-Ezra, né en Espagne et mort à Rhodes, en 1174, savant presque en tout genre, surnommé, par les Juifs, le *sage*, le *grand*, l'*admirable* : ce savant a laissé un grand nombre d'ouvrages, sur différentes matières, mais principalement des commentaires sur l'Ecriture ; 3.° Moïse Maimonides, ou fils de Maimon, né à Cordoue, en 1131. Ayant fait de très-grands progrès dans les sciences et les arts, il passa en Egypte, eut la confiance du sultan et fut son médecin. Il composa, 1.° un long commentaire sur la *Mischne*, en arabe, lequel a été traduit en hébreu et en latin, et imprimé en 16 vol. in-fol. ; 2.° un abrégé du Talmud, en 4 vol. in-fol. ; 3.° plusieurs autres ouvrages, tant dogmatiques que moraux, qui furent estimés dans le temps.

D'autres rabbins distingués, mais d'un rang inférieur à ceux que nous avons nommés, ont existé en Espagne, en Italie, en Allemagne : tous généralement, à très-peu d'exceptions près, étaient pharisiens.

Les Juifs actuels, encore attachés à la foi de leurs pères, font également partie de cette secte. Depuis quelques années leur littérature s'est remontée en Allemagne et en Hollande : ils cultivent la langue hébraïque, la poésie et la philosophie, ont des écoles en différents endroits, et une académie à Amsterdam. Cette académie compte 60 membres, dont plusieurs donnent des leçons gratuites (1).

Outre ces deux fameuses sectes, qui étaient les principales chez les Juifs, il y en avait d'autres moins considérables : 1.° Les karéens, c'est-à-dire ceux qui voulaient s'en tenir uniquement au texte des livres saints et rejetaient toute espèce de traditions ; 2.° les esséniens, qui, par leur perfection, étaient à peu près chez les Juifs, ce que les religieux sont chez nous, excepté qu'ils ne vivaient point en commun dans des monastères : ils n'avaient aucuns dogmes particuliers ; 3.° les hérodiens, dont parlent saint Matthieu, 22, 16 ; et saint Marc, 3, 6, mais sur lesquels nous ne savons rien : Josèphe et Philon n'en parlent point ; 4.° la cabale, ainsi appelée du mot hébreu *koubale*, tradition : c'est une manière occulte, secrète et mystique d'interpréter les divines Ecritures, de trouver des sens cachés et difficiles, en décomposant ou en combinant autrement les mots, les

---

(1) Journal Asiatique, tom. 2. p. 92.

syllabes, les lettres, les points, les accents; d'opérer certaines merveilles, comme guérir des maladies, chasser les démons, en usant des textes de l'Ecriture de telle façon, en prononçant le nom sacré et redoutable de Dieu de telle manière, etc. C'est à ce moyen cabalistique, que des Juifs incrédules attribuaient les miracles de Jésus-Christ, tandis que d'autres prétendaient qu'il les faisait par la vertu de Béelzébuth, prince des démons.

Cette doctrine absurde, dont Akriba, docteur de Tibériade, au 2.e siècle, et Schiméon, fils de Jochaï, sont regardés comme les premiers auteurs, paraît avoir commencé peu de temps après la ruine de Jérusalem et la dispersion des Juifs. Elle devint en grande vogue, parmi les rabbins et a duré longtemps. De ces mystérieux secrets sont venues une foule de pratiques superstitieuses, qui sont encore en usage même chez les chrétiens.

Nous ne pouvons entrer dans de plus grands détails sur la cabale ; ceux qui désireraient en savoir plus long, peuvent lire Brucker, t. 2. p. 916, et aussi la bible de Vence, diss. sur Esdras, 2.e part., au tome 17. in-4.o



LIVRE SECOND.

DE LA PHILOSOPHIE CHEZ LES NATIONS ORIENTALES.

On voit dans les livres de Moïse, de Josué, des Juges, etc., un grand nombre de petits peuples paraître tour-à-tour sur la scène du monde. Nous ne connaissons à peu près rien de leurs doctrines. Nous savons seulement qu'ils étaient presque tous engagés dans les pratiques de l'idolâtrie. Il serait inutile de vouloir exposer ce que la philosophie a été chez eux.

Les peuples de l'Orient, qui, à raison de leur antiquité, de leur durée et de la place qu'ils tiennent dans l'histoire, méritent le plus notre attention, sont les Chaldéens, les Perses, les Phéniciens, les Egyptiens, les Chinois et les Indiens. Nous allons raconter brièvement, autant que nous pourrons le savoir, ce que les connaissances philosophiques, religieuses et morales, ont été chez ces diverses nations: nous finirons ce livre par un chapitre sur la doctrine des Celtes.

CHAPITRE I.er

DE LA PHILOSOPHIE DES CHALDÉENS.

Les Chaldéens sont les mêmes, dans l'histoire, que les Babyloniens et les Assyriens. Ce fut de la Chaldée qu'Abraham sortit, par l'ordre de Dieu, l'an 1921 avant J.-C. Déjà les notions du vrai Dieu et la pureté de son culte étaient altérées dans ce pays : des pratiques idolâtriques y étaient en usage, comme nous en pouvons juger par ce qui est dit au ch. 24. v. 2. du livre de Josué. Nous ne savons rien de plus pour ce temps-là.

On cite, comme premier auteur de la philosophie, chez les Chaldéens, un certain Zoroastre, différent du Zoroastre des Perses : mais on ne sait, d'une manière certaine, ni le temps où il vivait, ni les circonstances de sa vie, ni ce qu'il a fait, ni même s'il a existé, quoique cependant on convienne plus communément de ce fait.

Nous n'avons rien de plus clair sur Bélus, qu'on donne comme un des fondateurs de la science des astres chez les Chaldéens, et qui, ensuite, fut adoré comme Dieu, sous le nom de Baal. On croit qu'il est le même que Nemrod, fondateur de Babylone (1).

Bérose, prêtre de Bélus, vivant environ 300 ans avant

---

(1) Rollin, *t.* 2. p. 11, édition de 1805, en 13 vol. in-12.

J.-C., a écrit une histoire de Chaldée, dont il ne reste que des fragments décousus et pleins de faussetés.

Nous ne pouvons donc guère connaître la doctrine des anciens Chaldéens que par des étrangers et par les auteurs des âges postérieurs. C'est Diodore de Sicile, écrivant sous Auguste, et Eusèbe, au 4.e siècle de notre ère, qui nous en disent le plus long. La philosophie de ce peuple, d'après ce que nous pouvons savoir, se réduisait aux points suivants: 1.° un collége de prêtres était chargé de son enseignement; 2.° ces prêtres usaient de formes mystérieuses, qui mettant obstacle à ce que l'on comprît bien ce qu'ils disaient, ont empêché qu'on ne nous ait transmis leur doctrine plus clairement; 3.° ils admettaient un Dieu suprême, répandu dans le monde, l'animant et le gouvernant par sa providence; 4.° les diverses parties de l'univers, selon eux, étaient régies par des esprits plus ou moins élevés en dignité, qui tenaient à l'âme universelle et en étaient des portions; 5.° ces mêmes prêtres croyaient à l'existence de dieux inférieurs qui dépendaient du Dieu souverain, et servaient d'intermédiaires entre ce grand Dieu et nous; 6.° ils regardaient ces dieux inférieurs comme dignes d'un culte divin; 7.° ils reconnaissaient des démons, c'est-à-dire des esprits malfaisants, qui ne cherchaient qu'à tromper et à séduire les hommes.

Telle était, en substance, la doctrine que ces sages enseignaient secrètement à leurs adeptes. Publiquement ils adoraient, avec le vulgaire, le soleil, la lune et le reste des astres, comme autant de dieux.

Les Chaldéens, s'étant appliqués de bonne heure à considérer les astres et à mesurer leurs mouvements, ont fait les premières découvertes astronomiques. Du temps d'Alexandre, ils prétendaient avoir des observations qui remontaient jusqu'à 470,000 ans : le philosophe Callisthène, qui accompagnait l'illustre conquérant à Babylone, rechercha, à la prière d'Aristote, ce qu'il y avait de plus certain, à l'égard de ces prétendues observations : il n'en découvrit aucune qui remontât au-delà de 1903 ans. Toutes celles même qui dépassent le règne de Nabuchodonosor, commencé l'an 623 avant Jésus-Christ, méritent peu de croyance, selon le témoignage de beaucoup de savants.

Les philosophes chaldéens, s'étant persuadé qu'il y avait une connexion réelle entre les effets qu'ils remarquaient ici-bas et les différentes situations des astres, établirent sur ce fondement l'astrologie. Comme on peut prévoir l'aspect futur des astres, ils s'imaginèrent pouvoir annoncer d'avance les effets terrestres, les événements de la vie et les actions libres des hommes. De-là cette vaine science, appelée astrologie judiciaire, qui a fait tant de bruit dans les siècles postérieurs et presque jusqu'à nos jours.

Ils prétendaient aussi découvrir les choses cachées ou opérer des effets merveilleux par certains usages des métaux, des plantes, des animaux : cet art s'appelait magie naturelle : ou bien ils chassaient les mauvais esprits, ou entretenaient commerce avec les bons : c'était la magie théurgique. Pour ces diverses opérations, ils faisaient des figures ou des images représentant les astres et leurs différents aspects : ces figures,

qu'ils croyaient propres à attirer l'influence des corps célestes, ont été nommées *Talismans*.

Ces pratiques insensées ont passé aux autres peuples, comme nous le verrons plus tard, et se sont presque toujours maintenues, au moins en certaines classes, malgré les efforts qu'on a faits pour les détruire.



CHAPITRE II.

DE LA PHILOSOPHIE DES PERSES.

—

Les Perses n'ont guère été connus avant Cyrus, qui vivait environ 600 ans avant Jésus-Christ. La magie, qu'ils avaient probablement empruntée aux Chaldéens, était chez eux en grand honneur. Les mages, qui composaient une caste nombreuse, étaient seuls dépositaires des sciences tant profanes que sacrées, et ne les communiquaient qu'à ceux qui devaient leur succéder. Ils instruisaient les princes, exerçaient les fonctions sacerdotales, réglaient les affaires de l'état ; rien de grave n'était décidé sans qu'ils eussent auparavant été consultés.

Le principe fondamental de leur doctrine était l'existence de deux principes ; l'un, auteur du bien, et représenté par la lumière ; l'autre, auteur du mal, et ayant les ténèbres pour symbole. Le premier s'appelait *Yasdan* ou *Ormuzd*, et le second *Ahraman*.

Les Perses adoraient le soleil comme source de la lumière, image du bon principe ; et le feu, comme étant de la même nature que le soleil.

Du temps de Darius, fils d'Hystaspe, à peu près 500 ans avant Jésus-Christ, parut, en Perse, un fameux philosophe, nommé Zoroastre. Ce Zoroastre, chef des mages, réforma

ou perfectionna la religion, qui était toute la philosophie du temps. Depuis, il a toujours été regardé comme un des plus grands philosophes de l'Orient. Quelques-uns ont cru qu'il avait été en Judée, et avait vu Elie ou Elisée : rien ne le démontre.

Un grand nombre d'ouvrages lui sont attribués : tous ne sont pas de lui, on en convient : plusieurs cependant sont regardés comme certainement authentiques. Le célèbre Anquetil Duperron, mort en 1805, un des plus savants orientalistes des derniers temps, ayant fait exprès le voyage de Perse, avec un zèle et un dévouement incroyables, apporta une partie de ces ouvrages, les traduisit en français et les publia, en 1771, 3 vol. in-4.°, sous le titre de *Zend-Avesta.* On s'accorde généralement à dire que ces livres ont subi des altérations, des interpolations et ne sont plus tels qu'ils étaient sortis des mains de Zoroastre.

La doctrine de ce philosophe religieux et de ses sectateurs, d'après ce que nous en savons, se réduit aux points suivants :

1.° Il y a un Dieu suprême, éternel, existant par lui-même, nommé *Mithras*, auteur et conservateur de tout ce qui n'est pas lui-même. Ce Dieu s'appelle aussi *Zavane-Akerene,* mots qui signifient temps sans limites.

2.° Il produisit d'abord le principe bon, Ormuzd, qui eut la vertu de faire le bien. Vint ensuite *Ahriman*, le principe du mal, dont nous ne voyons pas clairement l'origine : quelques-uns prétendent qu'il résulte essentiellement de la création du bon principe, comme l'ombre accompagne le

corps, et comme les ténèbres suivent la lumière. Selon d'autres, et plus vraisemblablement, le mauvais principe aurait été bon d'abord, et serait déchu de son premier état par sa faute.

3.° Ces deux principes, toujours en guerre l'un contre l'autre, ont rempli le monde de ce mélange de bien et de mal que nous y voyons. L'un a produit de bons génies, distribués en différents ordres, les principes de la vie des hommes, des animaux et des plantes, tout ce qu'il y a de bon, d'honnête et d'utile dans la nature : l'autre y a opposé des esprits ténébreux et malfaisants, des animaux impurs, des plantes pernicieuses. Ce dernier cherche à répandre l'infection et le désordre partout.

4.° Cette lutte ne doit durer que douze mille ans, à partir du moment où elle a commencé à exister, et beaucoup moins, si l'on part de la création de l'homme ; car la création de l'homme n'a eu lieu, selon le *Zend-Avesta*, que plus de six mille ans après l'existence des deux principes. A la fin du monde, il y aura une résurrection générale et un jugement solennel : chacun recevra selon ses œuvres. *Ahriman* sera relégué, avec ses satellites et ses imitateurs, dans un lieu d'obscurité et de peines qui ne finiront point. *Ormuzd*, au contraire, et ceux qui auront pratiqué la vertu, seront introduits dans des délices, où ils goûteront une félicité éternelle.

5.° Les Chaldéens représentaient le soleil, la lune et les planètes par des statues : les Perses ont toujours eu ces simulacres en horreur. Cependant Zoroastre fit bâtir des

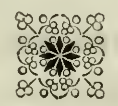
temples pour y entretenir le feu sacré, emblême de l'esprit vivificateur : il disait avoir reçu lui-même du ciel ce feu qui ne devait jamais s'éteindre.

6.° Quant à la morale, il recommandait d'observer la chasteté, l'honnêteté et l'équité; de fuir la volupté, le faste, les vengeances et les injustices; de choisir le bien et d'éviter le mal avec prudence; de consacrer chaque jour ses premières pensées à Dieu; de l'aimer et de le prier souvent, en se tournant vers le soleil, durant le jour, et vers la lune, pendant la nuit.

Malgré ces beaux préceptes, les mariages entre frères et sœurs étaient permis. On cite même des exemples d'unions monstrueuses, entre le père et la fille, entre la mère et le fils; mais comme dans les faits allégués, il s'agit de rois, de princes ou de princesses, que souvent les personnes puissantes se mettent au-dessus de la loi, il ne serait peut-être pas juste d'imputer les faits de cette nature à la morale du philosophe persan.

Les Parses, peuple de l'Inde, descendants des anciens Perses, adorant, comme eux, le feu, ne permettent jamais de l'éteindre, pas même dans un incendie (1).

(1) Annales de philos. chrét. t. 5., p. 339.



CHAPITRE III.

DE LA PHILOSOPHIE DES PHÉNICIENS.

La Phénicie, actuellement province de Syrie, renfermait autrefois dans son étendue, les villes de Beryte, Tyr, Sidon, Héliopolis, Damas, etc. Les Phéniciens sont célèbres, dans l'histoire ancienne, par les colonies qu'ils fondèrent autour de la Méditerranée et sur quelques côtes de l'Océan, par leur habileté dans la navigation, dans le commerce et les arts.

On leur a aussi attribué l'invention de l'écriture; mais cette assertion est loin d'être prouvée.

On ne peut douter qu'il n'y ait eu chez eux un corps de doctrine quelconque. En quoi consistait cette doctrine? Nous n'en savons rien de positif. Sanchoniathon, le seul auteur de cette nation qu'on puisse citer, avait écrit une histoire phénicienne, dans la langue de son pays, en 9 livres, vers le temps de la guerre de Troie, même auparavant, selon quelques-uns, mais beaucoup plus tard, selon d'autres. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur rendait compte de la théologie et des antiquités, a été traduit en grec par Philon de Byblos, dans le second siècle de notre ère; mais il est entièrement perdu, excepté quelques fragments qu'on trouve épars dans Porphyre, Eusèbe et Théodoret. Ces fragments sont tellement décousus, qu'ils ne méritent à peu près aucune foi:

nous ne prendrons pas même la peine d'exposer les inintelligibles rapsodies qu'ils contiennent sur la formation du monde.

On prétend que les Phéniciens admettaient l'éternité de la matière dans un chaos immense, avec un esprit actif, pareillement éternel, mais dénué d'intelligence et assujéti aux lois immuables du destin. Cet esprit agissant sur le chaos, le pénétrant en tout sens, le coordonna et en fit sortir le monde, tel que nous le voyons. De-là il suivrait que Dieu aurait été une espèce d'âme universelle, animant le monde et soumise au destin.

On cite Mochus ou Meschus et Cadmus, comme auteurs phéniciens plus anciens que Sanchoniathon : ne connaissant rien d'eux qui mérite la moindre confiance, nous nous abstenons d'en parler.



CHAPITRE IV.

DE LA PHILOSOPHIE DES ÉGYPTIENS.

—

Nous savons que Moïse avait été instruit dans la sagesse des Egyptiens (1); que de son temps les arts étaient déjà avancés dans ce pays, et qu'il y avait des magiciens fort habiles à faire des enchantements. Mais nous ignorons en quoi consistait cette sagesse si renommée, et quelles doctrines elle enseignait. Il nous est très-difficile d'avoir, à cet égard, des notions précises : les auteurs égyptiens, qui en ont parlé, sont postérieurs à Moïse, d'un grand nombre de siècles : d'ailleurs leurs ouvrages sont perdus.

Hermès ou Mercure est regardé comme le fondateur de la philosophie en Egypte. Ce qu'on dit de lui se perd dans une obscure antiquité, où il est impossible de rien démêler de clair. Un autre Hermès ou Mercure, surnommé *Trismégiste*, c'est-à-dire trois fois grand, prêtre et roi en même temps, à ce qu'on croit, ou simplement conseiller d'un des rois égyptiens, fut le restaurateur de la philosophie dans ce pays. Il passe pour avoir réglé tout ce qui constituait la sagesse égyptienne, les lois, la religion, les sacri-

(1) Actes des apôtres, 7. 22.

fices, la musique, etc. Pour l'enseignement de sa doctrine et pour les fonctions du culte religieux, il avait établi un collége de prêtres, divisé en différents ordres.

Quelques auteurs lui attribuent une immense quantité de volumes, mais il n'en reste rien; ce qu'on en dit est plus qu'incertain.

Manéthon, prêtre égyptien, du temps de Ptolémée-Philadelphe, environ 300 ans avant J.-C., a écrit, en grec, une longue histoire d'Egypte, qu'il dit avoir tirée des ouvrages d'Hermès Trismégiste et d'anciens mémoires confiés à sa garde : il décrit une foule de généalogies de dieux et de rois, qui sembleraient faire remonter l'existence du royaume à plus de 35,000 ans : mais tous les hommes instruits conviennent que ces listes de personnages et ces calculs ne méritent aucune confiance. D'ailleurs l'ouvrage de Manéthon est perdu, aussi bien que l'abrégé qu'en avait fait Jules Africain, dans le troisième siècle : nous ne le connaissons que par la mention qu'en ont faite Josèphe, Eusèbe, Georges le Syncelle et quelques autres.

On cite, en outre, plusieurs anciens auteurs, tels que Chérémon, Asclépiade, Hécatée, qui, en divers temps, ont aussi écrit sur l'histoire, la religion et les sciences égyptiennes : il ne nous reste rien de leurs écrits. Nous ne pouvons donc connaître la philosophie des anciens Egyptiens que par ce que nous en disent les auteurs grecs et latins, bien éloignés de ces premiers temps. Or, le témoignage des grecs et des latins doit nous paraître suspect pour plusieurs raisons : 1.° ces auteurs n'avaient point de monuments

authentiques à consulter, comme nous venons de le faire voir; 2.° Ils n'étaient point sûrs d'entendre parfaitement les hiéroglyphes dont on se servait d'abord, au lieu d'écriture syllabique; 3.° les prêtres étaient seuls dépositaires des livres appelés sacrés, seuls chargés de les expliquer : ils avaient deux sortes de doctrine, comme tous les savants en conviennent; une *exotérique*, ou extérieure, qu'ils enseignaient publiquement; et une *ésotérique* ou secrète, qu'ils ne transmettaient qu'à leurs adeptes. Par là même il était difficile que des étrangers connussent bien ce que pensaient ces docteurs, et ce qu'ils disaient ainsi à leurs affidés; 4.° l'Egypte ayant subi plusieurs invasions et changé de domination à différentes reprises, la doctrine avait dû éprouver des variations par le mélange des doctrines étrangères qu'apportaient les vainqueurs : or, comment démêler tout cela, avec un juste discernement, après de si longs intervalles, et malgré tant d'obstacles à surmonter?

Voici néanmoins, autant que nous en pouvons juger, en quoi consistait, à peu près, la philosophie des Egyptiens.

1.° Quant à la doctrine extérieure, qui était enseignée au peuple et mise journellement en pratique, rien n'était plus absurde. Aucune nation sur la terre n'a été plus stupidement superstitieuse que les Egyptiens : ces prétendus sages ne se contentaient pas de rendre les honneurs divins aux plus vils animaux, au bœuf, au chien, au loup, au crocodile, à l'épervier, au chat, etc.; ils adoraient encore les plantes et jusqu'aux légumes de leurs jardins. Les prêtres et les hommes instruits se soumettaient, comme les autres,

à ces impies et ridicules pratiques du vulgaire. Les mêmes divinités cependant n'étaient pas adorées partout : dans certaines villes, on tuait un animal, qui, dans d'autres, était honoré comme dieu. De-là, de graves dissensions religieuses qui rendirent les Egyptiens un objet de risée aux yeux des autres payens, notamment des philosophes grecs et romains.

La doctrine ésotérique ou secrète, qui ne pouvait être communiquée qu'aux seuls initiés, était moins évidemment absurde : mais elle est, pour nous, enveloppée dans de profondes ténèbres. Toutefois, d'après ce que nous en disent une foule d'auteurs, nous pouvons regarder comme certains les points suivants :

1.° Il y avait un principe actif, éternel, immatériel, répandu partout, pénétrant tout, animant et vivifiant tout, désigné sous le nom d'Osiris ; et un autre principe également éternel, matériel et passif, appelé Isis. De l'union d'Osiris et d'Isis, est émané tout ce qui existe. Voilà encore Dieu, appelé l'âme universelle du monde, qui ne fait qu'un avec l'univers, comme le corps et l'âme ne font qu'un seul homme. Ce Dieu qui est l'âme universelle du monde, a sa principale résidence dans les plus nobles parties, surtout dans le soleil, principe actif de la lumière, et dans la lune, principe passif. En conséquence, le soleil fut honoré sous le nom d'Osiris, et la lune sous celui d'Isis.

2.° A la nature matérielle, d'où découlent, par la vertu du principe fécondant, tous les êtres qui existent, est attaché, sans qu'on sache comment, un principe de ténèbres, de

résistance, de mort et de destruction ; c'est le mal, qui est appelé *Typhon*.

3.° Du principe immatériel sont venus : 1.° les démons ou dieux subalternes, esprits immortels, préposés aux diverses parties du monde pour les gouverner ; 2.° les âmes humaines, immortelles comme leur principe, parce qu'elles participent à sa nature, ou plutôt en sont des parties.

4.° Les âmes humaines viennent du principe immortel, et sont immortelles comme lui : elles retournent à lui, mais sous des conditions diverses. Celles qui sont entièrement pures, au moment de la mort, entrent de suite dans la société des dieux : elles reçoivent des places plus ou moins distinguées, selon leurs vertus. Celles, au contraire, qui sont vicieuses, vont dans un lieu souterrain, nommé *Amenthes*, où elles attendent leurs destinées. De-là elles sont envoyées successivement dans des corps d'hommes ou de bêtes, selon le genre et le nombre de leurs souillures, afin qu'elles se purifient. Les plus impures sont jetées dans des corps avilissants et ont de longs circuits à faire, de corps en corps, avant d'arriver au principe éternel, d'où elles sont parties.

5.° Pour que les âmes soient pures, au moment de la mort, il faut qu'elles aient, pendant toute la vie, servi fidèlement les dieux et honoré leurs parents ; qu'elles n'aient ni tué, ni commis d'adultère, ni violé de femme libre, ni exposé leurs enfants, ni manqué aux conventions, ni altéré les monnaies, ni usé de faux poids, ni supposé des signatures ou

des sceaux, pour tromper, ni fait aucune autre fraude, ni agi contre la tempérance.

Les fabricateurs de faux poids, de fausses monnaies ou de fausses signatures étaient condamnés à avoir les deux mains coupées. Avec ces beaux principes, les Egyptiens permettaient les mariages entre frères et sœurs, même entre deux jumeaux (1). Le reste de leur philosophie consistait dans quelques principes de géométrie, auxquels ils avaient été conduits par la nécessité d'arpenter leurs terres, afin d'en retrouver les limites, souvent détruites par les débordements du Nil; dans des connaissances astronomiques, mêlées de fables sur l'astrologie judiciaire; dans quelques expériences sur la médecine et dans des notions de musique. Leur sagesse, si vantée dans le monde, n'allait pas plus loin.

DES ETHIOPIENS.

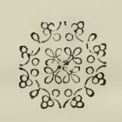
Les Ethiopiens descendaient des Egyptiens, selon l'opinion commune. Autant que nous en pouvons juger, ils avaient aussi, à peu près, les mêmes doctrines : des prêtres, constitués en hiérarchie, en étaient les gardiens et les interprètes. Ces peuples reconnaissant un Dieu suprême, auteur de tout ce qui est bon, l'honoraient sous le nom de Jupiter Ammon. Loin d'adorer Osiris ou le soleil, ils le détestaient, au contraire, parce qu'il les brûlait.

(1) Brucker, t. 1 p. 305.

En outre, ils admettaient : 1.° un dieu méchant, auteur du mal, mais que le dieu bon devait vaincre un jour ; 2.° des esprits inférieurs et des âmes immortelles, à la manière des Egyptiens.

Atlas, frère de Prométhée, était, selon eux, l'inventeur de l'astronomie et leur maître en philosophie. L'astrologie judiciaire, les enchantements et l'interprétation des songes régnaient parmi eux.

Nous ne pouvons tirer ces notions que des auteurs grecs et latins, surtout de Philostrate et de Strabon : ces auteurs n'avaient pas eu eux-mêmes de monuments bien certains.



CHAPITRE V.

DE LA PHILOSOPHIE DES INDIENS.

Nous allons raconter succinctement ce que nous savons de la philosophie morale des Indiens (1) : 1.° d'après les anciens témoignages ; 2.° d'après les nouveaux documents ; et, 3° nous ajouterons un précis historique de Bouddha.

PHILOSOPHIE DES INDIENS D'APRÈS LES ANCIENS TÉMOIGNAGES.

Les premières relations qui nous ont été transmises, sur l'état de l'Inde et de ses doctrines, datent du temps d'Alexandre ; encore ne les connaissons-nous que par des auteurs qui ont écrit longtemps après ce conquérant, qui n'ont point été dans l'Inde et ne nous donnent aucune garantie sur les sources où ils ont puisé : ce sont spécialement Strabon, Plutarque, Arrien, Philostrate, Apulée, Porphyre, etc. Nous ne pouvons donc connaître qu'imparfaitement, par cette voie, ce qui concerne les anciennes doctrines de l'Inde.

Du témoignage de ces auteurs il résulte qu'il y avait dans l'Inde un ordre de sages, appelés brachmanes, brhames ou

(1) Il s'agit de cette partie de l'Inde qu'on appelle Indostan, ou Hindoustan, et dont les habitants se nomment aussi Indous ou Hindous.

bramines, nommés par les Grecs gymnosophistes, parce qu'ils étaient presque nus. Tous ces sages descendaient du même père et de la même mère, ne s'alliaient jamais à des familles étrangères et composaient ainsi une caste entièrement séparée. Ils vivaient dans les bois, sur les montagnes, dans des antres ou dans des monastères; jeûnaient, priaient, se mortifiaient, se livraient à de rudes austérités et ne faisaient aucun cas de la vie; ils ne craignaient ni la mort ni le genre de mort qui pouvait leur arriver.

Le peuple les prenant pour des hommes célestes, avait en eux une confiance sans bornes : les princes eux-mêmes les honoraient; souvent ils les consultaient et se recommandaient à leurs prières.

Voici les principaux points de la doctrine des brachmanes : 1.° Dieu est une lumière incorporelle, semblable au soleil ou au feu, et intellectuelle, dans laquelle les sages voient les mystères les plus cachés; cette lumière n'est communiquée qu'aux sages; parce que les sages, c'est-à-dire les brachmanes, sont seuls dégagés des vaines opinions, dernière tunique de l'âme.

Les brachmanes appelaient cette lumière une parole, non une parole articulée, mais une parole de connaissance, qui manifeste la vérité en éclairant.

2.° Dieu, créateur et conservateur de l'univers, le pénètre en tout sens, lui est uni, en est revêtu comme d'un manteau, l'anime et le vivifie : il est une lumière intellectuelle et raisonnable, répandue partout, donnant partout le mouvement, l'ordre, la fécondité, etc.

C'est encore la doctrine de l'âme du monde, comme chez les autres orientaux ;

3.° Ce grand Dieu remplit le monde de sa présence, y exerce un pouvoir intelligent et admirable ; connaît tout, et rien ne peut lui être caché.

Aussi prétend-on qu'un célèbre brachmane, parlant à Alexandre, lui dit : Dieu connaît ma cause ; rien ne lui est caché : les étoiles, le soleil et la lune sont ses yeux.

4.° L'âme humaine est une portion de l'âme universelle, éternelle et divine : le corps est son vêtement ou son enveloppe, comme le monde est le corps ou le vêtement de Dieu. La mort n'est que le dépouillement de cette enveloppe.

Voilà pourquoi les brachmanes affectent de la mépriser.

5.° Les âmes doivent retourner au principe intellectuel d'où elles sont parties. Celles qui, à la mort, sont trouvées justes, entrent de suite dans la vie heureuse et éternelle : celles qui ne sont pas justes reçoivent des châtiments proportionnés à leurs infractions ; car le jugement de Dieu est souverainement équitable.

6.° Au témoignage de saint Clément d'Alexandrie (1), les Indiens admettaient la résurrection des corps, à la fin des temps, ou au moins un retour quelconque à la vie.

7.° Ils croyaient à des dieux inférieurs, émanés de l'âme universelle et dignes des honneurs divins, à cause des rapports qu'ils avaient avec elle.

---

(1) Strom:, l. 3. p. 451.

8.° Leur morale avait principalement pour objet d'aimer Dieu, de l'imiter et de l'honorer par le chant des hymnes et des cantiques sacrés, de regarder la vie et la mort avec indifférence, de bannir de l'esprit le plaisir et la peine, de soumettre le corps à des rigueurs, pour que l'âme fût plus libre et plus ferme, d'éviter le faste, de se contenter du présent, de ne point craindre l'indigence future, de ne laisser passer aucun jour sans faire du bien ; de mépriser la gloire et la vanité, de surmonter toutes les inclinations viles et charnelles, parce qu'on ne peut arriver à Dieu qu'à cette condition.

Néanmoins il y avait, chez cette nation, des pratiques de magie et d'astrologie judiciaire, comme chez la plupart des peuples de l'Orient.

Les savants ont remarqué dans les doctrines des anciens Indiens des traces assez claires de la philosophie grecque et même du christianisme. Rien en cela ne doit nous étonner, puisque ceux qui nous en parlent sont presque tous des philosophes grecs ou des docteurs chrétiens. Les auteurs auront pu facilement, même sans le vouloir, donner aux idées indiennes une tournure grecque ou chrétienne.

PHILOSOPHIE DES INDIENS, D'APRÈS LES NOUVEAUX DOCUMENTS.

Les voyageurs modernes nous ont fourni de précieux renseignements sur l'Inde et sur ses doctrines. Ayant puisé aux sources mêmes, ils méritent par là plus de confiance.

Il y a dans l'Indostan une langue savante, polie, très-perfectionnée, nommée le sanscrit. Cette langue, morte depuis des siècles, est mère de beaucoup de langues vivantes; c'est la langue sacrée et liturgique dont se servent les brachmanes. Un grand nombre d'ouvrages de tout genre, et notamment les livres sacrés, qui renferment tout ce qui a rapport à la religion, aux sciences et aux arts, sont écrits dans cette langue. Ces livres étaient d'abord très-nombreux : un sage, nommé Vyasa, les réduisit à quatre, qui sont connus sous le nom de Védas et renferment cent mille stances. Des savants en font remonter la première existence jusqu'au temps de Moïse. Cette assertion n'est appuyée sur aucune donnée positive.

On a fait d'innombrables commentaires sur les Védas. Un ouvrage, écrit en langue persanne, sous le titre de *Oupnek'hat*, contient de longs extraits de ces livres sacrés : c'est une traduction faite sur l'original sanscrit. Le savant Anquetil Duperron mit cette traduction en latin et la publia en 1801-1802, sous le titre de *Theologia et Philosophia indica*.

On y trouve, en substance, ce qui suit :

1.° Dieu, qui est en même temps Brahma, Vichnou et Roudra, c'est-à-dire, créateur, conservateur et destructeur (1), est une substance unique, immatérielle, éternelle,

(1) C'est ce que les Indiens appellent *Trimourti* ou Trinité. Des auteurs prétendent que ces trois noms désignent trois dieux : d'autres soutiennent que ce sont trois formes du même dieu, avec des idées fort

lumineuse, active, immense, de laquelle sont émanés tous les êtres, et vers laquelle ils retournent tous, lorsqu'ils semblent se détruire. Avant la création, Dieu était tout; par la création il n'a fait que s'étendre.

2.° Avant le monde sensible, existait un monde intellectuel, ou le monde des esprits; ce monde avait duré des éternités.

3.° Il y a des esprits de deux natures : on peut les appeler anges ou génies. Les uns sont bons et les autres mauvais. Un grand combat s'éleva entre eux : les bons ayant invoqué le secours de Dieu, remportèrent la victoire.

4.° L'homme est composé d'un corps et d'une âme : à la mort, les corps sont dissous et détruits. Les âmes, si elles ont connu Dieu ou l'Être universel, iront s'unir à lui et aux anges de la lumière, dans les régions célestes : celles qui

---

imparfaites. *Roudra* et, selon d'autres, Siva-Roudra détruit tout ce qu'il peut : Vichnou est occupé à réparer le mal, et s'est déjà incarné neuf fois : il doit encore s'incarner une dixième fois, qui sera la dernière.

Il paraît, d'après ce que dit Creuzer, *Religions de l'antiquité*, l. 1. ch. 2., que la Trimourti n'est point éternelle : elle aurait été produite par *Brahma* (subsistant par lui-même) qui, étant éternel et sortant des profondeurs de son essence infinie, se révéla d'abord comme Brahma, ou créateur, puis comme Vichnou ou conservateur, et enfin comme Siva, destructeur et renovateur tout à la fois.

Ce qui contribue à embrouiller les idées, c'est le grand nombre de noms divers que portent ces dieux ou formes de divinités. Siva n'en a pas moins de mille, à ce que l'on dit.

n'auront point connu Dieu seront emportées par les génies de la fumée et de la nuit, descendront, avec eux, dans les lieux inférieurs, d'où elles iront animer des corps de vers, de papillons, de chiens, de serpents, etc. On ne dit point pendant combien de temps elles seront assujéties à ces migrations; ce sera apparemment jusqu'à ce qu'elles soient entièrement purifiées.

5.° Le monde sensible ne présente que des illusions : c'est Dieu lui-même qui agit dans nos esprits, qui nous donne les idées et les impressions : l'objet extérieur n'est qu'un songe.

6.° L'âme peut, par certaines pratiques, se dégager des liens grossiers qui la retiennent, voir Dieu tel qu'il est, s'identifier avec lui et devenir lumière comme lui. Dans cet heureux état, l'homme ne s'occupe plus de rien et ne pense à rien; les bonnes œuvres sont inutiles et les mauvaises ne peuvent nuire.

Si l'on veut connaître plus au long ce que contient *l'Oupnek'hat,* on peut consulter la traduction latine d'Anquetil, ou les analyses françaises qu'en a faites Lanjuinais; ces analyses se trouvent dans le Journal asiatique, t. 2, p. 213, 265 et 344.

Depuis qu'une académie savante a été fondée par des Anglais, en 1784, à Calcutta, dans le Bengale, le sanscrit a été étudié et les ouvrages des brachmanes sont exploités avec ardeur. Cette académie publie le résultat de ses recherches, en anglais, et la collection de ses Mémoires est déjà volumineuse. Dès 1831, cette collection formait 14 vol.

in-4.°. L'académie de Calcutta envoie en Europe des exemplaires en sanscrit, qui sont livrés aux méditations des savants orientalistes : en 1855, elle a fait présent à la société asiatique de Paris d'une collection des livres sacrés des Indous, en cent vol. in-fol.

Outre les Védas et leurs nombreux commentaires, les Indiens ont des poèmes épiques d'une longueur démesurée, qui remontent à des époques très-reculées.

A mesure que ces antiquités indiennes se révèlent à nous, par les travaux assidus de tant d'hommes infatigables, nous acquérons une plus grande certitude qu'elles ne sont qu'un amas confus de fables absurdes et incohérentes. Nous y trouvons bien, à la vérité, quelques idées saines et des traces assez visibles des anciennes traditions du genre humain, comme l'avaient très-bien dit les missionnaires; mais ces débris des premières vérités sont noyés dans des détails fastidieux et insupportables.

Les théories philosophiques sont vagues, incertaines, contradictoires. Les unes sont réputées orthodoxes ou conformes à la doctrine des Védas; d'autres s'écartent, en partie, de cette doctrine; d'autres enfin la rejettent tout-à-fait, et sont regardées comme hétérodoxes.

La seule exposition de ces divers systèmes nous entraînerait trop loin, pour notre plan, et présenterait difficilement de la clarté à l'esprit des jeunes gens. Ceux qui désireront en savoir plus long pourront consulter ce que dit Creuzer, *Religions de l'antiquité*, ouvrage traduit de l'allemand par *J. D. Guigniaut*.

PRÉCIS HISTORIQUE DE BOUDDHA.

La religion des Indous est, de temps immémorial, divisée en un très-grand nombre de sectes, dont chacune a son auteur ou son réformateur. Il y a surtout deux grandes divisions qui se subdivisent elles-mêmes à l'infini : ce sont le brahmanisme et le bouddhisme. Le brahmanisme est réputé le pur culte de Brahma : il continue de régner dans l'Indostan. Le bouddhisme est une réforme du brahmanisme. Pendant longtemps il a eu un grand succès dans l'Indostan : depuis plusieurs siècles, il y est abandonné et méprisé.

Bouddha, auteur de cette réforme, remonte, assure-t-on, jusqu'à mille ans avant J.-C. Il passe pour être Vichnou, dans sa 9.ᵉ incarnation, né d'une vierge très-pure, mariée au roi de Magadha, dans l'Indostan. Dès son enfance, il montra de grandes vertus, un désir extrême de s'instruire et une capacité comme jamais on n'en avait vu.

Sans cesse occupé des misères humaines, dont il était profondément affligé, il cherchait les moyens de les détruire ou de les alléger. Dans cette pensée, il conçut de l'aversion pour la royauté, quitta la cour et alla dans un désert. Là, entouré de cinq disciples, il se livra durant plusieurs années à de rudes pénitences avec eux, et les forma à la sagesse. Après différentes épreuves, d'où il sortit triomphant, ses pénitences étant terminées, il déclara à ses disciples que le temps était venu de porter au monde le flambeau

de la vraie croyance. Il prêcha hardiment sa réforme et l'établit presque partout, malgré les efforts de ses adversaires, qui l'accusaient d'enseigner de graves erreurs.

Voici le fonds de sa doctrine, quant aux vérités dogmatiques : 1.° Il existe une différence entre le bien et le mal. 2.° Les âmes des hommes et des brutes sont de la même nature et également immortelles : elles ne diffèrent que par les corps qu'elles habitent. 3.° Si les âmes humaines ont pratiqué la vertu durant la vie, elles sont admises, à la mort, dans un séjour délicieux; si elles sont souillées, elles vont dans un lieu ténébreux recevoir les châtiments qui leur sont dus, selon le nombre et la qualité de leurs fautes. De-là elles sont envoyées dans des corps de bêtes ignobles, puis de bêtes moins viles, et ensuite dans des corps humains, d'où elles passeront enfin à la béatitude éternelle, lorsquelles seront trouvées pures.

Son enseignement moral consiste à dire 1.° que tous les hommes sont égaux et qu'il ne doit y avoir aucune distinction de castes; 2.° qu'il n'est pas permis de tuer un être vivant quelconque, ni de voler, ni de commettre un inceste, ni de mentir, ni de boire des liqueurs fortes, comme le vin, etc.

Bouddha ayant formé un nouvel ordre de sages, opposés aux brachmanes, les recueillait de toutes les castes, sans distinction, et les appelait samanéens, c'est-à-dire qui ont vaincu leurs passions.

Quoique les bouddhistes rejettent les Védas, ils ont cependant, du moins en apparence, la même doctrine, quant au

fond, que les brachmanes : nous avons donc peine à comprendre ce qui les rend hétérodoxes. Mais il faut avouer que nous sommes loin encore de connaître parfaitement leurs dogmes, leur culte et leur hiérarchie sacerdotale.

Étant près de mourir, Bouddha réunit ses disciples et leur dit, à ce qu'on prétend, qu'il ne leur avait encore enseigné que les symboles de sa doctrine, qu'il allait leur ouvrir son cœur et leur faire connaitre la vérité. Alors il leur déclara que le premier principe de tout est le vide; qu'après la vie présente, il n'y a rien à espérer; que les âmes, les corps et les éléments ne diffèrent qu'en apparence; que pour devenir parfait, il faut s'approcher du premier principe, autant qu'on le peut; que, dans ce but, on doit renoncer à ses facultés, demeurer dans un repos absolu, contempler le vide, ne s'inquiéter et ne se soucier de rien.

Il leur recommanda d'enseigner au peuple la doctrine symbolique, qu'il avait lui-même constamment enseignée, de garder pour eux et pour les seuls sages ce qu'il leur apprenait dans ce moment.

Ses disciples, pleins d'enthousiasme, répandirent sa doctrine de toutes parts : on lui éleva des temples; on lui rendit et on lui rend encore un culte divin dans presque toute l'Asie. Les Mogols l'appellent *Chakia-Mouni*; les Siamois, *Sommonacodum;* les Chinois et les Japonais, *Xaka, Fo* ou *Foë;* les Tartares et les Tibetains, *Lama.* Ainsi dans tous ces pays, le vulgaire est livré à une grossière idolâtrie, et les philosophes sont athées, suivant les uns, ou panthéistes, selon d'autres : tout dépend du sens dans lequel ils enten-

dent le vide, principe de toutes choses. Cependant on croit que par le vide ils désignent le néant de la matière, l'existence primitive de l'Être spirituel, infini et éternel, d'où sont émanés tous les êtres actuellement existants.

L'âme de Bouddha passe, après sa mort, dans un autre corps; le même personnage reparaît donc d'une manière sensible Au 5.e siècle de notre ère, Bouddha existait en la personne du fils d'un roi de Madabar, dans l'Inde méridionale. Ennuyé des persécutions qu'il éprouvait et affligé de voir le système des castes l'emporter sur sa doctrine d'égalité, il quitta l'Indostan, alla en Chine et y exerça les fonctions de patriarche de sa religion, sous le nom de *Tamo.* Pendant huit siècles, il s'y renouvela et y continua sa résidence.

Au 13.e siècle, du temps de Djenguyz-Kan, il s'établit au Tibet et y devint fameux sous le nom de *Lama.* Lama veut dire prêtre, et *Grand Lama*, chef des prêtres. Quand Lama ou le Grand Lama meurt, on cherche vîte celui qui a dû hériter de son âme. On le reconnaît à une certaine marque, et aussitôt on lui rend les honneurs dus à son rang. Rien n'égale la vénération dont il est l'objet.

Le Grand Lama s'est ainsi perpétué jusqu'ici au Tibet, et on prétend que sa religion a beaucoup contribué à civiliser les nombreuses peuplades de ces immenses régions; mais ce n'a été qu'en les plongeant dans des pratiques absurdes de superstition et dans une honteuse idolâtrie (1).

---

(1) Journal asiatique, n.° de mai, 1824, p. 265.

CHAPITRE VI.

DE LA PHILOSOPHIE DES CHINOIS.

—

L'empire le plus étonnant par son antiquité, son étendue et sa durée, par le nombre de ses habitants, par leurs mœurs et leur langue, est celui de la Chine. Son origine, quoique douteuse et mêlée de fables, remonte à des temps très-reculés; on ne peut en douter. Quel a été l'état de la philosophie religieuse et morale, durant cette longue suite de siècles, chez ce peuple singulier? Il n'est pas aisé de le préciser.

Les Chinois ont bien aussi, comme les Indous et les Persans, leurs livres sacrés, appelés *King*. Ces livres contiennent l'origine des choses, des principes dogmatiques et des préceptes de morale : mais on convient que, dans leur état actuel, ils n'ont rien de très-ancien ni d'authentique.

Environ 600 ans avant J.-C., existait, en Chine, un philosophe très-célèbre, nommé *Lao-Tseu* (vieil enfant) : on l'avait ainsi nommé parce qu'il était venu au monde ayant les cheveux blancs ; ce qui fut regardé comme le symbole d'une sagesse prématurée. Effectivement il se distingua par sa doctrine et fit un livre fameux, connu sous le titre de *Livre de la Raison et de la Vertu* : ses disciples s'appellent eux-mêmes *docteurs de la raison*.

Lao-Tseu donne, comme premier principe de tout, la raison, être éternel, immense, silencieux, immuable et toujours agissant. L'homme, dit-il, a son modèle dans la terre, la terre dans le ciel, le ciel dans la raison et la raison en elle-même.

Les âmes sont des émanations de cette substance primitive et doivent se réunir à elle au moment de la mort, si elles sont pures : les âmes vicieuses ne jouiront de cette faveur que lorsqu'elles auront été purifiées par les mutations de la métempsycose.

Abel Remusat (1), qui a soumis la doctrine de ce philosophe à un examen approfondi, assure y avoir trouvé l'empreinte d'un esprit noble et élevé, et des caractères manifestes de ressemblance avec la doctrine de Pythagore.

Lao-Tseu, dont la morale respire la douceur et la bienveillance, montre une aversion prononcée pour les cœurs durs et pour les hommes violents : il fait consister la perfection à vivre sans passions, pour mieux contempler l'harmonie de l'univers.

Vers l'an 550 avant notre ère, naquit en Chine, d'une famille illustre, dont la généalogie bien conservée subsiste encore, le plus célèbre philosophe de tout l'Orient, nommé, en Chinois, Koang-tsé. De ce nom on a fait en latin Confucius. Dès ses premières années, Confucius parut un enfant extraordinaire ; bientôt ce fut un jeune homme d'une rare

---

(1) Mélanges asiatiques, tom. 1. p. 91. Annales de philosophie, t. 4. p. 169.

sagesse, qui l'emportait sur les plus habiles lettrés, dans la connaissance des rites et des usages de la haute antiquité. A 17 ans, il fut mandarin dans un poste inférieur : à 19 ans, il se maria à une jeune personne d'une naissance distinguée, qui lui donna un fils, l'année suivante. Peu de temps après, il devint inspecteur des campagnes et de l'agriculture.

Sa mère étant morte, lorsqu'il n'avait encore que 24 ans, il voulut, à cette occasion, faire revivre les usages presque oubliés de la vénérable antiquité, touchant le culte des ancêtres. Dans ce dessein, il fit rendre à sa mère les plus grands honneurs funèbres, renonça aux emplois publics, s'enferma dans l'intérieur de sa maison et y passa les trois années de deuil, prescrites en pareil cas.

Durant ce temps, il réfléchit profondément sur la morale, sur la politique, sur les désordres de la société et sur les moyens de les réformer. Ayant étudié à fond les Kings anciens ou livres sacrés, il renonça aux jouissances que pouvaient lui offrir sa naissance et ses talents, se mit à enseigner la sagesse, à condamner les abus, à rappeler les règles primitives et à demander ainsi une réforme complète. Il rencontra de grandes difficultés et éprouva des contradictions sans nombre ; sa vie fut pleine de dégoûts et d'amertume.

Cependant il ne se rebuta point : quelques hommes goûtant sa doctrine, s'attachèrent à lui ; bientôt il eut jusqu'à trois mille disciples, non réunis dans un lieu, comme des écoliers, mais dispersés dans l'empire ; les uns l'écou-

taient, d'autres le visitaient ou le consultaient, et tous l'admiraient. Au moment de sa mort, il se plaignait que sa doctrine n'avait reçu jusque-là que de stériles applaudissements : il ne prévoyait pas ce qui est arrivé depuis.

Sa mémoire a été et est encore en telle vénération dans toute la Chine, qu'on lui rend un culte religieux et que personne ne peut parvenir aux emplois publics sans avoir le titre de docteur dans sa philosophie.

Confucius épura et mit en ordre les Kings, ou livres canoniques, donna des commentaires sur plusieurs et composa d'autres ouvrages. Le plus célèbre est le *Chong-King*, dont nulle traduction n'a pu rendre l'énergique laconisme. Le but de l'auteur est de rappeler les anciennes maximes de la morale politique, en réunissant les discours et les règles de conduite qu'avaient tenus les empereurs, les ministres et les sages de la plus haute antiquité. La liste des empereurs cités commence à Yao, qui monta sur le trône, l'an 2357 avant J. C., et finit à l'an 624. Cet ouvrage a été traduit en français par le P. Gaubil, et publié en 1770, in-4.°

Le Hiao-King, qui est un dialogue sur la piété filiale, le Ta-hio (*grande science*), le Tchong-Yong (*invariable milieu*) et le Lux-Yu (*livre des sentences*), ouvrages attribués à Confucius ou à ses premiers disciples, contiennent plus expressément encore sa morale.

Dans ces différents ouvrages le nom de Dieu ne se trouve point; il n'y est pas question non plus de l'âme humaine, de la vie future, des peines et des récompenses qui nous y sont préparées. Beaucoup de savants soutiennent que Con-

fucius ne croyait point en Dieu, mais admettait seulement une certaine force active dans la nature, principalement dans le ciel, auquel il rendait et faisait rendre des hommages religieux : d'autres prétendent que le mot *Xang-ti*, dont il se sert, ne veut pas dire seulement le ciel, mais l'empereur du ciel, et que par là, il faut entendre le Dieu créateur et modérateur de toutes choses.

Plusieurs sont d'avis que *Xang-ti* signifie le ciel animé, et concluent de-là que Confucius, comme la plupart des orientaux, admettait une âme universelle, qui anime le monde, le gouverne et fait sa résidence spécialement dans le ciel. Selon cette opinion, qui est la plus vraisemblable, le monde aurait été produit par émanation : les êtres, en se détruisant, retourneraient vers la grande âme, d'où ils seraient sortis; les méchants passeraient par les purgations de la métempsycose, etc. Cette doctrine paraît du moins avoir été celle des plus anciens Chinois; elle se retrouve dans le peu que nous avons dit de *Lao-tseu*. Confucius, si religieux observateur des rits anciens, n'aura probablement pas changé des points d'une telle importance : il les aura bien plutôt supposés comme admis par tout le monde et en aura fait la base de son enseignement.

Sa morale, qui tend surtout au bien politique de la nation, se réduit à trois points capitaux : 1.° les devoirs réciproques du souverain et des sujets; 2.° les devoirs du père et des enfants; 3.° les devoirs des époux les uns à l'égard des autres. A ces principes de morale Confucius joignait la recommandation de cinq vertus principales, l'humanité, la

justice, la fidélité aux cérémonies et aux usages établis, la droiture d'esprit et de cœur, qui fait qu'on cherche toujours la vérité, et enfin la sincérité ou la bonne foi.

Un peu plus d'un siècle après Confucius, vint Mincius, dont le nom chinois est *Meng-Tseu,* autre philosophe célèbre. Dans un livre en sept chapitres, il développe la doctrine de Confucius, sous des formes moins sévères et plus à la portée de tout le monde. Cet ouvrage, traduit en latin par le P. Noël, missionnaire en Chine, fait partie des six livres classiques chinois, dont ce missionnaire publia la version latine en 1711, in-4.°. Abel Remusat l'a mis en français.

En 215 avant J. C., *Xi-hoam-ti,* fondateur d'une nouvelle dynastie en Chine, fatigué des représentations que lui faisaient les grands, en citant les anciens ouvrages, ordonna de brûler tous ces livres, excepté ceux qui traitaient d'agriculture, de médecine ou de sortilège. La rigueur avec laquelle cet ordre fut exécuté porta un grand préjudice à la science de l'antiquité et de la philosophie : car on n'a pu recomposer la plupart des livres anciens, actuellement existants, qu'avec des lambeaux extraits des murailles ou des tombeaux où ils avaient été cachés et où on les retrouva longtemps après.

Environ un demi-siècle après J. C., la doctrine de Foë ou Bouddha fut introduite en Chine. Voici comment le fait arriva : l'empereur Ming-ti se souvenant de ce qu'avait dit Confucius, qu'il viendrait un saint, descendu du ciel, et sachant toutes choses, envoya des députés pour le chercher : ces députés s'arrêtèrent dans l'Inde, crurent avoir trouvé

ce saint dans Foë ou Bouddha, dont ils emportèrent une statue. L'empereur lui fit décerner un culte public. La doctrine de cette nouvelle religion se répandit et eut beaucoup de partisans : elle plut au peuple par sa morale et la netteté avec laquelle elle parle de la double condition de la vie future. Depuis cette époque, la Chine est pleine de temples et d'idoles en l'honneur du dieu Foë, et de prêtres qui sont appelés bonzes.

Dans le dixième ou onzième siècle, deux philosophes chinois corrompirent les livres classiques, en les commentant : ils changèrent ou détruisirent les pratiques religieuses en usage, et formèrent une nouvelle secte qui se fit gloire de ne point penser comme le vulgaire et de montrer de l'indifférence ou du mépris pour les croyances communes. C'est la classe des lettrés. Ces hommes font profession de déisme et même, selon plusieurs, sont suspects d'athéisme. Ils rendent des hommages au ciel et ne pratiquent pas d'autre culte. Ceux qui sont initiés aux points secrets de la doctrine de Bouddha, nommé, en Chine, Foë, ne s'éloignent guère, au fond, de ces sentiments; peut-être ont-ils donné naissance à cette secte d'indifférents.

Les Chinois ont fait peu de progrès jusqu'ici dans les sciences : toutefois ils ont quelques ouvrages de littérature, d'histoire et de géographie. Dans certains arts, tels que l'architecture, la peinture, l'agriculture, ils sont assez avancés. Ils connaissaient, avant nous, la porcelaine, l'imprimerie, la poudre à canon, la boussole, etc.

DES JAPONAIS.

Nous ne parlerons point ici de la philosophie des Japonais : chez cette nation, devenue si célèbre, au 17.e siècle, par les succès et les revers des missions chrétiennes, règnent, à peu de chose près, les mêmes doctrines, les mêmes erreurs et les mêmes superstitions qu'en Chine.

Il y a aussi trois sectes; celle des dieux inférieurs qu'on sert pour être heureux en cette vie; celle des bouddhistes, avec leurs temples, leurs idoles et leurs bonzes; et celle des philosophes ou disciples de Confucius : ces derniers n'ont point d'idoles.



CHAPITRE VII

DE LA PHILOSOPHIE DES CELTES.

—

Sous le nom de Celtes, il faut entendre une foule de peuples originaires du Nord, et ne faisant primitivement qu'une nation, qui avait la même langue, les mêmes mœurs et la même religion. Ce sont les Germains, les Gaulois, les Bretons, les Scythes, les Thraces, les Daces, les Gètes, les Illyriens, les Scandinaves, les Norvégiens, les Danois, etc. Tous ces peuples étaient d'abord des colonies qui émigraient, se disséminaient, devenaient de nouvelles nations, et, peu à peu, changeaient leur langue, leurs mœurs, leur doctrine.

On ne peut douter que la souche commune de ces migrations ne soit très-ancienne, puisque les Gaulois, qui en provenaient, étaient déjà si nombreux dans la Gaule, 590 ans avant Jésus-Christ, que Bellovèse partit avec une armée formidable, passa les Alpes et alla fonder plusieurs grandes colonies en Italie, pour y faire écouler l'excédant de la population de sa patrie. Ce fut ce qu'on appela, à Rome, la Gaule Cisalpine.

Ces peuples avaient pour maxime de ne transmettre que par mémoire leurs annales et leurs doctrines : Jules César

nous apprend (1) qu'il ne leur était pas permis de les écrire.

Aussi n'est-il fait nulle mention dans l'histoire, ni de leurs écrits, ni de leurs auteurs. Ce que nous savons d'eux ne nous est connu que par les auteurs grecs et latins, bien postérieurs à la naissance de ces nations barbares. Il nous est donc difficile de savoir, au juste, ce qui les concernait, surtout dans les temps qui ont précédé les conquêtes de César. Néanmoins nous savons que chez elles il y avait des colléges de sages, qui enseignaient, à leur manière, et transmettaient, par la parole, de générations en générations, leurs annales et leurs doctrines.

On les connaissait, chez les Gaulois, les Bretons et les Germains, sous le nom fameux de druides. Ce nom vient, à ce qu'on croit, du mot celtique *Deru*, qui signifie chêne. Leur institution est très-ancienne : Aristote, au témoignage de Diogène Laerce, les connaissait ; il les comparait aux mages de la Perse et aux gymnosophistes de l'Inde.

Ces sages, pris génériquement, étaient divisés en trois classes ; les *bardes*, qui chantaient en vers les exploits des dieux et des héros ; les devins *(vates)*, qui présidaient aux sacrifices, cherchaient à deviner les choses secrètes et annonçaient les événements ; les *druides*, qui s'occupaient du gouvernement de la nation, de l'administration de la justice et de l'instruction de la jeunesse.

Deux méthodes d'instruction existaient ; l'une publique, à laquelle le peuple était admis : elle avait pour objet la reli-

---

(1) De bello gallico, l. 6, c. 13.

gion, le culte, les sacrifices, et ce qui pouvait contribuer à exciter le courage ou à faire mépriser la mort.

L'autre secrète, destinée aux jeunes gens qui venaient d'eux-mêmes, ou que les parents envoyaient pour la recueillir. Il était strictement défendu à ces jeunes gens de parler de ce qu'ils entendaient et plus encore de le mettre par écrit, de peur qu'il ne se commît des indiscrétions.

Quant au fond de la doctrine, voici à peu près ce que nous en pouvons dire :

1.° Les Celtes reconnaissaient trois grands dieux que le peuple adorait, et auxquels on offrait des sacrifices humains, *Theutatès*, *Hesus* et *Taranes*. Quelle idée attachaient-ils à ces dénominations? On ne peut le voir clairement nulle part. On regarde comme certain qu'ils croyaient, ainsi que les orientaux, à une espèce de grande âme du monde, c'est-à-dire à une divinité répandue partout et animant l'univers. Ils admettaient en même temps une infinité de divinités subalternes qui résidaient dans les parties notables du monde physique ; dans les astres, dans les bois, dans les pierres, dans certains arbres, particulièrement dans le chêne. De-là les autels élevés de toutes parts, et dont nous trouvons si fréquemment des restes. De-là aussi ce grand nombre de dieux et de déesses, nommés dans les Edda (1), parmi

---

(1) Les Edda sont deux recueils faits en islandais, sur les traditions du pays ; l'un, dans l'onzième siècle (on ne sait pas l'année), par Sæmond Sigfurson, et l'autre, en 1215, par Snorro-Sturleson, tous les deux islandais. Résénius les a traduits en latin et Mallet en français.

lesquels sont, en premier lieu, Odin, Thoro, Tuisco, Ardoine, Avantic, etc.

2.° Les druides et leurs femmes se prétendaient en rapport avec ces dieux inférieurs ; au moyen des sacrifices, surtout du sang des esclaves immolés et en usant de plusieurs autres pratiques superstitieuses, ils s'imaginaient découvrir ce qu'il y avait de plus caché et prédisaient l'avenir.

Telle a été l'origine de la magie et des sortilèges, qui ont si longtemps résisté aux lumières du christianisme, et se trouvent encore dans le bas peuple, en quelques contrées.

3.° Outre ces dieux locaux, qu'on appelait aussi bons génies, il y avait des esprits mauvais auxquels on avait recours pour faire des maléfices, pour découvrir des trésors ou pour s'enrichir par d'autres voies, pour susciter les morts ou produire des fantômes. Ces esprits malfaisants ont été une autre source d'interminables superstitions.

4.° Avant l'origine des siècles, Ymerus vivait seul : il n'y avait que lui et un espace immense en tout sens. Cet Ymerus produisit, sans qu'on dise comment, le soleil, la lune, les étoiles, puis la terre, avec toutes ses plantes, ensuite Mannus et Emla, homme et femme, d'où est provenu le genre humain.

5.° Tous les Celtes admettaient la vie future, avec la double condition des peines et des récompenses. Les méchants descendaient dans une sorte de Tartare, pour y être inondés des flots empoisonnés du fleuve *Nastrand* : le dragon *Nidhugger* et des vipères les déchiraient continuellement ; ce qui paraît signifier les tourments que les mauvais

génies exerçaient sur eux. Ceux qui avaient vécu selon les règles de la piété et de la justice, entraient dans un magnifique palais, plus brillant que le soleil, nommé *Gimle* : ils y jouissaient de toutes sortes de voluptés. Ceux qui mouraient en héros allaient dans un lieu appelé *Valhalla*, destiné à eux seuls. Là ils devaient avoir, avec eux, Odin, dieu de la guerre, et jouir de tout ce qui peut flatter des guerriers.

C'est ce dogme, à ce qu'il paraît, qui a inspiré aux diverses nations, connues sous le nom de celtiques, cette intrépidité guerrière et ce mépris de la mort qu'on ne trouve point ailleurs.

6°. Ces nations croyaient à un embrâsement général, qui détruirait le monde et envelopperait, dans sa ruine, les hommes et les dieux, c'est-à-dire les esprits issus du dieu éternel, destinés à se réunir à lui après leur destruction et à ne plus avoir d'existence individuelle.

7.° La morale de ces peuples avait principalement pour objet d'honorer les dieux, d'éviter le mal et d'exercer le courage. Le désir qu'ils avaient d'être courageux et leur foi dans l'immortalité les portait à mener une vie dure, à se contenter de vêtements simples, d'habitations modestes, de nourriture grossière, à fuir la volupté, à être chastes dans le mariage, à former la jeunesse aux exercices de la guerre, etc.

8.° César nous apprend (1) que les druides dissertaient, à leur manière, sur le cours des astres, sur la grandeur du

---

(1) De bello gallico, l. 6., c. 14.

monde et de la terre, sur la nature des choses. Jusqu'où s'étendaient leurs connaissances astronomiques? L'écrivain guerrier ne nous le dit point : il n'en savait probablement rien.

9.° En médecine, ils avaient deux remèdes qu'ils appliquaient à toutes espèces de maux et de maladies, avec mille cérémonies superstitieuses, le gui et la *selago*. Ils portaient une grande vénération au gui, et le regardaient surtout comme propre à augmenter la fécondité des femmes. Pour faire leurs prières, ils s'assemblaient de préférence sous les chênes où il y avait du gui : ils le coupaient avec une faux d'or, le consacraient et le distribuaient, au commencement de leur année sacrée, en criant : *au gui, l'an neuf*. De-la certains chants vulgaires, au renouvellement de l'année; de-là aussi probablement ces moyens superstitieux de guérir, auxquels le peuple ignorant a si souvent recours encore aujourd'hui.

Ceux qui voudraient connaître plus en grand ce qu'on a recueilli sur les doctrines des anciens Gaulois et des divers peuples hyperboréens, peuvent consulter la *Religion des Gaulois*, de dom Martin, bénédictin, 2 vol. in-4.°, et *Histoire des Celtes*, par Pelloutier, édition donnée par Chiniac, 2 vol. in-4.°, ou 8 vol. in-12.



LIVRE TROISIÈME.

DE LA PHILOSOPHIE CHEZ LES GRECS.

CHAPITRE I.er

DE LA PHILOSOPHIE DES ANCIENS GRECS.

—

L'Asie mineure, appelée Grèce, fut peuplée peu de temps après le déluge (1). On donne aux peuples qui les premiers l'ont habitée, le nom de Pélasges, dérivé, à ce qu'on croit, de Pélasgus, premier roi d'Argos. Des colonies étrangères vinrent s'y établir plusieurs siècles après. Cécrops, égyptien, civilisa l'Attique et bâtit Athènes, vers 1600 ans avant J.-C. Danaüs, aussi égyptien, s'établit, un siècle après, à Argos, et y règna. Cadmus, venant par mer de Phénicie, s'empara de la Béotie et fonda le royaume de Thèbes.

Ces étrangers apportèrent avec eux leurs doctrines, leurs

(1) Rollin, t. 2., p. 334.

usages, leur culte, leurs superstitions. Les Egyptiens enseignaient le peuple par des allégories et avaient des mystères pour les savants. Les Grecs firent de même et ce fut l'origine des récits mythologiques qui se répandirent dans le pays. Les poètes et les amateurs du merveilleux s'emparèrent de ces récits, y ajoutèrent de nouvelles fictions et enveloppèrent de telles manières les faits véritables de ces temps reculés, qu'on ne sait où les prendre, ni comment les reconnaître.

Celui qui se présente, dans l'histoire, comme le premier auteur de la philosophie religieuse et de la civilisation chez les Grecs, est Orphée, originaire de la Thrace. Cet homme, ayant voyagé en Egypte, avait été initié aux mystères d'Osiris et d'Isis. Quoique ce qui le concerne soit plein d'obscurité et de circonstances fabuleuses, il ne paraît pas possible de le regarder uniquement comme un personnage allégorique, ainsi que l'ont voulu Aristote, Cicéron, et un assez grand nombre d'hommes instruits. On fait remonter son existence à un siècle, environ, au-delà de la guerre de Troie, c'est-à-dire, à un peu plus de 1200 ans avant J.-C. Poète, musicien, philosophe, Orphée charma les Grecs par sa lyre et par ses hymnes ; il leur enseigna la religion, la morale et les arts ; enfin il a été, par rapport à eux, ce que furent Zoroastre chez les Perses, et Hermès chez les Egyptiens.

Les ouvrages qui lui ont été attribués ne sont point de lui ; on en convient. Cependant les anciens Grecs s'accordant sur les points essentiels de la doctrine qu'on dit venir de lui, nous devons les recueillir comme des renseignements propres à nous faire juger de ce qu'étaient les connaissances philoso-

phiques dans les petits états de la Grèce à cette époque. Voici ces points fondamentaux :

1.° Avant l'existence du monde, Dieu était identifié avec le chaos et contenait en lui-même tout ce qui est, ce qui a été et ce qui sera.

2.° De son sein, il fit sortir la matière, les dieux, les déesses, le soleil, la lune, les étoiles, et tout ce qui existe. Ces êtres, venant de lui par émanation, participent à sa nature, lui sont unis comme les membres le sont au corps.

3.° Chaque partie de l'univers, tenant ainsi à la divinité, est Dieu ; par conséquent, il y a une infinité de dieux de qualités différentes et sensibles. Les honneurs divins doivent se rapporter à ces dieux, parce que le Dieu suprême, étant caché, invisible, incompréhensible, est hors de la portée de l'esprit humain.

4.° Tout ce qui existe, procédant de Dieu, retournera à Dieu comme à la source de son émanation. C'est dans ce centre divin que les hommes religieux trouveront la béatitude après leur mort.

5.° Il y a un grand nombre de purgations par lesquelles les âmes souillées doivent passer, avant de retourner à la source divine, d'où elles sont sorties.

Ainsi le dogme de la vie future, avec les conditions diverses pour le vice et la vertu, n'était point douteux chez les anciens Grecs.

6.° Outre les âmes humaines, Orphée admettait encore une multitude d'esprits ou de démons dont le monde était rempli.

7.° Les étoiles étaient animées et chacune éclairait un monde : la lune avait ses habitants comme la terre.

8.° Rien de plus obscur que la manière dont le Dieu suprême, appelé *Demiurge*, a procédé à la formation de l'univers : il portait la matière dans son sein, de toute éternité : il enfanta d'abord l'éther et le chaos, couvert d'une nuit profonde. De l'union de l'éther et du chaos ténébreux vint un œuf, que la nuit fut chargée de faire éclore : lorsque cet œuf fut éclos, il se partagea en deux parties, une supérieure qui forma le ciel, et une plus grossière qui fit la terre. De l'union du ciel et de la terre provinrent d'abord des femmes, puis des hommes, et enfin les choses telles qu'elles sont.

9.° Le monde doit finir par un embrâsement universel, dans lequel chaque partie sera purifiée et retournera à son auteur. Ensuite le principe éternel, ayant ainsi reçu dans son sein les êtres à qui il avait donné l'existence, produira un nouveau monde.

10.° Orphée, qui avait été initié aux mystères de l'Egypte et connaissait sans doute les doctrines secrètes des peuples hyperboréens, auxquels il appartenait par son origine, institua aussi, chez les Grecs, les mystères de Bacchus et de Cérès Eleusine : il voulut qu'il y eût un double enseignement, l'un vulgaire et l'autre destiné aux seuls initiés.

Les succès qu'il obtint sur des hommes grossiers et barbares, par son habileté, par ses chants et sa musique, l'ont rendu célèbre dans l'antiquité, et ont fait attribuer des merveilles à sa lyre.

Ses principaux disciples furent Musée, poète d'Athènes, qui avait fait, pour développer les doctrines de son maître, plusieurs ouvrages dont il ne nous reste plus rien d'authentique ; Eumolpe, fils de Musée ; Amphion, célèbre musicien et philosophe, qui enchanta les Thébains; Mélampe, d'Argos, qui s'illustra par son zèle pour instruire et civiliser ses concitoyens; etc.



CHAPITRE II.

DES THÉOGONIES ET COSMOGONIES ANCIENNES CHEZ LES GRECS.

Sur les principes attribués à Orphée furent calquées à peu près toutes les théogonies et cosmogonies qui parurent dans l'enfance de la philosophie grecque, c'est-à-dire les systèmes qu'on inventa pour expliquer la génération des dieux et la formation de l'univers. Ces systèmes, différents entre eux sous plusieurs rapports, s'accordaient néanmoins, quant au fond, dans les points suivants : 1.° un chaos immense, enveloppé d'une nuit profonde, et la nature toute entière enfermée dans le sein de ce chaos : tel est le premier principe. 2.° L'amour féconda cette masse énorme, ou plutôt une force active, désignée allégoriquement par l'amour, l'agita : alors les parties homogènes se réunirent et les parties hétérogènes se divisèrent. 3.° Les parties légères, s'élevant en haut, formèrent l'air, la lumière et le ciel ; les parties grossières se condensant ensemble, firent la terre avec ses montagnes. 4.° La terre unie au ciel produisit la mer. 5.° De cette union de la terre et du ciel provinrent les animaux et les hommes. 6.° Les premiers hommes, pleins de la vigueur qui les avait produits, s'illustrèrent par des actions éclatantes et par leurs bienfaits. Lorsque le temps fut venu pour eux de quitter la terre, ils furent élevés au ciel, revêtus d'immortalité et devinrent les dieux que le peuple adorait.

7.° De la diversité de sentiments entre les hommes sont venues les haines, les divisions, les querelles, les procès, les guerres et tout le mal qui existe.

Les savants ne sont pas d'accord sur le sens qu'il faut attacher au mot chaos, qui est établi dans ces systèmes comme le principe de tout : les uns prétendent que les auteurs de cosmogonies n'y voyaient rien que de matériel et qu'ils doivent être mis au nombre des athées : les autres soutiennent que ces auteurs, à la vérité, n'exprimaient pas l'existence du Dieu suprême et éternel, mais qu'ils le supposaient uni éternellement au chaos et lui imprimant cette force génératrice qui a tout produit.

Cette dernière opinion, conforme à ce que nous avons rapporté de la doctrine d'Orphée, nous paraît la plus vraisemblable. Cependant il faut avouer que tout cela n'est guère clair.

Les plus célèbres auteurs de théogonies et de cosmogonies, dans ces temps reculés, sont, après Orphée, Hésiode, qui vivait environ neuf siècles avant notre ère et comptait jusqu'à trente mille dieux, et Epiménides, postérieur à Hésiode au moins de trois siècles. Homère, contemporain d'Hésiode, s'est moins occupé de rechercher d'où venaient les dieux que de les chanter en vers magnifiques et par fois aussi de se moquer d'eux.

NAISSANCE DE LA PHILOSOPHIE POLITIQUE CHEZ LES GRECS.

La crainte des dieux, les charmes de la poésie, des chants et de la musique furent les moyens qu'on employa

d'abord pour civiliser les peuplades de la Grèce. Plus tard, ceux qui étaient appelés à gouverner les petits états naissants, dans ce pays, s'occupèrent de faire des lois propres à régler l'obéissance des sujets et à les maintenir dans le devoir : ils furent donc, tout à la fois, des philosophes moralistes et des législateurs. Les plus notables qui nous soient connus, sont Lycurgue, à Lacédémone, Zaleucus, chez les Locriens et Solon, chez les Athéniens : on peut y joindre Charondas, Triptolème et Dracon. De ce dernier, qui avait fait des lois trop sévères, que Solon crut devoir réformer, est venu l'usage d'appeler draconiennes des lois dures et inhumaines.

La naissance des états de la Grèce remonte à 15 ou 16 siècles avant J.-C. : le fameux siége de Troie, terminé, dit-on, l'an 1184, montre que déjà ces états étaient puissants. Cependant Lycurgue vécut 300 ans et Solon 500 ans plus tard. Voilà donc de longs intervalles pour lesquels nous n'avons à peu près rien, touchant les travaux de l'esprit humain, excepté les poésies d'Hésiode et d'Homère.

Nous nous contenterons de nommer ici sept moralistes distingués, dont il ne reste aucun écrit, mais qui ont néanmoins été décorés, dans la postérité, du titre fastueux des sept sages de la Grèce : ce sont Thalès, Solon, Chilon, Pittacus, Bias, Cléobule et Périandre.



CHAPITRE III.

DE L'ÉCOLE D'IONIE.

—

Thalès, issu d'une famille phénicienne, né 639 ans avant J.-C., séjourna assez longtemps en Egypte, étudia les sciences qui y étaient en honneur et alla se fixer à Milet, ville d'Ionie, dans un âge déjà avancé. Là, il reçut le droit de bourgeoisie et devint le premier des sept sages de la Grèce.

Sans tenir école publique, il communiquait volontiers à ses amis le résultat de ses études et de ses observations. Il s'adonna à l'astronomie, découvrit plusieurs propriétés des triangles sphériques, partagea la sphère en cinq zônes parallèles et détermina le diamètre apparent du soleil : il connut les raisons physiques des éclipses, les expliqua aux Grecs et fit évanouir les vaines terreurs que causaient ces phénomènes. Il introduisit dans la Grèce la division de l'année en 365 jours, comme les Égyptiens le pratiquaient. Remontant à l'origine du monde, il chercha à en expliquer la formation.

1.° Quoique plusieurs l'aient mis au nombre des athées, il paraît certain qu'il reconnaissait un premier principe éternel et intelligent, d'où il faisait dériver, par émana-

tion, à la manière des orientaux et d'Orphée, tout ce qui existe : ce principe intelligent était comme l'âme du monde.

2.° L'élément de tous les êtres matériels était l'eau, ou un immense abîme liquide, couvert d'une nuit profonde : la substance intelligente donnant à ce liquide, par sa toute-puissance, des formes diverses, en fit les parties matérielles du monde, telles qu'elles sont constituées.

3.° Dans le système d'émanation, tout vient de Dieu et tient à lui : c'est pour cela qu'une des maximes de Thalès consistait à dire : *Tout ce que nous voyons est plein de dieux :* il ajoutait que rien ne pouvait être caché à Dieu. Dans ce système il n'en pouvait être autrement, puisque tout tenait à Dieu et faisait partie de Dieu.

4.° Thalès admettait d'innombrables génies, répandus partout : il disait que les âmes humaines, immortelles de leur nature, étaient des portions vivantes de l'âme divine qui anime le monde, et devaient se réunir à cette âme, après les purifications convenables, si elles en avaient besoin.

5.° L'âme est dans un mouvement continuel ; ce qui veut dire qu'elle a en elle-même un principe d'activité et agit continuellement.

6.° Quoiqu'il admît la providence divine et la liberté humaine, Thalès soutenait encore que le monde était soumis au destin et gouverné par nécessité.

7.° Ce philosophe n'appartenait à aucun ordre sacerdotal et ne paraît pas s'être occupé de religion ni de culte divin : seulement il étudiait la nature et ses lois, ce qui l'a fait

appeler le prince ou le chef des physiciens. Cependant il n'était pas étranger aux doctrines morales : on cite de lui de beaux préceptes et des réflexions aussi justes que profondes, qui l'ont fait placer à la tête des sept sages.

Toutefois il tira la science du sanctuaire et lui donna une teinte séculière qu'elle n'avait point eue jusque-là : c'est ce qui l'a fait regarder comme irréligieux et l'a rendu même suspect d'athéisme.

PRINCIPAUX DISCIPLES DE THALÈS.

1.° Anaximandre, né à Milet, 610 ans avant J.-C., disciple et ami de Thalès, fut son successeur dans l'école d'Ionie : comme lui, il étudia la physique et fit, sur la nature, un livre qui ne nous est point parvenu. Dans ce livre, il posait en principe que rien ne se fait de rien. Il admettait un infini en tout sens, éternel, immuable, incorruptible, et en faisait dériver tous les êtres finis. Ces êtres, selon lui, sont dans un mouvement perpétuel, retournent sans cesse à leur source et se forment de nouveau. Le nombre des mondes est infini, et tous se résolvent dans le principe universel. Les dieux naissent et meurent à de longs intervalles.

Ce philosophe fit d'utiles découvertes en astronomie et en géographie ; mais sa physique était pleine d'absurdités.

On croit qu'il était aussi pour l'âme universelle et pour une sorte de panthéisme.

2.° Anaximène, disciple et successeur d'Anaximandre, regardait l'air comme éternel, infini, divin, toujours en mouvement et comme le principe de toutes choses. Ainsi,

d'après lui, Dieu et l'âme sont des substances aériennes. La terre est plate et soutenue par l'air ; elle est l'élément de tous les corps qui sont formés d'elle et se résolvent en elle. Anaximène n'examine pas plus que son maître la nature du principe éternel. Tous les deux paraissent avoir été du même sentiment : on a cru qu'ils étaient matérialistes et même athées.

3.° Hermotime, de Clazomène, souvent cité avec honneur par les anciens, mais négligé par les auteurs modernes, reconnut et enseigna que l'âme était supérieure à la matière.

4°. Anaxagoras, compatriote et disciple du précédent, naquit vers l'an 500 avant J.-C., de parents riches et puissants. Il quitta tout pour se livrer à l'étude de la philosophie. A 20 ans, il entreprit de voyager pour s'instruire, visita l'Egypte et autres régions, où les sciences étaient cultivées, et fut absent pendant 20 ans. A son retour il se mit à enseigner ce qu'il avait appris. Ayant transporté l'école d'Ionie à Athènes, il compta les citoyens les plus distingués parmi ses disciples, et eut le grand Périclès pour protecteur.

Entre les philosophes d'Ionie, Anaxagoras eut le mérite de s'élever le premier à la suprême intelligence, de la dégager du chaos et de la matière, et de l'assigner comme la cause efficiente de l'univers. Ses connaissances physiques lui faisaient expliquer naturellement des phénomènes, comme les éclipses et les tremblements de terre, que le peuple attribuait à la colère des dieux : il disait assez librement que le soleil n'était point dieu, mais l'ouvrage de Dieu.

Accusé d'impiété, arrêté et mis en prison, il s'évada, prit la fuite et se retira à Lampsaque, où il mourut trois ans après, âgé de 72 ans.

Il avait composé plusieurs ouvrages qui ne sont point venus jusqu'à nous.

Nous ne voyons point qu'il se soit clairement expliqué sur la nature et les destinées de notre âme : tout porte à croire néanmoins qu'il admettait sa distinction du corps et la vie future.

Partant de ce principe, admis avant lui, que rien ne se fait de rien, ne pouvant d'ailleurs concevoir la création, il supposait l'éternelle coexistence de la matière avec la suprême intelligence. Cette matière éternelle était divisée en une infinité de parties similaires, c'est-à-dire semblables à la nature des corps qu'elles devaient un jour composer : pour cela, elles s'appelaient *homoiomeries*, et formaient le chaos. L'esprit éternel et tout-puissant leur imprima le mouvement et les débrouilla ; celles qui étaient homogènes se réunirent et constituèrent les corps de différentes espèces, tels que nous les voyons. Ainsi fut formé l'univers.

On voit jusqu'où allaient, en cosmogonie, les idées de ce philosophe si renommé. Moins habile encore en physique et en astronomie, il croyait les cieux solides, les étoiles de la nature terrestre, le soleil une masse de pierre incandescente, plus grande que le Péloponèse, et la terre plate : il soutenait que la neige ne pouvait être blanche, parce qu'elle n'était qu'une modification de l'eau qui est noire, etc.

5.° Diogène, d'Apollonie, contemporain d'Anaxagoras,

lui succéda dans l'enseignement de sa doctrine, et suivit les mêmes principes, excepté qu'il admettait l'air comme premier élément des corps.

6.° Archelaüs, de Milet, suivit Anaxagoras à Lampsaque, revint à Athènes et fut le dernier soutien de la secte ionique. Il admettait deux principes des choses, l'air et l'infini. Qu'entendait-il par l'infini? il ne le dit point : vraisemblablement il y attachait au moins quelque idée d'une intelligence éternelle et immuable. L'air était susceptible de deux mouvements, l'un de dilatation et l'autre de contraction. Par le premier, le feu a été produit; l'eau, par le second : de l'eau est venue la terre; du feu ont été formés les globes des cieux : les animaux sont sortis du limon de la terre, échauffé par le soleil, etc.

Archelaüs est le seul des ioniens qui, à proprement parler, se soit occupé de la morale dans son enseignement, et il ne s'est pas rendu recommandable sous ce rapport. Il soutenait, sans façon, que le bien et le mal ne diffèrent point par leur nature, mais uniquement par les lois. Ce dogme le rendit odieux; on l'accusa d'impiété et on le regarda comme athée.

Ainsi finit l'école d'Ionie, dite des *physiciens*.



CHAPITRE IV.

DE LA PHILOSOPHIE DE PYTHAGORE OU DE L'ÉCOLE ITALIQUE.

Rien de plus obscur, parmi les savants, que l'époque précise de la naissance de Pythagore. L'opinion commune, cependant, la reporte jusque vers l'an 580 avant J.-C.

On convient assez généralement qu'il était originaire de l'île de Samos. Son maître, ou l'un de ses maîtres fut, à ce que l'on croit, le philosophe Phérécyde, dont nous ne savons presque rien, sinon qu'il admettait trois principes éternels, Dieu, le temps et le chaos.

Pythagore voyagea dans l'Asie mineure, visita les temples de la Grèce et fut initié aux mystères de Bacchus et de Cérès Eleusine, ou d'Orphée; il passa en Phénicie, qui était alors dans sa plus grande prospérité, alla en Egypte, y interrogea les prêtres, recueillit leur doctrine et leur double méthode d'enseignement. La plupart des anciens prétendent qu'après l'Egypte, il visita la Perse, alla à Babylone et pénétra jusqu'au fond de l'Inde, observant avec soin ce qu'il voyait, ce qu'il entendait, consultant partout les dépositaires de la science, et ornant ainsi sa mémoire de tout ce qu'il était possible d'apprendre.

Plusieurs critiques regardent ce dernier voyage comme douteux. Quoiqu'il en soit, de retour dans son pays,

Pythagore voulut communiquer aux autres le résultat de ses recherches et de sés études. Il commença à enseigner; et, pour avoir un plus grand théâtre, il alla s'établir à Crotone, dans ce qu'on appelait la Grande-Grèce, c'est-à-dire, au milieu des colonies grecques, au sud de l'Italie. De-là son école a été appelée l'école italique et aussi l'école mathématique, parce que sa théorie reposait sur les nombres, comme nous le verrons bientôt.

Les écrits qu'on lui a attribués sont généralement regardés comme apocryphes, même *les Vers dorés* dont l'école d'Alexandrie faisait tant de cas. Diogène Laërce, Porphyre, Jamblique et Stobé citent une foule d'auteurs qui ont parlé de lui, de son école, de sa doctrine; mais les écrits de ces auteurs sont perdus.

Au troisième siècle de notre ère, quelques philosophes d'Alexandrie, notamment Porphyre et Jamblique, firent l'histoire de Pythagore et le peignirent comme ils avaient intérêt qu'il fût, dans leur dessein. Ainsi ils le représentèrent comme un homme orné de toutes les vertus, doué d'un pouvoir surnaturel, commandant à la nature, marquant son passage par d'éclatants prodiges, attirant la foule après lui, réformant les mœurs, etc.

Leur but était de l'opposer à J.-C. et de le montrer comme égal ou supérieur à lui.

Quelle confiance méritent ces auteurs passionnés qui écrivent huit siècles après les événements, et ne donnent aucune preuve de ce qu'ils avancent?

Le plus sûr est de recueillir les témoignages épars dans

une multitude d'auteurs anciens et modernes, de les comparer et d'en former un ensemble, sans aucun autre désir que de montrer la vérité. Nous allons donner, en peu de mots, le précis de ce qui paraît le plus certain sur la méthode, la doctrine et les successeurs de ce philosophe.

MÉTHODE DE PYTHAGORE.

Pythagore établit un double enseignement, comme il l'avait vu pratiquer en Grèce et en Egypte, l'un public et l'autre secret. Le premier se donnait dans les temples, les gymnases et autres lieux, où toutes sortes de personnes étaient admises. Dans cet enseignement, le maître louait hautement la vertu, déclamait contre le vice, surtout contre la corruption des mœurs, et s'efforçait d'en montrer les funestes effets.

Dans l'autre enseignement, destiné aux seuls adeptes qu'il jugeait dignes, après de longues épreuves, d'être admis à son entière confidence, il exigeait de ses disciples, sous la foi du serment, qu'ils promissent de ne parler à personne des secrets qu'il leur manifesterait. Ceux par conséquent qui demandaient à lui être associés devaient, avant tout, subir les épreuves d'un long noviciat, passer par des pratiques dures et humiliantes, garder le silence pendant deux, trois et jusqu'à cinq ans, selon que les circonstances paraissaient le demander. Si pendant ces épreuves ou à la fin de ces épreuves, le maître se persuadait qu'un sujet ne convenait pas à son institut, il le rejetait parmi les profanes.

Ceux, au contraire, qu'il avait initiés à sa doctrine mystérieuse vivaient avec lui dans une parfaite intimité et en communauté de biens. Chacun avait cependant la faculté de reprendre ce qu'il avait apporté, s'il voulait se retirer.

Jamblique prétend que Pythagore a eu jusqu'à 600 disciples, bien éprouvés, vivant ainsi en communauté. Ceux qui étaient mariés avaient avec eux leurs femmes et leurs enfants. Tous pratiquaient la pauvreté, obéissaient à la règle, ne mangeaient ni viande ni poisson, ne buvaient que de l'eau, étaient vêtus d'habits uniformes, c'est-à-dire de tuniques blanches extrêmement propres.

Cet institut semblait destiné à exercer une grande influence sur la morale publique : mais la haine de ceux qui n'avaient pu y être admis ou s'en étaient fait retrancher par leur mauvaise conduite, lui suscita souvent des embarras. Peut-être le dépit de ceux qui ne voulant pas se réformer, ne pouvaient souffrir une régularité et un enseignement qui les condamnaient, contribua-t-il à exciter des préventions. Toujours est-il que cette philosophique association fut troublée par des émeutes populaires, par les persécutions d'hommes puissants, et succomba enfin sous le poids des contradictions. On croit même que son fondateur fut victime d'un acte de violence contre son école, vers l'an 500 avant J.-C.

Nous n'avons rien de bien certain ni sur son mariage, ni sur sa femme, ni sur ses enfants, ni sur l'époque et le genre précis de sa mort.

DOCTRINE DE PYTHAGORE.

1.° Ce maître célèbre voulant, comme tant d'autres, expliquer l'origine des choses, en rechercha les principes. Il crut pouvoir assigner les nombres intellectuels, c'est-à-dire perçus par l'esprit, comme les archétypes des objets réels. Il bâtit donc une théorie subtile et très-peu intelligible, sur les nombres, prétendant que le monde avait dû être formé d'après ces règles mathématiques. Ainsi, prenant pour point de départ la notion générale, abstraite et invariable des nombres, il soutenait que dans ces formes intellectuelles se trouvait la nature de toutes les substances et les règles de leur production.

2.° Comme tous les nombres se résolvent dans l'unité, il admettait pour premier principe l'unité absolue et invariable, et appelait cette unité *monade*, parce que tout ce qui constitue le multiple étant retranché, elle reste seule et indivisible. On peut la nommer esprit, dieu, raison, chaos, Jupiter, hermaphrodite, parce qu'elle n'a point d'autre principe d'existence qu'elle même, et qu'elle est la source de toute production.

3.° La monade, prise d'une manière absolue, renferme dans son sein la matière, la produit, et alors existe la *dyade*, nombre pair, divisible, imparfait et le principe de toutes les imperfections. Dans la formation du monde, la monade tient lieu de père, et la dyade remplit les fonctions de mère; c'est-à-dire que l'un et l'autre représentent le principe actif

et le principe passif, dont il est si souvent question dans les cosmogonies.

4.° Le premier effet de l'union de ces deux principes est la *triade*, nombre mystérieux dans les doctrines orientales, le premier impair qui ait une puissance mathématique et qui, multiplié par lui-même, donne 9.

5.° La première de toutes les puissances mathématiques est 4, résultat de 2 multiplié par 2 : c'est la *tétrade* ou le quaternaire, nombre réputé le plus parfait, parce qu'il représente la vertu génératrice, d'où dérivent toutes les combinaisons.

6.° Les nombres 1, 2, 3 et 4, unis ensemble par l'addition, donnent 10, première unité du multiple, et nouveau principe générateur des combinaisons numériques. Ainsi fut formée la table de Pythagore, si connue dans les éléments d'arithmétique.

7.° Les pythagoriciens, se perdant de plus en plus dans ces subtiles abstractions, appliquaient leur théorie des nombres à la musique, à la géométrie, à l'astronomie et même à la morale, considérant la vertu comme une harmonie, l'unité comme la perfection, et le multiple comme le principe du désordre.

8.° Ils se représentaient Dieu comme un esprit immense, répandu dans les diverses parties du monde ; comme l'âme de l'univers ; comme ayant par lui-même le mouvement, la puissance, l'action ; comme étant la monade éternelle, absolue et parfaite. Cependant ils lui donnaient un corps, mais un corps de feu, un corps subtil, très-délié et qui

n'avait rien de commun avec la matière grossière. La matière grossière, séparée de Dieu, était pourtant, selon eux, animée par lui et constituait avec lui la dyade : elle portait dans son sein les principes de tous les désordres.

9.° De ce grand Dieu, âme universelle du monde, sont venus, par émanation, les dieux, les démons, les héros, les âmes humaines : ces substances sont de la même nature que le principe dont elles émanent, et immortelles comme lui.

10.° Les démons remplissent l'air, gouvernent les diverses parties du monde visible, exercent un grand pouvoir sur les hommes et les bêtes. Par la divination nous entrons en rapport avec eux, et nous acquérons la faculté de les appaiser ou de nous les rendre favorables.

De-là l'usage fréquent, chez les pythagoriciens, comme plus tard chez les platoniciens, de la magie et des sortilèges.

11.° Les âmes existent avant les corps, en nombre déterminé. Elles ont en elles-mêmes le principe de leurs mouvements. Lorsqu'un corps se forme, il absorbe une de ces âmes qui vient l'animer, et lorsqu'il se dissout, l'âme s'élève vers les régions supérieures, au séjour commun des âmes. De-là elle s'unit à Dieu, si elle est pure ; si elle n'est pas pure, elle retombe sur la terre et va animer de nouveau un corps humain ou un corps de bête.

12.° De ce principe il résulte que les hommes et les bêtes sont de la même nature et comme les membres d'une seule famille, puisque les âmes des uns passent réciproquement dans les corps des autres.

Telle est la doctrine de la métempsycose, si répandue dans l'Orient; telle est aussi la raison par laquelle les pythagoriciens, à l'exemple des Indiens, n'offraient point de sacrifices sanglants, et ne mangeaient jamais de ce qui avait eu vie.

SUCCESSEURS DE PYTHAGORE.

Après la mort de Pythagore, Aristée, l'un de ses disciples, prit soin de sa femme et de ses enfants, continua son école pendant 39 ans et s'appliqua surtout aux sciences mathématiques.

Mnésarque ou Téleauges, fils de Pythagore, remplaça Aristée et eut pour successeur Bulagoras.

Tandis que ce dernier enseignait, Crotone ayant été détruite, les pythagoriciens furent dispersés. Leur collége se reforma néanmoins sur les ruines de Crotone, et y subsista encore quelque temps, mais faible et languissant : les sujets y étaient en petit nombre et ne se recrutaient pas.

Ces nouveaux pythagoriciens devinrent odieux aux riches et aux grands, parce qu'ils les appelaient des profanes et reprenaient leurs vices avec liberté : ils furent persécutés, mis à mort, exilés; et enfin leur institut, après avoir duré environ 200 ans, cessa d'exister vers le temps d'Alexandre.

Plusieurs philosophes, appartenant à la secte pythagoricienne, se distinguèrent en différents lieux.

1.° Empédocle, d'Agrigente, en Sicile, poète et philosophe, était habile dans l'art de guérir. On lui attribue

différentes merveilles : quelques-uns ont prétendu qu'il s'était jeté dans l'Etna, afin qu'on le crût enlevé au ciel et qu'on le mît au rang des dieux. Timée, historien de la Sicile, traite ce récit de fabuleux. On ignore le genre de sa mort, qui dut avoir lieu vers l'an 440 avant J.-C.

Ce poète philosophe avait mis en vers hexamètres le système de Pythagore sur la transmigration des âmes, les faisant passer dans les planètes aussi bien que dans les bêtes. Il se souvenait, disait-il, d'avoir été garçon, fille, plante, poisson, oiseau et enfin Empédocle.

Il admettait deux principes des choses; l'un actif, qui était la monade absolue ou Dieu; et l'autre passif, le chaos ou la matière : il reconnaissait aussi deux parties dans l'âme, l'une de la nature du premier principe, c'est-à-dire du feu intelligible, et l'autre de la nature du second, ou de matière grossière. Dans la première, était la raison, qui seule peut comprendre la vérité; dans la seconde, les sens, qui sont incapables d'atteindre à la vérité. La première partie retourne à Dieu, après s'être purifiée dans les différentes migrations; la seconde se dissout avec le corps.

2.° Epicharme, de Coos, étudia la doctrine pythagoricienne à Syracuse, la mit en beaux vers, et la fit jouer sur le théâtre. Nous n'avons plus que des fragments de ses écrits.

3.° Ocellus, de Lucanie, auteur d'un traité *des Lois et de la Royauté*, dont il ne reste que des fragments, avait fait aussi un traité *de l'Univers*, qui existe en grec et en latin. Ce philosophe vivait avant Platon, sans qu'on sache précisément dans quel temps.

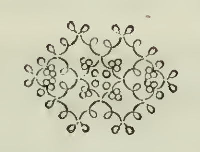
4.° Timée, de Locres, est auteur d'un livre sur *l'Ame du monde et sur la Nature ;* il admettait Dieu, pur esprit, comme la source éternelle de tous les êtres intelligibles ; et la matière, comme le principe passif des êtres corporels. C'est ce livre du philosophe pythagoricien que Platon imite et modifie dans son Timée, le plus beau de ses dialogues.

5.° Archytas, de Tarente, reçut Platon chez lui et l'eut pour disciple. La plupart des ouvrages qu'il composa sont perdus. Cependant il reste encore de lui 1.° un traité *de la Nature de l'Univers*, dans lequel il traite des dix catégories ; c'est là qu'Aristote a pris les siennes. 2.° Quelques morceaux d'un autre traité *sur la Sagesse et sur l'Homme bon et heureux.* Dans ce traité il proclame, comme maxime de morale, que la vertu doit être recherchée pour elle-même.

6.° Philolaüs, de Crotone, disciple d'Archytas, a divulgué le premier, à ce qu'on croit, et au mépris de ses serments, la doctrine mystérieuse des pythagoriciens. Étant fort pauvre, il vendit ses livres à Platon, soit qu'il en fût l'auteur, soit qu'il n'en eût que la propriété, sans les avoir faits lui-même. D'autres assurent que ces livres furent vendus après sa mort seulement et par sa veuve. Ce philosophe enseignait que le soleil est un disque de verre, semblable à un miroir ; qu'il nous renvoie la lumière et la chaleur du foyer du monde ; que la terre tourne autour du soleil dans l'espace de 364 jours et demi.

Il paraît avoir eu le premier l'idée de ce mouvement annuel de la terre.

Aux hommes distingués que nous venons de nommer on pourrait joindre, comme membres recommandables de l'école d'Italie, Alcméon, qui, s'occupant d'anatomie, a le premier, dit-on, disséqué les cadavres; Hippasus, habile dans la physique, et Eudoxus, célèbre en mathématiques et en astronomie. Tous les trois avaient laissé des écrits, qui ne nous sont pas parvenus.



CHAPITRE V.

PHILOSOPHIE DE L'ÉCOLE ÉLÉATIQUE.

1.° Xénophane, né à Colophon, dans l'Ionie, vers l'an 617 avant J.-C., quitta sa patrie, sans qu'on sache bien pourquoi, et vint, dans un âge déjà avancé, s'établir à Élée, ville de la Grande-Grèce. Ayant étudié la philosophie de Thalès en Grèce et celle de Pythagore en Italie, il prit de l'une et de l'autre et se fit un système à lui. Sans tenir école ouverte pour enseigner ce système, il le communiqua à ses amis et composa, en vers, différents ouvrages de philosophie, dont il ne reste que des fragments épars, cités par d'anciens auteurs.

Des admirateurs de Xénophane continuèrent d'enseigner et de propager ses principes après lui.

Telle fut l'origine de l'école éléatique, qu'on divise ordinairement en deux, l'une métaphysique et l'autre physique.

DE L'ÉCOLE ÉLÉATIQUE MÉTAPHYSIQUE.

Les écrits de cette école, comme ceux de toutes les premières écoles de la Grèce, ont péri : nous ne pouvons donc juger des doctrines qu'elle enseignait que par ce qu'en disent les anciens, particulièrement Aristote, et par certains fragments qu'ils nous ont transmis.

Voici, autant que nous pouvons le savoir, le précis de ce qu'enseignait Xénophane :

1.° *Rien ne se fait de rien :* par conséquent tout ce qui existe est éternel, infini, unique, immobile, semblable à soi et immuable. Éternel, autrement il serait fait de rien; infini, sans quoi il y aurait des limites posées par rien : unique et semblable à soi en tout, sans cela, ce ne serait plus un être, mais des êtres : il y aurait division et limites sans cause; immobile, car d'où viendrait le mouvement, et où l'être pourrait-il se mouvoir? puisqu'il est infini; immuable, parce que le changement dénoterait limites et imperfection.

2.° Cet être est Dieu : il voit tout, entend tout, contient tout, est tout, n'a rien de commun avec les hommes, ni sous le rapport du corps, parce qu'il n'en a point, ni sous le rapport de l'âme, parce qu'il n'est point soumis aux affections humaines.

On avait cru voir dans ce principe le panthéisme de Spinosa : après y avoir réfléchi, plusieurs savants sont demeurés convaincus que Xénophane entendait, par son tout éternel, infini, unique, immobile, etc., le monde intellectuel, c'est-à-dire la suprême intelligence avec toutes les essences des choses, et qu'il admettait en même temps, comme élément des êtres corporels, la matière, pénétrée, arrangée et fécondée par une force divine. Cette vertu divine se fait sentir dans les différentes parties du monde, mais elle ne peut être comprise que par la raison.

5.° De cette distinction il suit qu'il y a deux objets de

nos connaissances qu'on ne doit pas confondre ensemble; l'un, intellectuel, infini, immuable, dans lequel il n'y a ni commencement, ni fin, ni génération, ni mort; et l'autre, matériel, dans lequel se trouve la variation des formes dont la matière est susceptible : l'un, est le domaine de la raison, et l'autre, celui des sens. Dans le premier, il y a évidence et certitude; dans le second, comme les sens trompent souvent, il ne peut y avoir qu'opinion (1).

4.° Il y a des mondes à l'infini : ces mondes sont éternels et immuables; l'univers est l'ensemble de tous.

Ceci se comprend très-bien dans l'ordre métaphysique : c'est ce que nous appelons les mondes possibles.

5.° Dans la rigueur de ses principes, Xénophane ne pouvait admettre les théogonies d'Hésiode et d'Homère, ni les opinions du vulgaire, ni la doctrine de la plupart des philosophes sur la pluralité des dieux : il se moquait de ces divinités subalternes, en parlait avec mépris et les chantait dans des vers ironiques. Par là même, il rejetait les pratiques de divination et de sortilége, usitées chez les pythagoriciens.

6.° Il admettait une âme humaine, spirituelle, de la même nature que l'être éternel.

7.° Quant au monde physique, objet de tant d'illusions, il avait d'étranges idées. Tout, selon lui, était formé de la

---

(1) Tels sont à peu près les principes que vient de renouveler M. de la Mennais dans le 1.er vol. de son *Esquisse d'une philosophie*, ouvrage déplorable.

terre : le soleil provenait des exhalaisons qui s'élevaient et s'embrâsaient chaque jour ; les étoiles venaient de nuées embrâsées : quelquefois elles s'éteignaient, puis s'embrâsaient de nouveau , comme des charbons ardents. Il disait que la terre se dissout par les eaux, comme le prouvent les écailles et les formes de poissons trouvées dans son sein, jusque sur le sommet des montagnes ; que les hommes périssent, lorsqu'elle est convertie en limon, puis renaissent, quand elle se durcit de nouveau ; qu'un monde succède ainsi à un autre monde à l'infini, etc.

2.° Parménide, né à Élée, vers 500 ans avant J.-C., fut disciple de Xénophane, et eut lui-même de célèbres disciples, entr'autres, Mélissus, Zénon, Empédocle et probablement Hermogène avec qui Platon eut des entretiens philosophiques, lors de son voyage en Italie.

Parménide fit un poème *sur la Nature,* dont nous n'avons que des parties détachées. Toutefois nous voyons, par ces fragments et par les témoignages des anciens, qu'il avait adopté la doctrine de Xénophane et cherchait à la compléter. Comme lui, il admettait deux ordres de connaissances ; les unes, fondées sur la raison et arrivant à la certitude ; les autres, ayant pour base les sens, ne pouvaient dépasser les limites de l'opinion.

Comme son maître, il partait de cet axiôme : *Rien ne se fait de rien,* et en concluait qu'il y a un principe éternel, infini, unique, etc. ; que ce principe est l'univers, de forme sphérique, c'est-à-dire sans limites. Il ne paraît pas avoir attaché d'autre sens à cette expression.

Dans l'ordre physique, il faisait venir les objets sensibles de la lumière et de l'obscurité, ou de la chaleur et du froid : l'un était le principe actif qui fécondait, et l'autre le principe passif qui produisait. Cette allégorie désigne la vertu divine, agissant sur la matière ou le chaos.

De l'union de la vertu divine et de la matière sont venus les éléments et les corps célestes. Les éléments sont le feu, l'air, l'eau et la terre : ils sont disposés en cercle ; le cercle supérieur, qui renferme tous les autres, est d'un feu très-subtil ; le second, d'air ; le troisième, d'eau ; la terre est au milieu, comme le centre de toute cette nature matérielle.

Les premiers hommes sont nés du limon de la terre, fécondé par la chaleur du soleil : le monde doit finir et recommencer, etc.

Parménide disait que l'âme est un esprit ; mais il paraît qu'il entendait par là une certaine vertu, principe de nos actions, et non une substance immatérielle ; car il faisait résider la partie principale de cette âme dans la poitrine.

5.° Mélissus, de Samos, ayant fait aussi un livre *de l'Être et de la Nature,* adopta les idées de Parménide sur le tout universel et sur l'incertitude de ce qui n'est connu que par les sens. Selon lui, les impressions reçues par les sens et les sens eux-mêmes n'étaient que des illusions.

Relativement aux dieux, il disait qu'on ne pouvait rien affirmer touchant leur existence ; ce qui doit s'entendre des dieux inférieurs. Encore en parlait-il avec modération, car, d'après ses principes, ces divinités vulgaires ne pouvaient être à ses yeux que des chimères. Mais, dans le fond, il

n'était pas plus athée que Parménide et Xénophane : le tout universel était dieu pour lui comme pour eux.

4.° Zénon, d'Élée, différent du chef des stoïciens, vécut du temps de Parménide, et entreprit de défendre son système ; il le faisait moins par des raisons directes, qu'en attaquant et pressant vigoureusement ses adversaires. Sa méthode consistait à leur présenter des objections subtiles et des dilemmes embarrassants, auxquels ils ne pussent répondre, selon les règles d'une exacte dialectique ; à les mettre en contradiction avec eux-mêmes, afin de conclure que leurs principes étaient faux.

Ainsi, en défendant contre les partisans exclusifs de la matière le tout éternel, infini, universel, invariable, principe fondamental de l'école éléatique, il argumentait de manière à montrer l'impossibilité du multiple, du mouvement, de la variété. Était-il purement idéaliste? Plusieurs l'ont cru. Mais d'autres soutiennent, avec plus de vraisemblance, qu'il voulait seulement convaincre ses antagonistes que leurs principes conduisaient là.

Contre l'existence du mouvement, il faisait quatre ou cinq arguments qu'il regardait comme insolubles ; par exemple, 1.° il y a toujours, entre un lieu et un autre, un espace qui devrait être parcouru successivement ; cet espace, quelque petit qu'il soit, est divisible à l'infini : donc il ne peut jamais être parcouru successivement. 2.° Un corps en mouvement, quelle que fût sa vîtesse, ne pourrait jamais en devancer un autre qui le précéderait et irait plus lentement, parce que tandis qu'il parcourrait une portion de

l'espace, l'autre parcourrait aussi une portion, quoique plus petite, et ainsi à l'infini. 5.° Une flèche est en repos quand elle est en mouvement : car tout ce qui est en mouvement, l'est dans un espace qui lui est égal. Or tout objet est où il est, et jamais où il n'est pas : donc la flèche est toujours en repos ; car elle n'est jamais où elle n'est pas, etc.

La conclusion de ces subtilités était qu'il n'y avait qu'une seule substance, éternelle, infinie, immuable, comprise par la pensée, objet unique de la science ; que le reste était illusion et apparence trompeuse.

Ainsi Xénophane exprimait son embarras sur la certitude des connaissances acquises par les sens ; Parménide ne croyait pas que ces connaissances allassent au-delà de l'opinion ; Mélissus accuse les sens de nous tromper ; Zénon harcèle par d'inextricables difficultés, ceux qui invoquent leur témoignage, et conduit à l'idéalisme absolu. Tel est le progrès et l'enchaînement des doctrines métaphysiques de l'école éléatique.

DE L'ÉCOLE PHYSIQUE D'ÉLÉE.

Leucippe, né à Abdère, en Thrace, vers l'an 470 avant J.-C, fut disciple de Mélissus et de Zénon. Sentant bien que les argumentations interminables de son dernier maître pouvaient embarrasser les esprits et non les satisfaire, que e pur idéalisme ne prévaudrait jamais contre l'expérience et l'invincible persuasion du genre humain, il admit la

réalité du monde matériel, crut au témoignage des sens, étudia la nature et fit plusieurs ouvrages qui ne nous sont point parvenus. De cette perte il résulte que nous ne pouvons connaître son système que par les témoignages des anciens auteurs qui en ont parlé. En voici les points fondamentaux :

1.° Faisant attention que dans les objets sensibles, il y a des formes et des changements continuels, ce qui suppose le mouvement, Leucippe en conclut l'existence de l'espace et du vide, parce qu'il ne peut y avoir de mouvement sans cette double condition.

2.° Pour expliquer l'origine du monde, il suppose, dans ce vide immense et éternel, des parties élémentaires de matière, éternelles, pures, simples, indivisibles, de formes différentes, qui s'agitent en tout sens et continuellement : il croit que ces parties indivisibles, qu'il nomme pour cela atômes, ont pu, dans ce mouvement perpétuel, s'attacher les unes aux autres et former ainsi toutes les substances qui existent.

3.° De cette sorte le monde et tout ce qui est dans le monde est l'effet du hasard : c'est le hasard qui a combiné les atômes et les combine encore chaque jour, de manière à faire et à défaire ce qui se passe sous nos yeux. La naissance, la mort, les formes nouvelles qui succèdent aux formes anciennes, les changements de toute nature qui arrivent journellement, ne sont que le résultat de cette perpétuelle agitation des atômes : la pensée, dans ses diverses modifications, n'a pas d'autre origine. Tout absolument est le produit

aveugle de ces deux principes éternels, les atômes innombrables en mouvement nécessaire dans un vide infini.

4.° Cette hypothèse rejette la cause première et intelligente. Leucippe peut donc être regardé comme le premier philosophe athée, positif et formel. Car les autres admettaient souvent, il est vrai, un dieu bizarre et absurde; mais cependant ils reconnaissaient, au moins d'une certaine façon, une intelligence suprême qui avait présidé à tout. Leucipe ne voit que matière éternelle, nécessité et hasard. Il ne semble pas même s'apercevoir que sa supposition est gratuite, ses principes absurdes et les effets qu'il en déduit impossibles.

Démocrite, aussi d'Abdère, fut disciple de Leucippe et adopta son système; il chercha à le fortifier et à résoudre les difficultés qu'on y opposait. Voici la substance de ce qu'il enseignait :

1.° *Rien ne se fait de rien* : il faut donc admettre des principes éternels, d'où procède tout ce qui existe.

2.° Ces principes, qui sont les atômes et le vide, ne viennent point l'un de l'autre. Tous les deux sont éternels : les atômes sont infinis en nombre, et le vide, en étendue. De leur union est sorti tout ce qui est.

3.° Les atômes ne sont ni blancs ni noirs, ni chauds ni froids, ni doux ni amers; mais bien de formes très-variées, triangulaires, droits, ronds, crochus, polis, rudes, pesants, légers et dans un mouvement perpétuel en tout sens, de manière à former un immense tourbillon.

4.° Le vide infini, dans lequel les atômes se meuvent

ainsi de toute éternité, n'a ni haut, ni bas, ni milieu, ni limite quelconque : les atômes venant à s'accrocher, ont formé des corps avec des formes et des qualités différentes. De ces corps sont venus d'autres corps, et ainsi s'est formé tout ce qui existe.

5.° Le nombre des atômes étant infini, leurs combinaisons le sont aussi; par conséquent les formes corporelles et les mondes sont possibles à l'infini.

6.° Le mouvement essentiel des atômes est le destin, la providence, la justice, l'âme de l'univers, Dieu.

Tout cela est conséquent.

7.° Le feu est composé d'atômes ronds : l'air, l'eau, la terre et les objets qui en sont formés ne diffèrent entre eux que par le nombre ou l'arrangement des atômes accrochés les uns aux autres. Ainsi s'explique la formation du soleil, de la lune, des étoiles, de leurs divers mouvements, des phénomènes du ciel, des plantes et des animaux. Les hommes sont sortis du limon de la terre : leur nature est un composé d'eau et de terre, animé par le feu. Cette âme de feu a deux parties; une raisonnable, qui siége dans la poitrine; et une purement sensitive, qui est diffuse par tout le corps : cette âme s'évanouit, lorsque le corps périt.

8.° Les perceptions ne sont que des images qui se détachent des objets, frappent les sens, pénètrent jusqu'à la partie raisonnable de l'âme et y forment la pensée. La pensée peut seule nous donner des connaissances nettes, précises, distinctes, véritables, certaines : les sens ne peuvent nous élever au-dessus de l'opinion. Il n'y a de réel et

d'absolu que les atômes et le vide : or ni les atômes, ni le vide ne peuvent tomber sous les sens.

9.° Démocrite, peut-être pour ne pas trop choquer les opinions du vulgaire, admettait néanmoins une multitude d'esprits, de génies et de démons gigantesques : tous ces êtres étaient formés d'atômes subtils, remplissaient l'air, nous environnaient de toutes parts et nous faisaient tantôt du bien, tantôt du mal. De-là il concluait que la divination, la magie et autres pratiques superstitieuses, n'avaient rien que de louable. Il parle même des dieux et des moyens de nous mettre en relation avec eux ; mais ailleurs il dit que les éclairs, la foudre, les éclipses et autres phénomènes semblables, en imprimant en nous de la terreur, nous ont fait croire qu'il y avait des dieux au-dessus de nous. Il paraît bien qu'il n'y croyait point, et son système, en effet, exclut la divinité du monde entier.

10.° Quant à la morale, Démocrite la faisait consister dans le repos de l'âme et dans la jouissance modérée du présent, sans songer à l'avenir. Il supposait la liberté humaine et ne se mettait nullement en peine de la concilier avec ces tourbillons d'atômes qui formaient tout par hasard.

On prétend qu'il riait continuellement de ce qui se passe dans le monde, parce que tout lui paraissait vain et méprisable.

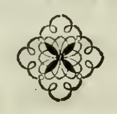
Un grand nombre de disciples s'attachèrent à lui. Parmi eux se distinguèrent :

Protagoras, d'Abdère : ce philosophe défendait le système des atômes et du vide, et prétendait que nous ne pouvions

connaître par nos sensations que l'état actuel des objets physiques, parce que la matière est dans un flux continuel, résultat inévitable du mouvement nécessaire des atômes.

Diagoras, de Mélos, tristement célèbre par son impiété, ses blasphèmes et l'athéisme qu'il affichait ouvertement dans ses discours et dans ses écrits. Un homme qui lui avait volé l'un de ses ouvrages, le nia avec serment devant la justice : Diagoras s'imagina que la puissance céleste, s'il y en avait une, ne pouvait laisser ce parjure impuni; ne voyant point arriver les châtiments qu'il souhaitait, il se précipita avec colère dans les excès qu'on lui a justement reprochés.

Anaxarque, aussi d'Abdère. Les anciens lui ont reproché d'avoir bassement flatté Alexandre, de s'être livré à des passions indignes d'un philosophe, et d'avoir mérité d'être pilé dans un mortier, comme on assure qu'il le fut. D'autres, au contraire, en ont fait un homme courageux, qui disait librement la vérité au grand conquérant, et aurait été victime plus tard des haines injustement soulevées contre lui par ses rivaux. En lui finit la secte éléatique.



CHAPITRE VI.

PHILOSOPHIE D'HÉRACLITE.

—

Héraclite, né à Éphèse, vers l'an 500 avant J.-C., d'une famille distinguée, parvint à la suprême magistrature et s'en démit en faveur de son frère, pour se livrer aux spéculations philosophiques. Ayant eu pour maîtres Xénophane et Hippasus, il fut initié par eux aux mystères de Pythagore.

Sans tenir école publique et sans chercher à former une secte particulière, il avait cependant un système à lui; il l'expliquait à ses amis, l'enseignait et le propageait.

Son caractère était mélancolique et atrabilaire; tout lui déplaisait, l'ennuyait, le fatiguait, parce qu'il ne voyait rien que sous des couleurs noires et décourageantes. On a dit de lui qu'il pleurait sans cesse sur les misères de la vie, comme Démocrite riait continuellement des folies humaines.

En écrivant, il ne mettait ni points, ni accents et affectait une grande obscurité, afin que le vulgaire ne pût rien entendre à ses écrits, au cas qu'il vint à les connaître.

Socrate en ayant eu une copie, disait que ce qu'il avait pu en comprendre lui paraissait excellent; il présumait que le reste devait être de même.

Néanmoins le surnom de philosophe obscur, justement décerné à Héraclite, lui est resté.

D'après le témoignage des anciens et ce qui nous est parvenu d'un livre qu'il avait composé *Sur la Nature*, le fond de sa doctrine se réduisait aux points suivants :

1.° Comme tous les philosophes éléatiques, il proclamait le célèbre axiôme, *Rien ne se fait de rien*. Son point de départ et le principe de tout ce qui existe, était un feu subtil répandu partout, composé d'une infinité de particules éternelles, indivisibles, inaccessibles aux sens et perpétuellement agitées par un mouvement nécessaire.

2.° C'était, selon lui, l'âme du monde soumise au destin et à la nécessité, la raison commune qui remplit l'univers et le pénètre en tout sens, qui nous environne et entre en nous, comme l'air par l'aspiration. Quand nous dormons, cette communication est suspendue, parce que nos sens ne sont pas aptes à la recevoir; mais, à notre réveil, elle se rétablit et nous rend le bon sens qui avait cessé de nous guider.

3.° Le sentiment commun des hommes vient de cette raison universelle qui pénètre en eux : il ne peut être sujet à erreur et doit servir de base à toute certitude. L'erreur se trouve donc dans les jugements individuels qui s'écartent du sens commun.

4.° Notre âme est une étincelle du feu subtil et éternel qui constitue l'âme du monde; elle en vient par exhalaison et y retourne après la mort.

5.° L'univers est rempli d'âmes et de démons ou génies, ainsi émanés de l'âme universelle.

Remarquons, en passant, que tous ceux qui ont admis l'âme

universelle du monde lui ont fait produire une infinité de substances détachées de sa nature et destinées à y retourner ; il semble donc qu'ils regardaient cette grande âme comme une matière subtile et divisible.

6.° Le feu élémentaire, subtil et éternel, venant à se condenser par suite de son agitation nécessaire, a produit le feu naturel ; le feu naturel a produit l'air ; l'air a produit l'eau et l'eau a donné la terre. Ces quatre éléments, combinés ensemble, ont formé, par leur opposition même, tous les objets existants. Les contraires produisent donc les contraires.

7.° La base de notre conduite morale est notre satisfaction actuelle. En quoi doit consister cette satisfaction? Héraclite ne le dit point. Cependant il paraît qu'il ne la faisait pas consister dans les brutales jouissances du corps ; car il voulait qu'on méprisât ces jouissances, comme du fumier. La maxime fondamentale qu'il recommandait était qu'il faut se connaître soi-même et se tenir toujours dans une juste modération.

8.° Les lois humaines tirent leur force, selon lui, de la loi divine qui règle tout et triomphe de tout. Par cette loi divine il entendait le destin, la nécessité, la raison universelle qui enchaîne tout.

Au fond, son système se rapproche de celui des atômes et ne vaut pas mieux : Dieu est également exclu du monde. Aussi ce philosophe ne propose-t-il ni peines, ni récompenses pour la vie future.

Ses écrits, gardés dans le temple de Diane, à Éphèse, où

il les avait déposés, y restaient ignorés. Un certain Crotyle les y découvrit et les publia, ou, si on s'en rapporte à Tatien, le poète Euripide les lut dans le temple même, en retint la substance et la rendit publique. Alors quelques philosophes étudièrent cette doctrine, l'adoptèrent et ont été regardés comme les disciples d'Héraclite.

Le plus célèbre d'entre eux est Hippocrate, père de la médecine, né à Cos, l'une des îles Cyclades, 460 ans avant J.-C. On lui attribue les opinions d'Héraclite sur le feu élémentaire et sur son action; sur l'âme du monde, raison universelle, dont les âmes humaines ne sont que des parcelles détachées; sur l'existence d'une loi générale, unique, nécessaire, qui dirige tout. De-là on peut conclure que son dieu, comme celui d'Héraclite, n'était autre chose que ce feu éternel, soumis à un mouvement nécessaire.

La gloire non contestée d'Hippocrate lui vient de ses excellents écrits sur diverses parties de la médecine, qu'il traite, d'après l'expérience, en habile observateur, et en logicien clair, solide, méthodique. Sa marche aurait été avantageusement appliquée aux autres branches des connaissances humaines.



CHAPITRE VII.

DE LA SECTE DES SOPHISTES.

Le nom de sophiste, considéré dans son étymologie, n'a rien de flétrissant; car il vient d'un verbe grec qui signifie enseigner la sagesse, et il ne désignait primitivement que ceux qui étaient chargés de cette belle mission. Mais dans la suite il se trouva une nuée *d'ergoteurs* qui abusaient de leurs talents, des connaissances qu'ils avaient de l'art du raisonnement et de leur facilité à parler, pour disputer sur tout; ils embrouillaient ce qu'il y avait de plus clair, ébranlaient toute vérité, séduisaient, trompaient les esprits, sous prétexte de les instruire, et se décoraient du titre honorable de sophistes. Dès lors ce mot a changé de signification, et, tout noble qu'il est dans son origine, il n'a plus été pris qu'en mauvaise part.

Les derniers soutiens de la secte d'Ionie avaient transporté leur enseignement à Athènes : ce fut là aussi que se réfugièrent les débris des écoles d'Italie ou de la Grande-Grèce; c'est-à-dire des pythagoriciens et des éléatiques. Nous avons vu combien les deux branches de l'école d'Élée étaient opposées l'une à l'autre, jusqu'à quel point allait la manie de disputer, et comment le doute surgissait de toutes parts. Dans cette métropole républicaine, où les esprits, pouvant

tous aspirer aux dignités de l'état, étaient déjà livrés à une incroyable turbulence, il y eut une foule de systèmes contradictoires; chacun de ces systèmes avait ses défenseurs, pleins d'orgueil et de prétention, qui ne cherchaient qu'à briller et à l'emporter les uns sur les autres. Au lieu d'étudier à fond, de voyager, de consulter les savants, de composer des écrits longtemps médités, pour y consigner le résultat de leurs recherches, comme l'avaient fait tant de grands hommes, ces philosophes, d'une nouvelle espèce, ouvrirent des écoles publiques, où l'on pouvait venir les entendre pour de l'argent; ils s'efforçaient d'attirer les auditeurs en le plus grand nombre possible, non pour leur montrer la vérité et leur enseigner la vertu, mais par ostentation et pour le profit qu'ils en retiraient.

Les jeunes gens de familles riches, ceux qui aspiraient aux emplois publics, suivaient ces écoles et s'en faisaient gloire. Pour les y attirer plus efficacement, les maîtres tâchaient de les flatter par l'éloquence, par la facilité et l'abondance des argumentations; ils leur faisaient envisager, comme fruit de ces exercices, le triomphe qu'ils pourraient plus tard remporter sur leurs compétiteurs, et les succès qu'ils obtiendraient par d'habiles raisonnements.

Les plus célèbres parmi eux furent,

1.° Gorgias, de Léonte, en Sicile, disciple d'Empédocle. Il a été surnommé le prince des sophistes. Après avoir enseigné la rhétorique à Athènes, au milieu d'un immense concours d'auditeurs, il se mit à parler publiquement d'abondance, c'est-à-dire sans avoir appris par cœur. On croit

qu'il a le premier usé de cette méthode. Il parlait en tout sens avec une telle facilité qu'on créa, pour exprimer ce genre d'éloquence, un mot exprès sorti de son nom, et qu'on ne peut rendre en français que par *gorgiariser*.

Dans un livre intitulé : *De ce qui n'est point*, ou *De la Nature*, il affirmait qu'en réalité rien n'existe; que du moins rien ne peut être connu ou exprimé avec certitude; que les règles de morale et les principes d'ordre public ne sont que des conventions humaines, auxquelles on peut manquer sans scrupule, quand on n'a rien à craindre.

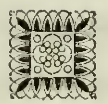
2.° Protagoras, disciple de Démocrite, dont nous avons déjà dit un mot, fut d'abord porte-faix. Ayant pris des leçons de Démocrite, il enseigna aux environs d'Abdère, sa patrie, la grammaire, qui comprenait alors la rhétorique, la poésie et la musique. Ensuite étant venu à Athènes, il y ouvrit une école, mit le premier ses leçons à prix et les faisait payer fort cher. Comme il eut une vogue prodigieuse, il amassa de grandes richesses.

Dans un traité qu'il avait aussi composé *Sur la Nature*, il mettait en principe que l'homme est la mesure de tout, des choses qui sont et de celles qui ne sont pas. De-là il concluait que toutes les opinions sont vraies, puisque chacun a le droit de soutenir la sienne. Doutant qu'il y eût des dieux, il s'abstenait d'en parler, soit en bien, soit en mal. Accusé d'impiété et condamné à mort, il prit la fuite, erra d'île en île, fit naufrage et périt. Ses ouvrages furent recherchés, par ordre des magistrats, et brûlés sur la place publique. Platon l'a réfuté dans un de ses dialogues.

3.° Prodicus, disciple de Protagoras, fut aussi un célèbre rhéteur qui tenait école publique à prix d'argent. Par le moyen de certains entremetteurs, il attirait à lui, au préjudice de ses compétiteurs, les jeunes gens de familles riches. Afin de les flatter davantage, il ne parlait point sans s'être préparé; souvent il lisait ses discours. Comme plusieurs autres, il fut accusé d'être impie, corrupteur de la jeunesse, et en cette qualité, condamné à mort.

De plusieurs ouvrages qu'il avait faits, aucun ne nous est parvenu.

Xénophon et Platon font mention, en outre, d'Hippias, d'Enthydême, de Trisimaque, de Calliclès et de plusieurs autres sophistes du même genre, qui avaient corrompu la philosophie et jeté un horrible confusion dans les idées des Athéniens.



CHAPITRE VIII

DE SOCRATE ET DE SON ÉCOLE.

—

Socrate, fils de Sophronisque, sculpteur, naquit à Athènes, en 470 avant J.-C. Sa mère était sage-femme. Pendant quelque temps, il suivit la profession de son père ; puis, encouragé par un riche Athénien, il s'adonna à l'étude de la philosophie. Prodicus, Anaxagoras, Archelaüs et plusieurs autres philosophes de différentes écoles, furent ses maîtres. Sous leur enseignement et leur direction, il montra un esprit juste, sérieux, appliqué, et fit de grands progrès.

La philosophie de l'école ionique, qui consistait principalement à expliquer la nature physique et l'origine du monde, lui inspira peu d'estime : les sophistes, qui disputaient sans cesse et ne s'accordaient jamais, n'excitèrent que son mépris.

Voyant l'inutilité de tant de vaines recherches et l'abus de ces interminables contestations, il s'affligeait que la philosophie fût ainsi dégradée. Dans le dessein de la réformer, il dirigea son attention vers ce qui pouvait rendre les hommes meilleurs, et fonda la philosophie morale chez les Grecs.

Comme Anaxagoras, il démontra, par l'ordre admirable de l'univers, l'existence d'une cause suprême, intelligente, éternelle et immuable, qui a tout fait, qui conserve tout, qui

prend un soin particulier des hommes et de ce qui les concerne ; cette cause est tellement infinie que, par un seul acte, elle voit tout, entend tout et gouverne tout.

Voilà une idée bien nette de Dieu.

Faisant attention que dans tous les pays du monde on regarde certaines actions comme bonnes et d'autres comme mauvaises, il en concluait que Dieu lui-même a gravé des lois morales au fond de nos cœurs, et que le bien diffère essentiellement du mal.

Par cette lumière intérieure, qui nous fait discerner le bien du mal, et par cet accord des peuples sur les principes de morale, il prouvait l'existence d'une vie future, où nous attend, après la mort, une destinée qui sera réglée sur la qualité de nos œuvres personnelles.

Par conséquent il reconnaissait la distinction de l'âme d'avec le corps et son immortalité.

Les âmes humaines, selon lui, participent à la divinité par les dons excellents qu'elles en reçoivent : d'où il suit que les hommes sont comme des dieux au milieu des êtres qui les environnent.

Entre Dieu et nous, il admettait un ordre intermédiaire d'esprits parfaits, préposés à la garde des hommes et au gouvernement des diverses parties du monde : il appelait dieux, ces sublimes intelligences, à cause de leur élévation, de leurs lumières, de leur puissance, et conseillait l'usage de la divination, comme moyen de nous mettre en rapport avec elles, de les interroger, d'apprendre d'elles les secrets de la nature ou les événements futurs.

Souvent il disait que, depuis son enfance, un génie de cette nature l'accompagnait sans cesse, l'instruisait, le guidait, l'avertissait des choses futures, de ce que lui et ses amis devaient faire ou éviter.

Sur la foi d'un Dieu présent partout, et sur la certitude d'une autre vie après celle-ci, il établit son code de morale, dont voici les principaux articles :

1.° Le bonheur sur la terre ne consiste pas dans la jouissance des biens et des plaisirs, mais dans la possession de la sagesse; 2.° faire le bien qui est prescrit, éviter le mal qu'on connaît, c'est le premier principe de la sagesse : à la sagesse se rapportent la bonté, la justice et toutes les vertus; 3.° celui qui est juste, sage, vertueux et n'a aucune faute à se reprocher, est heureux; la sagesse orne et embellit l'âme, le vice la défigure; 4°. le vrai moyen d'acquérir la sagesse est de réfléchir, d'entrer dans son propre cœur et de se connaître soi-même.

Socrate avait été vivement frappé de la célèbre maxime inscrite sur la façade du temple de Delphes, *Connais-toi, toi-même;* sans cesse il la prescrit à ses disciples. Souvent aussi il disait qu'il ne savait qu'une chose, c'était qu'il ne savait rien; non qu'il doutât de tout, on en convient, mais par opposition aux sophistes, qui prétendaient tout savoir, tout expliquer et ne s'accordaient sur rien; 5.° d'après son enseignement, on devait prier les dieux, leur offrir des sacrifices, les honorer, selon le rit du lieu où l'on est, et non autrement; on devait surtout faire ce qu'ils commandent, parce que c'est là le culte qui leur est le plus agréable.

6.° Les lois qui nous portent à honorer les dieux, à aimer nos parents, à reconnaître nos bienfaiteurs, sont divines, parce que les hommes n'en sont point les auteurs, parce qu'elles sont gravées dans nos cœurs et ne peuvent venir que du maître de la nature.

7.° En vertu de ces lois, que Socrate étudiait en lui-même, et de cette lumière intérieure dont son esprit élevé était éclairé, il proclamait, comme règle de conduite, des maximes pleines de sagesse, qui ont fait l'admiration de tous les siècles : par exemple, l'avarice et la prodigalité sont également condamnables ; rien n'est plus précieux qu'un ami sage et vertueux ; on doit se montrer supérieur aux adversités et à la crainte de la mort ; il vaut mieux mourir avec honneur que de vivre dans la honte ; l'incontinence est à redouter, il en faut fuir les occasions ; les sensuels vivent pour manger, les hommes sages mangent pour vivre ; la vertu se trouve toujours dans un juste milieu, à égale distance du trop et du trop peu : le meilleur moyen d'obtenir de la gloire, est d'être homme de bien, sans chercher à le paraître : un homme de bien est celui dont la parole vaut un serment.

8.° Il donnait d'excellentes règles pour la conduite domestique et le gouvernement de la famille ; pour l'union des époux et le maintien de la bonne harmonie entre eux. Il disait que, dans les vues de Dieu, la femme était destinée aux soins du ménage et le mari aux affaires extérieures ; que l'un et l'autre devaient mettre en commun ce qu'ils avaient, s'acquitter fidèlement de leurs devoirs respectifs, s'aimer et se supporter réciproquement. Le caractère aca-

riâtre de Xantippe, sa femme, exerça rudement sa patience, mais ne le fit pas manquer à la modération qu'il prescrivait.

Pour conserver cette parfaite liberté d'âme que donne la vertu, il voulait qu'on réprimât sévèrement la paresse, l'indolence, la lâcheté, la négligence, le luxe, l'ambition, la volupté, l'amour du jeu, les conversations inutiles, en un mot, toute passion déréglée.

9.° En politique, il enseignait : 1.° que les rois ne sont pas tant ceux qui, parvenus au trône par élection, hasard, fraude ou violence, tiennent le sceptre, que ceux qui possèdent l'art de gouverner ; 2.° que celui dont les sujets obéissent par affection est roi, et que celui qui règne par la crainte est tyran ; 3.° que le devoir d'un bon citoyen est de rendre la république heureuse en temps de paix, et victorieuse en temps de guerre ; de lui réconcilier ses ennemis, s'il le peut, et d'appaiser les séditieux en temps de trouble ; 4.° que la loi n'est point faite pour les bons ; mais pour les méchants ; 5.° qu'une ville est assez forte, quand elle ne renferme que de bons citoyens ; 6.° qu'elle est bien constituée, si elle a des magistrats unis entre eux, des prix pour la vertu, des châtiments pour les coupables, etc.

Telle était, en substance, la doctrine morale de Socrate, autant que nous pouvons la connaître, non par ses écrits, puisqu'il n'en a point laissé, mais par ses disciples, et spécialement par le célèbre Xénophon, dont nous avons l'*Apologie de Socrate*, *Dits mémorables de Socrate*, et le *Banquet;* dans ces ouvrages se trouve à peu près tout ce que nous venons de dire.

Socrate fut indignement calomnié, outragé, joué publiquement sur le théâtre, dans une comédie d'Aristophane ; on l'accusa devant l'Aréopage comme impie, parce qu'il ne parlait point des dieux vulgaires avec assez de respect, quoiqu'il les reconnût dans un rang inférieur et voulût qu'on leur sacrifiât. Condamné à mort, il but la cigüe et mourut à l'âge de 70 ans.

Ce qu'on a dit de sa bigamie et de son amour infâme pour le jeune Alcibiade, son disciple, est généralement regardé comme faux, calomnieux, et se trouve démenti par sa doctrine, par sa vie, enfin par le silence de plusieurs auteurs qui auraient dû en parler.

Outre Xénophon et Alcibiade, les principaux de ses disciples furent Criton, ce riche Athénien, qui l'avait déterminé à quitter la sculpture pour la philosophie, lui resta fidèle et l'assista à sa cruelle fin ; Simon, corroyeur, chez lequel il allait souvent philosopher ; Eschine, qui lutta toute sa vie contre la misère ; Glaucon et Simias. Tous avaient composé des dialogues philosophiques et plusieurs autres ouvrages qui ne sont point venus jusqu'à nous. A cette école appartenait encore Cébès, de Thèbes, auteur, à ce qu'on croit, d'un ouvrage que nous avons sous le nom de *Tableau de Cébès*, et de plusieurs autres qui sont perdus. Aux principes de Socrate, Cébès joignait des idées manifestement puisées à l'école pythagoricienne.

CHAPITRE IX.

DES SECTES FORMÉES PAR LES DISCIPLES DE SOCRATE.

—

Les disciples de ce grand homme, indignés de l'injuste traitement que les Athéniens lui avaient fait subir, se dispersèrent; et, modifiant la doctrine de leur maître en différentes manières, ils formèrent des écoles particulières, entre lesquelles on distingue la cyrénaïque, la cynique, la mégarique et l'éliaque.

DE L'ÉCOLE CYRÉNAÏQUE.

Aristippe, né dans l'opulente Cyrène, en Afrique, ayant ouï parler de Socrate, alla le trouver à Athènes pour y profiter de ses leçons: mais peu fidèle aux belles maximes de son maître, il se livra, sans mesure, à la bonne chère et aux grossières voluptés de la chair.

Pour justifier cette conduite, il prétendait: 1.° que, dans la vie morale, tout repose sur le plaisir et la douleur; 2.° que cette double affection de l'âme est l'unique règle que nous ayions pour discerner le vrai du faux; 3.° que ces affections étant présentes et propres à chaque personne, ne nous trompent jamais; 4.° que la fin de l'homme et son bonheur

suprême consistent dans le plaisir ; que ce plaisir est un mouvement délicieux qui affecte en même temps l'esprit et le corps ; 5.° qu'il est permis de chercher ce plaisir, même dans les actions réputées honteuses ; 6.° que les jouissances du corps l'emportent sur celles de l'âme ; 7.° que la nature a horreur de la douleur et souhaite le plaisir avec ardeur ; 8.° que la vertu n'a de prix qu'à raison du plaisir qu'elle nous procure ; 9.° qu'il n'y a rien de bon ni de mauvais en soi, mais seulement par la coutume et la loi ; que néanmoins l'homme honnête ne fuit point le mal, afin d'éviter les dangers auxquels il serait exposé.

Avec une telle doctrine on conçoit que ce singulier philosophe ne s'occupât ni de Dieu ni de la vie future : tout entier dans les plaisirs actuels, il méprisait les sciences physiques et mathématiques, prétendant n'y voir qu'obscurité, doute, incertitude.

Plusieurs fois il eut de vives altercations avec Socrate, qui ne pouvait souffrir cette morale dépravée : voulant éviter les reproches qu'il en recevait, il passait une partie de son temps à Égine, et s'y trouvait, quand son maître mourut. Après différents voyages en Sicile, dans lesquels il fut admis à la cour de Denys le Tyran, il revint à Cyrène, et continua d'y enseigner sa pernicieuse doctrine.

Arétée, sa fille, fut au nombre de ses disciples et forma elle-même, à cette voluptueuse philosophie, son fils Aristippe le jeune, surnommé pour cela Métrodidactos (*enseigné par sa mère.*)

Parmi les autres élèves de cette école, on distingue spécia-

lement Hégésias, qui rapportait tout à l'égoïsme; Aniceris, qui conservait quelqu'estime pour les sentiments généreux; Théodore, surnommé l'Athée, qui fut banni de Cyrène et aurait été puni de mort à Athènes pour son impiété, s'il n'eût trouvé le moyen de s'échapper, par le secours de Démétrius de Phalère; Évemère et Bion de Boristhène, qui furent aussi accusés d'athéisme.

DE L'ÉCOLE CYNIQUE.

Antisthènes, autre disciple de Socrate, enchérissant, au contraire, sur la doctrine de son maître, fit profession de mépriser toutes les sciences, excepté celle de la morale, à laquelle il se donna tout entier. Ne se contentant pas de l'enseigner dans sa pureté, telle qu'il l'avait apprise, il affectait de la pratiquer, et y mettait une rigidité qui allait jusqu'à l'excès. Par esprit de singularité, il vendit tout ce qu'il possédait et ne se réserva qu'un manteau déchiré, ce qui donna lieu à Socrate de lui dire : *Je vois ta vanité par les trous de ton manteau*.

Il faisait consister le bonheur dans la vertu, la vertu dans la sagesse, et disait que le sage se suffit à lui-même.

La grande liberté avec laquelle il reprenait les hommes vicieux, de quelque rang qu'ils fussent, fit nommer ses disciples et lui cyniques, du mot grec *kuôn*, qui signifie chien, parce que, semblables à des chiens vigilants, ces hommes aboyaient et criaient sans cesse contre les vices.

Comme Socrate, Antisthènes admettait des dieux vulgaires, et reconnaissait un seul Dieu suprême (1).

L'âme, disait-il, paie trop cher le séjour qu'elle fait dans la prison de son corps. Par cette raison, il croyait le suicide permis.

Le plus célèbre des cyniques, par son esprit, son caractère et ses singularités, fut Diogène. Né à Sinope, ville du Pont, Diogène vint à Athènes suivre les leçons d'Antisthènes. A son tour, il enseigna dans cette ville, mais il n'écrivit point.

Sa philosophie se bornait à recommander la vertu d'une manière générale, à affecter une grande austérité, à reprendre et à mépriser les autres. Un manteau rapiécé, un bâton, une besace et une écuelle étaient tout son avoir. On prétend qu'il logeait dans un tonneau. Peut-être y a-t-il couché quelquefois, mais il n'avait aucune demeure fixe. Demandant l'aumône aux passants, il vivait de ce qu'on lui donnait, et s'enveloppant dans son manteau, il se couchait où il se trouvait.

Au travers de cette abnégation et de ces austérités extérieures perçait un orgueil mal déguisé. Aussi ce bizarre philosophe, qui avait l'air de fouler tout le monde aux pieds, n'a recueilli pour lui, au lieu des applaudissements qu'il cherchait, que le mépris des siècles. On lui a même reproché de honteux désordres, dont quelques modernes cherchent à le justifier.

---

(1) Cicéron, De la nature des dieux, l. 1. n.° 32.

Après sa mort, qui arriva la même année que celle d'Alexandre-le-Grand, 323 ans avant J.-C., on mit sur son tombeau un chien en marbre de Paros, comme symbole de sa profession de cynique.

Ses principaux disciples furent, Onésicrite, Monimus, Cratès et Hipparchie, sa femme, Métroclès, Ménédème, Ménippe, etc.

Cette école, si, à proprement parler, c'en était une, se dégrada et s'avilit de plus en plus. Ceux qui en faisaient partie joignaient, à la causticité de leurs paroles et à la singularité de leur vie, des vices grossiers que rien ne pouvait excuser. Alors ils tombèrent dans une telle déconsidération, surtout chez les Romains, que, depuis cette époque, le nom de cynique a toujours été pris en mauvaise part.

DE L'ÉCOLE MÉGARIQUE.

Euclide, de Mégare, autre que le fameux mathématicien né aussi à Mégare, mais plus tard, avait d'abord puisé le goût de la philosophie dans les écrits de Parménide et de quelques pythagoriciens. S'attachant ensuite à Socrate, il montra une telle ardeur à profiter de ses leçons, que durant une guerre entre les Mégariens et les Athéniens, ne pouvant paraître ostensiblement à Athènes, il prenait des habits de femme et faisait dix lieues pour aller entendre ce philosophe pendant la nuit.

Après la mort de son maître, il se fixa à Mégare, sa patrie, et y devint chef d'une école, qui fut appelée méga-

rique. Cette école fut aussi nommée *éristique,* parce qu'on s'y occupait beaucoup plus de disputer que de chercher la vérité.

Euclide retenait la doctrine de Socrate sur la morale; mais, pour l'expliquer, il se servait de formules obscures et souvent inintelligibles; par exemple, il disait qu'il n'y a de bien que ce qui est un, ce qui est semblable, ce qui est toujours, ce qui est le même. Aussi qu'arriva-t-il? A la méthode simple, grave et lucide que Socrate employait avec tant de succès, il substitua de vaines subtilités et tomba dans de misérables niaiseries.

Eubolide, son successeur, inventa les sept sophismes, qui se trouvent dans plusieurs auteurs scolastiques, sous les noms suivants : *Mentiens*, *Occultus*, *Electra*, *Velatus*, *Sorites*, *Cornutus*, *Calvus*. Pour en donner une idée, voici le sens du premier : Si en énonçant la vérité, vous dites, je mens, vous mentez réellement : mais en disant je mens, vous énoncez une vérité; donc en disant la vérité vous mentez. Diogène Laërce assure que Chrysippe, le stoïcien, fit six livres sur ce seul sophisme. Athénaüs et Suidas rapportent que Philétas, de Coos, travailla tellement pour le résoudre, qu'il en mourut de chagrin (1).

Les autres, si on excepte le Sorite, ne sont pas d'une plus grande importance, et ne méritent pas même d'être exposés ici.

Les plus célèbres philosophes de l'école mégarique, après

---

(1) Brucker, t. 1 p. 614.

Euclide et Eubolide, sont : Alexinus, grand disputeur, qui voulut fonder une nouvelle secte à Olympie et ne put réussir; Diodore, surnommé Cronos, fameux par ses subtilités; Stilpon, plus fameux encore. Celui-ci rejetait les idées générales et soutenait que nous ne pouvions rien connaître que par intuition. Accusé d'impiété envers les dieux, il fut chassé d'Athènes par décision de l'Aréopage.

Ces philosophes avaient composé différents ouvrages qui sont tous perdus.

DE L'ÉCOLE ELIAQUE ET ERÉTRIQUE.

Phoédon, un des plus chers disciples de Socrate, retint fidèlement la doctrine de son maître, sans y faire aucun changement que nous connaissions. Son école cependant porta le nom d'Élée, ville du Péloponèse, parce qu'il y avait vu le jour et qu'il y enseignait.

Il eut pour successeur Plistanus, dont nous ne savons rien de plus; ensuite Ménédème, qui transporta cette école à Érétrie, ville d'Eubée, sa patrie. De là cette école reçut un nouveau nom et fut appelée érétrique.



CHAPITRE X.

DE PLATON ET DE L'ACADÉMIE.

Platon, né à Athènes, d'une famille distinguée, l'an 429 avant J.-C., se livra d'abord à l'étude de la grammaire, de la peinture, de la musique et de la poésie. A 20 ans, il s'attacha à Socrate, suivit ses leçons, avec assiduité, pendant huit ans, et fut, sans contredit, le plus illustre de ses disciples.

Après la mort de Socrate, il se retira à Mégare, chez Euclide, étudia, sous lui, la dialectique et passa dans la Grande-Grèce, pour y entendre les pythagoriciens. Il visita l'Égypte, y consulta les prêtres, dépositaires de la science dans ce pays, et fit plusieurs voyages en Sicile. Deux fois il parut devant Denys le Tyran, et l'ayant blessé par ses maximes contre la tyrannie, il ne dut sa liberté qu'aux prières de Dion.

Revenu à Athènes, il commença un cours public de philosophie, dans un jardin planté d'arbres et fort agréable, situé à 750 pas de la ville; ce jardin appartenait à un nommé Académus ou Hécadémus, d'où est venu le nom d'académie donné à cette école. De-là aussi est venu l'usage, chez nous, d'appeler académies les réunions d'hommes savants,

certaines écoles célèbres, et des branches d'administration du corps enseignant, tel qu'il est maintenant constitué.

Par ses manières aisées et grâcieuses, Platon se conciliait la bienveillance de ses auditeurs, les attirait en foule et eut un succès prodigieux. Tout le monde admirait son éloquence et sa facilité : son langage était si pur, si soigné, qu'on avait accoutumé de dire que si Jupiter parlait grec, il ne parlerait pas autrement. On le surnomma l'Abeille attique, à cause de son goût et de son élégance. Comme ses écrits respirent une morale pure, douce, sublime, on lui a aussi donné l'épithète de divin.

La plupart de ses ouvrages nous sont parvenus dans leur intégrité. Excepté 13 lettres, où il rend compte de ce qui se passa entre Denys le Tyran et lui, le reste est en forme de dialogues, au nombre de 55. Socrate, qui y fait presque toujours le principal personnage, y enseigne sa morale et la soutient par de bons raisonnements. Cependant Platon lui prête souvent des pensées et des expressions visiblement tirées des écoles pythagoriciennes ou éléatiques.

Que pensait-il lui-même au juste? Il est assez difficile de le bien savoir : car faisant paraître des interlocuteurs, à qui il prête un langage conforme à leur situation respective, il ne montre qu'indirectement ses propres opinions.

D'ailleurs, il avait une double doctrine qu'il avait puisée chez les pythagoriciens, ou, plus vraisemblablement, chez les Egyptiens ; l'une, extérieure et publique ; l'autre, occulte et destinée aux seuls initiés.

Pour la forme, ses dialogues sont des chefs-d'œuvre de

délicatesse et de goût : les personnages y gardent admirablement le rang et le ton qu'exigent les convenances. Quant au fond, il n'en est pas de même : la plupart de ces dialogues ne sont point terminés. Souvent le sens est vague, entortillé, suspendu. Les savants croient y apercevoir des indices de cette doctrine secrète qui ne s'enseignait jamais que de vive voix, et avec les précautions nécessaires, pour qu'elle ne parvînt qu'à ceux qui en étaient jugés dignes.

L'objet de cette doctrine, selon toute apparence, était l'unité de Dieu, et par conséquent, la vanité des superstitions vulgaires. Le sort qu'une telle doctrine avait attiré à Anaxagoras et à Socrate faisait à Platon une loi d'être circonspect, afin de ne pas s'exposer aux mêmes rigueurs. Peut-être aussi pensait-il comme les prêtres égyptiens, et comme la plupart des orientaux, que le peuple ignorant n'étant point capable de comprendre ces sublimes vérités, il valait mieux les lui cacher.

Dans ces dialogues, on trouve un grand nombre d'idées de Pythagore, d'Héraclite et de Socrate. Au milieu de cet assemblage, comment démêler ce qui est propre à Platon? cela n'est pas toujours facile. Ce philosophe montre, en outre, un certain penchant à confondre, par une sorte de syncrétisme, tous les systèmes antérieurs à lui.

Quoiqu'il en soit, voici une analyse succincte de sa doctrine, autant qu'on en peut juger en rapprochant et en comparant les uns aux autres les différents endroits où elle se trouve. On peut, pour plus grande lucidité, la diviser en trois parties, la dialectique, la théorie et la pratique.

DE LA DIALECTIQUE.

La dialectique ou la logique, telle qu'il l'entend, est l'art de diviser, de définir, de faire des raisonnements et de tirer des inductions.

La règle de la vérité se trouve dans l'âme et non dans les sens. Or les opérations de l'âme ont pour objet ou les choses simples, uniformes, invariables, qui sont perçues immédiatement, ou les choses matérielles et physiques, dont la connaissance ne nous vient que par les sens. Les choses du premier ordre peuvent être connues avec certitude, et font l'objet de la science : celles du second ordre, sont trop agitées et trop inconstantes, pour être bien appréciées : on ne peut les connaître que par conjecture, et elles forment le domaine de l'opinion

La sensation est une affection de l'âme, transmise par les organes du corps : lorsque cette affection est assez forte pour persévérer après la commotion des sens, elle s'appelle mémoire. L'union de la mémoire et d'une sensation actuelle fait une opinion vraie; leur désaccord fait l'opinion fausse. L'âme est donc comme une table de cire sur laquelle les objets extérieurs viennent s'imprimer par le moyen des sens.

La pensée est l'entretien de l'âme avec elle-même; la parole en est l'expression. La perception est un acte de l'entendement, qui s'exerce sur les objets intelligibles, en les contemplant. On distingue deux sortes de perceptions; l'une qui précède l'union de l'âme avec le corps, et l'autre qui la

suit : cette dernière se nomme connaissance naturelle. La perception qui roule sur les objets purement intelligibles, est la réminiscence de ce qui a existé dans l'âme.

Il y a en nous des notions générales qui ne nous viennent point par les sens : elles ne naissent point spontanément ; nous ne les formons pas, mais nous les trouvons en nous, quand nous en avons besoin. Notre âme les possédait donc avant d'être unie à son corps. Ce sont, par conséquent, des notions innées qui s'assoupissent, puis qui se réveillent par la réminiscence.

La mémoire diffère de la réminiscence en ce qu'elle s'exerce sur les objets sensibles.

Les objets intelligibles peuvent être considérés en eux-mêmes ou dans les substances matérielles dont ils sont les types : considérés en eux-mêmes, ils sont éternels, immuables ; l'entendement en juge par cette raison qui produit la science. Envisagés dans la réalité physique, ils peuvent encore être pris ou abstractivement, comme la blancheur, ou d'une manière concrète, comme un mur blanc. Dans l'un et l'autre cas, les sens en jugent ; mais ils ne peuvent nous élever au-dessus de l'opinion.

Spéculativement, la raison prononce sur le vrai et sur le faux par les idées invariables : dans la pratique, elle discerne ce qui convient de ce qui ne convient pas, par la notion, innée en nous, du beau et du bien.

En dialectique, pour procéder avec méthode et sûrement, il faut toujours faire attention à la nature de chaque chose, et à ses accidents. La nature est invariable ; les accidents

n'ont rien de fixe. Sous le premier rapport, on use de la définition, de la division et de l'analyse : sous le second, de l'induction et du raisonnement.

Après de bonnes réflexions sur la définition, la division et l'analyse, l'auteur décrit élégamment, dans deux dialogues, le danger des faux raisonnements, l'art et les ruses des sophistes : dans un autre dialogue, il recommande d'assigner nettement le sens des mots dont on veut se servir, afin de prévenir, autant que possible, tout malentendu.

DE LA THÉORIE.

Cette partie de la philosophie de Platon renferme ce qu'il pensait touchant la cosmologie, la métaphysique, les mathématiques et la physique.

1.° COSMOLOGIE. Dans son Timée, dialogue qui roule sur la nature du monde, Platon pose le principe, si connu des anciens, auquel lui-même revient souvent : *Rien ne se fait de rien*. De ce principe admis comme évident et sans preuve, il conclut qu'il existe deux causes éternelles, infinies et indépendantes : l'une active, qui a tout fait, et l'autre passive, de laquelle tout a été fait. La première de ces causes est intelligente, sage, libre, parfaite en tout genre; la seconde est le chaos immense, troublé, agité en tout sens et ne présentant que désordre. Voilà bien Dieu et la matière.

Dieu ayant librement conçu le dessein de faire le monde, en se servant de la matière existante, opéra sur elle, la coordonna le mieux qu'il pût, et en fit cet univers que nous

voyons : mais la matière s'étant montrée souvent rebelle à l'opération divine, l'ouvrage est resté imparfait en plusieurs points. Ce mal ne vient point de Dieu et ne peut lui être imputé.

Dieu est donc la cause intelligente , active , libre de toutes les choses spirituelles et temporelles existantes , la source des perfections qui sont en elles , le père et l'architecte du monde. On parvient difficilement à le bien connaître ; il est plus difficile encore de le faire clairement connaître , tant il est grand et inaccessible.

Cependant l'ordre admirable qui règne dans le monde ne permet pas, à ceux qui réfléchissent, de nier que tout cela ne soit l'effet d'une cause éternelle , unique , infinie, libre et toute puissante ; que cette cause ne préside à tout et ne gouverne tout.

Voilà, sans doute, de belles idées de la divinité; mais comment les accorder avec une matière rebelle, avec des imperfections que les efforts divins ne peuvent empêcher?

2. Métaphysique : Dans la suprême raison de Dieu se trouvent les idées éternelles , subsistant par elles-mêmes, nécessaires, invariables, archétypes de toutes les choses existantes , futures et même possibles.

Ce principe , quoique puisé substantiellement chez les pythagoriciens , est le caractère distinctif de la philosophie de Platon. Toutefois nous ne comprenons guère quelle est la nature de ces idées subsistantes par elles-mêmes.

Dieu ayant formé le monde , lui donna pour l'animer, le

conduire et le gouverner, une âme qu'il tira de sa substance par émanation. L'univers est donc un immense animal ; les différents corps sont les membres de cet animal , et l'âme universelle le rend vivant.

Cette âme, bonne primitivement, a été viciée par son contact avec la matière. Elle a deux parties ; l'une toujours pure, qui dirige ce qui est bien ; l'autre, entachée des vices de la matière , préside au mal, l'aime, le recherche et le produit tant qu'elle peut.

Les savants conviennent que cette théorie est fort obscure dans les œuvres de Platon. Mais il est certain que ce grand philosophe donnait au monde physique une âme universelle , d'origine divine, qui animait l'univers et n'en faisait qu'un tout. Le monde ainsi composé pouvait donc être regardé, en quelque sorte, comme le fils de Dieu. Les plus nobles parties, telles que la terre, le ciel, les astres, étaient donc des dieux, puisque l'âme universelle y faisait sa principale résidence. Néanmoins ces dieux de second ordre n'existant que par émanation, n'avaient rien d'eux-mêmes et ne pouvaient rien qu'en vertu des facultés qui leur avaient été communiquées. Dès lors, n'ayant point l'éternité en partage, ils ne pouvaient être, aux yeux d'un esprit juste et pénétrant, que créatures et rien de plus.

Nous voyons par là ce que Platon , tout en se conformant pour l'extérieur aux idées du vulgaire, devait enseigner, dans le secret, lorsqu'il n'avait pas à craindre d'être accusé et condamné comme impie.

Admettant des démons ou des esprits répandus partout

l'univers, il leur assignait des fonctions spéciales à remplir; mais on comprend peu ce qu'il dit là-dessus.

Les âmes humaines, émanées de l'âme du monde, sont bonnes ou mauvaises, selon qu'elles participent à la partie saine ou à la partie viciée de l'âme du monde. Toutes ont été produites dès le commencement et placées dans les astres : elles font partie du monde intelligible, c'est-à-dire, des idées éternelles, et sont soumises au destin. Le destin les fait tomber successivement dans les corps, et les y unit à la matière.

A la mort, si elles sont pures, elles remontent dans les astres pour y être heureuses. Si elles ne sont pas pures, elles passent dans d'autres corps, plus ou moins ignobles, pour s'y purifier, avant de retourner au centre d'où elles sont parties.

Dans l'homme, il y a trois principes; l'un d'intelligence, qui est dans la tête; l'autre de colère, qui est dans la poitrine; et le troisième de cupidité et d'inclinations basses, qui réside dans la région gastrique. Sont-ce trois âmes ou trois facultés de la même âme? Cela n'est pas clair. Quelle que soit l'opinion qu'on adopte, il restera toujours dans les expressions du grand philosophe, une impénétrable obscurité à ce sujet. Cicéron se moque de cette distinction (1).

3.° Mathématiques et physique. Platon recommande l'étude de l'arithmétique, de la géométrie et de l'astronomie, comme moyen d'obtenir des notions générales, de contem-

(1) Quest. Tuscul., l. 1., n. 19 et suiv.

pler les objets intellectuels et de s'élever jusqu'à la suprême intelligence, source éternelle de tout ce qui existe.

Le peu que nous trouvons dans ses écrits sur la physique nous fait assez voir qu'il n'y était pas fort habile. Le monde étant pour lui un grand animal vivant, il ne voyait dans les objets physiques que les membres de cet animal. Faisant dériver le mouvement, dont l'existence ne peut être contestée, de l'âme du monde et primitivement de la suprême intelligence, il soutenait que ce mouvement, considéré dans sa généralité, était unique et formé de sept mouvements différents.

Dieu voulant former le temps et donner des règles pour le mesurer, créa le soleil, la lune et les sept étoiles qu'on appelle errantes. A chacun de ces corps il imprima un mouvement qui lui est propre. De l'harmonie de ces corps en mouvement résulta le mouvement général.

La terre, liée au pôle dans toute son étendue, est la régulatrice invariable des jours et des nuits. On doit la regarder comme le plus ancien des dieux engendrés.

Les animaux dont elle est peuplée ont été formés par les dieux inférieurs; ces dieux agissaient en vertu du pouvoir qu'ils tiennent de la cause première.

Le monde ne périra jamais et ne se détériorera point. Dieu, souverainement bon et parfait, l'a produit pour durer éternellement tel qu'il est. Néanmoins il doit passer par certaines périodes que l'âme universelle dirige, comme elle gouverne les événements ordinaires.

DE LA PRATIQUE.

Par la philosophie pratique de Platon il faut entendre la morale et la politique.

1.° Morale. Socrate partait du sentiment moral qui est en nous. Platon remontant à la nature même de Dieu, en faisait dériver l'obligation qui nous est imposée de faire le bien et de fuir le mal. Dieu est notre principe, puisque nous venons de lui : il est aussi notre fin. C'est donc en lui que consiste notre bonheur.

Dieu nous prescrit d'agir d'une manière digne de lui : la règle générale de notre conduite morale est donc de l'imiter, ou de tendre, par nos efforts, à lui devenir semblables.

Le bien moral a son principe fondamental dans les idées éternelles et invariables, comme les objets physiques y ont leur type : il suit de-là que le bien suprême de l'homme se trouve dans la connaissance de ce bien primitif; nulle chose ne peut donc être bonne, qu'à raison du rapport qu'elle a avec ce bien essentiel.

Ce qui n'est ni honnête, ni utile, ne peut jamais être bien; ce que les hommes regardent comme bien ne peut l'être qu'autant qu'il est joint à la vertu.

La vertu mérite d'être recherchée pour elle-même : ceux qui la possèdent sont toujours heureux, même dans les calamités et les oppressions; les vicieux, au contraire, sont malheureux jusque dans les plus brillantes prospérités.

Trois principales vertus répondent aux trois parties de

l'âme : la prudence, à la partie raisonnable ; la force, à la partie irrascible; la tempérance, à la partie inférieure. La justice les réunit toutes les trois, les coordonne et les maintient dans leurs fonctions respectives.

L'homme est juste, si la raison commande et est fidèlement obéie ; mais il n'arrive point à ce degré tout d'un coup. L'âme, enfermée dans la prison du corps, a besoin d'être instruite, formée, dirigée, de se détacher des objets matériels ; elle ne s'élève à la contemplation des choses intelligibles, qu'après de longues épreuves. L'homme doit donc subjuguer ses inclinations grossières par une application laborieuse à la lecture de la philosophie.

La vertu est une affection de l'âme qui rend l'homme constant dans ses actions et dans ses paroles.

Deux mouvements qui remuent l'âme en sens opposés, le plaisir et la douleur, sortent du fond même de notre nature et sont les éléments dont se forment toutes les affections de la vie.

Le plaisir est sensuel ou spirituel, selon qu'il regarde le corps ou l'âme. L'amitié est une réciprocité d'affection : l'amour en dérive ; il est honnête, déshonnête ou intermédiaire, selon la partie de l'âme à laquelle il se rapporte.

Ces principes, épars dans différents ouvrages, sont mêlés bien souvent de jeux de mots, de subtilités, de longueurs fatigantes et difficiles à saisir avec justesse.

2.° Politique. La doctrine de Platon sur la politique se trouve spécialement dans son *Traité des Lois* et dans ses douze livres *De la République*.

Dans sa république qu'il divise en trois ordres, sur le modèle des trois parties attribuées à l'âme, Platon distingue les directeurs, les défenseurs et les travailleurs : les premiers sont la raison de la société ; ils veillent à sa garde, la dirigent et la gouvernent : les seconds la défendent, au besoin, par les armes ; les autres l'alimentent par leurs travaux.

Pour qu'une société soit bien organisée, il veut que tout soit en commun, les biens et les personnes.

Il distingue cinq formes de gouvernement, et donne également au cinq le nom de république ou chose publique. Ces cinq espèces sont : l'aristocratie, la timocratie, la démocratie, l'oligarchie et la tyrannie. Par cette dernière, il entend le gouvernement d'un seul, et le regarde comme le plus mauvais. Il ne dit point laquelle des quatre autres espèces il préférerait. Seulement il fait un magnifique portrait d'une république composée de magistrats et de citoyens exercés à la contemplation des vérités éternelles (c'est-à-dire de ces idées substantielles ou du monde intelligible auquel il rattache tout), et pratiquant les vertus que recommande une sage philosophie. Le genre humain ne sera heureux que lorsque les philosophes gouverneront, ou lorsque les gouvernants deviendront philosophes.

Remontant à la source de tout pouvoir et de toute obligation, il fait descendre de la volonté suprême l'autorité des lois : le premier but des lois est de faire servir Dieu et honorer les parents.

A ce qu'il disait de bien et de juste, Platon mêlait beau-

coup d'assertions incohérentes ou vicieuses. Aussi sa république, malgré les belles maximes qu'il débitait, n'a jamais été possible que sur le papier.

Cet illustre philosophe mourut subitement, à l'âge de 81 ans, au milieu d'un festin nuptial, 348 ans avant J.-C.

Ses livres et sa doctrine ont eu un nombre prodigieux de commentateurs. Dès le milieu du 4.e siècle, on en comptait déjà 65, selon un savant auteur; il s'en est trouvé bien d'autres depuis ce temps-là.

Les œuvres complètes de Platon ont été traduites en français et publiées par M. Cousin, en 12 vol. in-8.°.

REMARQUE.

Parmi de graves erreurs et d'ennuyeuses fictions, on trouve dans les écrits de Platon des pensées sublimes et des vérités clairement exprimées sur Dieu, sur la formation du monde, sur la providence, sur la dignité de l'homme, sur les règles de conduite que nous devons suivre. Beaucoup de chrétiens ont parlé de lui avec admiration; les pères de l'Église, surtout les pères grecs, notamment saint Justin, saint Clément d'Alexandrie, Origène, l'ont loué sous plusieurs rapports, tout en le blâmant sous d'autres. Ces auteurs prétendent en même temps que ni Platon, ni les autres philosophes grecs n'ont inventé ce qu'ils disent de juste touchant les vérités morales et religieuses, mais qu'ils l'ont puisé dans les livres hébreux, dans leurs rapports médiats ou immédiats avec les Juifs, dispersés de tous côtés depuis

la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor, 588 ans avant J.-C. , et dans les traditions des peuples orientaux qu'ils allaient presque tous visiter.

Ces philosophes mêlaient leurs bizarres conceptions à des notions mal comprises , à des débris de vérités inexactement recueillies. De-là les nombreux systèmes , péniblement élaborés, où l'on voit quelques lueurs de lumière , enveloppées de si épaisses ténèbres.

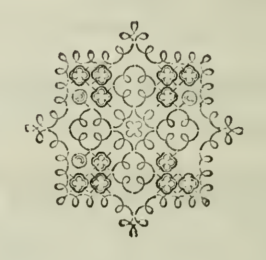
Considérant ce qu'a dit Platon , en parlant de la nature de Dieu et de l'origine du monde , plusieurs savants ont cru voir que ce philosophe avait une idée de la Trinité chrétienne ; rien ne nous autorise à tirer cette conclusion. Les trois principes auxquels il rapporte tout, sont Dieu , la matière et les idées substantielles. Or dans un tel énoncé y a-t-il quelque chose qui ressemble à un seul Dieu en trois personnes parfaitement égales ?

PREMIÈRE ACADÉMIE.

Les premiers successeurs de Platon furent 1.° Speusippe, qui avait composé beaucoup d'écrits dont il ne reste plus rien. Il admettait deux règles de jugement et de vérité , l'une pour les choses sensibles, et l'autre pour celles qui sont l'objet de la science. 2.° Xénocrate, qui reproduisait, en grande partie, le système de Pythagore. 3.° Polémon, Cratès et Crantor. Tous faisaient profession de tenir à la doctrine de leur maître et de ne pas s'en écarter. Cependant ils avaient des points qui leur étaient propres ; mais comme

ils retenaient ce que Platon avait dit d'essentiel, sans en rien retrancher, ils étaient censés continuer son école. Ils la continuèrent en effet, avec ces légères modifications, jusque vers l'an 315 avant J.-C. C'est ce qu'on a nommé la première académie, ou l'académie ancienne.

Cette académie subit ensuite de tels changements, qu'elle ne pouvait plus être réputée la même. De-là les dénominations de 2.e et de 3.e académies. Nous en parlerons plus tard.



CHAPITRE XI.

D'ARISTOTE ET DU LYCÉE, OU DE L'ÉCOLE DES PÉRIPATÉTICIENS.

Aristote naquit, l'an 384 avant J.-C., à Stagyre, ville autrefois de Thrace et réunie à la Macédoine; il était fils de Nicomachus, médecin, qu'il perdit de bonne heure. Comment passa-t-il les premières années de sa jeunesse? Nous l'ignorons, ou du moins nous ne le savons point avec certitude.

A 17 ans, il alla à Athènes, suivit les leçons de Platon pendant 20 ans, et fit de grands progrès dans l'étude de la philosophie. On croit, que pendant cet intervalle, il donna des leçons publiques d'éloquence, en concurrence avec Isocrate, et composa plusieurs de ses écrits.

A des talents distingués joignant un désir extrême de s'instruire, il se procurait, à grands frais, tous les livres qu'il pouvait découvrir, les lisait avec avidité, et fut le premier, selon Strabon, qui eût une bibliothèque proprement dite.

On prétend qu'il y eut de la mésintelligence entre Platon et lui : ce qu'il y a de certain, c'est que Platon ne le désigna point pour lui succéder à l'académie; il lui préféra Speusippe. Aristote, mécontent de cette préférence, sortit d'Athènes, se retira auprès d'Hermias, son ancien condisciple,

devenu souverain d'Atarne, ville de Mysie, et y resta trois ans. Ayant eu la douleur de perdre Hermias, qui mourut victime de la perfidie du roi de Perse, il s'enfuit à Mitylène.

L'année suivante, Philippe, roi de Macédoine, l'appela pour être le précepteur d'Alexandre, son fils, âgé alors de 15 ans. Aristote remplit cette fonction avec zèle et succès, obtint la confiance de son royal élève, du roi Philippe et de la reine Olympias.

Voyant Alexandre, devenu roi, préparer son expédition d'Asie, et ne pouvant se résoudre à l'accompagner au milieu des combats, il laissa auprès de lui le philosophe Callisthène, son parent et son disciple, et, après huit années de séjour à la cour, il retourna à Athènes.

Xénocrate tenait alors l'école de Platon, à l'académie. Regardant comme indigne de lui, après avoir eu pour disciple le fils d'un grand roi, de se taire, tandis que des philosophes d'une réputation bien inférieure à la sienne, enseignaient publiquement, il ouvrit aussi une école dans le Lycée, gymnase situé auprès de la ville. Il donnait ses leçons en se promenant, ou dans le lieu destiné à se promener : de-là est venu, à ses sectateurs, le nom de *péripatéticiens* ou promeneurs.

Comme Pythagore, Platon et la plupart des anciens philosophes, Aristote avait une double doctrine : l'une *esotérique* ou *acromatique,* qu'il enseignait le matin, à un petit nombre d'élèves choisis ; l'autre *exotérique*, qu'il développait publiquement le soir, devant tous ceux qui voulaient l'entendre. Le succès qu'il obtint fut prodigieux.

Aulugelle (1) dit qu'il divisa ses ouvrages en deux classes correspondantes à ses deux espèces de doctrines : mais les savants ne peuvent s'accorder sur les écrits qui devraient entrer dans chacune de ses classes, ni sur les points qui constituaient la doctrine secrète, réservée aux seuls privilégiés.

L'envie que les talents et les succès d'Aristote, et peut-être plus encore les faveurs dont il était environné, avaient excitée parmi ses rivaux subalternes, fut contenue par l'autorité d'Alexandre, tandis qu'il vécut : mais ce grand prince ayant cessé de vivre, l'irritation déchaînée éclata avec violence. Après un enseignement public de douze années, le célèbre philosophe se vit calomnié, poursuivi, accusé et menacé du sort qu'avait éprouvé Socrate. S'échappant la nuit, il prit la fuite, se retira à Chalcis, dans l'île d'Eubée, et y mourut deux ans après, âgé de 63 ans.

Sa célébrité, ses travaux et ses nombreux ouvrages lui ont fait donner le nom de prince de l'école : on l'a aussi appelé, d'une manière absolue, le philosophe.

Le premier il a réduit la science en méthode, et fait des traités particuliers sur chacune de ses parties. Nous n'avons plus qu'une portion de ce qu'il avait écrit. Parmi ce qui existe sous son nom, il y a des ouvrages qui lui sont faussement attribués, d'autres qui ont été altérés et sont devenus obscurs, s'il ne l'étaient pas dès le commencement.

---

(1) L. 20, c. 4.

Cependant il s'en trouve plus encore d'authentiques qu'il n'en faut, pour montrer le génie et la fécondité de l'auteur. Si l'on y voit de l'obscurité et des imperfections, n'en soyons point surpris. Aristote ne publia point lui-même ses écrits : il les légua, par testament, à Théophraste, son disciple; Théophraste les légua à Nélée; celui-ci en vendit une partie à Ptolémée Philadelphe, pour la bibliothèque d'Alexandrie, et laissa passer le reste à ses héritiers. Ceux de ces papiers qui avaient été placés à la bibliothèque d'Alexandrie y ont péri, lors de l'incendie de la belle collection qui y était renfermée. Les autres furent cachés par les héritiers de Nélée dans un souterrain, et n'en furent retirés que 130 ans après, bien endommagés, comme cela devait être. C'est néanmoins de cette portion que sont venus les ouvrages d'Aristote qui existent encore.

Ne pouvant faire ici l'analyse de ces divers ouvrages, nous allons donner un précis de la doctrine de l'auteur, touchant les parties qui reviennent davantage à notre sujet; savoir, la logique, la théorie et la pratique, selon la division déjà adoptée dans l'exposition des sentiments de Platon.

DE LA LOGIQUE.

Aristote regarde la logique comme un instrument pour acquérir les autres sciences, comme un moyen d'arriver à la connaissance certaine ou probable de la vérité. Cette partie est traitée avec tant de netteté, de profondeur et de justesse, que toutes les logiques qui ont été faites depuis ce temps-là,

ne se sont pas écartées, quant au fond des idées, des règles établies dans ce premier modèle.

Aristote sépare le certain du probable : le certain constitue la science ; le probable forme l'opinion. L'analyse, qui s'appuie sur des démonstrations certaines, conduit à la science ; la dialectique, qui disserte d'après des raisons probables, nous laisse dans les limites de l'opinion.

L'auteur distingue les termes, les propositions et les syllogismes.

Les termes manifestent les idées de la chose ou de ses accidents, et se réduisent à dix classes : savoir, la substance, la quantité, la relation, la qualité, l'action, la passion, le temps, le lieu et l'habitude. Cette division forme les dix catégories qui ont été si célèbres plus tard dans l'école.

Des termes se forment les propositions ou énonciations. Les propositions sont l'expression des jugements. Elles se divisent en simples et complexes, en affirmatives et négatives, en universelles et particulières, en indéfinies et singulières (1), en impures et modales. Les modales sont nécessaires ou contingentes, possibles ou impossibles. Toutes peuvent être respectivement soumises à trois accidents, l'opposition, l'égalité et la conversion : par l'opposition elles sont contradictoires, contraires ou sous-contraires. Lorsqu'elles sont égales, elles signifient la même chose et peuvent être vraies ou fausses en même temps. La conversion consiste dans la substitution des termes, sans rien changer au sens.

---

(1) Brucker, t. 1., p. 808.

Le syllogisme est formé de trois propositions tellement disposées que la troisième se déduise nécessairement des deux premières. Les termes en sont la matière, l'arrangement convenable des propositions en est la forme.

Aristote entre ensuite longuement dans le détail des règles à suivre pour que le syllogisme soit concluant.

Il indique les sophismes à éviter, pose des axiomes clairs par eux-mêmes, essentiellement vrais, et appuie ses démonstrations sur ces principes éternels.

A cette partie se rapportent les livres des *Catégories*, de l'*Interprétation*, des *Analytiques*, des *Topiques*, des *Arguments sophistiques*.

Après avoir combattu les idées substantielles de Platon, Aristote donne pour base à la certitude les axiomes évidents et l'expérience. Il veut qu'on parte toujours de l'expérience, et que par l'expérience on arrive à connaître les axiomes. La science, selon lui, ne peut reposer sur les sens; car les sens ne rendent témoignage que des choses singulières : mais des observations singulières nous arrivons à des principes généraux, clairs, manifestes, qui n'ont besoin d'aucune preuve. Sur cette double base, l'expérience et les axiomes, nous élevons l'édifice de nos connaissances. Ces connaissances sont absolues ou relatives. Les connaissances absolues embrassant ce qui est universel et nécessaire, ce qui es fondé sur l'essence des choses, constituent la science. Les connaissances relatives ont pour objet ce qui est particulier, contingent et variable; elles ne méritent que le nom d'opinion.

En y réfléchissant, on ne voit pas trop en quoi Aristote, dans sa théorie sur la certitude, diffère de Platon. Il part, il est vrai, des sens et de l'expérience ; mais il fonde aussi la science proprement dite sur l'universel invariable, sur des axiomes qui ne se démontrent point. De même que Platon, il ne voit dans les sens que des organes de l'opinion. Comment les notions générales, principes de la science, se déduisent-elles des impressions acquises par les sens ? On ne le comprend pas aisément. Nous croyons même avoir prouvé assez clairement, dans notre métaphysique, l'impossibilité de cette déduction.

DE LA THÉORIE.

A la partie théorique se rapporte ce que l'auteur appelle la physique, les mathématiques, l'histoire naturelle, les arts, la psychologie et la métaphysique.

Physique. Par la physique, Aristote entend les lois qui constituent les corps, et l'explication de leur nature. Rejetant avec dédain les systèmes soutenus par ses devanciers, notamment celui de Platon, il prétend que tout dérive de deux principes opposés l'un à l'autre, la forme et la privation. Cependant comme deux principes opposés, loin de s'accorder par eux-mêmes, tendraient plutôt à se détruire, il admet une substance éternelle, infinie, incorruptible, sur laquelle ces principes opèrent : c'est la matière dans ses éléments, n'ayant aucune forme et ne présentant rien de corporel.

Les formes venant la modifier, en font des êtres singuliers, corporels, séparés, par la privation, de tout ce qui n'est pas eux. Que ces corps perdent leurs formes, au moyen de la privation, ils retombent dans leur premier état et cessent d'être accessibles aux sens.

Comment tout cela se fait-il? où est la cause qui coordonne cette matière invisible, qui dissout les corps, qui produit les effets admirables que nous voyons, qui, avec des éléments simples, fait tant de substances corporelles? L'auteur ne le dit point. La matière sans formes, ou les formes sans la matière, n'ont rien de solide, de positif, ni même de réel. Mais qu'est-ce donc que cette matière sans formes, cette matière éternelle, infinie, incorporelle, qui reçoit des formes on ne sait d'où, et produit des corps? Rien n'est plus obscur et ne paraît plus contradictoire

Aristote distingue ensuite quatre espèces de cause; la cause matérielle de laquelle la chose est faite; la cause formelle, qui détermine la chose à être telle plutôt que telle autre; la cause efficiente, qui fait la chose; et la cause finale, pour laquelle la chose est faite.

Ces causes sont prochaines ou éloignées, principales ou accessoires, actuelles ou potentielles, universelles ou particulières.

Viennent après cela des notions sur la fortune, sur le hasard, sur la nature, sur la nécessité, sur le mouvement, sur le repos, sur l'infini, sur le temps, sur le lieu, sur le vide et sur plusieurs autres choses du même genre.

Dans les auteurs scolastiques, ces divisions et ces abs-

tractions constituent ce qu'on appelle l'ontologie, vaste champ d'obscurités et de disputes interminables.

Le mouvement est un fait qui ne peut être contesté. Aristote, en recherchant la cause, trouve qu'il faut un premier moteur, que ce moteur soit éternel, immuable et infini.

Quant à l'existence du monde, il prétend qu'il a toujours été, qu'il sera éternellement tel que nous le voyons, qu'il ne peut être détruit ni corrompu.

Le ciel, d'après lui, est parfait et se meut circulairement, mais non dans la même direction : il y a des orbites opposés les uns aux autres, ce qui occasionne l'altération des corps sublunaires. La terre, immobile dans son existence, est placée au centre des sphères célestes. Les étoiles sont fixées au ciel et n'ont d'autre mouvement que celui de la zône à laquelle elles appartiennent.

Les éléments simples, dont se forment les corps, sont au nombre de quatre, la terre qui est pesante et tend en bas ; le feu qui est léger, et s'élève en haut ; l'eau qui se rapproche de la terre ; et l'air qui s'éloigne moins du feu. La terre, par sa pesanteur, et le feu, par sa légèreté, se portant dans des sens opposés, sont essentiellement contraires l'un à l'autre. L'eau et l'air sont intermédiaires et participent à la nature des deux extrêmes.

De la combinaison de ces éléments se forment tous les êtres matériels par génération ou par altération : la génération produit un tout distinct ; l'altération ne change que les formes. Ces deux opérations se succèdent sans interruption ;

elles ont pour cause le premier moteur et la matière élémentaire.

A cette partie de la science se rapportent les nombreux ouvrages d'Aristote sur la *Physique*, sur le *Ciel*, sur la *Génération*, sur la *Corruption*, sur les *Météores*, sur le *Monde*, etc.

MATHÉMATIQUES. Aristote a souvent parlé des mathématiques, et les a recommandées comme importantes, comme nécessaires pour acquérir les sciences physiques ; souvent il y a eu recours. Toutefois il ne paraît pas y avoir fait de grands progrès, et n'a point écrit de traité particulier à ce sujet, ou du moins nous n'en avons point de lui.

HISTOIRE NATURELLE. Appliqué sérieusement et pendant longtemps à l'étude des êtres organisés, ce prince des philosophes acquit de grandes connaissances dans la nature. Alexandre fit pêcher et chasser de tous côtés, pour lui procurer les espèces qui lui manquaient. Jusque du fond de l'Asie, il envoya lui-même des renseignements et dépensa des sommes considérables pour fournir, à celui qui avait été son précepteur, des moyens abondants de s'instruire.

Nous devons aux travaux opiniâtres de l'infatigable philosophe une histoire naturelle, en 10 livres, sur les *Animaux*. Cette histoire a été estimée et l'est encore. Cependant il ne reste peut-être pas la cinquième partie de ce que l'auteur avait écrit sur les animaux et sur les plantes.

ARTS. Aristote a traité de la rhétorique et de la poésie, non en orateur et en poète, mais en penseur, qui comprend les règles de ces deux arts, et en parle avec lucidité. Sa

Rhétorique et sa *Poétique* sont réputés les meilleurs de ses ouvrages, quoiqu'on ne les lise guère plus maintenant que les autres qui sont moins considérés.

Psychologie. Outre trois livres sur l'âme, il reste de ce philosophe des traités particuliers sur la *Mémoire,* sur les *Sens et les choses sensibles,* sur les *Sons,* sur les *Couleurs,* sur les *Songes*, sur la *Veille,* sur la *Jeunesse,* sur la *Vieillesse,* etc. Voulant toujours éviter, autant qu'il le pouvait, de parler comme ceux qui l'avaient précédé, il a souvent été obscur dans ce qu'il dit de l'âme et de ses facultés.

Il définit l'âme : la première *entéléchie* d'un corps naturel organique, ou la puissance qui a la vie. La première *entéléchie* est le principe d'opération qui est en nous ; la seconde est l'acte lui-même.

Que faut-il entendre par *entéléchie?* On ne l'a jamais bien expliqué.

Aristote distingue trois facultés dans l'âme : la *nutritive*, qui est commune à tous les êtres organisés ; la *sensitive*, qui est dans tous les animaux ; et l'intelligente, qui, réservée à l'homme, domine en lui les deux autres. L'entendement est actif ou passif : comme actif, il a la faculté de connaître ; comme passif, il reçoit les images qui lui sont transmises. L'âme est donc tout à la fois active et passive : sous le premier rapport, elle pense ; sous le second, elle sent. Il y a une grande différence entre penser et sentir.

Prétendant que tout vient par les sens, Aristote met la sensation avant la pensée.

Il n'exprime rien de clair nulle part sur la nature de l'âme, sur son origine, sur son union avec le corps, sur sa condition future, quoique souvent il eût entendu Platon disserter sur ces points essentiels. Il dit bien que l'entendement actif est immortel; mais il fait périr avec le corps l'entendement passif et les autres facultés de l'âme. Quelle idée se formait-il donc de l'âme et de ses destinées? Nous ne le voyons point et on ne le comprend pas.

Métaphysique. Basant tout son système sur l'expérience, il part du singulier pour s'élever au pluriel et à l'universel. Des considérations sur la nature, il passe à la contemplation des êtres qui lui sont supérieurs. Ces êtres supérieurs à la nature corporelle, il les appelle *métaphysiques*, et en traite en 14 livres.

Son principe universel de toute démonstration est cet axiome, clair par lui-même : Une chose ne peut être et ne pas être en même temps, dans le même sujet et sous le même rapport.

Après avoir traité de nouveau, longuement et subtilement, de l'être en général, des causes, des espèces, de la substance, des accidents, de la matière et de ses affections, de la puissance, de l'acte, etc., il distingue trois sortes de substances : deux sont naturelles; l'une comprend les choses corruptibles, telles que sont les animaux; l'autre les choses incorruptibles, comme le ciel et le monde pris dans son ensemble. La troisième est la substance immobile, élevée au-dessus de la nature corporelle, principe et origine de tout ce qui est. Car, ajoute-t-il, il existe un mouvement

circulaire, propre au ciel; ce mouvement suppose une cause éternelle, infinie et immuable dont il est le produit volontaire. Il y a donc un premier moteur qui imprime aux intelligences subalternes la vertu de produire le mouvement dans leurs sphères respectives.

Ainsi le premier moteur doit être éternel, vivant, immobile, simple, dégagé de toute agglomération, de toute quantité ou division; il a, par conséquent, tous les attributs de la divinité et est Dieu.

D'autres intelligences d'un rang inférieur, éternelles et immatérielles, président aux mouvements des sphères célestes, et il y en a autant que de sphères. Une ancienne tradition fait de ces intelligences des dieux et leur décerne des honneurs divins; mais comme elles sont subordonnées à la cause première, elles ne peuvent être appelées dieux qu'improprement.

C'est probablement pour cette assertion qu'Aristote fut accusé d'impiété par les Athéniens, et craignit d'avoir le même sort que Socrate. On ne peut nier, il est vrai, que sa doctrine sur la divinité ne soit peu satisfaisante.

DE LA PRATIQUE.

Aristote traite, dans un grand nombre de livres, de la morale, de la politique et de l'économie domestique.

Morale. Ne faisant point dériver sa morale de Dieu, il ne lui donne ni base ni sanction : jamais il ne parle ni de

récompenses, ni de châtiments dans la vie future; il ne dit pas même qu'il y ait une vie future.

A l'entendre, le bonheur de l'homme consiste dans la pratique de la vertu, et la vertu dans un juste milieu entre deux extrêmes opposés. Ainsi le courage, qui est la première de toutes les vertus morales, tient le milieu entre la crainte et la témérité; la tempérance, entre l'excès et la privation des jouissances voluptueuses; la libéralité, entre la profusion et l'avarice; la magnificence, entre le luxe et une parcimonie indécente; la magnanimité, entre l'orgueil et l'abjection, etc.

Toutes les maximes morales du philosophe reviennent à ces principes spéculatifs et se perdent dans une théorie guindée, dont on ne peut voir aucune application utile.

Politique. La politique a pour but l'utilité commune: elle doit s'appuyer sur la justice, assurer les droits de chacun et rendre les lois supérieures aux hommes. Fidèle à son système, Aristote fonde ses doctrines politiques, comme toutes les autres, sur l'expérience; pour cela il met à profit ses connaissances historiques, ses relations avec les grands, son commerce du monde et son habitude des affaires.

Économie domestique. Traitant des hommes en général, Aristote les considère dans leurs intérêts individuels, dans leurs rapports mutuels, qui s'étendent et se multiplient, dans les biens communs, qui demandent une administration commune. Ainsi se formèrent, par degrés, selon lui, la famille, la société, les états. Trouvant l'esclavage établi, il

le consacre en principe, comme un droit, et ne veut pas qu'on y déroge.

SUCCESSEURS D'ARISTOTE.

Se voyant obligé de quitter Athènes pour fuir la persécution, Aristote désigna, comme son successeur au Lycée, Théophraste, le plus célèbre de ses disciples : il lui légua tous ses écrits, à la condition qu'il les tiendrait secrets. De-là il est arrivé, comme nous l'avons dit plus haut, que ces écrits ont été longtemps ignorés, qu'une partie a péri, que d'autres parties ont considérablement souffert et ne nous sont venues que très-incomplètes.

Théophraste (*divin parleur*), ainsi appelé à cause de sa facile élocution, était né à Érésos, ville de l'île de Lesbos, l'an 371 avant J.-C. Jeune encore, il vint à Athènes, suivit l'école de Platon, puis celle d'Aristote, dont il fut l'ami et le confident. Devenu maître, il enseigna avec tant de succès qu'il eut jusqu'à deux mille disciples. Il composa beaucoup d'ouvrages, sur la grammaire, la logique, la rhétorique, la poésie, la musique, les mathématiques, la physique, la morale, la politique, etc. La plupart de ces écrits sont perdus en totalité ou en partie. Nous avons cependant encore son *Histoire des plantes*, son *Traité des causes de la végétation* et ses *Caractères*. Ce dernier livre, dont il ne reste que quelques chapitres, est original, piquant et plein de finesse. La Bruyère l'a traduit en français : on le lit avec intérêt.

Tout en conservant la doctrine de son maître, Théophraste avait cependant quelques points à lui, sur des subtilités peu intelligibles : il admettait deux *criterium* de la vérité, également certains, les sens pour les objets extérieurs, et l'entendement pour les perceptions de l'esprit : aux sens il donnait la priorité dans l'ordre des connaissances, et à l'entendement la prééminence.

A Théophraste succéda Straton, de Lampsaque, l'un de ses disciples. Ce philosophe tint l'école du Lycée pendant dix-huit ans. Adonné à l'étude de la nature, il lui attribua une force productive non intelligente. Dans la formation et le gouvernement de l'univers, il ne voyait que l'accomplissement des lois physiques. Pour cette raison, il fut surnommé le *Physicien*, et a été considéré, par plusieurs, comme athée.

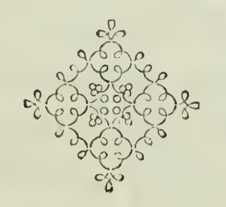
Les écrits qu'il avait composés en très-grand nombre ont tous péri.

Ses successeurs au Lycée, furent Lycon ou Glycon, de la Troade, renommé pour son éloquence; Ariston, dont on ne sait presque rien; Critolaüs, que les Athéniens députèrent à Rome, avec l'académicien Carnéade et le stoïcien Diogène, l'an 155 avant J.-C. Critolaüs soutenait fortement le dogme d'Aristote sur l'éternité et l'incorruptibilité du monde. Diodore de Tyr lui succéda et fut le dernier maître du Lycée.

Parmi les disciples de Théophraste plusieurs se distinguèrent. On cite entre autres, Dicéarque, de Messine, qui considérait l'âme comme une force vitale, naturelle au

corps; Aristoxène, de Tarente, qui ne voyait dans l'âme qu'une harmonie produite par le corps ; Héraclide, de Pont ; Eudème, de Rhodes; Phanias, d'Érisos; Hiéronyme ou Jérôme, de Rhodes; et surtout Démétrius de Phalère. Ce dernier gouverna sagement Athènes pendant dix ans, sous l'autorité de Cassandre, roi de Macédoine. Retiré en Égypte, auprès de Ptolémée-Lagide, il fut, dit-on, sous-bibliothécaire à Alexandrie. Ce fait n'est pas constant.

Il surpassa tous les péripatéticiens de son temps, par son érudition, par le nombre et l'élégance de ses ouvrages, dont il ne reste plus rien de certain.



CHAPITRE XII.

DE ZÉNON ET DES STOICIENS.

Zénon naquit à Citium, colonie de Phénicie, dans l'île de Chypre, 362 ans avant J.-C. Son père, qui était marchand, l'appliqua de bonne heure à son négoce, sans pourtant contrarier les goûts qu'il montrait pour la philosophie. Quelquefois même il lui apportait d'Athènes des livres sur ces matières.

Le jeune homme, âgé alors de 30 ans, allant à Athènes pour des affaires de commerce, fit naufrage auprès du Pirée. Échappé au danger qu'il avait couru, il se retira dans la ville, et y mena d'abord une vie assez triste. Mais le hasard voulut qu'entré chez un libraire, il lut ou entendit lire un ouvrage de Xénophon; il demanda où se trouvaient les hommes qui enseignaient une telle doctrine. Le libraire lui montra Cratès, qui passait, et lui dit de le suivre. Zénon le suivit en effet, entendit ses leçons et devint son disciple.

Ne pouvant goûter dans tous ses points la doctrine des cyniques, éprouvant surtout de la répugnance pour le ton grossier et les manières dégradantes que ces philosophes affectaient, il voulut entendre les chefs des autres écoles.

Pendant dix ans, il suivit les cours publics de Stilpon, de Xénocrate, de Diodore Cronus et de Polémon.

Dans les divers systèmes qu'on avait expliqués devant lui, ou qu'il avait lui-même étudiés, au moyen des livres composés par les défenseurs de ces systèmes, il prit ce qui lui convint, et se forma un corps de doctrine où il n'y avait à peu près de neuf que les mots dont il se servait, ainsi que l'en accuse Cicéron (1). Comme il voulait aussi fonder une école, dont il serait le chef, les appartements publics étant tous occupés, il s'établit sous un portique, nommé Pécile (POIKILOS), à cause de la variété de peintures dont ce lieu était décoré. De-là ses disciples furent appelés stoïciens, du mot grec STOA, qui veut dire portique, parce qu'ils étudiaient entre les colonnes d'un portique. Cette école a été connue sous le nom de Portique.

Zénon avait retenu des cyniques le mépris du monde et des jouissances sensuelles : il ne portait qu'une tunique sous le manteau philosophique, gardait la tempérance, paraissait grave et réservé, dédaignait les louanges de ses auditeurs et réprimait sévèrement la vanité, surtout dans les jeunes gens. Selon lui, la vertu et la vraie sagesse consistent dans la réunion de ces différentes qualités. Par la gravité de ses paroles et l'austérité de sa vie, il s'acquit une estime singulière dans l'esprit public, et fut honoré comme un homme éminemment vertueux.

Il avait composé plusieurs ouvrages, entre autres, un

(1) De finibus boni et mali, l. 3., n. 5.

traité de la *République*, en opposition à celui de Platon, et une *Interprétation d'Hésiode*, tendant à faire voir, au rapport de Cicéron (1), que les généalogies des dieux n'étaient que des explications purement philosophiques. Ces écrits ne nous sont point parvenus : nous ne pouvons, en conséquence, juger la doctrine du fondateur du Portique que par ce qu'en ont rapporté des auteurs postérieurs, notamment Cicéron, Plutarque, Diogène Laerce, Sextus Empiricus, Simplicius, Stobé, etc.

Ce philosophe définissait la philosophie, l'art de parvenir à la sagesse; il définissait la sagesse, la connaissance des choses divines et humaines. On peut réduire ce qu'il disait ensuite aux points suivants : logique, physique, métaphysique et morale.

LOGIQUE. La logique renferme deux parties, la rhétorique et la dialectique : la rhétorique est l'art de bien parler des choses qui demandent un plus grand développement : la dialectique est l'art de disserter avec concision et de parvenir à la science.

A l'imitation d'Aristote, Zénon admettait pour fondement de toutes les connaissances, les impressions des sens, jointes à la *catalepsie* ou compréhension. Ces impressions que l'auteur nomme apparitions, peuvent être compréhensives ou incompréhensives. Elles sont compréhensives, si elles proviennent des objets réels : elles sont incompréhensives, lorsqu'elles ne viennent que des apparences extérieures, des

(1) De naturà deorum, l. 1., n. 36.

illusions des sens ou de l'indisposition de l'âme. Par quels caractères pourra-t-on distinguer les unes des autres? Zénon n'en assigne aucun.

Cependant il donne comme dernier *criterium* de la vérité, l'évidence, c'est-à-dire une compréhension tellement claire qu'il soit impossible d'en douter. L'apparition est comparée par lui à un objet qui serait mis sur la main ouverte, et la compréhension aux doigts pliés pour retenir cet objet.

Ce qui est manifestement saisi par la compréhension est l'objet de la science : ce qui reste à l'état d'apparition est le domaine de l'opinion.

Une maxime fondamentale, reçue parmi les stoïciens, était qu'il n'y a rien dans l'âme qui n'ait été auparavant dans les sens, ou n'ait passé par les sens. Ainsi ces philosophes rejetaient, comme Aristote, les types éternels de Platon et les idées innées.

Toutefois ils admettaient des notions naturelles, qu'ils appelaient anticipations, et des notions artificielles, formées en nous par le travail de l'entendement. Ils reconnaissaient aussi des notions que tous les hommes reçoivent ou comprennent également. Ces notions ne peuvent être opposées les unes aux autres; elles forment ce qu'on nomme le sens commun. Les divisions entre les esprits ne tombent jamais sur ces points généraux, mais sur l'application qu'on en fait ou sur les conséquences qu'on en tire.

Zénon conservait, sauf quelques légères modifications, l'enseignement du Lycée, touchant les définitions, les divisions, les axiomes, les syllogismes, les sophismes, etc. A

ces détails il joignait les subtilités et l'abus du raisonnement usités parmi les mégarites.

PHYSIQUE. La physique est prise ici dans son acception générale, comme l'entendaient les anciens philosophes, pour la nature et pour tout ce qui la constitue; par là même aussi, pour les causes qui l'ont produite.

Avant tout était le chaos, amas ténébreux et confus des éléments de la matière. Le chaos portait dans son sein tous les êtres qui devaient exister. De lui est sorti le monde. Le monde est un tout dont les parties diverses tiennent lieu de membres; ce tout s'appelle nature. Dans le tout sont deux principes essentiellement distincts, un actif et l'autre passif.

La matière est le principe passif; d'elle-même elle ne peut rien. La raison suprême est le principe actif : c'est elle qui féconde et coordonne la matière.

Ces deux principes sont également d'une nature corporelle; car tout ce qui opère et tout ce qui souffre une opération est corporel. Dieu est une flamme éthérée, très-pure, très-subtile, élevée au plus haut des cieux; en lui se trouve réuni tout ce qui est divin. La matière est au contraire un corps grossier, inerte, incapable de rien produire; mais propre à recevoir toutes sortes d'impressions et de formes.

Ainsi les stoïciens prenaient la matière dans un sens moins étendu que le corps, puisque, selon eux, Dieu était corps et non matière. On voit quelle était leur manie de dénaturer la signification des mots.

Métaphysique. Rien de plus magnifique que le langage des stoïciens sur les attributs de Dieu : le regardant comme infiniment parfait, ils parlaient de lui avec un profond respect et ramenaient tout à sa providence. Leur philosophie paraissait éminemment religieuse.

Cependant ce Dieu si grand, si parfait, ils le croyaient essentiellement lié à la matière ; ils disaient que Dieu et la matière constituaient le monde visible et le monde invisible ; que Dieu était l'âme du monde ; qu'il pénétrait le monde dans toutes ses parties ; qu'il le vivifiait ; que le monde était un tout composé de Dieu qui en était l'âme, et de la matière qui en était le corps.

De toute éternité, néanmoins, Dieu était uni à la matière confuse, et comme caché en elle : la nature faisant effort, avait produit l'ordre, selon des lois nécessaires ; car la nature a une force intrinsèque et éternelle, à laquelle tout demeure soumis, le principe actif aussi bien que le principe passif.

Voilà ce que les stoïciens appelaient le destin, c'est-à-dire un ordre de causes et d'effets tellement enchaîné que rien, dans l'univers, ne peut lui être soustrait ; une nécessité inexplicable, qui sort de la nature, au-delà de laquelle il n'y a que le vide et le néant.

Toutefois, comme cet enchaînement de causes et d'effets sortait de la nature même de Dieu, et ne lui était imposé par aucune cause extrinsèque, puisque, hors de lui, il n'y a que le néant, les stoïciens croyaient pouvoir accorder par là la liberté de Dieu avec l'inexorable destin. Mais n'est-il pas évident qu'une telle liberté serait illusoire?

De l'âme universelle du monde les stoïciens faisaient sortir des esprits, des génies et des dieux inférieurs. Ils plaçaient ces dieux au ciel, sur la terre, dans la mer, dans toutes les parties distinguées de l'univers; cependant ils leur assignaient les étoiles pour demeures spéciales.

A chaque homme, aux maisons, aux champs, aux lieux, aux arbres et généralement à tous les êtres, ils donnaient des génies particuliers, pour les surveiller, les accompagner, les conduire et les protéger. Mais les grands dieux, tels que Jupiter, Junon, Vulcain, Neptune, Cérès, portions de la divinité, étaient placés dans l'air, dans l'eau, sur la terre ou dans le feu.

Un dogme reçu parmi les stoïciens était que le monde devait finir dans un embrâsement général, qu'il serait dissous par l'action du feu et réduit à son chaos primitif; que les dieux, les génies et les esprits quelconques iraient se réunir à la divinité; que la nature venant ensuite à faire un effort semblable au premier, l'univers entier se formerait de nouveau comme la première fois, puis serait embrâsé encore, se réformerait et subirait ainsi, à de longs intervalles, d'effroyables catastrophes pendant l'éternité.

Ces philosophes enseignaient aussi que les âmes humaines étaient des portions de l'âme universelle; qu'après la mort, elles allaient habiter les astres; qu'elles étaient mises au rang des dieux; qu'à l'embrâsement général elles se réuniraient au principe d'où elles étaient sorties; mais que les âmes impures subissaient des peines proportionnées à leurs fautes, dans la lune, ou dans la région de l'air qui est entre la terre et la lune.

Des stoïciens plus conséquents, comme Sénèque, se moquaient de ce purgatoire réservé aux méchants. En effet, si tout est soumis à une fatalité inévitable; il ne peut y avoir, à proprement parler, ni faute, ni mérite; dès lors il ne doit exister ni châtiments ni récompenses (1).

Les stoïciens étaient-ils athées? Cette question a été longtemps et fortement débattue. Certainement dans leur langage ils ne l'étaient pas, puisqu'ils parlaient fréquemment de la divinité et de ses attributs : mais leurs principes sur le chaos, sur la nature, sur l'origine du monde et ses vicissitudes, sur le destin qui règle tout, conduisaient là; car de tels principes sont évidemment incompatibles avec les véritables notions de Dieu.

MORALE. Zénon établissait sa morale sur ce principe fondamental, que nous devons agir conformément à la nature : comme Dieu est l'âme de la nature, c'était de Dieu et de nos rapports essentiels avec Dieu qu'il faisait dériver les lois morales et l'obligation pour nous de les suivre.

Toute action conforme à la nature est nécessairement, disait-il, belle, honnête, bonne, vertueuse. C'est donc dans la recherche du beau et du bien, dans la pratique de la vertu qu'est la fin de l'homme; c'est là et là uniquement que se trouve son bonheur. La vertu ayant essentiellement son siège dans l'âme, il s'ensuit que les affections de la chair ne peuvent jamais contribuer au vrai bonheur, ni lui porter atteinte. De-là l'*apathie*, si recommandée par les stoïciens;

---

(1) Brucker, t. 1., p. 952.

c'est-à-dire, une indifférence absolue pour tout ce qui vient du dehors, pour les jouissances et les privations, pour le plaisir et la douleur ; par la raison qu'il n'y a de bon que ce qui est honnête, et de mauvais que ce qui est déshonnête.

Notre première obligation est de connaître Dieu, dont la providence s'étend à tout, de penser souvent à lui, de le louer, de le bénir, de le prier, de l'honorer et de faire toujours ce qui lui est agréable.

Celui qui ne veut manquer à aucun de ses devoirs, doit se tenir libre de toute affection et se rendre impassible.

On trouve cette maxime répétée à chaque instant dans les écrits des stoïciens. Ces philosophes en vinrent jusqu'à enseigner qu'il était permis de se tuer, que c'était un acte de courage et le plus haut degré de la vertu. Zénon et plusieurs partisans de son école confirmèrent cette doctrine en mettant fin eux-mêmes à leur vie.

Les stoïciens admettaient, pour l'homme, une liberté de la nature de celle qu'ils reconnaissaient en Dieu ; c'est-à-dire une simple liberté de coaction, et non la liberté de nécessité.

DES SUCCESSEURS DE ZÉNON AU PORTIQUE.

Parmi les nombreux disciples de Zénon, il y en eut de distingués, dont les historiens ont parlé avec honneur. Nous allons seulement mentionner ici ceux qui continuèrent l'enseignement du Portique.

Cléanthe fut le premier. Né à Assos, en Eolie, dans une

condition très-obscure, il vint à Athènes. Obligé de travailler pendant la nuit pour gagner sa vie, il passait le jour à écouter Zénon ou à étudier la philosophie. Désigné pour succéder à son maître, il se fit un devoir de marcher sur ses traces et de maintenir sa doctrine. Il s'acquitta de cet emploi avec honneur, vigilance, dévouement et succès.

Des nombreux ouvrages qu'il avait composés, il n'est resté qu'un hymne court, mais beau, sur les attributs de Dieu.

Chrysippe, de Tarse, disciple de Cléanthe, est, de tous les successeurs de Zénon, le plus fameux. A une pénétration extrême pour entrer jusqu'au fond des questions, il joignait une facilité sans exemple pour parler, disserter, argumenter, subtiliser. Prenant comme en sous-œuvre la doctrine des stoïciens, il chercha des raisons pour la fortifier et pour la soutenir contre les attaques des sceptiques. Il lutta, pour ainsi dire, corps à corps avec Arcésilas et Carnéade, dont nous parlerons bientôt. Dans les disputes philosophiques il montra tant d'assurance et tant de ressources, que si les dieux usaient de dialectique, disaient les anciens, ils n'en suivraient pas d'autre que celle de Chrysippe.

On l'a néanmoins accusé, et non sans fondement, d'avoir compromis les intérêts de sa secte par l'abus de son talent, et par les subtilités sans nombre auxquelles il se livrait. Au témoignage de Diogène Laërce et de Valère Maxime, il avait composé 705 traités de philosophie, dont 311 sur la dialectique : aucun n'est venu jusqu'à nous. Il mourut 207 ans avant J.-C.

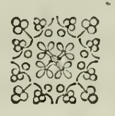
Après lui vinrent successivement Zénon, de Tarse, qui écrivit peu et enseigna avec succès; Diogène de Séleucie, surnommé le Babylonien, homme d'un esprit exercé et subtil, dit Cicéron (1) (il mérita d'être député à Rome par les Athéniens avec Carnéade et Critolaüs); Panætius, de Rhodes. Ce dernier modifia la rigidité de la doctrine stoïcienne, rejeta l'*apathie*, parla toujours honorablement de Platon, d'Aristote, de Théophraste, et se moqua des prédictions de l'astrologie judiciaire. Enseignant la philosophie à Rome, il y eut pour disciples et amis Scipion l'Africain et Lælius; il retourna mourir à Athènes.

Une histoire des sectes philosophiques et plusieurs autres ouvrages composés par lui sont perdus.

Mnésarque lui succéda au Portique.

Possidonius, d'Apamée, en Syrie, étant allé tenir une école stoïcienne à Rhodes, y acquit une si grande réputation, que Pompée, après la défaite de Mithridate, alla exprès à Rhodes, l'an 60 avant J.-C., pour l'y voir et l'entendre. Ce philosophe finit l'enseignement public du stoïcisme chez les Grecs.

(1) Offic. l. 3., c. 12., n. 51.



CHAPITRE XIII.

DE LA PHILOSOPHIE D'ÉPICURE.

Epicure naquit, selon l'opinion qui paraît la mieux fondée, à Gargettos, petit bourg peu éloigné d'Athènes, en 341 avant J.-C. Son père alla, par raison de pauvreté, s'établir maître d'école dans l'île de Samos. Sa mère y exerçait la profession de devineresse.

Le jeune homme, qui aidait d'abord son père dans son école, montra, de bonne heure, du goût pour la philosophie et fréquenta les philosophes de différentes sectes. Pour s'instruire, il voyagea et lut beaucoup.

Un ouvrage de Démocrite lui étant tombé par hasard entre les mains, il en adopta les principes sur la formation du monde. Combinant ces principes avec la morale aisée de l'école de Cyrène, il bâtit un nouveau système qu'il commença à enseigner à Lampsaque. De nombreux disciples, parmi lesquels étaient ses trois frères, Néoclès, Chérédème et Aristobule, s'attachèrent à lui. En 309 avant J.-C., il vint avec eux à Athènes, acheta un jardin fort agréable, et y enseigna sa philosophie. Il n'admettait point le public à ses leçons, mais seulement les personnes qu'il jugeait dignes de sa confiance, à peu près comme avaient fait les pythagoriciens. Toutefois, la communauté de biens n'existait pas

entre eux : chacun contribuait aux frais du ménage pour sa part ; mais la dépense était peu considérable, parce que tous se contentaient d'aliments simples et des habits les moins recherchés.

A cette époque, quoiqu'il régnât un goût général de philosopher, on était fatigué des disputes continuelles qui retentissaient dans les écoles et des divisions qui se multipliaient à l'infini. Platon était trop élevé, Aristote trop savant; les sophistes, trop subtils, ne satisfaisaient point la raison : les diverses théories étaient sèches, ennuyeuses, discordantes. Les esprits, pour la plupart, semblaient désirer une sorte de repos.

Epicure cherchant à les satisfaire, affecta de mépriser tous les systèmes spéculatifs, la grammaire, la poésie, la rhétorique, la dialectique. Il mit en principe que l'homme est né pour le bonheur ; non pour un bonheur idéal, absolu, futur, parfait, qui n'appartient qu'aux dieux immortels et que nous chercherions en vain, parce qu'il est hors de notre portée ; mais pour le bonheur réel et présent, autant que nous pouvons nous le procurer. Ce bonheur consiste dans la volupté, c'est-à-dire, dans la jouissance de ce qui est agréable et dans la fuite de tout ce qui est pénible. Cette vérité, disait Epicure, ne suppose aucun travail; elle se manifeste par le seul bon sens.

Le ton d'aménité et de douceur avec lequel il enseignait son indulgente doctrine, lui attira beaucoup de disciples ; tous étant avec lui comme des amis, s'efforçaient de mener une vie délicieuse et ne songeaient ni à l'avenir, ni au len-

demain, mais uniquement au présent, sous prétexte que le présent était seul en leur pouvoir.

Diogène Laërce fait monter les ouvrages d'Epicure jusqu'à 300 volumes ; il n'en reste plus que des fragments conservés par Diogène lui-même. On a trouvé naguère, dans les ruines d'Herculanum, un traité de ce philosophe sur *la Physique*, c'est-à-dire sur la nature.

L'enseignement d'Epicure n'était qu'une théorie du bonheur : on peut le réduire aux points suivants, qui en contiennent la substance.

1.° L'homme, né pour le bonheur actuel, doit éloigner de lui tout ce qui est capable de causer de la douleur, bannir de son esprit les soucis, les inquiétudes, le soin d'un avenir et mépriser les vaines terreurs qu'inspirent les opinions vulgaires sur la divinité. Ces terreurs ne sont propres qu'à troubler l'âme et à empêcher le repos, sans lequel il n'y a point de vrai bonheur. S'il y a des dieux, ce qu'Epicure ne nie pas, ces dieux ne sont point méchants, colères, vengeurs, comme on les représente. Placés au haut des cieux, ils y jouissent d'ineffables délices et ne se mêlent point de ce qui se passe ici-bas. Nous devons néanmoins les honorer, à cause de l'excellence de leur nature, mais non les craindre ni en espérer quelque récompense.

Ce dogme, absurde et impie, n'empêcha pas Epicure de composer des traités de piété, tels, dit Cicéron (1), qu'un prêtre aurait pu les faire.

---

(1) De naturâ deor., l. 1., n. 115.

2.° Un autre sujet de terreur, qui trouble nos jouissances, est la perspective de la mort. Epicure veut que nous tâchions de ne point y penser. D'ailleurs la mort, dit-il, n'est qu'une simple privation : nous ne la sentons pas avant qu'elle existe ; nous ne pouvons la sentir quand elle est passée. C'est donc folie de nous en occuper.

3.° Sur la formation du monde voici comment il raisonnait : il y a du vide dans la nature ; car il existe du mouvement : or le mouvement ne pourrait avoir lieu, s'il n'y avait de vide nulle part. On ne peut nier aussi qu'il n'existe une étendue que nous voyons, que nous touchons : cette étendue ne peut être divisible à l'infini. Il serait absurde que dans une très-petite partie de matière, il pût y avoir une progression infinie, aussi bien que dans un tout immense. Les premiers éléments des corps doivent donc être simples, éternels, indivisibles, en nombre infini, et tels qu'ils puissent fournir à toutes les combinaisons possibles.

Ces éléments sont les atomes de Démocrite. Les atomes existent de toute éternité et sont perpétuellement agités dans le vide.

Le mouvement est le principe actif ; les atomes et le vide sont le principe passif de tous les corps existants, grands ou petits, de leurs mutations et de leurs transformations journalières.

L'existence du monde, son harmonie, sa conservation, son gouvernement sont, par conséquent, l'effet du hasard et ne supposent aucune intervention divine.

4.° L'âme n'est elle-même que le produit du hasard : des

atomes déliés forment la pensée qui réside dans la poitrine : des atomes plus grossiers sont le principe de la sensation qui est répandue par tout le corps. L'homme cependant est libre, parce que l'expérience et le sens commun le lui attestent (contradiction manifeste).

5.° Les objets extérieurs frappant nos sens, y laissent des images semblables à eux : ces images se gravent en nous et forment la mémoire. Les sensations sont le *criterium* de la vérité, la seule base de toute certitude : elles ne trompent jamais. L'erreur, s'il y en a, se trouve dans le jugement ; elle vient de ce qu'on prononce témérairement et sans avoir assez examiné ce qui est représenté ou senti.

6.° D'après ce qui vient d'être dit, le principe fondamental de la morale ne peut être que le plaisir qui vient de la sensation. Mais comme des jouissances brutales et sans frein empoisonnent la vie et conduisent plutôt à la douleur qu'à cette douce volupté qui fait le bonheur, il faut garder en tout une sage modération. Nous devons pratiquer la douceur et exercer la bienveillance envers les autres, pour obtenir d'eux qu'ils soient doux et bienveillants à notre égard. Supportons avec résignation la douleur que nous ne pouvons éviter, et ne l'aggravons pas en nous impatientant.

7.° A la mort, l'âme se dissout comme le corps, et l'homme tout entier est détruit.

Les nombreux admirateurs de cette facile doctrine eurent bientôt dépassé les règles de modération qu'Epicure avait tracées : ils se livrèrent aux voluptés sensuelles sans retenue, et couvrirent l'épicuréisme d'un éternel opprobre.

Du reste cette doctrine, effrontément matérialiste, devait, par sa nature même, déchaîner les passions. Elle ne manqua pas à sa destinée. Ouvrant la porte à tous les vices, elle enfanta une corruption universelle, et conduisit rapidement à ces honteux excès qui ont perdu la Grèce et Rome.

Parmi les disciples d'Epicure, on a principalement distingué : 1.° Métrodore, qui a été estimé pour sa douceur et a écrit contre les sophistes, contre les dialecticiens et contre Démocrite lui-même ; 2.° Hermachus, qu'Epicure institua son successeur, par testament ; 3.° Mus, qui, d'esclave d'Hermachus, devint son favori ; 4.° Timocrate, frère de Métrodore et son ennemi juré ; 5.° Idoménée, dont on a loué la rigidité ; 6.° Leontium, concubine de Métrodore, après avoir été fameuse courtisane ; 7.° Thémiste, Philanis et plusieurs autres femmes, dont la réputation morale est analogue à la philosophie pour laquelle elles se passionnaient.

Epicure, vivement attaqué pendant sa vie, comme il le méritait, fut comblé d'honneurs après sa mort. Ses sectateurs lui érigèrent des statues et lui rendirent une espèce de culte.

Ceux qui désireraient connaître plus à fond les mœurs et la doctrine de ce philosophe, pourraient lire *la Philosophie d'Epicure* par Gassendi ; *Vie d'Epicure* par Durondel ; *Morale d'Epicure* par l'abbé Batteux.



CHAPITRE XIV.

DE PYRRHON ET DES SCEPTIQUES.

Pyrrhon naquit à Elide, dans le Péloponèse, ou à Elée, selon quelques-uns, vers l'an 340 avant J.-C., de parents peu aisés. Adonné d'abord à la peinture, il quitta cette profession pour se livrer à la philosophie.

Il étudia les ouvrages de Démocrite, fréquenta l'école de Mégare, y apprit à disputer de tout, et soutenait le pour et le contre avec facilité. S'étant attaché à Anaxarque, il connut par lui les doctrines éléatiques et suivit ce philosophe, dans l'expédition d'Alexandre, jusqu'au fond de l'Asie : là il vit les brachmanes et conversa avec eux.

Frappé des contradictions qu'il rencontrait, il examina les différents systèmes de philosophie. N'en trouvant point qui le satisfît, il conclut que s'ils n'étaient pas tous faux, aucun du moins n'était suffisamment prouvé. Le parti le plus sage, au milieu de tant d'opinions diverses, lui parut être de suspendre son jugement. Son avis n'était pas de nier que la vérité existait, ni même d'assurer qu'il était impossible de la trouver. Seulement il soutenait qu'elle n'était point encore découverte, ou que du moins aucune preuve satisfaisante ne le démontrait. Toutes les doctrines lui paraissant également douteuses, il les combattait les unes comme les

autres. Par conséquent il n'en admettait aucune. A tout ce qu'on lui disait il répondait par des raisons opposées. Sa dernière raison était *non liquet*, cela n'est pas clair. Jamais on ne pouvait le débusquer de là, ni le convaincre.

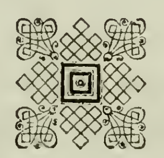
Ses partisans ont été appelés sceptiques, zététiques, éphectiques, aporétiques, c'est-à-dire *examinateurs*, *chercheurs*, *suspendants*, *doutants*, parce qu'ils examinaient ce qu'on disait, cherchaient la vérité, suspendaient leur jugement et doutaient toujours. Leur nom le plus ordinaire est pyrrhoniens : leur doute s'appelle le scepticisme ou le pyrrhonisme.

Que Pyrrhon ait été amené, par son doute universel, à ne pouvoir agir, à ne croire à rien dans la pratique, à ne pas se détourner pour éviter un précipice, comme le raconte Diogène Laërce, ces assertions sont sans fondement et tout-à-fait invraisemblables. Ce philosophe reconnaissait, au contraire, l'autorité du bon sens, des lois, des usages ; il admettait des règles de morale et prétendait que ces règles avaient leur fondement dans le cœur. Il voulait qu'on suivît les apparences, sans se mettre en peine de la réalité, qu'on agît comme le commun des hommes, qu'on évitât soigneusement les discussions épineuses qui ne pouvaient enfanter que le doute, et qu'on demeurât dans ce repos d'esprit qui seul peut faire le bonheur de l'homme.

Méprisant les sciences et les arts, il ne se mit point en peine de faire des livres, comme en faisaient les autres philosophes. On cite cependant de lui un poème pour lequel il reçut d'Alexandre une forte somme d'argent.

Entre ses disciples les plus distingués, on cite Timon de Phlionte, son ami. Ce Timon est le premier qui ait écrit en faveur du scepticisme. Passant en revue, dans des satyres, les philosophes et leurs systèmes, il les critique et souvent les immole à la risée publique. Cependant il estimait Socrate et fit pour lui une exception. De toutes ces satyres, il ne reste que des fragments peu considérables qui se trouvent dans *Sextus Empiricus*.

Diogène Laërce cite une longue suite de pyrrhoniens, qui, répandus dans la Grèce, semaient et perpétuaient le doute partout. Cette secte, néanmoins, méprisant l'expérience, renversant le sens commun, choquant les opinions vulgaires, attaquant toutes les écoles et se contredisant sans cesse, excita contre elle une haine universelle et finit par tomber dans l'oubli. A différentes reprises, elle se releva et eut des défenseurs dignes d'être mentionnés : nous en parlerons plus tard.



CHAPITRE XV.

DE LA SECONDE OU MOYENNE ACADÉMIE ET DE LA TROISIÈME.

—

Arcésilas, né à Pitane, en Eolie, l'an 315 avant J.-C., homme riche, libéral, d'une physionomie heureuse, d'un esprit vif et orné, plein de moyens et de facilité pour s'énoncer, avait suivi, à Athènes, les leçons de philosophie de Théophraste, avec le célèbre Crantor. Après la mort de Cratès, il se trouva à la tête de l'academie et eut un nombreux concours d'auditeurs.

On croit qu'il retenait, au fond, la doctrine de Platon sur l'objet de la science, et la communiquait, en secret, à ses affidés. Mais en public il attaquait vivement les dogmatistes, les poursuivait dans leurs retranchements et détruisait, l'une après l'autre, toutes les raisons par lesquelles ils prétendaient soutenir ce qu'ils appelaient la *catalepsie*, ou la perception claire des objets. Lui, au contraire, soutenait que l'*acatalepsie*, ou l'*incompréhension* était seule admissible. Sa raison était que nous ne pouvons rien comprendre avec certitude, qu'il n'est pas même permis de dire avec Socrate, nous ne savons qu'une chose, c'est que nous ne savons rien. Désespérant ses adversaires par des subtilités inattendues, il les amena souvent à confesser qu'ils n'avaient rien à ré-

pondre. Ainsi, dit Lactance (1), il institua une nouvelle philosophie qui consistait à montrer la nullité de la philosophie.

Cette nouvelle doctrine, si différente de celle de Platon et pourtant enseignée dans le même lieu, forma une école à part, qui a été désignée sous le nom de seconde ou de moyenne académie. Arcésilas en était le fondateur.

Le successeur d'Arcésilas fut Lacydes, de Cyrène, son disciple et son ami. Comme son maître, Lacydes attaqua aussi les divers systèmes, sans exception, combattit et renversa tout. Un grand nombre de ses disciples, fatigués de tant d'incertitudes, quittèrent son doute spéculatif pour s'attacher à la doctrine d'Epicure. Les successeurs de Lacydes furent Evandre et Télécis, de Phocide, et Hégésinus, de Pergame.

TROISIÈME ACADÉMIE.

Carnéade, né à Cyrène, 215 ans avant J.-C, étudia la philosophie à Athènes; la dialectique, sous Diogène le stoïcien, et le doute universel sous Hégésinus. Ses talents, son application, sa constance dans le travail lui firent faire de grands progrès et acquérir une immense érudition. Devenu chef de l'académie après Hégésinus, il modifia le doute d'Arcésilas, et fut fondateur d'une nouvelle ou troisième académie.

---

(1) Institut., l. 3. c. 4.

Sans nier ce qui se passe en nous, c'est-à-dire les perceptions et les sensations, il soutenait qu'on n'en pouvait rien conclure pour ce qui est hors de nous; que, touchant les objets extérieurs et leurs relations, soit entre eux, soit vis-à-vis de nous, nous ne pouvions porter que des jugements probables. Une chose était probable, selon lui, quand il y avait plus de chances pour qu'elle arrivât que pour qu'elle n'arrivât pas, ou pour qu'elle fût arrivée que pour le contraire. Le plus souvent nos sens ne nous trompent pas; souvent aussi ils nous trompent : nous ne pouvons donc ni absolument nier, ni absolument affirmer ce qu'ils nous attestent. Par leur moyen, nous acquérons seulement un degré de probabilité plus ou moins grand, selon les circonstances qui rendent l'illusion plus facile ou plus invraisemblable.

Quoiqu'il allât moins loin qu'Arcésilas dans sa spéculation dubitative, les dogmatistes n'en furent pas plus épargnés : il les attaqua, les harcela en toutes manières, soutenant, démontrant, avec une extrême facilité, que leurs arguments ne prouvaient rien. Acharné surtout contre les stoïciens, il les poursuivit à outrance : s'en prenant personnellement à Chrysippe, le plus affirmatif de tous, il l'écrasa.

Comme Arcésilas, il retenait les principaux dogmes de Platon et les communiquait aussi, dans le secret, à ceux qu'il jugeait dignes d'être initiés à ces mystères.

Député à Rome, par les Athéniens, avec deux autres philosophes, il y fit admirer son élocution, son énergie et l'abondance de ses raisons.

Etant mort l'an 129 avant J.-C, il eut pour succeseur Clitomaque, de Carthage. Clitomaque marcha sur les traces de Carnéade, son maître, et mit par écrit les arguments sceptiques dont il l'avait entendu se servir. A Clitomaque succéda Philon, de Larisse : Philon se rapprocha beaucoup des doctrines de Platon ; pour cela il a été regardé, par plusieurs, comme fondateur d'une quatrième académie.

Antiochus, d'Ascalonie, disciple et successeur de Philon, revenant tout-à-fait à l'ancienne académie, combattit le scepticisme qui s'y était introduit et fit un livre contre Philon lui-même. Alors on commença à raisonner à l'académie comme on faisait au portique. Cette restauration est regardée comme une cinquième académie.

Antiochus fut attiré à Rome par Lucullus, et devint maître de Cicéron. Depuis ce moment l'académie fut éteinte chez les Grecs. Nous la verrons plus tard chez les Romains.



CHAPITRE XVI.

DE LA PHILOSOPHIE GRECQUE HORS LA GRÈCE.

—

Alexandre le Grand ayant soumis à sa domination presque le monde entier, porta partout avec lui les coutumes, les mœurs et les doctrines des Grecs : il favorisait cette expansion comme moyen d'établir de l'uniformité dans les idées de ses sujets, et d'obtenir plus sûrement leur soumission. De-là aussi se fit, par la suite, une fusion des doctrines de la Perse, de l'Inde, de l'Egypte et des différentes écoles grecques. Alors se formèrent le syncrétisme et l'éclectisme dont nous parlerons dans le livre suivant.

La philosophie grecque fit peu de progrès dans la Perse et dans l'Inde, parce qu'elle rencontra de nombreux obstacles dans les mages et dans les brachmanes : l'autorité des Grecs d'ailleurs ne se soutint point assez longtemps dans ces régions pour que leurs doctrines y pénétrassent avec quelque solidité. Mais leur philosophie, transplantée en Egypte, dans la ville bâtie par Alexandre et portant son nom, y fut cultivée avec zèle. Les princes Lagides, successeurs d'Alexandre dans cette partie de son vaste empire, n'omirent rien pour attirer et acclimater en Egypte les arts et les sciences de la Grèce : ils firent venir des philosophes de

toutes les écoles, leur préparèrent, à grands frais, une magnifique bibliothèque, des collections de tous les genres et un musée attenant à leur palais. Là les savants de toutes les qualités se logeaient et vivaient dans une sorte de communauté : ils conféraient ensemble, se prêtaient mutuellement le secours de leur expérience et de leurs lumières.

Jamais l'autorité publique n'avait rien fait de semblable pour les savants. Aussi la poésie, l'éloquence, la philosophie, la grammaire, la critique, les sciences naturelles, la médecine, tout était cultivé à la fois à Alexandrie; il semblait que la Grèce entière y eût été amenée et y fût réunie dans un faisceau.

Cependant, du sein de cette académie célèbre, modèle de nos académies modernes, il ne sortit rien de grand ; aucune inspiration de génie ne se fit remarquer, parmi les nombreux érudits qui s'y succédèrent, durant une longue suite d'années.

Après Démétrius, de Phalère, à qui est due, selon l'opinion commune, l'idée de cette royale institution, que Ptolémée Soter fit commencer, à sa demande, les hommes les plus distingués de l'école d'Alexandrie furent Callimaque, Apollonius, de Rhodes, Timon, le sillographe, Straton, Aristophane, de Bysance, Aristobule le juif, Héraclite, de Tyr, etc. Leur mérite consista presque uniquement à expliquer ce que les autres avaient fait ou enseigné avant eux.

La variété des écoles mit dans tous les esprits, comme cela devait naturellement arriver, une complète anarchie de principes : on ne savait plus où s'arrêter ni à quoi se

tenir. L'épicuréisme, avec ses jouissances actuelles, parut ce qu'il y avait de plus assuré ; c'était du moins ce que l'on trouvait de plus satisfaisant pour les sens et pour les cœurs dépravés. Aussi fut-il généralement goûté. Se répandant au dehors, il ne contribua pas peu à la corruption universelle qui régna à Alexandrie et dans les environs.

L'Égypte, la Grèce et à peu près tout le monde connu ayant passé sous la domination de Rome, la philosophie grecque se confondit, à partir de cette époque, avec la philosophie des Romains.



LIVRE QUATRIÈME.

DE LA PHILOSOPHIE DES ROMAINS.

CHAPITRE I.er

PHILOSOPHIE DES ANCIENS ROMAINS.

Tout le monde connait l'histoire de la fondation de Rome, 752 ans avant J.-C., et l'origine de son nom. Avant que cette ville existât, la partie de l'Italie où elle a été bâtie était occupée par de petits peuples, venus de divers côtés et à différentes époques, des Pélasges, dont un certain Thyrrénus était le chef, des Hellènes, conduits par Hercule, des Troyens, amenés par Enée après le siége de Troie. Quelles étaient les opinions, les croyances et les doctrines de ces peuples? Nous n'avons aucuns monuments authentiques qui puissent nous l'apprendre d'une manière certaine. Chacune de ces colonies dut apporter ses traditions, ses dieux, ses usages, ses superstitions; mais nulle histoire digne de foi

ne nous ayant transmis le détail de ce qui eut lieu dans ces temps reculés, nous n'en pouvons rien dire.

Etablis plus de mille ans avant J.-C, entre l'Arno et le Tibre, les Etrusques, mélange d'Ombriens, de Sicules, de Pélasges, d'Hellènes et probablement encore de plusieurs autres races, s'étendant au Nord jusqu'au-delà du Pô, formèrent la principale nation de l'Italie et furent les premiers civilisés. 800 ans avant J.-C, ils fondèrent une colonie en Campanie. Déjà ils avaient des vaisseaux sur les deux mers, la Méditerranée et l'Adriatique : ils visitèrent la Grande-Grèce, la Sicile, la Sardaigne, la Corse, etc.

Selon l'enseignement des prêtres étrusques, le demiurge, c'est-à-dire Dieu, avait formé le monde dans l'espace de six mille ans : dans le premier millénaire, il avait fait le ciel et la terre; dans le second, le firmament; dans le troisième, la mer et les eaux qui sont sur la terre; dans le quatrième, les deux grands flambeaux de la nature; dans le cinquième, tous les animaux qui vivent dans l'air, sur la terre et dans l'eau; dans le sixième, l'homme. Le genre humain doit durer le même temps qu'il a fallu pour créer toutes choses, c'est-à-dire six mille ans.

Cette durée de douze mille ans, dont six avant la création de l'homme, est toute semblable à ce que porte le Zend-Avesta, livre sacré des anciens Persans. Cette similitude a quelque chose de frappant; elle prouve que les vieilles doctrines d'Orient avaient pénétré dans l'Occident par le moyen des pythagoriciens, ou par une autre voie qui nous est inconnue.

Les Etrusques honoraient les grands dieux pélasgiques, Jupiter, Junon, Minerve, Neptune, etc. : Jupiter était le premier; les autres n'étaient que ses ministres dans le gouvernement du monde. Jupiter s'appelait *Tina*, en étrusque; il passait pour être la cause première de tout. En lui on voyait le destin, la providence, l'âme universelle, qui vivifiait et gouvernait toutes choses.

Dans ce système, comme dans les autres systèmes que nous avons exposés, la matière, principe passif de toutes les productions sensibles, devait être coéternelle avec la souveraine intelligence, désignée sous le nom de *Tina* ou de Jupiter.

Les Etrusques admettaient une immense multitude de démons ou de génies, divisés en quatre classes, et destinés à toute espèce d'individus, aux dieux, aux hommes, et même aux choses inanimées : la première classe contenait ceux de Jupiter; la seconde, ceux de Neptune; la troisième, ceux des dieux souterrains; la quatrième, ceux des hommes et des êtres inférieurs. Chaque individu vivant était toujours accompagné de deux génies, l'un bon, qui veillait à sa garde, et l'autre mauvais, qui cherchait à le perdre.

Partout où il y avait réunion de plusieurs personnes habitant ensemble, un génie invisible prenait cette réunion sous sa protection. Les génies qui présidaient aux foyers domestiques s'identifiaient en quelque sorte avec les familles, et s'appelaient dieux familiers. Ils étaient connus sous le nom de *lares*, du mot étrusque *lar*, qui veut dire maître, seigneur ou protecteur. On les nommait aussi *pénates*, de

penitùs, parce qu'ils pénètrent jusqu'au fond des maisons, ou d'un autre mot qui signifie provision de bouche, parce que c'était à eux que les familles demandaient ce dont elles avaient besoin.

On croit cependant que, dans l'opinion de ces peuples, il y avait une différence réelle entre les *lares* et les *pénates* : les premiers protégeaient la famille et ses biens, et les seconds étaient les puissances cachées d'où ces biens découlaient.

On distinguait deux sortes de pénates ; savoir, les pénates publics ou les grands pénates, et les pénates privés. Les premiers favorisaient les villes, les sociétés, les nations : ils avaient des temples et recevaient des hommages publics. Les seconds étaient attachés aux familles et honorés seulement dans le foyer. Le feu brûlait pour eux comme pour Vesta ; Vesta elle-même, placée au nombre des pénates privés, était réputee le principe d'où ils émanaient.

On regardait donc les pénates comme supérieurs aux lares et en voici la raison : les pénates étant d'origine divine, avaient le pouvoir de donner à l'homme ce que l'homme ne peut se donner à lui-même ; les lares, au contraire, étaient seulement des hommes semblables à nous, mais des hommes qui, redevenus esprits par la mort, aimaient encore les maisons qu'ils avaient habitées, y revenaient, s'y fixaient et protégeaient ceux qui y résidaient : là se bornait leur pouvoir.

Les âmes, au sortir des corps qu'elles avaient animés, s'appelaient *lemures* : si elles adoptaient un foyer pour s'y

reposer et le protéger, elles étaient lares; si, à cause de leurs fautes durant la vie, elles ne pouvaient trouver, après la mort, aucun lieu de repos, elles erraient de tous côtés et apparaissaient comme des fantômes, sous le nom de larves; elles ne causaient aucun mal aux bons, mais elles étaient redoutables pour les méchants. Comme on ne pouvait savoir si les âmes des défunts, appelées *lemures* au sortir du corps, étaient devenues lares ou larves, on leur donnait le nom générique de *mânes*.

De la croyance aux lares, âmes transformées des ancêtres, vint, chez les Etrusques et ensuite chez les Romains, l'usage d'ensevelir les parents dans leurs maisons : on voulait par là fixer plus sûrement leurs génies et s'assurer leur protection tutélaire.

L'attribut des lares était le chien, parce que cet animal est le symbole de la vigilance, et qu'hostile aux étrangers, il est doux et caressant pour les membres de la famille.

On offrait aux lares, dans le foyer domestique, des victimes, par exemple un porc, une poule et quelquefois un jeune taureau; on leur présentait les prémices de tous les fruits; on faisait en leur honneur des libations de vin, etc.

Dans tous les repas de famille on jetait sur le feu une portion de chaque mets. La jeune femme, le jour de son mariage, y mettait une pièce de monnaie. Les jeunes gens consacraient aux lares le signe de l'enfance, qu'ils quittaient en entrant en adolescence. Les soldats, après leur service terminé, dédiaient à ces génies les armes dont ils s'étaient servis dans les combats. Les captifs et les esclaves, rendus

à la liberté, leur faisaient hommage des chaînes qu'ils avaient portées.

En partant pour un voyage, on saluait les lares et on demandait leur assistance. Quelquefois on les emportait, pour être plus assuré de leur protection. Après un heureux retour, on les remerciait.

Les Etrusques, persuadés, comme les anciens Grecs et les anciens Perses, que les oiseaux qui volent dans les airs étaient mus par une force divine, par l'âme universelle du monde, observaient avec une attention singulière le vol, le chant et la manière de manger de ces volatiles.

De-là la science compliquée des *augures* et des *aruspices*, science si fameuse dans l'ancienne Etrurie et plus tard chez les Romains (1).

Plusieurs ont prétendu que, sous les noms d'Isis et d'Osiris, les Etrusques ont adoré le soleil et la lune, ou Apollon et Cybèle : d'autres veulent que, sous la figure d'Isis et d'Osiris, ou du soleil et de la lune, ils aient reconnu l'esprit universel, âme du monde, et la matière éternelle, fécondée par lui : d'autres enfin nient que ces peuples aient jamais honoré Isis et Osiris, et soutiennent que les divinités égyptiennes n'étaient pas reconnues en Etrurie, que leurs noms même y étaient proscrits. En tout cela il n'y a rien de certain (2).

Nous n'avons aucunes données positives sur ce que furent

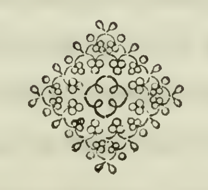
---

(1) Creuzer traduit par Guigniaut, t. 2. p. 402 et suiv.

(2) Brucker, t. 1., p. 345.

les doctrines religieuses et philosophiques des Aborigènes, des Sabins, des Latins et des autres peuples qui habitaient l'Italie avant la fondation de Rome.

Numa, premier législateur de cette république naissante, bâtit des temples en l'honneur des dieux, créa des prêtres et des pontifes, donna des réglements aux vestales, fit des lois très-morales et s'efforça d'inspirer des sentiments religieux à ceux qu'il gouvernait. Nous ne savons rien de plus relativement à ses doctrines, ni aux doctrines qui furent enseignées dans la république romaine jusqu'à l'introduction de la philosophie grecque.



CHAPITRE II.

INTRODUCTION DE LA PHILOSOPHIE GRECQUE A ROME.

Vers 250 ans avant J.-C., trois philosophes grecs, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, Carnéade, académicien, Diogène, stoïcien, et Critolaüs, péripatéticien, furent députés à Rome par les Athéniens, pour solliciter la remise d'une amende considérable, que les Romains leur avaient imposée, en punition du pillage de la ville d'Orope. Déjà la littérature grecque commençait à s'introduire dans quelques familles et même dans les écoles publiques de Rome. Paul Emile avait eu le philosophe Métrodore pour précepteur de son fils : des esclaves grecs, achetés par des Romains, répandaient dans les familles où ils se trouvaient, la langue, les doctrines et les usages de leur nation.

L'arrivée de trois philosophes distingués, revêtus d'un caractère public, précédés d'une grande réputation d'esprit, de science, d'éloquence, excita une vive curiosité. Les jeunes romains surtout allaient en foule les entendre, admiraient leur facilité à parler, leur éloquence, leur habileté à soutenir le pour et le contre. Carnéade parla un jour publiquement, avec une grande force de dialectique, en faveur de la justice, cette vertu si chère aux Romains; le lendemain, il ne montra pas moins de fécondité et d'aisance dans une

suite de longues argumentations contre ce qu'il avait soutenu la veille.

Caton l'aîné, redoutant les effets que de semblables nouveautés pouvaient produire dans la république, engagea le sénat à expédier promptement l'affaire pour laquelle ces étrangers étaient venus, et à les renvoyer exercer leur dangereux talent chez eux; il disait que les jeunes romains devaient se former aux affaires publiques, comme à l'ordinaire, en étudiant les lois et en écoutant les magistrats.

L'avis de Caton fut adopté; mais déjà les jeunes gens ayant pris goût aux spéculations philosophiques, les aimaient, les recherchaient, et s'irritaient de ce qu'on voulût leur interdire ce moyen de s'instruire. Peu de temps après, quelques savants grecs s'introduisirent dans la ville et donnaient des leçons comme particuliers. Chassés de cette capitale comme philosophes, par un nouveau décret du sénat, ils y revinrent en qualité de rhéteurs.

Plusieurs fois encore leur enseignement, prohibé parce qu'on le jugeait dangereux, revint toujours par une voie ou par une autre; enfin il prévalut.

La Grèce ayant été soumise à la domination romaine, il n'y eut plus d'obstacle à la communication des idées entre les deux nations : la civilisation grecque passa toute entière à Rome, avec ses arts, ses sciences, sa littérature, sa philosophie et ses nombreuses sectes. A partir de cette époque, la langue grecque entra dans l'éducation des jeunes gens; elle devint presque aussi familière à Rome que le latin. L'usage s'établit de voyager en Grèce; il fut du bon ton de

fréquenter les écoles d'Athènes, de parler grec, d'avoir étudié les divers systèmes philosophiques de ce pays, de les connaître et d'en faire souvent le sujet des conversations entre personnes bien élevées.

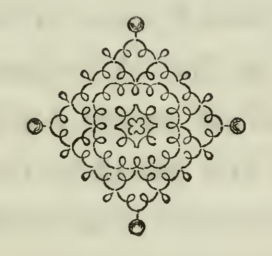
Les premiers hommes d'un rang distingué, qui se livrèrent ouvertement à la philosophie grecque, furent Scipion l'Africain et Lælius, son ami. L'un et l'autre avaient pour maître Panætius, de Rhodes, célèbre stoïcien, modéré dans ses opinions et renommé pour ses talents. Le même philosophe compta, en outre, parmi ses disciples, L. Philippus, C. Gallus, dont parle Cicéron dans le discours *pro Murænâ*, et plusieurs autres qui ont fait du bruit dans le monde.

Lucullus, illustre capitaine, étant questeur dans la Macédoine, y connut les savants de la Grèce, se familiarisa avec eux et avec leurs doctrines. De retour à Rome, après ses victoires contre Mithridate, il forma une riche bibliothèque, à sa campagne de Tusculum, et voulut qu'elle fût toujours ouverte aux curieux. Les savants de la Grèce venant à Rome pour fuir le théâtre de la guerre, visitaient souvent Lucullus et sa bibliothèque, s'entretenaient volontiers avec lui et avec son ami Cicéron, qui les accueillait toujours avec bienveillance.

Vers le même temps, 86 ans avant J.-C., Sylla prit Athènes de vive force. Pendant le siège, il détruisit les promenades délicieuses de l'Académie et du Lycée, en coupant les bois qui les décoraient. En revenant à Rome, il apporta avec lui plusieurs monuments précieux des sciences, spécialement les ouvrages d'Aristote et de Théophraste, trouvés

entre les mains d'un riche particulier qui les avait achetés. Alors les doctrines philosophiques de la Grèce, celles surtout de l'école péripatéticienne, se répandirent rapidement chez les Romains.

Bientôt toutes les écoles furent successivement introduites à Rome et y eurent des sectateurs plus ou moins distingués : nous allons donner un court abrégé de chacune d'elles.



CHAPITRE III.

DE LA SECTE DE PYTHAGORE CHEZ LES ROMAINS.

Quoique l'école pythagoricienne se tînt dans la basse Italie, elle fut longtemps ignorée à Rome et chez les peuples voisins : elle n'y avait du moins aucune influence. Son ton mystérieux, la diversité de mœurs et de langage, y mettaient un grand obstacle. Cependant Pythagore s'étant fait un nom distingué parmi les Grecs, acquit le premier de la célébrité chez les Romains : on lui érigea même une statue dès le temps de la guerre des Samnites, environ 340 ans avant J.-C.

Le poète Ennius, né à Rudies, en Calabre, 237 ans avant J.-C., était voisin du lieu où Pythagore avait donné ses leçons, et où existaient encore des restes de la doctrine pythagoricienne ; il s'en instruisit, l'adopta et, d'après le dogme de la métempsycose, s'imagina que l'âme d'Homère était passée en lui.

Nigidius Publius, surnommé Figulus, ami de Cicéron, étudia à fond cette même philosophie, et la mit en honneur par son prodigieux savoir, aussi bien que par la réputation dont il jouissait de prédire l'avenir, en vertu de la science des nombres et de l'inspection des astres.

Cet auteur composa un grand nombre d'ouvrages, mais tellement abstraits, que ses contemporains les négligèrent.

Aussi ces ouvrages ont-ils péri presque entièrement : il n'en reste que des fragments conservés par Aulu-Gelle , Pline et quelques anciens grammairiens.

Proscrit par César avec Pompée , Publius mourut en exil ; après lui, la doctrine des pythagoriciens retomba dans l'oubli d'où il l'avait tirée : on n'en retint que des notions imparfaites sur le culte des dieux , sur l'astrologie judiciaire et sur la divination.

Relevée, sous Auguste, par Anaxilaüs de Larisse, cette doctrine fut cultivée, sous Tibère , par E. Sextus , homme célèbre , qui paraissait favorable aux stoïciens et l'était plus encore aux pythagoriciens ; et par Santion d'Alexandrie, qui fit un amalgame de la morale des stoïciens et de celle de Pythagore : elle le fut, sous Néron, par Modératus, qui fit plusieurs livres en sa faveur, et par Apollonius de Thyanes, à qui on a attribué tant de prodiges et qu'on n'a pas rougi de comparer à J.-C. ; sous Adrien, elle le fut par Secundus, d'Athènes, et par Nicomaque, de Gérase.

De tous ces philosophes , Apollonius de Thyanes , au premier siècle de notre ère, est le seul qui ait fixé l'attention de la postérité. Fidèle aux pratiques de l'école pythagoricienne, il menait une vie frugale , mortifiée , fuyait les plaisirs , affectait une grande régularité de mœurs et prêchait la réforme. Après avoir voyagé en Perse , dans l'Inde , en Égypte , en Grèce , il vint à Rome , parla en inspiré, fit de prétendus miracles et acquit, parmi le vulgaire , la réputation d'un homme bien au-dessus des mortels ordinaires. Mais ces faits merveilleux rapportés seulement par Philos-

trate, qui écrivait la vie d'Apollonius, 200 ans après sa mort, en se fondant uniquement sur des mémoires de Damis, compagnon de voyage du philosophe, n'offrent aucun caractère de vérité. Philostrate tenait ces mémoires de l'impératrice Julie ; mais il ne dit point où Julie les avait pris, et ne décrit aucune de ces circonstances qui rendent un fait historique indubitable (1).

(1) Houtteville, t. 4., p. 292. Biogr. univ., art. Philostrate.



CHAPITRE IV.

DE L'ANCIENNE ACADÉMIE CHEZ LES ROMAINS.

—

Après les doutes d'Arcésilas et de Carnéade, les doctrines de la première académie furent remises en honneur, comme nous l'avons dit plus haut, p. 189, par Antiochus l'Ascalonite. Ce philosophe prétendait montrer que la doctrine du portique et celle de l'académie ne différaient point essentiellement. Les partisans de la doctrine pure de Platon et ceux qui inclinaient pour Zénon, trouvèrent l'enseignement d'Antiochus satisfaisant et s'attachèrent à lui.

Ceux d'entre les Romains qui voulaient sérieusement s'instruire dans la philosophie, commençaient par étudier les différents systèmes, puis ils embrassaient celui qui leur plaisait davantage.

Lucullus estimait la secte stoïcienne, mais il donnait la préférence à l'académie.

Brutus, dont la mémoire est immortelle dans l'histoire romaine, s'attacha aussi à l'académie, et composa, en latin, des ouvrages solides; entre autres, un livre *de la Vertu* : ce livre est cité avec éloge par Cicéron et par Sénèque.

Varron, né à Rome, 116 ans avant J.-C., le plus docte de tous les Romains, s'attacha également à l'académie, et l'illustra par son mérite autant que par ses nombreux ou-

vrages. On prétend qu'il avait composé jusqu'à 500 vol. De tant d'écrits il ne nous reste que quelques parties, notamment de son *Traité de la langue latine*, et d'un *Traité de l'agriculture*. Ce dernier est le fruit de sa vieillesse : on dit que l'auteur avait 80 ans quand il l'écrivit.

A Varron on peut joindre Pison, dont parle Cicéron, *De finibus boni et mali*, liv. 5. c. 1.



CHAPITRE V.

DE LA MOYENNE ACADÉMIE ET DE CICÉRON.

La moyenne académie eut aussi ses patrons chez les Romains, et ne fut pas moins illustrée que l'ancienne. Elle avait subi, il est vrai, des modifications; on n'y enseignait plus le doute, d'une manière aussi absolue que l'avaient fait ses fondateurs en Grèce. On disait bien pourtant encore que la vérité était cachée comme au fond d'un puits, qu'il était impossible de l'en tirer; mais on soutenait, en même temps, que, dans l'ordre actuel des choses, nous obtenons des connaissances probables, et que ces connaissances suffisent pour la conduite ordinaire de la vie.

Cette école se distingua surtout par son application à l'art oratoire, et par les succès qu'elle obtint dans cette partie. Elle revendique Cicéron comme lui ayant plus spécialement appartenu.

Cicéron, orateur immortel et philosophe tout à la fois, naquit à Arpinum, dans la Toscane, l'an 104 avant J.-C. Confié aux maîtres les plus distingués, il fit de rapides progrès. D'abord il eut du goût pour la poésie et s'y livra. Devenu capable de plus sérieuses réflexions, il étudia la philosophie sous Philon, de Larisse, académicien établi à Rome. Il apprit la dialectique tout à la fois des stoïciens et des péripatéticiens.

Ayant approfondi les systèmes de toutes les écoles, il s'attacha de préférence à la seconde académie, parce qu'elle lui paraissait tenir un juste milieu entre le doute universel des pyrrhoniens, et les affirmations trop positives des dogmatistes. Sur ce fondement d'une sage modération, il composa ces chefs-d'œuvre d'éloquence qu'ont admirés toutes les générations.

Parvenu aux premières dignités de la république, il obtint à la tribune les plus éclatants succès qu'on eût jamais vus. Tandis qu'il fut en charge, il se livra tout entier aux affaires, et n'étudia la philosophie que par délassement : il n'écrivait point, parce que, dit-il lui-même (1), il n'en avait pas le temps.

César étant arrivé au suprême pouvoir en foulant aux pieds les libertés publiques, Cicéron se retira à sa maison de campagne de Tusculum, et y vécut dans la retraite.

Ce fut là qu'il fit ses ouvrages philosophiques, presque tous en dialogues, selon la coutume des anciens Grecs. En voici les titres : 1.° *Questions académiques*, en 4 livres, dont une partie est perdue. Il y expose la doctrine des différentes sectes, et la détruit par des raisonnements opposés, selon la méthode de Carnéade. 2.° *Des fins du bien et du mal*, en 5 livres. Cet ouvrage est une élégante histoire des sentiments qu'ont eu les Grecs sur le bien et le mal, de leurs discussions à ce sujet, de leurs raisonnements et des difficultés qu'on peut y opposer. 3.° *Questions tusculanes*, aussi en

---

(1) Offic. l. 2., n. 4.

3 livres. Cicéron y traite du mépris de la mort, de la patience dans les douleurs, de l'adoucissement du chagrin et des divers troubles d'esprit : il y affirme qu'on ne peut trouver le bonheur qu'en recherchant la vertu pour elle-même. 4.° *De la nature des Dieux*, en 3 livres. Dans le premier, Velleïus soutient l'opinion d'Epicure, et Cotta le réfute ; dans le second, Balbus explique le sentiment des stoïciens; dans le troisième, Cotta le combat. 5.° *De la Divination*, en 2 livres. L'auteur, passant en revue les différentes manières de connaître l'avenir par l'intervention de la divinité, condamne à peu près toutes les pratiques usitées, comme vaines ou superstitieuses. 6.° *Du Destin*, un livre auquel il manque des parties notables. 7.° *Des Lois*, 3 livres : il y manque aussi quelques parties. 8.° *Des Offices*, 3 livres. Dans cet écrit adressé à Marcus, son fils, qui étudiait alors à Athènes, Cicéron traite des devoirs, d'après les principes des stoïciens: il fait un beau recueil, bien orné, des préceptes du droit naturel. Les *Traités de la Vieillesse*, *de l'Amitié*, *de la Consolation*, en un livre chacun ; le *Songe de Scipion*, les *Paradoxes*, ou réfutation de six assertions des stoïciens ; des fragments de plusieurs ouvrages qui n'existent plus ; par exemple, *Avertissement* pour l'étude de la philosophie ; *De l'Economie*, tiré de Xénophon, 3 livres ; *De la République*, 6 livres. Ce dernier ouvrage a été retrouvé par le prélat Maï, savant bibliothécaire du Vatican, maintenant cardinal.

Cicéron traduisit encore plusieurs ouvrages des philosophes grecs, et créa la langue philosophique chez les latins.

Nulle part il ne présente, dans ses ouvrages philoso-

phiques, un corps de doctrine. Toujours savant et érudit, il rapporte toutes les opinions, montre le fort et le faible des différentes sectes, et s'abstient, pour l'ordinaire, de donner son sentiment, même sur les plus importantes vérités, telles que l'existence de Dieu et son unité, la distinction de l'âme et du corps, la vie future avec sa double condition de récompenses ou de châtiments. Des auteurs ont cru devoir le ranger parmi les matérialistes, ou même parmi les athées. Cette opinion est probablement exagérée. Cependant il faut convenir qu'on ne peut guère savoir ce qu'il pense au juste; car les belles maximes qui se trouvent dans ses écrits, sont mises par lui dans la bouche de ses interlocuteurs. Rien n'atteste qu'elles soient le résultat de sa conviction.

Nous savons d'ailleurs que, suivant la méthode de la moyenne académie, réformée par Philon et Antiochus Ascalonite, cet orateur philosophe ne voyait de certitude nulle part.

En morale, il adopte de préférence les principes des stoïciens, combinés avec ceux des péripatéticiens et des platoniciens.

Sans être profonds, les ouvrages philosophiques de Cicéron sont d'un grand secours pour l'histoire de la philosophie. Toutefois, il ne faut pas s'en rapporter aveuglément à ce qui s'y trouve dit; car on a remarqué que quelquefois l'auteur altérait les sentiments des philosophes grecs, et ne présentait pas toujours les faits sous leur véritable jour.



CHAPITRE VI.

DES STOICIENS CHEZ LES ROMAINS

La philosophie du portique, avec ses dogmes positifs et sa morale sévère, paraissait plus propre que les autres à assurer le bonheur de la république. Les hommes graves, destinés aux fonctions publiques, la jugeaient plus digne d'eux. Aussi cette philosophie était elle la plus considérée à Rome. Elle y avait été introduite de bonne heure et compta, au nombre de ses sectateurs, les citoyens les plus recommandables par leurs vertus.

Panætius, maître de Scipion l'Africain et de Lælius, était stoïcien, comme nous l'avons vu : il eut des successeurs distingués, qui continuèrent son enseignement.

Cicéron parle souvent de Balbus, à qui il fait soutenir le rôle d'un stoïcien dans ses dialogues *Sur la nature de Dieux.*

Caton le jeune, arrière petit-fils de Caton le censeur, donna la préférence aux stoïciens sur toutes les autres sectes. Son caractère sérieux, son amour du bien, son horreur de la corruption le portèrent naturellement vers la rigidité des principes stoïciens : il les adopta et en fit la règle de sa conduite. Après avoir lutté vigoureusement contre l'ambi-

tion de César, par son éloquence et par les armes, il prit un parti désespéré, quand il vit que la république ne pouvait plus être sauvée. Se trouvant en ce moment à Utique, il crut devoir, pour le bien public, conseiller à ceux qui l'entouraient, même à son fils, de se soumettre à César. Ensuite ayant lu plusieurs fois le Phédon de Platon, dialogue sur l'immortalité de l'âme, il s'enfonça son épée dans le corps, et s'arracha ainsi la vie, pour ne pas voir sa patrie sous l'oppression d'un despote. Du lieu de sa mort il a été appelé Caton d'Utique.

Athénodore, de Tarse, honoré de la confiance d'Auguste et précepteur de Claude, fut un zélé défenseur de la doctrine stoïcienne : Carnatus l'enseigna publiquement à Rome, sous Néron; Musonicus Rufus et plusieurs autres l'enseignèrent pareillement.

Mais ceux qui ont fait le plus d'honneur à cette secte, chez les Romains, furent, sans contredit, Sénèque, Epictète et Antonin-le-Pieux.

Le premier, né à Cordoue, en Espagne, l'an 2 ou 3 de J.-C., fut élevé dans les principes des stoïciens et dans les abstinences des pythagoriciens. Par le conseil de son père, il entra d'abord dans la carrière du barreau et y obtint de brillants succès. Néanmoins il quitta cette profession et se livra avec ardeur à l'étude de la philosophie.

Plus tard il devint questeur; mais accusé d'adultère avec Julie, fille de Germanicus, il fut relégué par Claude dans l'île de Corse. Les deux premières années il montra un courage stoïque; ensuite il se démentit et fit des platitudes

pour obtenir sa grâce. Au bout de cinq ans, il fut rappelé par Agrippine pour être précepteur de Néron.

A cause de ses énormes richesses et de la considération dont il jouissait, ayant encouru la disgrâce de son élève, devenu empereur, au point d'être condamné à mort, il supporta cette injustice avec fermeté. Dans ses derniers moments, il parla en philosophe stoïcien et encouragea Pauline, sa femme, qui voulait mourir avec lui, à exécuter son dessein. Tous les deux se firent ouvrir les veines, et moururent en même temps.

Sénèque eut toujours une mauvaise santé, par suite, à ce qu'on croit, de ses premières abstinences : il ne mangeait que des légumes, ne buvait que de l'eau et gardait les règles d'une rigoureuse tempérance. Toujours grave et sérieux, au milieu de la cour la plus dissolue, il détestait le vice, aimait la liberté, honorait Dieu et paraissait soumis à ses décrets.

Ses ouvrages, traduits en français par La Grange, en 6 vol. in-12, sont presque tous sur la morale et dans les principes des stoïciens. On y trouve des traités sur la colère, sur la consolation, sur la providence, sur la tranquillité d'âme, sur la constance du sage, sur la brièveté de la vie, sur les bienfaits, etc.

Malgré les belles qualités et la morale sévère de ce philosophe, on lui a reproché, avec raison, des vices très-condamnables ; par exemple, sans parler de l'adultère qui lui fut imputé et qui n'est pas bien constaté, sa vile adulation de Claude, ses complaisances pour Néron, ses immenses

richesses, la magnificence de ses palais, le faste dont il était environné, et qui s'accordait mal avec l'austérité d'un stoïcien.

On pourrait placer ici Dion, surnommé Chrysostôme, à cause de son éloquence, et Euphrate, son ami : ce dernier, avancé en âge, obtint de l'empereur Adrien la permission de s'ôter la vie ; il le fit en prenant du poison. Apollonius de Thyanes, étant lié avec ces deux philosophes, les présenta et les recommanda à Vespasien. Nous avons de Dion 80 discours, dans lesquels il y a de grandes beautés, et un traité des *Devoirs des Rois*, en 4 livres. Pline le jeune avait été condisciple d'Euphrate ; il en fait un magnifique éloge dans l'une de ses lettres (1).

Epictète naquit à Hiérapolis, en Phrygie, dans le premier siècle de l'ère chrétienne. On ne connaît pas l'époque précise de sa naissance. Ses parents étaient si pauvres qu'il fût réduit à la condition d'esclave. Selon Suidas, il eut pour maître un officier de Néron, nommé Épaphrodite, par qui il fut souvent maltraité au point qu'il eut une jambe cassée et resta estropié toute sa vie.

Affranchi néanmoins par cet officier, à cause des heureuses dispositions qu'il montrait pour les sciences, il se donna tout entier à l'étude de la philosophie et vécut à Rome dans une extrême pauvreté. Ayant eu pour maître Ruffin, homme grave, instruit et sévère, il se forma, sous lui, à une morale rigide, et acquit ce ton de bienséance qui lui fit

(1) Liv. 1, lett. 10.

tant d'honneur. Des mœurs intègres, une vie pure, beaucoup d'éloignement du faste, le mépris des richesses, une simplicité admirable, des penchants nobles et généreux, une constance inébranlable, une patience à toute épreuve, un extérieur heureux, une élocution facile, firent de lui l'homme le plus accompli qu'eût jamais donné l'école de Zénon.

Tant de précieuses qualités ne le préservèrent pas néanmoins de la persécution du farouche Domitien. Chassé de Rome avec les philosophes et les savants, il supporta sa disgrâce avec grandeur d'âme. Retiré à Nicopolis, il enseigna la philosophie et édifia ses nombreux auditeurs, jeunes et vieux, par ses exemples, en même temps qu'il les instruisait par ses discours. On ne sait pas s'il mourut dans ce lieu, ou s'il revint à Rome du temps d'Adrien.

Adrien, le plus célèbre des disciples d'Epictète, ayant recueilli avec soin les principes et les discours de son maître, qui n'avait rien écrit lui-même, les consigna dans plusieurs ouvrages, connus sous les titres suivants : 1.° *De la vie et de la mort d'Epictète ;* 2.° *Discours familiers d'Epictète* (ces deux ouvrages sont perdus) ; 3.° huit livres de *Dissertations sur Epictète et sa philosophie* (il n'en reste que quatre) ; 4.° *Manuel d'Epictète.* Dans ce livre il y a, sous une forme concise, un beau tableau de la philosophie morale d'Epictète.

Marc-Aurèle, né l'an 121 de notre ère, eut pour précepteur Apollonius, de Chalcis, philosophe stoïcien. Sous lui, il étudia la philosophie stoïcienne, embrassa les prin-

cipes sévères de cette secte et mena une vie dure : ses mœurs étaient pures et sa conduite irréprochable. Ayant succédé dans le gouvernement de l'empire, à Antonin-le-Pieux qui l'avait adopté, il marcha sur ses traces et montra les vertus d'un prince accompli, autant qu'il semble possible de les trouver réunies dans un philosophe payen. Il mourut l'an 180 de J.-C.

Nous avons de lui des *Réflexions* sur sa propre vie, en 12 livres : ce sont des maximes rangées à côté les unes des autres, sans ordre ni méthode, mais d'une belle morale, excepté qu'elle n'a ni base ni sanction.

La secte stoïcienne fleurit encore sous Alexandre Sévère, au commencement du 3.e siècle. A cette époque, elle avait des chaires publiques à Alexandrie et à Athènes ; peu à peu elle s'affaiblit, déclina, puis s'évanouit tout-à-fait.



CHAPITRE VII.

DE LA SECTE DES PÉRIPATÉTICIENS CHEZ LES ROMAINS.

—

Les ouvrages d'Aristote, tirés de la bibliothèque d'Apellicon, et apportés à Rome, par Sylla, après le siége d'Athènes, furent confiés au grammairien Tyrannion et au philosophe péripatéticien Andronic, pour être rectifiés, débrouillés et mis au net : Andronic y ajouta des tables et des commentaires. Ces écrits, devenus publics, se répandirent dans le monde savant : alors la philosophie du Lycée eut comme les autres sectes, ses partisans dans Rome. On tenait à honneur de la connaître ; on l'étudiait : ceux même qui ne l'embrassaient pas dans son entier, l'estimaient sous plusieurs rapports. Cicéron en faisait un grand cas et confia son fils, à Athènes, au péripatéticien Cratippe. Crassus, César, Auguste furent également favorables à cette école.

Sosigène, d'Egypte, célèbre mathématicien et astronome, dont Jules César se servit pour réformer le calendrier ; Boëthe, de Sidon, disciple d'Andronic, mis par son condisciple Strabon au nombre des hommes les plus distingués de son temps ; Nicolas, de Damas, homme de vertu et de science, estimé, comme philosophe, d'Auguste et d'Hérode-le-Grand, auteur de bons ouvrages que nous n'avons plus ; Xénarque, maître de Strabon ; Athénée, de Séleucie, qui

enseigna la philosophie dans sa patrie, à Alexandrie et à Rome; Alexandre, d'Egée, aussi très-renommé, étaient tous péripatéticiens.

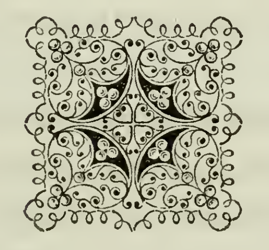
Du temps de Néron, Ammonius, l'un des maîtres de Plutarque, mêlant les idées platoniciennes et stoïciennes aux idées péripatéticiennes, fit une sorte de syncrétisme, dont l'école d'Aristote s'était préservée jusques-là. Plusieurs suivirent cette méthode; d'autres s'y opposèrent, entre autres, Alexandre d'Aphrodisée, l'un des plus célèbres commentateurs des ouvrages d'Aristote. Cet Alexandre vivait au commencement du 5.e siècle.

Plus tard on essaya encore de concilier Aristote et Platon. Thémistius, de Paphlagonie, surnommé Euphrade, à cause de sa mélodieuse éloquence, auteur de nombreux écrits sur les livres d'Aristote, peut être regardé comme le principal instrument de cette espèce de fusion. Enseignant publiquement la philosophie à Constantinople, du temps de Constantin, il eut un grand nombre de disciples, même parmi les chrétiens. Plusieurs furent très-distingués, entre autres, Libanius, gentil, et saint Grégoire de Nazianze.

Tous se sont accordés à dire du bien de la conduite morale de ce philosophe, à faire l'éloge de ses talents et de ses succès.

On peut lui adjoindre Anatolius, qui le précéda, et Simplicius, qui vint au commencement du 6.e siècle. Tous les deux ressuscitèrent la philosophie péripatéticienne, l'un à Alexandrie, et l'autre à Athènes, en y mêlant toutefois des notions platoniciennes.

Cette philosophie tomba peu à peu dans l'oubli, et n'en sortit que pour s'unir à la philosophie scolastique dont nous aurons aussi à parler.



CHAPITRE VIII.

DE LA SECTE D'ÉPICURE CHEZ LES ROMAINS.

—

Les epicuriens, devenus odieux chez les Grecs, à cause de leurs principes pernicieux et de la licence de leurs mœurs, ne se présentèrent pas chez les Romains sous un aspect favorable : on était généralement prévenu contre eux. Cicéron, qui avait eu pour maîtres deux philosophes épicuriens, parle souvent de cette secte et le fait toujours avec mépris.

Néanmoins, comme cette doctrine flattait les passions, elle eut beaucoup de partisans, surtout parmi les riches. C'est ce qu'on voit dans la vie d'Epicure et dans d'autres ouvrages que nous avons cités, p. 182.

Lucrèce, né à Rome, environ 100 ans avant J.-C., très renommé par son impiété, fit un beau poème latin, en faveur de l'absurde système des atomes. On admira ses vers, sans se mettre beaucoup en peine de soutenir sa théorie métaphysique : mais on en tira les conséquences pratiques; on brisa tout frein religieux et on se livra aux plaisirs grossiers sans aucune retenue. Pomponius Atticus, condisciple et ami de Cicéron, Crassus, ennemi de César, Velleius Paterculus, auteur spirituel, et beaucoup d'autres personnages qui jouent

un grand rôle dans l'histoire, vivaient en épicuriens et ne rougissaient point de passer pour tels.

Bientôt cette doctrine licencieuse eut ses chaires publiques en différents lieux. Trouvant des cœurs disposés à la goûter, elle pénétra dans toutes les classes de la société, et y produisit cette dépravation universelle qui précipita l'empire dans un abîme de maux. Dieu, l'âme, la vie future, les opinions des pythagoriciens et des platoniciens, les dogmes du christianisme naissant, les pratiques religieuses, tout cela fut dédaigné, méprisé par ces hommes perdus de débauche. Aucun cependant ne cherchait, par des écrits qui soient venus jusqu'à nous, à soutenir la doctrine d'Epicure; tous se contentaient de jouir paisiblement des douceurs d'une morale qui les flattait.

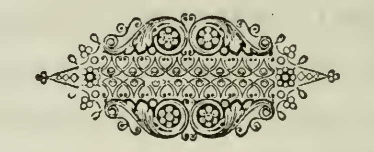
Plusieurs néanmoins ont montré, par des ouvrages d'un autre genre, qu'ils étaient capables d'écrire : nous pouvons citer les suivants.

1.° Celse, au 2.e siècle, ennemi acharné du christianisme, écrivit en même temps contre les Juifs et contre les chrétiens. Origène l'a solidement réfuté et nous a conservé ce qu'il y avait de plus important dans le principal ouvrage de ce philosophe, intitulé *Discours véritable.*

2.° Pline l'ancien, né sous Tibère, a été célèbre par son assiduité au travail, par sa vaste érudition, par le nombre de ses ouvrages et surtout par son *Histoire naturelle*, en 37 livres. Epicurien en théorie et en pratique, il ne reconnaissait point de Dieu, ou le confondant avec la nature, il ne savait qu'en dire. Quant à la providence, il s'en moquait.

3.° Lucien, né à Samosate, du temps de Trajan, a plaisanté avec esprit, dans ses *Dialogues,* les philosophes et leurs doctrines, la religion et ses pratiques. On peut, sans témérité, le ranger parmi les épicuriens; il en avait le ton et les manières. D'ailleurs, en mettant les philosophes en scène, tour à tour, il montre sensiblement sa prédilection pour Epicure, se déclare son protecteur, admire Celse, etc.

4.° Plusieurs mettent au nombre des épicuriens de ce temps-là Diogène Laërce, à qui nous devons la *Vie et les Dits mémorables des philosophes*, en 10 livres. Cet ouvrage, important pour l'histoire de la philosophie, est écrit sans ordre, dans un mauvais style, et un juste discernement n'a pas toujours présidé à sa rédaction.



CHAPITRE IX.

DE LA SECTE DES CYNIQUES CHEZ LES ROMAINS.

Les cyniques, comme nous l'avons vu, n'avaient point de système spéculatif qui leur fut propre. Stoïciens en principes, ils différaient des philosophes de cette secte par l'austérité apparente de leur vie, par la singularité de leur extérieur, et surtout par la liberté qu'ils se donnaient de censurer tout le monde, sans distinction de rang ni de qualité. Sous la domination des Romains, à Rome même, ils conservèrent ces singulières affectations, qui s'accordaient mal avec leur vie privée : car on leur reprochait généralement une conduite ignoble et des vices honteux. Comment souffrir de tels désordres dans des censeurs incommodes? Aussi la haine et le mépris public furent-ils le partage de tous ceux qui étaient signalés pour être des cyniques.

Les plus renommés entre eux furent Musonius le babylonien, qui s'étant permis de critiquer Néron, fut condamné, en punition de son audace, à la prison, puis à l'exil; Démétrius, qui, exilé par Néron et Vespasien, fut rappelé par Titus et chassé de nouveau sous Domitien; Ænomaüs, qui chercha moins à imiter les cyniques qu'à les défendre par ses écrits; Démonax, attaché à Socrate, par principes, et imitant Diogène par sa conduite; Crescens, au milieu du

2.e siècle, infâme par ses débauches et calomniateur atroce des chrétiens; Pérégrin, sous Marc-Aurèle, homme décrié par les anciens, surtout par Lucien, comme profondément corrompu. Cependant il affectait de la régularité et un extérieur sévère; il se fit chrétien, souffrit la persécution, abjura la foi et parcourut le monde en vrai cynique. Après mille extravagances, il publia qu'il se ferait brûler publiquement à la prochaine solennité des jeux olympiques : il exécuta son dessein, au milieu d'un grand concours de peuple, l'an 165 de notre ère (1).

(1) Fleury, l. 3. n. 46.



CHAPITRE X.

DES SCEPTIQUES CHEZ LES ROMAINS.

—

De toutes les sectes philosophiques importées de la Grèce, la sceptique est celle qui a eu le moins de succès chez les Romains : le discrédit dans lequel elle était tombée, par suite de ses absurdités, la faisait repousser de toutes parts. La moyenne académie, réformée par Philon et Antiochus l'Ascalonite, plus modérée dans ses doutes, entraîna ceux qui ne voulaient pas être trop affirmatifs, et absorba le scepticisme proprement dit.

Cependant Ænésidème, de Gnosse, en Crète, contemporain de Cicéron, renouvela le pyrrhonisme dans sa plus grande étendue. De huit livres qu'il écrivit pour le soutenir, il ne reste plus qu'un extrait qui se trouve dans Photius.

Ænésidème eut plusieurs successeurs assez obscurs; tous étaient médecins.

Le plus célèbre sceptique de ce temps-là fut Sextus, médecin d'Alexandrie, surnommé *Empiricus*, parce qu'en médecine il avait adopté l'empirisme. Il vivait à la fin du 2.e et au commencement du 3.e siècles. Nous n'avons rien de positif sur sa patrie, sa naissance, sa vie et sa mort : nous ne pouvons donc guère le juger que par ses écrits. Or ses ouvrages, traduits du grec, sont, 1.º les *Hypotyposes*,

en 3 livres, dans lesquels il fait l'application des principes pyrrhoniens aux doctrines des autres philosophes. 2.° *Contre les mathématiciens*, 11 livres. Dans cet ouvrage, Sextus attaque tous les dogmatistes, les uns après les autres, fait profession de ne rien croire sur aucun point, et paraît douter de son doute même.

Plusieurs Romains distingués, du temps d'Auguste et après Auguste, étudiaient les différentes doctrines philosophiques et ne s'attachaient positivement à aucune; par exemple, Virgile était dans ce cas : cependant il semblait pencher pour l'académie ; Horace parlait et vivait en épicurien, sans néanmoins faire profession de cette secte; Ovide décrit les théogonies des Grecs et, par son dogme de la métempsycose, paraît s'approcher des platoniciens ; Manilius, Lucain, Perse, inclinent vers les stoïciens; Tite-Live ne tient à aucun système; Tacite et Strabon avancent des maximes tantôt stoïciennes, tantôt péripatéticiennes, et quelquefois épicuriennes; Mécène protégeait les philosophes des diverses sectes, comme les littérateurs de toutes les opinions.

En fait de doctrines morales et vraiment philosophiques, il régnait une incroyable anarchie : cette anarchie ne pouvait manquer d'aboutir au pyrrhonisme spéculatif, et à l'épicuréisme pratique. Tel était effectivement le dégoûtant spectacle que présentait la société romaine à la fin de la république et sous l'empire.

CHAPITRE XI.

DES PLATONICIENS SOUS LES ROMAINS.

Les bons esprits ne pouvant être satisfaits d'un tel désordre intellectuel, méprisèrent l'épicuréisme et repoussèrent le pyrrhonisme; mais en même temps ils regardèrent la moyenne académie comme insuffisante, à cause de ses incertitudes. Ils sentaient la nécessité de doctrines fermes, élevées, religieuses, morales, qui prêtassent davantage à l'inspiration de l'âme et aux mouvements de l'éloquence. Se reportant vers l'ancienne académie, ressuscitée par Antiochus, d'Ascalonie, ils s'attachèrent de nouveau à Platon et se firent gloire de porter son nom. Toutefois ils mêlaient à sa doctrine les points essentiels du système de Pythagore.

Les principaux auteurs de ce platonisme réformé sont les suivants :

1.° Thrasylle, qui vivait sous Auguste et sous Tibère. Mathématicien, astronome, musicien et grand amateur de Platon, il travailla sur les dialogues de cet illustre philosophe et les distribua dans un nouvel ordre. Contre la pratique des anciens platoniciens, il se livra à l'astrologie judiciaire.

2.° Alcinoüs, au 2.e siècle, connu par son *Introduction*

à la doctrine de Platon; ce livre a été traduit en latin et nous est parvenu.

3.° Théon, de Smyrne, vers le même temps, est auteur d'un ouvrage entrepris pour faciliter la lecture de Platon. Les deux premières parties de cet ouvrage ont été traduites en latin, sous le titre *d'Exposition des choses utiles aux mathématiciens pour lire Platon.*

4.° Favorin, d'Arles. Ce philosophe enseigna publiquement à Athènes, puis à Rome, sous l'empereur Adrien, avec lequel il eut plusieurs discussions; il le contredit sans encourir sa disgrâce. Trois choses l'étonnaient : la première qu'étant Gaulois, il parlât si bien grec; la seconde, qu'étant eunuque, on l'accusât d'adultère; et la troisième, que n'étant pas toujours d'accord avec l'empereur, il vécût néanmoins.

5.° Taurus, de Béryte, enseigna aussi à Athènes, avec grand succès, et eut, parmi ses disciples, Aulu-Gelle, auteur latin, à qui nous devons les *Nuits attiques*, en 20 livres. Taurus fit sur la doctrine de Platon plusieurs bons ouvrages qui sont perdus. Il s'opposa fortement au syncrétisme par lequel on accordait ce philosophe avec Aristote et Zénon.

6.° Apulée, né à Madaure, en Afrique, sous l'empereur Adrien, étudia à Carthage, à Athènes, à Rome, se distingua par un grand nombre d'ouvrages, soit en grec, soit en latin, et par son attachement à la philosophie platonicienne. Ses écrits, dont il ne reste que la moindre partie, sont du temps d'Antonin-le-Pieux.

7.° Atticus, sous Marc-Aurèle, s'efforça de montrer la

différence qui existe entre Platon et Aristote. Pour cela, il fit des ouvrages bien écrits, dont Eusèbe a conservé quelques fragments. De son temps il jouissait d'une haute estime parmi les philosophes platoniciens.

8.° On doit mettre au nombre des plus illustres platoniciens de ce temps-là Numénius, d'Apamée, appelé par Origène le prince de la secte, et Maxime de Tyr, très-renommé pour son éloquence.

9.° Plutarque, né à Chéronée, en Béotie, sous Trajan, ou un peu auparavant, fut admirateur de Platon et partisan de sa doctrine. Les traités de morale qu'il a faits et plus encore ses vies des hommes illustres qu'il compare philosophiquement les uns aux autres, l'ont rendu célèbre. Néanmoins il est plutôt regardé comme historien de la philosophie que comme philosophe.

10.° Le fameux médecin Galien, né à Pergame, vers l'an 130 de J.-C., peut encore être rangé parmi les platoniciens de cette époque. Ayant étudié toutes les sectes, il prenait des unes et des autres, surtout de Platon et d'Aristote, ce qui lui convenait, sans se laisser asservir par aucune autorité. Malgré l'estime qu'il faisait de Platon, il le réfute sérieusement sur la distinction des trois parties de l'âme et sur les différentes demeures qui étaient assignées à chacune de ces parties dans le corps : il soutient que le principe pensant est unique, et que les organes lui servent seulement d'instruments dans ses fonctions. Admettant pour base de toute connaissance certaine les sens et l'évidence, il veut qu'on suive la méthode analytique ou la méthode synthéti-

que, selon les circonstances. Ces deux méthodes, d'après lui, sont également bonnes et conduisent à la vérité. Toutefois il recommande de ne point juger précipitamment sur des similitudes imparfaites, parce que cette précipitation est la source de presque toutes les erreurs.

Un médecin, fidèle à cette méthode, doit, selon Galien, être amené par la considération des merveilleux arrangements du corps humain, à reconnaître l'auteur de toutes choses et sa providence universelle.

L'objet spécial des études auxquelles se livra ce philosophe fut l'art de guérir. Par son application, par ses observations et son expérience, il rendit à la médecine des services éminents. Après s'être formé à Alexandrie, principal séjour de la science, il exerça à Rome, et fut médecin de Marc-Aurèle. Ses succès furent si grands qu'on l'accusa d'user de sortilége pour guérir les malades.

Il écrivit en grec et composa un grand nombre d'ouvrages dont une partie est perdue : le reste a été recueilli et traduit en latin. Parmi les nombreuses éditions qu'on a faites, en différents formats, il y en a une en grec et en latin, contenant aussi les œuvres d'Hippocrate, en 13 vol. in-fol.



CHAPITRE XII.

DE LA PHILOSOPHIE ÉCLECTIQUE OU SYNCRÉTIQUE A ROME ET A ALEXANDRIE.

Les sectes dogmatistes se soutenaient difficilement contre les attaques multipliées des sceptiques et contre les exigences de la moyenne académie. La division qui régnait entre elles fournissait à leurs adversaires des armes puissantes dont ceux-ci profitaient largement. Les dogmatistes le voyaient et en gémissaient. Tous leurs efforts tendaient à trouver un remède qui pût être opposé, avec espoir de succès, à ce vice radical. Déjà on avait voulu, en Égypte, sous les Ptolémées, réunir toutes les doctrines positives par une sorte de fusion qu'on appelait syncrétisme.

Vers la fin du 2.e et le commencement du 3.e siècle, on essaya de nouveau d'opérer cette fusion dont on sentait vivement la nécessité. Dans ce but on élagua ce qui, dans les diverses écoles, paraissait le moins important, et on prit ce qui était commun entre elles, et ce qui semblait le plus aisé à soutenir. Cette opération intellectuelle fut appelée éclectisme, ou choix, et syncrétisme, ou réunion parce qu'elle avait pour objet de faire un choix dans chaque école et de les réunir toutes en un seul corps. Les éclectiques

exceptaient néanmoins les épicuriens et ne montrèrent jamais pour eux que du mépris. Obligés de lutter chaque jour contre les chrétiens, qui leur opposaient la sublimité de leur morale et la sainteté de leur vie, ils étaient contraints de s'observer pour ne donner prise sur eux ni par des principes pernicieux, ni par une conduite licencieuse. Cette crainte contribua beaucoup à leur faire adopter un système de perfectionnement qui est connu sous le nom de *Néoplatonisme.* Cette dénomination est venue de ce que, dans cet amalgame de toutes les écoles philosophiques, on mettait celle de Platon au premier rang, et on adoptait le fond de ses principes.

1.° Potamon qui, selon l'opinion la plus probable, vivait à la fin du 2.e et au commencement du 3.e siècles, est regardé comme le fondateur de l'éclectisme. D'après ce qu'en dit Diogène Laërce, il admettait les idées claires ou l'évidence comme le *criterium* de la vérité, reconnaissait deux principes des choses, la matière inerte et une cause active, rejetait les idées substantielles de Platon et les formes corporelles d'Aristote. Il faisait consister la fin de l'homme dans une vie vertueuse, sans exclure les biens extérieurs et les satisfactions sensuelles avouées par la raison. On voit qu'il voulait concilier ensemble Platon, Aristote et Zénon.

2.° Ammonius, d'Alexandrie, surnommé Saccas, parce qu'il avait d'abord été portefaix, fut élevé dans les principes chrétiens. Mêlant aux idées du christianisme et aux traditions religieuses de l'Orient, qu'il avait étudiées, ce qu'il trouva de mieux, à son jugement, dans les divers systèmes de

philosophie dogmatiste, il se fit une religion mixte et une philosophie à lui. Dans cette philosophie singulière, il retenait les principaux dogmes des sectes positives, sur la théogonie des anciens, sur la formation et les vicissitudes du monde, sur l'âme universelle, sur l'origine du mal, etc.

Il n'écrivit rien ; mais ayant tenu une école publique à Alexandrie, il compta parmi ses disciples des hommes distingués, tels qu'Origène et Plotin.

Outre la doctrine qu'il enseignait publiquement, il en avait une mystérieuse, qu'il ne communiquait qu'à des hommes éprouvés et jugés dignes, par lui, d'être admis à cette initiation.

3.° Longin, né vers le commencement du 3.e siècle, étudia la grammaire, l'art oratoire, la philosophie à Athènes, à Alexandrie et à Rome. Ayant parcouru les diverses écoles et entendu les hommes les plus célèbres, il devint lui-même fort distingué par son instruction, par son éloquence, par sa critique sage et exacte. Son érudition, dans la littérature ancienne et dans l'histoire, était si grande qu'il passait pour être une bibliothèque vivante.

Parmi ses nombreux disciples il eut un certain Malchus qu'il surnomma Porphyre, et Zénobie, reine de Palmyre, à qui il enseigna les lettres grecques.

Condamné à mort, par l'empereur Aurélien, comme ayant donné à Zénobie des avis contraires aux intérêts de l'empire, Longin montra, dans ses derniers moments, le courage d'un philosophe digne de ce nom.

Nous avons, de cet illustre auteur, une partie seulement

de son traité *sur le Sublime;* cette portion nous fait vivement regretter la perte de ses autres écrits.

4.° Hérennius et Origène, aussi disciples d'Ammonius, demeurèrent fidèles à son école : toutefois, violant le secret qu'ils avaient promis, ils révélèrent au public, dans leurs écrits, ce qu'ils avaient appris de leur maître, sans examiner si ce qu'ils disaient tenait à la doctrine publique ou à la doctrine secrète.

Origène, dont il est parlé ici, est tout différent du célèbre chrétien de ce nom, dont nous parlerons plus tard.

5.° Plotin, né à Lycopolis, en Egypte, l'an 205 de notre ère, est le philosophe le plus renommé de cette époque. Ayant entendu tous les maîtres qui enseignaient à Alexandrie, il ne trouva qu'Ammonius qui lui parût digne d'attention. Il s'attacha donc à son école et en fit la gloire. Dans le but de s'instruire plus à fond, il voyagea en Perse et dans l'Inde, où il vit, consulta, entendit les mages et les gymnosophistes : il vint à Rome à l'âge de 40 ans. Brûlant du désir de communiquer la sagesse qu'il avait acquise dans ses savants voyages, il ouvrit une école et commença à enseigner, non publiquement, à cause du secret qu'il avait promis à Ammonius, et aussi dans la crainte de s'exposer aux disputes des autres écoles, mais familièrement, en conversant avec ses amis et avec ceux sur la discrétion desquels il croyait pouvoir compter.

Hérennius et Origène ayant, contre leurs engagements, fait connaître la doctrine secrète d'Ammonius, Plotin se crut dégagé lui-même de la promesse qu'il avait faite. Il ne se fit donc pas scrupule de dire hautement, avec prudence

toutefois, ce qu'il savait, ne mettant plus de distinction entre la doctrine publique et la doctrine secrète. Pendant dix ans il n'écrivit point : il parlait amicalement à ses disciples, les écoutait, leur répondait, les excitait à l'interroger et satisfaisait à leurs difficultés. Ces colloques finirent par engendrer de la confusion. Pour y remédier, il se décida à écrire et composa un grand nombre d'ouvrages obscurs, incorrects, mal écrits, souvent inintelligibles, à cause de l'enthousiasme méthaphysique dont ils sont remplis. L'auteur chargea Porphyre, l'un de ses amis, de les revoir et de les corriger, même de son vivant. Ces ouvrages sont en 54 livres, divisés en six *Ennéades* ou neuvaines. Tous ont été traduits du grec en latin, vers la fin du 15.ᵉ siècle, par Marsile Ficin, 1 vol. in-fol.

Plotin s'acquit une brillante réputation et eut beaucoup de disciples. Parmi eux il se trouva des hommes distingués.

Tenant aux principes de Pythagore sur la transmigration des âmes, il était persuadé, comme cet ancien philosophe, que les âmes sont attachées aux corps en punition de fautes antérieures, et qu'elles peuvent mériter, par une bonne conduite, d'être affranchies de ces liens honteux. Humilié d'avoir un corps grossier et infirme, il le méprisait et souhaitait sa dissolution : il menait une vie sobre et même austère, ne voulait user d'aucun remède et disait : *Je fais ce que je peux pour ramener ce qu'il y a de divin en moi à ce qu'il y a de divin dans l'univers.*

Jamais on ne put savoir de lui le lieu de sa naissance, ni le nom de ses parents, ni leurs qualités.

Comme Socrate, il prétendait être toujours accompagné d'un génie supérieur, avec lequel il était familier : ce génie n'était rien moins qu'un dieu céleste. Aussi Plotin répondit-il à un de ses disciples, qui lui proposait d'assister à une cérémonie religieuse : *C'est aux dieux de venir à moi, et non à moi d'aller à eux.* A la 60.e année de son âge, il mourut exténué par ses pratiques rigoureuses et par la singularité de sa vie. On l'a regardé comme philosophe d'Alexandrie, quoiqu'il n'y ait jamais enseigné, parce qu'il y avait étudié, en avait retenu la langue et les doctrines.

6.° Amélius, de Toscane, disciple du stoïcien Lysimaque, puis de Plotin, pendant 24 ans, se pénétra des doctrines de ce dernier, et les posséda si parfaitement qu'il fût souvent chargé par lui de répondre de sa part aux arguments que lui faisaient ses disciples. Amélius fit plus de cent traités, dont aucun n'est parvenu jusqu'à nous.

7.° Porphyre, né à Tyr, l'an 233 de J-C., étudia sous Longin, à Athènes, ensuite à Rome, sous Plotin. Il surpassa de beaucoup ce dernier en science et en habileté. Retiré en Sicile, il y composa la plus grande partie de ses nombreux ouvrages, surtout ceux qu'il dirigea avec tant de violence contre le christianisme, dont il se déclara l'ennemi juré. Ces ouvrages ont péri ; il ne nous en reste que des fragments conservés par les pères de l'Eglise, qui se firent un devoir de réfuter ce dangereux écrivain. Sa vie de Plotin nous est parvenue et est pleine d'intérêt, quoique fabuleuse en plusieurs points.

Dans sa conduite, Porphyre suivait les règles d'abstinence

et de mortification établies par Pythagore, et adoptées par les nouveaux platoniciens.

Il épousa la veuve d'un de ses amis, qui avait cinq enfants, afin d'être plus en état de leur faire du bien. Sur la fin du règne de Dioclétien, vers le commencement du 4.e siècle, il mourut et laissa une mémoire en exécration parmi les chrétiens.

8.° Jamblique, né à Chalcide, en Cœlésyrie, fut disciple d'Anatole et ensuite de Porphyre. Inférieur à ce dernier dans l'art d'arranger les mots et dans la facilité à s'exprimer, il ne le fut pas dans la haine implacable qu'il avait vouée au christianisme. Comme Porphyre, il employait, pour combattre cette religion sublime, la perfidie, les impostures et les calomnies de toute espèce. Les pratiques pythagoriciennes, auxquelles il se soumit, lui attirèrent une grande réputation parmi le peuple : il passa même pour avoir un commerce fréquent avec les esprits célestes, et pour jouir, par eux, du don de faire des miracles.

Dans une vie de Pythagore qu'il a composée, il dépeint cet ancien sage comme un saint, comme un thaumaturge, et ne craint pas de l'opposer à J.-C.

Les autres ouvrages, dont il est auteur, sont sur la philosophie, sur les mathématiques, sur les mystères égyptiens, chaldéens et assyriens. Presque tous ont été conservés et sont d'une grande utilité pour l'histoire de la philosophie. Depuis longtemps on les a traduits du grec en latin.

Après la mort de Jamblique, arrivée vers l'an 323, la

philosophie païenne se trouva dans une position critique. Constantin ayant embrassé le christianisme, beaucoup de personnes de distinction suivirent son exemple; les chrétiens, déjà très-nombreux, acquirent une grande influence. Les philosophes d'Alexandrie ne se voyant plus soutenus par les empereurs, et sentant la faiblesse de leur cause en regard des doctrines chrétiennes, perdirent courage; ils se turent ou n'enseignèrent plus que secrètement. La plupart se dispersèrent de côté et d'autre.

Plusieurs cependant jetèrent encore quelque éclat. On peut nommer, entre autres, Æsidius, disciple de Jamblique, originaire de Cappadoce, où il se retira et fonda une école, après la mort de son maître; Eustathe, Sosipatra, sa femme et Antonin, son fils; Maxime, d'Ephèse, maître de Julien l'Apostat; Priscus, Chrysanthius, etc. Tous prétendirent avoir la vertu de faire des prodiges et se montrèrent en vrais illuminés.

9.° Julien, surnommé l'Apostat, fils de Jules Constance, frère du grand Constantin, naquit à Constantinople en 331. Sa première éducation fut chrétienne, et on le fit entrer dans le clergé de Césarée en Cappadoce.

Constance, en l'envoyant à Nicomédie, avait défendu qu'il eût aucune communication avec Libanius, célèbre sophiste payen, qui enseignait dans cette ville. Ceux à qui ce jeune prince était confié, remarquant en lui des talents extraordinaires, et un désir insatiable d'apprendre, sollicitèrent de l'empereur la permission qu'il étudiât l'éloquence et la philosophie. Cette permission ayant été accordée, Julien

fréquenta les écoles des philosophes payens et apprit d'eux la magie, pour laquelle il avait un penchant prononcé. Maxime, l'un de ses maîtres, fut pour lui un flatteur qui le poussa au vice, en excitant son ambition, au lieu de le former à la vertu.

Julien étant allé continuer ses études à Athènes, y fit admirer sa capacité et voulut être initié aux mystères d'Eleusis, espérant y trouver de nouveaux moyens d'opérer des œuvres magiques.

Devenu empereur, il s'entoura d'une multitude de philosophes, de ceux surtout qui étaient renommés par leur habileté dans la théurgie. Livré sans retenue aux pratiques superstitieuses, il entreprit de relever l'école d'Alexandrie et de rétablir le culte des idoles. Pour cela, il persécuta la religion chrétienne, à outrance, comme tout le monde sait.

10.° Eunape, de Sardes, dans le 4.ᵉ siècle, est auteur d'une vie des philosophes de son temps. Cet ouvrage, quoique mal écrit et dénotant un enthousiaste dans son auteur, est néanmoins d'une grande ressource pour l'histoire de la philosophie éclectique. Eunape a déchiré Constantin et loué Julien avec excès, mais il ne faut pas oublier qu'il était payen et platonicien outré.

11.° Hiéroclès, dont on ignore l'origine, eut une école florissante à Alexandrie, au commencement du 5.ᵉ siècle. L'aisance avec laquelle il parlait était si remarquable, qu'on croyait voir revivre en lui ce Platon dont il se montrait un si éloquent interprète. Selon lui, le monde visible et invisible était sorti du néant par la toute-puissance du créateur.

Ce philosophe avait composé, sur la providence et le destin, des traités estimés, dont Photius nous a transmis des extraits. Amalgamant ensemble les doctrines de Platon et d'Aristote, et les dogmes du christianisme, il fit un composé monstrueux qui ne pouvait guère porter le nom de système philosophique.

Eunape et Hiéroclès furent les derniers philosophes un peu notables qui soutinrent le syncrétisme d'Alexandrie.



CHAPITRE XIII.

DE LA PHILOSOPHIE ÉCLECTIQUE OU SYNCRÉTIQUE A ATHÈNES.

Adrien et Marc-Aurèle avaient fondé à Athènes des chaires publiques, où toutes les écoles de philosophie étaient représentées par des maîtres qui faisaient profession d'enseigner les doctrines propres à chacune. Ces écoles conservèrent, pendant quelque temps, leurs caractères distinctifs; mais le syncrétisme, qui avait prévalu à Alexandrie, s'y glissa aussi par les mêmes causes. Bientôt il y fut enseigné publiquement, sous le nom de nouveau platonisme.

1.° Plutarque, fils de Nestorius, né à Athènes, l'an 350, n'apprit pas seulement l'éclectisme d'Ammonius, mais il apprit également de Plotin, de Porphyre et de Jamblique, la théurgie, dans laquelle il excella. Les écrits qu'il avait faits sur Platon et Aristote sont perdus.

2.° Syrianus, d'Alexandrie, disciple et successeur du précédent, étendit encore le syncrétisme, en unissant, aux autres philosophes, Orphée et Homère. La célébrité qu'il acquit à Athènes, par ses leçons publiques, lui amena beaucoup de disciples. Dans plusieurs ouvrages qu'il composa et qui sont tous perdus, à l'exception d'un commentaire sur quelques parties de la métaphysique d'Aristote qu'on lui

attribue, il traita de la *République de Platon,* de la *Théologie d'Orphée*, des *Dieux d'Homère*, de *l'Accord entre Orphée, Pythagore et Platon.*

3.° Proclus, né en Lycie ou à Byzance, en 412, étudia à Alexandrie, puis à Rome, enfin à Athènes, sous Syrianus, où il fit de grands progrès. Revenu à Alexandrie, il se livra exclusivement à l'étude de la philosophie, sous Olympiodore, dont il répétait les leçons à ses condisciples. Par le désir de s'instruire encore davantage, il alla une seconde fois à Athènes et continua d'y étudier avec ardeur. Il vivait frugalement et gardait l'abstinence de la viande, selon la coutume des pythagorico-platoniciens de ce temps-là. Les fruits qu'il recueillit de ses veilles et de son application furent si abondants, qu'à 25 ans il fit un commentaire, plein d'érudition, sur le Timée de Platon. Mais il ne fit pas de moindres progrès dans les superstitions théurgiques, qu'alors on ne séparait point de la philosophie.

Désigné par Syrianus pour lui succéder dans l'école platonicienne d'Athènes, il prit possession de cet emploi après la mort de son maître, et jouit des riches avantages qui y étaient attachés.

Personne n'avait encore poussé aussi loin que lui l'art de concilier ou plutôt de confondre les doctrines physiques, intellectuelles, morales et religieuses de toutes les écoles, de tous les pays et de tous les temps : nul autre n'a été aussi plus adonné que lui aux pratiques superstitieuses, inventées par les nouveaux platoniciens.

Il soutint l'éternité du monde par de nouveaux arguments,

ou en développant davantage les raisons qu'avaient données avant lui les philosophes de sa secte. Les chrétiens, et notamment Philopon, l'un des apologistes de la religion chrétienne, le combattirent fortement.

Proclus mourut en 485 et fut honoré, après sa mort, presque comme un dieu.

Ses nombreux écrits, tous obscurs et mal digérés, ont péri en grande partie. Toutefois, ce qui nous en reste ne laisse pas d'être précieux pour faire connaître la science philosophique de cette époque.

4.° Marinus, le plus notable de ses disciples, et celui qui lui était le plus cher, lui succéda dans la chaire philosophique, à Athènes.

La vie de son maître, qu'il composa sous forme de panégyrique et en style empoulé, est remplie de fables.

5.° A Marinus succédèrent, dans l'école d'Athènes et dans l'enseignement néoplatonicien de Proclus, deux hommes distingués, Isidore, de Gaze, et Damascius. Isidore avait peu d'instruction, mais il était très-zélé. Ennuyé de l'enseignement, il quitta sa chaire et la laissa vacante.

Damascius, élève de l'école d'Alexandrie, se trouvant à Athènes, y monta de lui-même et l'occupa dignement.

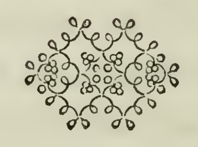
Nous avons de ce dernier des fragments d'un grand ouvrage sur Platon, et la vie des philosophes de son époque, spécialement d'Isidore, son prédécesseur. Aux faits intéressants qu'il raconte, il mêle des anecdotes fabuleuses et de véritables puérilités.

On peut adjoindre à ces philosophes la célèbre Hypatie,

fille de Théon d'Alexandrie. Hypatie étudia la philosophie à Athènes, et l'enseigna publiquement à Alexandrie avec un grand éclat. Elle fut considérée et respectée pour sa modestie, composa de nombreux ouvrages et eut une fin déplorable : le peuple la massacra dans une émeute.

Justinien ayant supprimé les chaires publiques d'Athènes et d'Alexandrie, les philosophes qui les occupaient se dispersèrent : plusieurs allèrent vers Chosroès, en Perse.

A partir de ce moment, la philosophie payenne fut anéantie.



CHAPITRE XIV.

SUBSTANCE DE LA DOCTRINE DES ÉCOLES ÉCLECTIQUES.

Il ne sera pas inutile d'exposer, en peu de mots, les points capitaux de la doctrine de ces nouveaux platoniciens, dont nous venons de tracer l'histoire abrégée.

Dialectique. Leurs principes de dialectique étaient tirés de Pythagore, d'Aristote et de ses nombreux commentateurs, sur lesquels Plotin avait encore enchéri. Ils consistaient dans une série interminable de notions, de distinctions, de définitions, sur l'être en général, ses genres, ses espèces, sur l'unité et le multiple, sur la substance et ses modifications, sur l'intelligible et le sensible, sur le mouvement et le repos et sur mille autres subtilités. Ces abstractions servaient de base au raisonnement et fournissaient les règles de toute certitude.

Métaphysique. 1.° Les éclectiques reconnaissaient un premier principe de toutes choses, un Dieu *primòprimus*, père de lui-même, engendré de lui-même, unique, simple, indivisible, éternel, source de ce qui existe, infini, souverainement bon, beau, aimable, libre, quoique son action ne différât pas de son essence.

2.° Voulant concilier ensemble les notions chrétiennes, sur les trois personnes divines, et l'espèce de trinité que

Platon semblait reconnaître en Dieu, Plotin raisonne à perte de vue pour établir que, dans le premier principe, il y a trois hypostases, l'unité primitive, l'intelligence et l'âme; c'est-à-dire celui qui engendre par sa nature, celui qui est engendré de toute éternité, et l'âme divine, complément de ces générations. Ces trois principes forment une hiérarchie; le premier est plus parfait que le second; le second plus parfait que le troisième : tous les trois néanmoins sont co-existants et éternels.

Le premier, unité absolue, n'est point une chose, mais le principe de toutes choses, la perfection absolue, ce qui, en soi, est simple et ne peut être conçu par notre entendement : il n'a ni quantité, ni qualité, ni raison, ni âme; il n'est ni en mouvement, ni en repos, ni dans l'espace, ni dans le temps. C'est l'être pur, sans aucun accident. Cet être n'a pas l'intelligence; mais de lui dérive l'intelligence absolue, et de l'intelligence émane, à son tour, l'âme, l'âme divine ou l'âme qui anime le monde.

3.° Il existe un monde intelligible, composé de l'essence des êtres, varié par ses formes et contenu dans son principe, c'est-à-dire dans l'intelligence divine. Le monde sensible n'est que l'expression de ce monde intelligible, dans lequel sont les types de tous les êtres réels. Dès qu'il y a entendement, il y a multiplicité; car entendement et intelligible ne sont point la même chose. Les objets des sens sont les choses mêmes matériellement existantes, et non leur représentation : pareillement les objets de l'entendement sont les choses réelles dans l'ordre métaphysique, et non leurs

images. Le sentiment diffère de l'entendement comme les objets sensibles diffèrent des objets intelligibles.

Dans le monde intellectuel, objet du seul entendement, sont aussi des dieux intelligibles, archétypes des dieux réellement existants, c'est-à-dire, du soleil, de la lune, des étoiles, etc.

4.° L'âme divine pénètre la matière en tout sens, agit sur elle et lui imprime les diverses formes qui la constituent en substances individuelles : ainsi tous les êtres émanent de la suprême unité, par l'intelligence divine, qui en contient éternellement la plénitude dans ses idées prototypes.

Rien de plus obscur que les assertions de Plotin et de Proclus sur les dieux intelligibles, sur la manière dont ces dieux passaient à l'état réel, sur leurs qualités, sur leur pouvoir, sur leurs fonctions.

5.° Selon les anciens platoniciens, Dieu lui-même était l'âme du monde : selon les nouveaux, ce n'est pas Dieu ni même l'âme divine, mais une image de cette âme divine qui, répandue dans les diverses parties du monde, leur donne le mouvement et la vie. Dans cette âme, produit de l'âme divine, sont les raisons séminales des êtres : ces raisons séminales émanent de l'intelligence divine, deviennent efficaces et produisent la réalité. Il y a donc deux âmes universelles, une divine et l'autre mondaine : toutes les deux concourent à produire le monde sensible, conformément au monde intelligible.

6.° Les âmes humaines font partie du monde intellectuel : elles existent dans l'intelligence divine, dont elles sont des

émanations intellectuelles. Ces âmes ayant conçu de l'affection pour les choses inférieures, ont été envoyées dans des corps matériels et liées étroitement avec eux. De-là, c'est-à-dire de l'union de l'esprit à la matière, l'origine du mal; de-là aussi la haîne que les philosophes de cette école portaient à leurs corps, les regardant comme une prison, dans laquelle l'âme était indignement enfermée; de-là pareillement le vœu qu'ils manifestaient de voir bientôt cette prison brisée et renversée.

Toutefois, ces mêmes philosophes enseignaient que les âmes ne sont ni corporelles, ni composées d'éléments corporels, ni divisibles, ni périssables; qu'à proprement parler, elles ne sont point dans les corps, mais unies aux corps, et que chacune est présente en même temps à toutes les parties de son corps; qu'à la mort, elles retournent à leur principe, ou vont habiter les corps célestes, pour y être heureuses et y devenir des dieux, si elles l'ont mérité par leur conduite; que, dans le cas contraire, elles vont animer d'autres corps terrestres, d'hommes, de bêtes ou de plantes, selon que la partie raisonnable, animale ou végétale a dominé en elles.

7.° La matière, considérée en général et dans ses premiers éléments, appartient également au monde intelligible; elle n'a, par elle-même, ni quantité, ni qualité; mais annexée à la réalité, elle donne le monde sensible, avec toutes ses espèces d'êtres matériels. Ce monde sensible, expression du monde intelligible, existe de toute éternité : cependant l'âme de Dieu, qui l'a produit, a sur lui la priorité de raison.

On voit, dans cette dernière réflexion, le désir qu'avaient les néoplatoniciens de concilier Platon, qui disait le monde formé dans le temps, et Aristote, qui le faisait éternel.

8.° Le monde, pris dans son ensemble, est parfait : il renferme une innombrable multitude de dieux, de démons, de génies répandus dans l'air, au ciel et sur la terre; ces intelligences dirigent les astres dans leurs mouvements, animent et vivifient tout dans l'univers. Les dieux sont des intelligences non sujettes aux passions, existantes dans le monde intelligible. Néanmoins, dans le monde sensible, il y a des dieux visibles, qu'on doit appeler dieux du second ordre, parce qu'ils dépendent des dieux invisibles, comme la splendeur dépend des étoiles.

On voit par là que les dieux intelligibles sont les formes substantielles ou les idées éternelles des étoiles et des autres dieux visibles.

Les démons, engendrés par l'âme du monde, et proportionnés aux besoins de l'univers, existent dans le monde sensible et sont sujets aux passions. Tenant le milieu entre les dieux et les hommes, ils servent d'intermédiaires aux uns et aux autres. Ils ne sont pas corporels, autrement ils seraient des animaux visibles : s'ils prennent des corps aériens ou ignés, leur nature est cependant bien différente de l'air et du feu.

9.° Le ciel, la terre, les étoiles, les planètes sentent comme nous, parce que ces objets ont une âme comme nous en avons une. Ils peuvent donc être considérés sous

deux rapports, puisqu'ils ont une double substance aussi bien que nous.

Morale. 1.° Partant de ce principe, que l'âme, en punition de ses affections désordonnées, a été enfermée dans la prison de son corps, les éclectiques enseignaient que l'homme raisonnable ne doit tendre qu'à se dégager de cette humiliante servitude. Dès lors le but de la philosophie morale devait être d'élever l'homme, par la pratique des vertus, à des dispositions qui le rapprochassent de son origine et lui obtinssent la faveur d'être réuni à la divinité, après qu'il serait mort.

2.° On ne peut arriver à cet état de perfection que par degrés, à force de vigilance, d'attention et de persévérance. Huit espèces de vertus y conduisent, les physiques, les morales, les politiques, les purgatives, les théorétiques, les unitives, les théurgiques et les divines.

3.° Les moyens de parvenir à ce degré de sainteté, qui assimile les hommes aux dieux, et leur donne le pouvoir de faire des prodiges, sont l'abstinence, le jeûne, la mortification des sens, la répression des penchants déréglés, les examens de conscience et autres pratiques pieuses, qui sont de nature à élever l'âme et à la purifier.

D'après ces principes, il est aisé de concevoir comment la divination, la magie et tant de superstitions, établies pour invoquer les dieux et pour consulter les démons, avaient pu être mises en honneur; comment elles étaient devenues si fréquentes parmi les nouveaux platoniciens.

Ce que nous venons de dire est tiré, en grande partie,

des œuvres de Plotin et de Porphyre. Jamblique y ajouta une multitude de subtilités et d'extravagantes absurdités, principalement en ce qui concerne les dieux, les esprits, les âmes de toutes les espèces, la théurgie et mille inventions de la plus grossière superstition. Tout cela fut adopté avec des commentaires et de nouvelles additions.

Les derniers efforts des éclectiques de Rome, d'Alexandrie, d'Athènes, tendaient à justifier les coutumes payennes et les niaiseries religieuses du vulgaire, en faisant dériver les dieux, les esprits, les génies, leurs évocations et leur culte, du dieu suprême des anciens philosophes. Ces doctrines expirantes n'étaient qu'un monstrueux assemblage de stupides erreurs, auxquelles se trouvaient mêlées quelques sublimes vérités : de-là les jugements si différents qu'en portèrent d'abord les pères et les docteurs de l'Eglise, comme nous le ferons voir plus tard.



LIVRE CINQUIÈME.

DE LA PHILOSOPHIE CHEZ LES CHRÉTIENS, DEPUIS J.-C. JUSQU'A LA CHUTE DES LETTRES.

CHAPITRE I.er

DE LA DOCTRINE DE J.-C. ET DES APOTRES.

Après avoir parcouru, quoique rapidement, le dédale des systèmes enfantés par la philosophie payenne, et l'abîme des opinions humaines, aussi mobiles que les flots de la mer, combien l'esprit ne doit-il pas être satisfait de trouver enfin un appui sur lequel il lui soit donné de se fixer avec sécurité! Combien ne lui est-il pas doux de goûter un repos dont il sent si vivement le besoin! Cet appui solide, il le trouve dans J.-C. et dans sa céleste doctrine.

Tandis que les sages de la terre, livrés à la vanité de leurs pensées, cherchent péniblement la vérité, sans pouvoir la trouver, un petit peuple, presque imperceptible entre toutes

les nations de la terre, conserve les anciennes traditions et le dépôt sacré de la plus sublime doctrine : il traverse les siècles, au milieu des orages suscités par les passions, et reste toujours le même. Un juge incorruptible veille sur lui et le ramène à la vérité dès qu'il s'en écarte. De grandes promesses lui ont été faites : il y croit et compte sur leur accomplissement.

Au moment marqué par les divins oracles, sort du sein de ce peuple un homme admirable, destiné à opérer sur la terre une révolution sans exemple. Cet homme est l'envoyé par excellence, l'attente des nations, qui toutes doivent être bénies en lui. Dès son berceau il laisse échapper quelques traits de la vérité éternelle. Les premières années de sa vie il les passe dans l'obscurité, sans s'occuper ni des grands, ni des riches, ni des sages, ni de leurs écoles.

A l'âge de trente ans, il quitte sa retraite, paraît tout-à-coup, comme un soleil resplendissant, et répand une éclatante lumière sur tout ce qui l'environne. Sa vie est tellement au-dessus de ce qu'on a dit des sages les plus illustres, qu'elle ne peut être que la vie d'un dieu, dit un célèbre incrédule (1) : sa doctrine est si grande, si élevée, si claire, si pure, si sainte, si parfaite, qu'on ne peut rien concevoir de plus accompli ni de plus digne d'admiration. Cet homme prodigieux ne dispute point, ne raisonne point, ne cherche point à démontrer ce qu'il avance par de subtils arguments.

---

(1) Rousseau, Emil., l. 4.

Prenant dans son propre fond les vérités qu'il annonce, il les distribue avec aisance ; on voit qu'elles coulent de source.

Il se dit fils de Dieu, affirme qu'il est semblable à son Père, que, soleil de justice et lumière éternelle, il est descendu du ciel pour éclairer la terre, pour racheter et sauver les hommes. En preuve de ce qu'il avance, pour confirmer ses paroles et montrer la vérité de sa mission, il commande à la nature, et la nature lui répond par d'éclatants prodiges.

Soumis à la loi de Moïse, il la respecte et la fait respecter : il ne vient point pour la détruire, mais pour l'accomplir. Il l'accomplit en effet, en la développant, et la perfectionne en substituant à ses figures les réalités qu'elle annonçait. Dans son divin enseignement, tout se lie et se coordonne, de telle sorte qu'un esprit droit, quelque instruit et profond qu'il soit, n'y peut rien trouver à reprendre.

Cet admirable réformateur choisit parmi le peuple, dans les rangs les plus obscurs, douze hommes, sans éducation, sans lettres, sans nulle teinture des sciences ; il se les attache et, durant trois ans, les instruit par ses exemples autant que par ses discours.

Avant de les quitter, il leur commande de se disperser dans l'univers, de prêcher partout la doctrine qu'il leur a enseignée, sans y rien changer ; d'annoncer les récompenses du ciel à ceux qui y croiront, et des peines éternelles à ceux qui refuseront de s'y soumettre.

Quant à eux, il ne leur promet dans la vie présente, pour prix de leur dévouement, que des contradictions, des souf-

frances, des persécutions et la mort : il veut qu'au milieu des humiliations et des affronts, des calomnies et des douleurs, ils soient pleins de joie en pensant que la récompense de leurs travaux les attend dans le ciel.

Ces hommes, d'une condition si commune, façonnés en si peu de temps, sous un maître qui n'avait fait aucune étude, deviennent des héros inimitables : ils acceptent, sans hésiter, la mission qui leur est confiée. Au moment marqué, ils commencent leur prédication, se divisent, parcourent le monde, affrontent les périls, parlent, sans se déconcerter, devant toutes sortes de personnes, au milieu du temple, sur les places publiques, dans les synagogues : partout ils publient hautement la divine sagesse dont ils sont les dépositaires.

Leur enseignement ne ressemble en rien à celui des anciens sophistes. Allant droit au but, ils exposent nettement ce qu'ils avancent et l'affirment avec le ton de la certitude. A l'appui de leurs assertions, ils citent la parole de Dieu et les faits miraculeux de leur divin maître. Eux-mêmes font des prodiges éclatants et montrent par là que Dieu est avec eux; ils sanctionnent tous les devoirs, flétrissent tous les vices et n'usent ni de paroles équivoques, ni de symboles mystérieux. Leur langage est clair et précis, plein de noblesse et d'élévation, et néanmoins à la portée de tous, des ignorants comme des savants.

On ne voit dans leurs discours et dans leurs écrits aucune trace d'orgueil, de vanité ou de suffisance; il y règne, au contraire, une simplicité et une modestie qui ne se démentent jamais. Ces docteurs d'un genre si nouveau ne se vantent

point, ne se recherchent point, ne se prévalent de rien. Méprisant les honneurs et les richesses, ils se montrent supérieurs aux intérêts humains et uniquement attentifs au succès de leur ministère, c'est-à-dire, à la gloire de Dieu, à la sanctification et au salut des âmes. Ils ne parlent point en philosophes, ne se donnent point pour philosophes. Toutefois, leur doctrine, admirablement coordonnée, présente un corps parfait ; elle renferme, d'une manière aussi solide que lumineuse, toutes les vérités qu'une saine philosophie doit avouer, sur Dieu et ses attributs, sur l'homme et ses destinées, sur les principes et les règles de la plus sublime morale. Si c'est là un système, il faut convenir que ce système est le plus complet et le mieux conçu qu'on puisse imaginer ; que jamais les savants du siècle n'ont rien trouvé de semblable.

Aussi quels magnifiques effets cette doctrine n'a-t-elle pas produits dans le monde ! la philosophie n'atteignait point le vulgaire : elle lui laissait ses préjugés, son ignorance, ses vices, sa grossièreté, et ne lui offrait ni instruction, ni espérance, ni consolation. Ceux qui fréquentaient les écoles publiques et se mettaient en frais d'acquérir ce qu'on nommait la sagesse, n'en étaient, pour l'ordinaire, ni mieux réglés ni plus religieux.

La doctrine des apôtres, au contraire, arrive sans efforts à toutes les classes, se proportionne aux besoins de chacun, et partout où elle pénètre, elle éclaire les esprits, change les cœurs, réforme les mœurs, enfante des vertus si étonnantes, qu'on ne peut les attribuer qu'à une influence céleste.

Un vieillard sans étude, mais bon chrétien ; une femme ignorante, mais qui connaît les principes de cette religion sainte ; un enfant qui en a appris les premiers éléments, possèdent plus de vérités utiles qu'il n'y en eût jamais dans la tête des célébrités philosophiques d'Athènes, de Rome et d'Alexandrie ; ils ont plus de vertus réelles que n'en eurent tous les Socrates et les Platons de la gentilité.

Cette incomparable doctrine se propage avec rapidité, gagne de proche en proche, répand de tous les côtés sa vive lumière et ses salutaires influences. Des Juifs, des Grecs, des Romains, des barbares, ressentent son onction, cèdent à sa force persuasive, la conçoivent aisément, l'admirent, la goûtent, lui rendent hommage et l'embrassent par milliers. Cette doctrine porte avec elle des caractères de vérité non équivoques ; elle est consignée dans des livres inimitables. Ces livres, écrits par des témoins oculaires et publiés au milieu de la génération contemporaine, sont conservés par des sociétés opposées les unes aux autres et incapables de connivence ; ils sont confirmés, en outre, par une multitude de martyrs qui auraient connu la supercherie, s'il y en avait eu, et qui n'avaient nul intérêt à la soutenir.

De quelque côté donc qu'elle soit envisagée, cette doctrine ne présente ni faiblesse, ni imperfection. Elle ne craint point un examen sévère, parce que sa base est éternelle, parce que ses principes sont immuables, parce que son ensemble est inattaquable, parce qu'elle ne laisse rien à désirer aux esprits droits, même à ceux qui ont le plus d'étendue et qui sont les plus exigeants.

Nous n'entreprendrons pas d'en tracer ici un tableau détaillé, ni de la montrer réduite en pratique. On peut s'en former une idée en lisant l'ouvrage de Fleury, intitulé *Mœurs des Chrétiens*, 1 vol. in-12, ordinairement réuni à un autre excellent ouvrage du même auteur, sous le titre de *Mœurs des Israélites*.



CHAPITRE II.

DE L'INTRODUCTION DE LA PHILOSOPHIE PROFANE DANS LE CHRISTIANISME.

—

Les apôtres faisant profession de mépriser la sagesse des gentils, et d'enseigner une doctrine qui la confondait (1), leurs premiers disciples, ces hommes apostoliques qui vécurent de leur temps ou qui leur succédèrent presque immédiatement, tels qu'un saint Clément, un saint Ignace, un saint Polycarpe, tinrent la même conduite, parlèrent le même langage, montrèrent les mêmes sentiments : rien de plus frappant ni de plus édifiant en même temps, que ce ton de simplicité et de grandeur, de foi et d'onction, qui reluit à toutes les pages de leurs pieux écrits, et répand dans l'âme du lecteur un charme indéfinissable.

Durant tout le premier siècle il en fut de même. Ceux qui embrassaient la foi chrétienne étaient, pour la plupart, étrangers aux doctrines philosophiques. Si quelques-uns de ceux qui les avaient étudiées se convertissaient, ils renonçaient aux sciences profanes et aux méthodes qu'on suivait pour les acquérir : ils ne s'occupaient que de la science des

---

(1) I. Cor. 1. 19.

saints ; c'est-à-dire des divines Écritures et de l'accomplissement des préceptes évangéliques.

Mais le christianisme, prenant un accroissement prodigieux , arriva jusqu'aux écoles payennes ; il projeta sur elles sa divine lumière et les fit pâlir. Les philosophes n'ayant rien de solide à lui opposer, et se voyant surpasser en sagesse par une multitude d'ignorants , comme ils les appelaient dans leur orgueil, eurent recours d'abord aux mensonges, puis aux invectives et aux calomnies pour rendre odieux ces nouveaux sages. Non contents d'user à leur égard des ressources de l'éloquence et des raffinements du sophisme , assaisonné des imputations les plus injustes , ils soulevèrent contre eux la puissance des césars, l'autorité des magistrats et la fureur des bourreaux. Ces armes réunies furent impuissantes : elles n'empêchèrent pas que plusieurs philosophes ne s'ébranlassent eux-mêmes et ne se convertissent avec éclat. Parmi eux il s'en trouva qui défendirent courageusement contre ses détracteurs la foi qu'ils avaient embrassée.

Toutefois, ces apologistes, élevés dans la philosophie payenne, retinrent des écoles qu'ils avaient fréquentées, la dialectique, la méthode de discussion et de raisonnement. Persuadés que ces moyens étaient bons, ils s'en servirent pour attaquer leurs adversaires ou pour leur répondre , pour relever les contradictions qu'ils remarquaient en eux , pour tirer parti de leurs divisions interminables, pour exposer la doctrine chrétienne dans son ensemble et la soutenir avec force. Ainsi , à partir du commencement du second siècle ,

les docteurs chrétiens firent usage des armes de la philosophie, tantôt pour la combattre elle-même, tantôt pour soutenir la nouvelle religion, qui l'envahissait de toutes parts. Prenant dans chaque secte ce qu'ils y trouvaient de bon et d'utile, ils ne s'attachaient à aucune en particulier. Cependant, à cause de son élévation et de son caractère plus religieux, ils donnaient la préférence au platonisme, plus généralement répandu.



CHAPITRE III.

HÉRÉSIES SORTIES DE LA PHILOSOPHIE MÊLÉE AU CHRISTIANISME.

Parmi les chrétiens, dont le nombre augmentait chaque jour, il se trouva bientôt des partisans de toutes les écoles philosophiques. De-là il se fit un singulier mélange des doctrines orientales, égyptiennes et grecques. Les platoniciens modernes, en corrompant les écoles juives, avaient produit les théories de Philon sur le monde idéal, sur l'âme universelle, sur les intelligences qui en sont dérivées, sur le Verbe de Dieu, considéré comme renfermant le monde idéal et donnant l'existence au monde physique. Vint ensuite la cabale avec ses mystères et ses extravagances. Une connaissance imparfaite des dogmes chrétiens, jointe à cette confusion, enfanta les plus monstrueuses erreurs. Ceux qui les soutenaient, se flattant de mieux connaître la vérité ou de l'expliquer plus savamment que les autres, appelaient leur doctrine la *gnose* ou la science, et se nommaient eux-mêmes *gnostiques* ou savants.

Donnant carrière à leur imagination, ils formèrent, les uns après les autres, les systèmes les plus insensés. Ils avançaient des principes absurdes ou ridicules : pour les soutenir, ils raisonnaient et disputaient sans fin. Armés des subtilités de la dialectique, ils trouvaient réponse à tout ; on

ne pouvait les convaincre d'être dans l'erreur ; jamais, du moins, ils n'en convenaient. De-là il arriva que la plupart des Pères se prononcèrent fortement contre la philosophie, surtout contre la philosophie d'Aristote, dont ils voyaient un si criant abus.

Dans le système de Platon, tant de fois réformé ou modifié, Dieu n'avait point fait le monde immédiatement ; il ne le gouvernait point par lui-même. Une longue suite de génies, d'âmes, d'esprits émanés de lui, ayant leurs fonctions et leurs emplois déterminés, étaient comme des puissances intermédiaires et avaient leur vertu propre. Ces idées, qui alors dominaient partout, furent la base des absurdes théories que bâtirent les hérétiques des premiers siècles, ainsi que nous allons le faire voir en peu de mots.

1.° Simon, de Gitton, bourg de Samarie, surnommé le magicien, établit sur ce fondement les plus inconcevables rêveries. Se donnant lui-même comme une des premières puissances, il prétendait être émané du principe éternel par la suprême intelligence, et disait s'être revêtu de la forme humaine pour sauver le monde. Ayant acheté à Tyr une courtisane, nommée Hélène, il la menait avec lui et la présentait comme la première intelligence, mère de toutes choses. Malgré une si monstrueuse absurdité, il eut des partisans et sa secte subsista jusqu'au commencement du 4.e siècle.

2.° Ménandre, disciple de Simon, faisait aussi sortir de l'être éternel une multitude de génies créateurs du monde. Ces génies, par impuissance de faire mieux, ou par mé-

chanceté, avaient enfermé les âmes humaines dans des organes où elles éprouvaient une alternative continuelle de bien et de mal. Cette déplorable vicissitude de bien et de mal ne pouvait cesser que par la mort, le dernier et le plus grand de tous les maux.

3.° Saturnin, Basilide et Carpocrate, disciples et imitateurs de Ménandre, admettaient, comme lui, cette longue suite d'esprits produits les uns des autres, par voie d'émanation, et auteurs du monde sensible. Le premier principe, selon Basilide, avait produit *noos* (l'intelligence); *noos* avait produit *logos* (le verbe); *logos* avait produit *phronesis* (la prudence); *phronesis* avait produit *sophia* et *dunamis* (la sagesse et la puissance); *sophia* et *dunamis* avaient produit les vertus, les principautés et les anges; les anges avaient fait le premier ciel et produit des anges inférieurs; ces anges inférieurs avaient fait le second ciel et produit d'autres anges qui avaient fait le troisième ciel, et ainsi de suite jusqu'au nombre de 365 cieux. A la fin étaient venus les anges, qui ayant fait le monde et arrangé ses parties, présidaient à son gouvernement.

4.° Valentin, né en Egypte, au commencement du second siècle, était élève de l'école d'Alexandrie, sectateur de Platon et chrétien tout à la fois. Par le chagrin qu'il eut de se voir refuser pour l'épiscopat qu'il briguait, il se mit à combattre la doctrine de l'Église, et s'abandonna sans mesure à une imagination désordonnée. Renchérissant encore sur les stupides conceptions de Basilide, touchant l'innombrable filiation de génies provenant les uns des autres, il se précipita dans

les plus extravagantes erreurs. Il appelait les génies *éones* ou *aiones*, abusant ainsi d'une expression qui se trouve souvent dans le texte grec des saintes Écritures et ne signifie pas autre chose qu'âges ou siècles.

Le premier éone, principe éternel de toutes les émanations, se nommait *Pleroma* (plénitude), *Proon* (préexistant) et plus souvent *Bythos* (profondeur). Valentin lui donnait pour compagne *Ennoia* (la pensée), qu'il appelait aussi *Charis* (grâce) et *Sigè* (silence). *Bythos* était resté plusieurs siècles inconnu, en silence et en repos; puis, s'étant uni à *Sigè*, il avait produit *Noos*, son fils, semblable à lui, seul capable de le comprendre, et *Aletheia* (la vérite). *Bythos* et *Sigè*, *Noos* et *Aletheia* formaient un carré parfait et étaient la racine de tout le système des éones. *Noos* et *Aletheia* produisirent *Logos* et *Zoé*, (le verbe et la vie); *Logos* et *Zoé* donnèrent l'existence à *Anthropos* et *Ecclesia* (l'homme et l'Église). C'était là les huit principaux éones, d'où sortaient toutes les générations de génies, par couple de l'un et de l'autre sexe, en nombre prodigieux, et ayant tous des noms propres comme les couples ci-dessus désignés.

Le reste du système n'est ni mieux fondé ni plus raisonnable.

Valentin, attribuant la formation et le gouvernement du monde à des puissances différentes, dont chacune était limitée dans ses attributions, voulait rendre compte par là de l'existence du mal et des contradictions que nous voyons.

Ces divers hérétiques se paraient du nom honorable de *gnostiques*, qui veut dire savants ou illuminés, et par des mœurs infâmes ils déshonoraient cette belle qualification. Posant en principe qu'il est inutile de résister aux passions, qu'on ne peut s'en délivrer qu'en les satisfaisant, ils se livraient impudemment aux plus honteux excès.

Les philosophes payens ne sachant pas ou ne voulant pas faire la distinction nécessaire entre ces abominables sectaires et les vrais fidèles, accablèrent, pendant longtemps, les chrétiens en général des plus horribles calomnies. Ces graves imputations, tout injustes qu'elles étaient, servirent plusieurs fois de prétexte aux plus atroces persécutions.

5.° Cerdon, Syrien d'origine, disciple de Saturnin, admettait, comme ceux dont nous venons de parler, une longue file de génies, partant de l'être suprême, descendant par émanation, des plus parfaits aux moins parfaits, et finissant à ceux qui ont créé le monde. Mais faisant réflexion qu'il y a dans le monde un mélange de bien et de mal, que le mal venait des mauvais génies, que les mauvais génies ne pouvaient avoir la même origine que les bons, il imagina deux principes éternels, également infinis et indépendants; l'un essentiellement bon et l'autre essentiellement mauvais, comme l'avaient autrefois enseigné les philosophes orientaux. Au premier principe il attribuait les esprits qui tendent vers le bonheur et la loi des chrétiens, parce que dans cette loi reluit la bonté et la miséricorde. De-là il concluait que J.-C., auteur de cette loi, était fils du bon principe. Du second principe venaient les corps qui ne sont propres qu'à affliger

les âmes, et la loi ancienne qui est remplie d'injonctions humiliantes, dures et pénibles.

Par l'admission de ce double principe, Cerdon croyait pouvoir tout expliquer convenablement.

6.° Marcion, né en Paphlagonie, sur le Pont-Euxin, vers le milieu du 2.e siècle, fut d'abord chrétien ; il embrassa même la vie monastique et vécut dans la ferveur. Mais ayant corrompu une vierge, il fut excommunié et chassé de l'Eglise. Ne pouvant supporter cette humiliation et les railleries dont il était l'objet, il vint à Rome et s'attacha à Cerdon. Comme lui, il admit les deux principes et y joignit des notions pythagoriciennes, platoniciennes et stoïciennes. Il soutint que le bon principe avait fait sortir de son sein une infinité d'esprits, destinés à partager son bonheur ; mais que pour troubler les jouissances de ces esprits heureux, le mauvais principe avait créé la matière et formé les organes corporels. L'âme humaine venait du bon principe et le corps du mauvais principe. En conséquence, les plaisirs qui avaient rapport à la chair, et spécialement l'usage du mariage, étaient condamnables. Marcion rejetait l'ancien testament et nne partie du nouveau, niait la résurrection des corps et ne baptisait que ceux qui promettaient la continence. Néanmoins il eut un grand nombre d'adhérents.

7.° Le plus célèbre de ses disciples fut Apelles, qui, ayant aussi corrompu une femme, alla cacher sa honte à Alexandrie. Par une sorte d'instinct et sans pouvoir s'en rendre raison, il resta attaché à la doctrine des chrétiens, touchant l'existence d'un principe unique, éternel et né-

cessaire, source de tout ce qui existe. Mais ne pouvant expliquer l'origine du mal, sous un Dieu unique et infiniment bon, il supposa des intelligences émanées de ce Dieu bon. Un ange de feu, provenant de ces intelligences, devint mauvais, on ne sait comment, forma le monde et le remplit de mal.

Cet hérésiarque débitait mille autres absurdités aussi dénuées de raison et de fondement que celle-ci.

8.° Manès, né en Perse, au milieu du 3.e siècle, adopta aussi les deux principes. De tout temps d'ailleurs la philosophie, en Perse, était fondée sur ces deux principes éternels. Manès lut, altéra et corrompit les livres saints. Prenant une partie des dogmes chrétiens, il les amalgama avec les principes orientaux. A l'exemple de ceux qui l'avaient précédé, il supposa de nombreuses générations de génies, les uns bons, les autres mauvais. Les bons venaient du principe de lumière et étaient destinés à partager son bonheur dans le ciel. Les autres venaient du principe de ténèbres, auteur de la terre et de tout le mal qu'elle renferme.

Tel est le fondement philosophique du fameux système manichéen, qui fit tant de bruit dans les 3.e, 4.e et 5.e siècles. Les pères de l'Eglise, et à leur tête saint Augustin, l'ont combattu avec force. Bayle sembla en prendre la défense au 17.e siècle, comme nous le verrons.

CHAPITRE IV.

PHILOSOPHIE DES PÈRES GRECS.

—

Saint Justin, qui vivait au commencement du 2.e siècle, se présente le premier. Né payen, il se livra à l'étude de la philosophie, et s'attacha, comme il le dit lui-même (1), d'abord à un stoïcien qui ne put le satisfaire sur la nature de Dieu, puis à un péripatéticien, qui l'indigna en demandant un salaire pour lui enseigner la sagesse, ensuite à un pythagoricien, dont il ne put obtenir d'être initié aux mystères de sa secte, parce qu'il ne savait point la musique, la géométrie et l'astronomie; enfin à un platonicien, dont il fut plus content. Le ton religieux de ce maître et la théorie platonicienne des idées lui plaisaient beaucoup.

Cependant sur les observations d'un vénérable vieillard, il lut les livres des prophètes et des apôtres. Il trouva tant de charmes dans ces livres qu'il n'hésita point à dire qu'eux seuls contenaient la vraie philosophie. S'étant fait chrétien, sans cesser entièrement pour cela d'être philosophe, il

---

(1) Dialogue avec le Juif Tryphon, n.° 2.

croyait pouvoir concilier, en partie, la doctrine de Platon avec celle de J.-C. Voici comment il raisonnait : tout a été fait par le Verbe divin, selon les chrétiens : les platoniciens, de leur côté, soutiennent que les sages sont éclairés par le *logos;* le *logos* n'est autre chose que la raison ou l'intelligence de Dieu. Donc l'une et l'autre doctrine analysée remonte au même principe.

Partant de cette analogie entre le *logos* de la Trinité chrétienne et le *logos* de Platon, saint Justin croyait que l'un et l'autre était le Verbe éternel, fait homme dans le temps, appelé J.-C., en qui Dieu est comme dans un miroir et par qui il est manifesté aux hommes. L'illumination surnaturelle des prophètes, les différents degrés de lumière naturelle, communiquée aux philosophes et aux autres gentils, viennent également de ce Verbe divin, c'est-à-dire de la raison éternelle, qui éclaire toutes les intelligences, comme le soleil éclaire tous les yeux.

Saint Justin concluait de-là que ceux qui ont vécu selon la raison, quand même ils n'auraient pas connu le vrai Dieu, pourraient, dans un sens, être appelés chrétiens (1) : il mettait de ce nombre Socrate, Héraclite et autres semblables chez les Grecs ; Abraham, Ananie, Azarie, Misaël, Elie et beaucoup d'autres chez les Hébreux.

Le saint martyr n'est pas exact dans ce point et dans plusieurs autres. On ne voit pas pourquoi il assimile ici ces

---

(1) Apolog. I., n.° 46.

éminents personnages de l'ancienne alliance aux philosophes grecs.

Soutenant que les gentils ont tiré tout ce qu'il y a de bon ou de vrai dans leurs écrits des livres saints ou des traditions, il le revendique pour les chrétiens.

Si la vérité est une participation au Verbe divin qui *éclaire tout homme venant en ce monde* (1), il s'en suit qu'il ne peut y avoir qu'une vérité, qu'une certitude, qu'une philosophie. S'il existe des sectes différentes, c'est qu'on a substitué l'autorité du maître à la voix de la raison.

Durant les persécutions d'Antonin-le-Pieux et de Marc-Aurèle, saint Justin composa deux excellentes apologies du christianisme, et les adressa aux deux empereurs : dans ces écrits remarquables, il défendait la religion avec énergie et confondait la philosophie payenne. Il livrait le cynique Crescens, ennemi public des chrétiens, à la honte et au mépris, en le convaincant d'ignorance et en révélant les turpitudes dont il était souillé. Ce courageux athlète paya de sa tête la liberté dont il avait usé, et dut sa mort violente à la haine de celui qu'il combattait. Crescens ne trouva pas de meilleur moyen d'imposer silence à cet adversaire incommode que d'ourdir une machination infernale contre lui et de le faire condamner à mort comme chrétien.

Tatien, né en Syrie, vers l'an 150, étudia aussi les systèmes philosophiques, embrassa la foi chrétienne et se mit

---

(1) S. Jean, 1. 9.

sous la conduite de saint Justin. Étant venu à Rome avec son maître, il y fut, comme lui, l'objet des persécutions suscitées par Crescens ; mais il ne succomba point. D'un grand nombre d'ouvrages pleins d'érudition qu'il avait composés, il ne reste que son *Discours aux Grecs.* Dans cet écrit, Tatien reproche aux Grecs leurs divisions, leurs prétentions à connaître seuls la vérité, et l'ignorance où ils sont d'eux-mêmes : il soutient que la philosophie chrétienne est plus ancienne et plus parfaite que la leur ; il prouve qu'ils n'ont rien inventé, mais que seulement ils ont recueilli les anciennes traditions et les ont souvent dénaturées en les corrompant.

Après le martyre de saint Justin, Tatien quitta Rome et retourna en Orient. Là, mêlant les dogmes du christianisme, mal compris, aux principes philosophiques de différentes sectes, il forma un système plein d'erreurs, dont voici la substance :

1.° Dieu, caché en lui-même et enveloppé de ténèbres éternelles, a laissé échapper, quand il l'a voulu, quelques-uns de ses rayons, et a produit par là tout ce qui existe, les êtres sensibles et les êtres invisibles : les uns et les autres étaient en lui, de toute éternité, selon leur substance et selon leurs formes. Tous sont émanés de lui dans le temps, d'abord le verbe, et ensuite les autres substances de natures différentes.

2.° Le verbe est sorti du principe éternel, non par séparation, mais par division, sans le diminuer ni l'altérer, sans cesser d'être une même chose avec lui. Le verbe a produit,

à son tour et de son sein, la matière, le monde et tout ce qui est dans le monde. Avant de faire les hommes, il produisit des anges, et avant de former les anges, il avait produit l'esprit universel qui anime le monde.

3.° Le verbe avait aussi produit des démons composés d'esprit et de matière, sujets aux passions et aux vices. Beaucoup de ces êtres, esprit et matière tout à la fois, méconnaissant la partie noble d'eux-mêmes, et s'attachant honteusement à la matière, sont déchus de la perfection qu'ils avaient eue primitivement. Devenus mauvais par cette chute, ils mettent actuellement leur satisfaction à opprimer les hommes et à faire le mal. Dieu le permet ainsi et doit leur laisser ce funeste pouvoir jusqu'à la fin du monde.

4.° L'esprit universel qui anime le monde, habite les diverses parties de l'univers avec des caractères propres à chacune : il se trouve dans le soleil, dans les planètes, dans les eaux, dans les plantes, dans les arbres, dans les bêtes, dans les hommes, etc. Lorsque l'une de ces parties vient à se dissoudre, il s'en retire.

5.° Dans l'homme il y a deux principes intellectuels, l'âme et l'esprit : l'âme, composée de parties, est pleine de ténèbres ; l'esprit est une image de Dieu qui apparaît en l'homme et l'éclaire : cet esprit est le *logos* ou le Verbe divin, dont l'homme devient participant par cette communication. L'âme n'est point immortelle de sa nature, mais elle peut obtenir cette qualité. Si elle méconnaît la vérité, elle se dissoudra avec le corps : elle ressuscitera cependant avec lui, et partageant son sort, elle souffrira continuellement la mort par

les tourments qu'elle endurera. Si, au contraire, elle a connu la vérité et servi Dieu, elle jouira d'une béatitude éternelle.

D'après cet exposé, il est évident que Tatien était pour le système des émanations, adopté généralement chez les orientaux. Imbu, en même temps, des maximes du platonisme, regardant le corps comme la prison de l'âme, et l'inclination de l'âme pour le corps comme l'origine du mal, il condamnait avec rigueur tout ce qui semblait n'avoir pour but que la satisfaction de la chair; par exemple, l'usage du vin, et le mariage. Pour cette raison, les partisans de la doctrine enseignée par cet homme furent appelés *encratiques* ou continents, et *hydroparastes* ou aquariens.

Théophile, né payen, suivit avec distinction les écoles de philosophie, mais son esprit, droit et pénétrant, n'en fut point satisfait. Dégoûté des systèmes sans consistance et pleins de contradictions qu'on lui présentait, il tourna son attention vers le christianisme. En ayant étudié la doctrine, il fut surpris de l'ordre, de la simplicité et de la beauté qui y régnait. Il l'embrassa, la professa et mérita, par ses vertus chrétiennes, d'être élevé, en 168, sur le siège d'Antioche. Par ses discours et par ses écrits, il combattit les erreurs de Marcion et de plusieurs philosophes payens qui dénaturaient l'enseignement chrétien. La plupart de ses ouvrages sont perdus. Un de ses amis, nommé Autolique, était resté payen: il lui adressa, en réponse aux calomnies des philosophes contre les chrétiens, trois livres que nous avons. Dans ces livres, il montre l'absurdité des doctrines payennes, en les

mettant en regard de la doctrine évangélique, si élevée, si pure, si solide, si parfaite. On voit cependant, en quelques endroits, que l'auteur ne s'était point entièrement défait des idées platoniciennes, et qu'il les mêlait aux dogmes chrétiens, comme tant d'autres l'ont fait avant et après lui.

Athénagore, né à Athènes, au second siècle, fut élevé parmi les philosophes. Quoique philosophe lui-même, il embrassa la foi chrétienne dès sa jeunesse, en retenant toutefois le nom et l'habit de philosophe, tant il était affectionné à cette profession. Cette circonstance ne l'empêcha pas d'adresser à Marc-Aurèle et à Commode, son fils, une bonne apologie de la religion chrétienne, pour détruire les calomnies par lesquelles on ne cessait de la décrier. Il fit aussi un traité de la *Résurrection des morts.*

Dans ces deux ouvrages, qui nous ont été conservés et se trouvent à la suite de ceux de saint Justin, on voit des traces sensibles de la philosophie grecque, surtout du platonisme. L'auteur parle du Verbe de Dieu, engendré le premier, par lequel tout a été fait : puis il ajoute que Dieu a créé, par son Verbe, et rangé en diverses classes, une multitude d'anges, destinés à gouverner l'univers dans son ensemble et dans ses parties. Ces esprits célestes sont répandus de tous les côtés, ont leurs attributions déterminées, leurs offices réglés. Dans l'origine, ils étaient libres de faire le bien ou le mal; mais celui qui avait été constitué prince de la matière ayant manqué à son devoir, était tombé dans la disgrâce de Dieu. Beaucoup d'autres, cédant à des désirs charnels, avaient, par un commerce honteux avec les filles

des hommes, engendré les géants (1) et étaient réprouvés de Dieu. Désespérés de leur situation, ces anges déchus s'efforcent d'entraîner les hommes dans leur perte, en les portant au mal, en les trompant par des mensonges, en les séduisant par des fantômes.

Athénagore soutenait (2) que la plupart des philosophes grecs et même les poètes, confessaient, sans presque le vouloir, un Dieu suprême, principe de tous les autres. Par là il répondait à l'accusation souvent portée contre les chrétiens, d'être des athées, parce qu'ils méprisaient les dieux vulgaires; ensuite il démontrait l'absurdité du polythéisme.

Vers le même temps, ou peut-être un peu auparavant, parut un petit ouvrage en grec, très-solide, intitulé : *Dérision des philosophes payens.* Cet écrit, attribué à Hermias, philosophe chrétien du 2.e siècle, se trouve aussi réuni aux œuvres de saint Justin, de Tatien, d'Athénagore et de Théophile, 1 vol. in-fol., édition des Bénédictins.

Saint Irenée, né en Grèce, dans la première moitié du 2.e siècle, fut élève de saint Polycarpe, évêque de Smyrne, lequel avait été disciple de saint Jean. Etant venu dans les Gaules, il fut ordonné prêtre à Lyon par saint Pothin, lui succéda et termina sa vie par un glorieux martyre, comme l'avait fait saint Pothin lui-même. Irenée avait étudié à fond les divers systèmes de philosophie, et surpassait, dit-on,

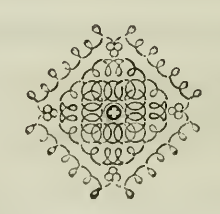
---

(1) Legatio pro Christianis, n.° 24.

(2) Ibid., n.° 5.

dans ce genre de connaissances, tous ceux qui vivaient à son époque. Par d'excellents écrits et surtout par son traité *Contre les Hérésies*, en 5 liv., il combattit vigoureusement cette multitude d'extravagantes erreurs, qui existaient de son temps, ce monstrueux résultat du mélange des idées orientales, égyptiennes, platoniciennes et chrétiennes confondues ensemble.

Toutefois, on lui reproche de n'avoir pas assez connu les systèmes des orientaux qu'il réfute : d'avoir presque tout rapporté au néoplatonisme, de s'être lui-même trop rapproché de ce système dans ses expressions, et quelquefois aussi dans ses idées. Ainsi il admettait une espèce de subordination dans la Trinité, donnait un corps subtil aux anges, disait que l'âme est matérielle, qu'en sortant du corps elle conserve la forme de l'homme pour être reconnue et distinguée des autres esprits, qu'elle est mortelle de sa nature et immortelle par la volonté de Dieu, qu'il y a trois parties dans l'homme, l'esprit, l'âme, le corps, etc.



CHAPITRE V.

DE L'ÉCOLE CHRÉTIENNE D'ALEXANDRIE.

Les philosophes payens, mêlant les superstitions de leur fausse religion à l'enseignement public de la philosophie, usaient de toutes les ressources qui étaient en leur pouvoir, afin de dénaturer le christianisme et de le rendre odieux par leurs calomnies. Leurs écoles étant pernicieuses, on défendit à la jeunesse chrétienne de les fréquenter. D'un autre côté, on vit de l'inconvénient à laisser cette jeunesse dans l'ignorance des sciences profanes, même de la philosophie, dont on pouvait tirer un grand parti en faveur de la vraie religion. Alors il parut expédient de fonder une école publique, non inférieure en savoir aux écoles tenues par les payens, et qui ne présentât pas les mêmes dangers. Alexandrie était, à cette époque, la ville savante, le centre où se réunissaient les talents, et comme le théâtre où toutes les connaissances humaines étaient présentées au public. C'était là aussi que, pour l'honneur du nom chrétien, il convenait d'ouvrir la lutte qu'on se proposait de soutenir ; c'est ce que l'on fit.

Nous ne savons pas précisément dans quel temps cette célèbre école fut ouverte. Saint Pantène, prêtre, originaire de Sicile, la tenait, avec grande distinction, sous l'empereur Commode, à la fin du 2.e siècle. Ce docte professeur expliquait

publiquement l'Ecriture sainte, souvent par des allégories. Aux vérités divines contenues dans les livres sacrés, il joignait le résumé de toutes les sectes philosophiques. Tout en prenant dans chacune ce qui lui paraissait vrai, il donnait cependant la préférence à la stoïcienne, selon ce que rapporte saint Jérôme (1). Envoyé par Démétrius, évêque d'Alexandrie, pour prêcher la foi aux brachmanes et aux autres Indiens, il s'acquitta de sa mission avec zèle. De retour à Alexandrie, il trouva son école dignement tenue par saint Clément, son disciple. Alors il exerça, sans se plaindre, pendant le reste de sa vie, les modestes fonctions de catéchiste.

Clément, né à Alexandrie même, à ce qu'il paraît, et surnommé Alexandrin, fut élevé dans le paganisme. Ayant suivi les écoles publiques d'Athènes et voyagé de différents côtés, il avait étudié la philosophie des Egyptiens, des Assyriens, des Indiens et des diverses sectes grecques. Devenu disciple de saint Pantène à Alexandrie, il goûta sa doctrine et l'embrassa. Il se servit avec zèle, pour le bien de la religion, de son érudition, qui était immense.

Contemporain d'Ammonius Saccas, il l'imita dans son éclectisme, prenant partout ce qu'il trouvait de bon et de vrai, pour en faire une doctrine raisonnable, digne d'un sage. Il professait une haute estime pour la philosophie dégagée de tout alliage et réduite à ses véritables éléments. A son

---

(1) Epist. 84, t.

avis, la philosophie, ainsi entendue, n'était qu'un recueil des traditions primitives, consignées dans les livres hébraïques, ou une communication du Verbe divin : au fond elle était la même partout, appartenait substantiellement au christianisme et lui servait de préparation.

Saint Clément composa, sur ces principes, plusieurs ouvrages importants : 1.° les *Hypotyposes*, ou instructions, dont il ne reste que des fragments. On croit qu'il avait fait cet ouvrage après sa conversion, lorsqu'il était encore peu instruit des vérités chrétiennes ; il cherchait à accorder ces vérités avec les principes de la philosophie ; 2.° *Exhortation aux Gentils*, pour les détacher de leurs faux dieux et les amener au christianisme par l'exposition de la doctrine chrétienne ; 3.° les *Stromates* ou *Tapisseries*, grand recueil, en 8 liv., de pensées chrétiennes et de maximes philosophiques, placées sans ordre. On présume que l'auteur les avait écrites au jour le jour, à mesure qu'elles lui venaient, afin de pouvoir les retrouver au besoin.

On regrette qu'il n'y montre pas toujours un discernement proportionné à sa vaste érudition. En plusieurs endroits, il attribue aux philosophes ce qu'ils n'ont pas dit, change ou modifie leurs opinions pour les amener à l'unité qu'il cherchait ; il altère même quelquefois ou semble altérer les dogmes chrétiens, pour mieux les faire cadrer avec certains principes philosophiques auxquels il tenait. Ainsi, voulant concilier Moïse et Platon sur la formation des êtres sensibles, il dit que Dieu engendra le monde comme il avait engendré son Fils, ce qui est doublement faux ; faux par rapport à

Platon, qui fait la matière éternelle, et faux relativement à Moïse, qui la fait sortir du néant par la toute puissance de Dieu.

On reproche à saint Clément d'autres inexactitudes semblables, conséquences de son penchant pour un syncrétisme universel, et de sa prédilection pour les opinions platoniciennes.

4.° Il composa encore un excellent traité de morale, sous le titre de *Pédagogue*. Cet ouvrage est divisé en trois livres. L'auteur y fait un beau portrait de la morale chrétienne, trace les règles d'une tempérance sévère, et relève les avantages de la modestie dans les femmes.

Origène, le prodige de son siècle par ses talents, par son travail et par ses immenses connaissances, naquit à Alexandrie, l'an 185. Il eut pour premier maître Léonidas, son père, homme instruit et fervent chrétien ; puis saint Clément, dont il suivit la savante école et de qui il apprit la méthode du syncrétisme, source de tant d'erreurs.

Ne voulant rien ignorer de ce qu'il pouvait apprendre, il suivit aussi avec ardeur les leçons d'Ammonius Saccas, fondateur du néoplatonisme, lut les ouvrages qui se rapportaient à cette école, étudia la grammaire, la rhétorique, la musique, l'arithmétique, la géométrie, la dialectique, les systèmes philosophiques de toutes les sectes, et se confirma de plus en plus dans l'idée d'un syncrétisme universel.

Amené par les circonstances à remplacer saint Clément, son maître, dans l'école d'Alexandrie, il brilla du plus grand éclat et éclipsa tous les autres maîtres. Parmi ses nombreux

auditeurs, il compta des chrétiens, des philosophes payens et même des femmes. La pureté de ses mœurs et la sainteté de sa vie rehaussaient son talent et lui gagnèrent une confiance générale.

Les troubles arrivés à Alexandrie, sous le règne de Caracalla, l'obligèrent à quitter cette ville, en 215. Voyageant en Grèce, il assista aux leçons publiques de philosophie, à Athènes, au rang des simples auditeurs. S'étant retiré à Césarée de Palestine, il y enseigna, puis revint continuer son école à Alexandrie. Là, il occupait jusqu'à 14 secrétaires, dont 7 écrivaient des notes sous sa dictée, et 7 autres les mettaient en ordre; les premiers étaient appelés *notaires*, et les autres *libraires*.

Origène avait lu, médité, analysé les livres des pythagoriciens, des stoïciens et des platoniciens; il possédait si parfaitement tous les systèmes et toutes les doctrines qui avaient été enseignées jusques-là, il en parlait si pertinemment et d'une manière si intéressante, que les philosophes payens eux-mêmes l'écoutaient avec admiration, lisaient ses ouvrages, lui soumettaient les leurs, et souvent s'en rapportaient à son jugement.

L'immensité de ses connaissances et le désir qu'il avait de concilier ensemble les doctrines égyptiennes, grecques, juives et chrétiennes, le jetèrent dans des erreurs qu'on lui a justement reprochées : on lui en a attribué, il est vrai, contre lesquelles ses disciples et lui ont constamment réclamé; mais on ne peut nier aussi que d'autres ne soient vraiment de lui. Par exemple les suivantes :

1.° La matière est sortie du sein de Dieu par voie d'émanation (c'est ce que disaient également les nouveaux platoniciens). 2.° Dieu a un corps subtil et délié. 3.° Le Verbe, par qui tout a été fait, est inférieur au principe d'où il émane, c'est-à-dire au Père , comme les rayons de lumière sont inférieurs au soleil. 4.° Dieu avait créé primitivement des esprits innombrables, qui n'ont pas tous persévéré dans le bien : il a fait le monde pour distribuer, selon leur mérite, ceux des esprits créés qui ont prévariqué. Ainsi les âmes sont toutes préexistantes aux corps. 5.° Les anges sont composés de corps et d'âme : le corps des bons anges est d'une matière plus subtile que le corps des mauvais. 6.° Les mauvais anges conservent la liberté : s'ils en veulent bien user, ils expieront leur faute et se relèveront de leur chute. 7.° Chaque homme a un ange fidèle qui l'accompagne , mais il a aussi un ange mauvais qui le suit partout. 8.° Les âmes préexistantes sont condamnées, pour leurs péchés, à régir une portion de matière, et passent des corps célestes dans des corps humains, des corps humains dans les corps subtils des démons ; mais elles ne passent point dans des corps de bêtes , ni dans des corps inanimés : en conséquence , la métempsycose des anciens et des orientaux ne peut être admise.

Origène paraissait reconnaître dans l'homme , comme les néoplatoniciens , l'esprit , l'âme et le corps : l'âme tenait le milieu entre l'esprit et le corps, et avait la faculté de s'attacher à l'un ou à l'autre. Il donnait aux astres une âme raisonnable, libre de faire le bien ou le mal, capable de louer Dieu ou de ne lui rendre aucun honneur, de connaître

et de prédire l'avenir. Selon lui, les âmes criminelles descendaient, après la mort, dans l'enfer, pour y être tourmentées plus ou moins longtemps, d'une manière proportionnée au nombre et à la qualité de leurs fautes. Elles devaient y être purifiées par le feu et revenir à leur premier état. Elles pouvaient de nouveau pécher ou persévérer ; si elles péchaient, elles seraient envoyées encore dans des corps, parce qu'à ce monde devait succéder un autre monde, à celui-ci un autre monde encore, et ainsi de suite pendant un grand nombre de siècles. Après cela viendrait le règne éternel.

Il ne peut y avoir de châtiments éternels, ni pour les anges rebelles, ni pour les hommes coupables.

Ces erreurs, déduites en grande partie du platonisme d'Alexandrie, se trouvent presque toutes dans l'ouvrage d'Origène, intitulé *Des principes*. Le texte grec de cet ouvrage est perdu ; nous n'en avons qu'une traduction latine, faite au 4.e siècle par Rufin. Rufin avoue lui-même y avoir ajouté plusieurs choses et en avoir retranché d'autres qu'il regardait comme des erreurs. Nous ne pouvons donc être entièrement certains de ce qui appartient à l'auteur du livre. On l'accusa certainement des diverses erreurs que nous avons citées ; il y eut contre lui un cri général dans l'Église, et sa mémoire n'a pu en être lavée par ses défenseurs.

Nous avons encore de lui une bonne réfutation de l'ouvrage impie de Celse, contre la religion chrétienne, des commentaires sur tous les livres saints, et, en outre, les *Exaples*, ouvrage célèbre dans la linguistique sacrée.

Les principaux disciples d'Origène furent : 1.° Héraclé,

qui devint patriarche d'Alexandrie ; nous ne connaissons rien de particulier sur sa doctrine.

2.° Denys, qui, né de parents gentils et gentil lui-même, fit de grands progrès dans la philosophie, comprit le faux et le ridicule de la religion payenne et embrassa la foi chrétienne. Après avoir été chef très-distingué de l'école d'Alexandrie, il devint patriarche de cette ville et a mérité d'être honoré comme saint.

3.° Didyme, aussi d'Alexandrie, aveugle dès l'âge de cinq ans, acquit néanmoins une vaste érudition en se faisant lire les ouvrages des philosophes et des autres savants, ou en écoutant leurs leçons. La direction de l'école d'Alexandrie lui ayant été confiée, il enseigna avec distinction, au milieu d'un grand concours d'auditeurs. Il composa, dans sa mémoire, et dicta de bons ouvrages dont il ne reste plus rien. Son nom est devenu célèbre dans le monde chrétien. Parmi ceux qui allaient l'entendre et l'admiraient, se trouvèrent saint Jérôme, déjà âgé, Rufin, Pallade, Isidore, tous hommes du plus grand mérite.

Après Didyme, nous ne savons plus rien de l'école chrétienne d'Alexandrie.

4.° Saint Grégoire, surnommé Thaumaturge, autre disciple d'Origène, a célébré les louanges de son maître et vanté son enseignement dans un panégyrique que nous avons : toutefois il le peint comme un platonicien.

5.° Saint Grégoire de Nysse suit, en partie, les opinions d'Origène dans un traité de psychologie et dans une petite dissertation que nous avons de lui, sur l'âme.

6.° C'est ici le lieu de dire un mot de Chalcidius, autre philosophe platonicien de la fin du 3.e siècle, à qui nous devons un commentaire estimé sur le *Timée* de Platon. Les critiques ne s'accordent point sur la religion de cet homme : les uns croient qu'il resta gentil; d'autres, parmi lesquels Fabricius et Brucker, soutiennent qu'il était chrétien, quoiqu'il fit, comme plusieurs autres, un singulier mélange de philosophie et de christianisme.



CHAPITRE VI.

PÈRES GRECS POSTÉRIEURS A L'ÉCOLE CHRÉTIENNE D'ALEXANDRIE.

Outre les docteurs chrétiens dont nous avons parlé dans les deux chapitres précédents, on en compte encore quelques-uns qui appartiennent à l'église grecque et méritent d'être mentionnés.

1.° Eusèbe, né vers l'an 267, étudia à Antioche, fut ordonné prêtre et devint évêque de Césarée, dans la Palestine, en 313. Persuadé, comme la plupart des docteurs de son temps, que beaucoup de vérités, transmises par les traditions ou communiquées par le Verbe de Dieu, étaient disséminées parmi les sectes philosophiques, ou consignées dans les écrits des philosophes, il conçut le projet de les rechercher partout où elles se trouveraient, de les ramasser, d'en former un corps et de les faire servir à la défense de la vraie religion. Il se livra donc à un immense travail, et composa deux grands ouvrages, l'un en 15 livres, intitulé *Préparation évangélique*, et l'autre, sous le titre de *Démonstration évangélique*, en 20 livres, dont les dix derniers sont perdus. On trouve, dans ce qui nous reste, de précieux fragments d'une foule d'ouvrages im-

portants qui n'existent plus. Malheureusement le célèbre auteur a quelquefois confondu des ouvrages apocryphes avec des ouvrages authentiques, et, dans ses réflexions, il n'est pas toujours exact. Comme Origène et comme plusieurs autres, il était imbu des maximes platoniciennes, de sorte qu'on peut le consulter avec beaucoup de fruit, mais non le prendre pour un guide toujours sûr.

2.° Némésius, né à Cyrène, en Afrique, vers la fin du 4.° siècle, fut d'abord disciple d'Hypatie, dont nous avons parlé, p. 245.

Après avoir étudié à fond la philosophie d'Alexandrie, il se convertit au christianisme, sans renoncer aux rêveries du néoplatonisme. Elevé néanmoins sur le siége épiscopal de Ptolémaïde, il ne changea pas, pour cela, d'opinions, à en juger par les épitres et les hymnes qui nous restent de lui. Plusieurs de ces pièces, évidemment postérieures à sa conversion, sont toutes pleines d'idées platoniques.

3.° Vers le même temps, parurent, sous le nom de saint Denys l'Aréopagite, des ouvrages mystiques, pieux, intéressants, remplis de maximes platoniciennes, à la manière des philosophes d'Alexandrie au 5.° siècle. Ces ouvrages, qui se trouvent dans la Bibliothèque des Pères, t. 2, et y sont donnés comme authentiques, ont pour titre : *De la Hiérarchie céleste; De la Hiérarchie ecclésiastique; Des Noms divins; De la Théologie mystique.*

Communément ils sont, ainsi que onze lettres attribuées au même auteur, regardés comme apocryphes; mais on s'accorde à dire qu'ils existaient certainement au 5.° siècle.

Dans l'hypothèse même qu'ils soient réellement apocryphes, ils ne laissent pas d'avoir leur importance.

4.° Némésius, évêque d'Emèse, en Phénicie, au 4.e ou 5.e siècle, nous a laissé un bon traité *De la nature de l'Homme.* Cet ouvrage a été traduit en latin et se trouve au t. 8.e de la Bibliothèque des Pères. L'auteur s'y montre bon écrivain et profond métaphysicien. Cependant il admettait encore la préexistence des âmes, leur transmigration d'un corps humain dans un corps humain, et quelques autres idées platoniciennes. Toutefois, il fut beaucoup plus exact que les philosophes chrétiens de son siècle et que ne l'avaient été ceux des siècles précédents.

5.° Saint Maxime, moine et martyr, commentateur des livres attribués à saint Denys l'Aréopagite, Enée, de Gaze, disciple d'Hiéroclès, et Zacharie, dit le Scolastique, qui avait enseigné la jurisprudence à Alexandrie, combattirent les nouveaux platoniciens sur plusieurs points : néanmoins ils ne se garantirent pas eux-mêmes de toutes les erreurs du système qu'ils réfutaient.



CHAPITRE VII.

DE LA PHILOSOPHIE DES PÈRES LATINS.

—

Les pères latins n'ignoraient pas la philosophie grecque : nous voyons, par leurs ouvrages, que plusieurs l'avaient sérieusement étudiée et la possédaient bien. Mais, en général, ils ne lui étaient pas favorables, et ne se laissèrent point influencer par elle.

1.° Le premier qui se présente est Tertullien. Ce docteur, né en Afrique, d'un centenier romain, vers le milieu du 2.ᵉ siècle, élevé dans la science et dans les pratiques superstitieuses du paganisme, exerça la profession de rhéteur. Converti à la foi chrétienne et ordonné prêtre à Carthage, il défendit vigoureusement la religion, et montra qu'il n'était point étranger aux sciences profanes, ni aux secrets d'une mâle éloquence. Mais ayant pour la philosophie payenne une invincible répugnance, et la regardant comme la source de toutes les hérésies qui désolaient l'Eglise, il la poursuivait avec énergie et la flétrissait par ses nerveuses expressions. Au chapitre 7 de son livre *De la Prescription,* il parle brièvement des différentes sectes et des graves erreurs auxquelles elles ont donné naissance ; puis il s'écrie : *Misérable Aristote ! c'est lui qui a donné aux philosophes la*

dialectique; art également propre à bâtir et à détruire, applicable à toutes les opinions, fécond en conjectures, serré dans ses arguments, source de disputes, se combattant lui-même, renversant ce qu'il avance et ne pouvant rien établir.

Dans un autre livre, il s'indigne contre les académiciens (1) et condamne leurs fluctuations perpétuelles. Les idées substantielles de Platon lui déplaisent; il les traite de rêveries et n'y voit qu'une source de pernicieuses erreurs.

Lui-même, trop confiant dans ses lumières, s'égare d'une manière étrange. Tout en combattant les platoniciens, il retient quelques-unes des erreurs puisées à leur école. Ainsi il prétend que les anges, les âmes humaines, Dieu lui-même ont un corps subtil et invisible.

L'ardeur de son caractère le jette dans des écarts bien plus grands encore et bien plus déplorables, mais qui ne tiennent pas à la philosophie.

2.° Arnobe, né à Sicque, en Numidie, au 3.e siècle, enseigna la rhétorique dans son pays. A une grande réputation de savoir et d'éloquence il joignit un zèle ardent pour les superstitions payennes. Souvent, dans ses leçons publiques, il parla contre la religion chrétienne. Eclairé par une lumière intérieure, il demanda à embrasser cette religion qu'il avait combattue. L'évêque de Sicque lui imposa, pour l'admettre au baptême, l'obligation de constater sa conversion par un acte public. Arnobe ne recula pas devant cette difficulté. Dans

---

(1) De animâ, c. 17 et 18.

un bon ouvrage, en 7 livres, il attaqua vigoureusement les payens, livra leurs dieux au mépris et se prononça avec chaleur contre les philosophes. Repoussant tous les systèmes, sans distinction d'écoles, il allait jusqu'à reprocher à la logique d'être impuissante, malgré l'appareil de ses armes, à démontrer la vérité.

Cependant il loue Platon et adopte ses idées sur la nature de l'âme, sur les révolutions de l'univers, sur l'origne du mal physique qu'il fait venir de la matière rebelle aux desseins du créateur.

Lorsqu'il écrivait cet ouvrage, Arnobe n'était encore que catéchumène ; il n'est donc pas étonnant qu'il y ait mis certaines empreintes des erreurs dans lesquelles il avait été nourri.

3.° Lactance, né en Afrique, disciple d'Arnobe, élevé dans le paganisme comme lui, fut bien supérieur à son maître, en éloquence et en érudition. Nommé par Dioclétien professeur de belles lettres à Nicomédie, il y eut peu de succès, parce que, dans cette ville, on parlait beaucoup plus grec que latin.

Ayant embrassé la foi chrétienne, il la défendit par des ouvrages écrits dans un latin correct et élégant, savoir, *De l'Ouvrage de Dieu ; Des Institutions divines, en 7 livres ; De la Colère de Dieu ; De la Mort des persécuteurs.* Ces ouvrages se trouvent dans la Bibliothèque des Pères, tom. 3, à la suite de celui d'Arnobe. Tous sont utiles pour l'histoire de la philosophie, à cause des renseignements qu'ils fournissent ; mais ils méritent plusieurs reproches.

L'auteur oppose les uns aux autres les philososophes de l'antiquité, afin de mieux confondre leurs doctrines par les contradictions dans lesquelles ils tombent sans cesse. Sa marche ressemble à celle des nouveaux académiciens : comme eux, il abat et renverse, mais il n'est pas aussi habile à édifier (1).

Il paraît reconnaître qu'il n'y a de science et de vérité pour nous qu'au moyen de la communication que Dieu nous en fait par la révélation. Cependant il ne distingue point, d'une manière claire, la lumière surnaturelle de la lumière naturelle et ne donne aucuns principes pour arriver à la connaissance certaine de la révélation. Souvent il expose les systèmes inexactement et donne de mauvaises raisons pour les combattre. Lui-même tombe dans l'erreur ou dans des opinions singulières : par exemple, il dit que Dieu se transporte dans les diverses parties du monde pour les gouverner, que l'âme est dans la tête, comme Dieu est au ciel, qu'elle descend dans la poitrine, lorsqu'elle veut réfléchir, etc. (2).

4.° Saint Augustin est de tous les pères latins celui qui a le plus écrit sur la philosophie. Sans être exempt du mauvais goût qui régnait alors, il dominait évidemment son siècle par la pénétration de son génie, par l'étendue de ses connaissances et par l'immensité de ses travaux.

---

(1) S. Jérôme, épit. à Paulin, 49, t. 4., 2.e part., p. 567.
(2) De l'ouvrage de Dieu, ch. 16.

Sa grande image se présente partout, de sorte que pour écrire sa vie, il faudrait faire l'histoire ecclésiastique des 4.e et 5.e siècles.

Né à Tagaste, en Afrique, en 354, Augustin y apprit à lire, à écrire et les éléments du calcul. Ensuite il étudia la littérature et l'art oratoire à Madaure, puis s'en dégoûta par les difficultés qu'il y trouva et à cause de l'inhabileté de ses maîtres. Découragé, il voulut tout quitter : mais réfléchissant plus mûrement, il résolut de faire de nouveaux efforts, et s'appliqua aux lettres latines. Quant au grec, il ne pouvait le souffrir. Plus tard cependant, sentant la nécessité de le savoir, il l'apprit et lut les auteurs sacrés et profanes qui avaient écrit dans cette langue.

Manquant de ressources pécuniaires, il fut obligé d'interrompre ses études pendant quelque temps : son père, qui avait un grand désir de le voir parvenir aux honneurs et à la fortune, trouva le moyen de l'envoyer à Carthage. Là, le jeune homme étudiant avec ardeur, fit de grands progrès dans la philosophie et dans l'éloquence ; mais ses mœurs se corrompirent : il tomba dans de honteux désordres et n'y fut pas heureux. Un penchant secret le poursuivait sans cesse, et lui faisait souhaiter de trouver la vraie sagesse. Privé d'un maître habile qui pût le guider, il ne savait où chercher cette sagesse dont il sentait si vivement le besoin : il craignait de prendre une fausse direction, de se tromper ou d'être trompé.

Dans ces dispositions il entreprit de lire les livres saints. Mais la simplicité du style qu'il y remarqua et qui était si

différent des périodes harmonieuses de Cicéron, le rebuta dès le commencement.

Ayant lu les catégories d'Aristote, il crut les comprendre. Il se procura tout ce qu'il put trouver d'autres livres de sciences et d'arts, les étudia, les compara, les approfondit. Par là il acquit une vaste érudition; mais il n'avait point d'idées justes sur les points les plus essentiels. Entraîné dans les grossières erreurs des manichéens, il les défendit pendant neuf ans. Recommandable néanmoins aux yeux du monde par ses talents et ses connaissances, il parvint rapidement à des places honorables et lucratives : il enseigna la rhétorique successivement à Tagaste, à Carthage, à Rome et à Milan. Dans cette dernière ville, il allait quelquefois entendre saint Ambroise, qui excitait, à cette époque, une grande admiration. Touché des discours de ce saint docteur et des larmes de sa pieuse mère, vaincu par la grâce, après une lutte opiniâtre, dont il rend si bien compte dans ses *Confessions*, il se convertit, abjura ses erreurs, réforma ses mœurs, quitta ses emplois, renonça au monde et à ses vanités, fut ordonné prêtre, devint évêque d'Hippone et se consacra sans réserve à la gloire de la religion.

Outre les nombreux ouvrages théologiques, si étendus et portant presque tous les caractères d'un profond métaphysicien, dont il est l'auteur, nous pouvons dire qu'il en a fait d'autres purement philosophiques, et dans lesquels il montre une hauteur de talents à laquelle peu d'esprits sont arrivés. On peut citer ses dialogues *Contre les Académiciens;* ses livres *De l'Ordre; De la Vie heureuse;* ses *Soliloques;*

ses traités *De l'Immortalité et de la Quantité de l'âme ;* ses livres *Du Libre arbitre.* Dans plusieurs de ses autres écrits il recourt à la philosophie payenne, montre qu'il la connaît, et s'en sert avec avantage quand elle peut être utile à son but : c'est ce que l'on peut voir spécialement dans son grand ouvrage *De la Cité de Dieu,* en 22 livres.

Au milieu de ses immenses lectures, il s'est quelquefois égaré dans le dédale des opinions qu'il avait parcourues. Nous n'en devons point être surpris ; lui-même n'a pas craint de se réformer : il a fait un livre entier, sous le titre de ses *Rétractations.*

Il dit (1) avoir puisé ses premières erreurs dans les catégories d'Aristote.

Sans tenir à aucune secte en particulier, il parut donner la préférence à la nouvelle académie. Ensuite il sembla estimer davantage Platon dont il lisait souvent les dialogues. Néanmoins, tout en retenant quelques-uns des principes enseignés par les nouveaux platoniciens, il se préserva des graves erreurs justement reprochées aux premiers pères dont nous avons parlé.

Dans ses Confessions (2), il rend grâces à Dieu d'avoir lu les livres de Platon, et leur attribue le commencement de sa conversion.

Epuisé par les travaux, les soins, les inquiétudes et le

---

(1) Confes., l. 4. c. 16.

(2) Confes., l. 7., c. 20.

chagrin, il mourut en 430, tandis que les Vandales faisaient le siége de sa ville épiscopale. Possidius, l'un de ses disciples, écrivit sa vie et fit la collection de ses ouvrages.

5.° Claudien Mamert, de Vienne en Dauphiné, au 5.° siècle, étudia tous les philosophes de l'antiquité et s'attacha aux nouveaux platoniciens. Très-versé dans la dialectique d'Aristote, il en fit usage contre les hérétiques de son temps, et composa un bon traité *De l'Etat de l'âme*, en 3 livres, contre Fauste de Riez. Ce Fauste prétendait que les anges et les âmes humaines étaient composés d'une matière déliée, et que Dieu seul est incorporel (1).

6.° Boëce, né à Rome, vers 470, d'une famille illustre, reçut une éducation soignée dans cette grande capitale et alla se perfectionner à Athènes. Ayant eu probablement Proclus pour maître, il adopta le syncrétisme, revint à Rome et y occupa les plus hautes dignités. Possédant toute la confiance de Théodoric, roi des Goths, il devint son ministre. Tombé ensuite dans la disgrâce, sans l'avoir méritée, il fut destitué de ses emplois, dépouillé de ses biens et jeté en prison. Dans cette dure réclusion qui finit par une mort cruelle, Boëce composa, en beaux vers latins, sans le secours d'aucun livre, son traité *De la Consolation de la philosophie*.

Elevé dans les principes de l'éclectisme, il tenait à Platon pour la doctrine, et à Aristote pour la forme. Son intention était de traduire les ouvrages du dernier en latin. Déjà il

(1) Bibliot. des Pères, t. 6.

avait effectivement traduit les *Catégories* et une partie de la *Dialectique*. Par là il contribua puissamment à remettre cet ancien maître du lycée en honneur, et à lui donner la vogue qu'il eut plus tard en Occident.

Avant sa disgrâce, il avait écrit un livre de l'unité absolue, au sens de Plotin; deux de l'arithmétique et cinq de la musique, dans les principes de Pythagore; des commentaires sur Aristote et sur Porphyre. Théodoric le fit exécuter d'une manière horrible, en 525.

6.° Cassiodore, né en Calabre, d'une famille distinguée, contemporain de Boëce et honoré comme lui de la confiance de Théodoric, eut le bon esprit de se retirer à temps et d'éviter le sort funeste que subit son ami. Rappelé à la cour après la mort de Théodoric, il y occupa longtemps encore les premiers emplois. A l'âge de 70 ans, il se retira dans sa patrie, y bâtit un monastère dans lequel il vécut jusqu'à une extrême vieillesse, et le pourvut, à grands frais, d'une nombreuse bibliothèque. Il faisait copier des livres à ses moines et en copiait lui-même. A son exemple, d'autres monastères firent des collections d'ouvrages précieux, les copièrent, et les ont ainsi sauvés de la ruine qui en a englouti tant d'autres.

Cassiodore abrégea Boëce, fit un traité *De l'Ame*, deux livres *d'Institutions aux lettres divines*, et plusieurs autres ouvrages qui sont écrits selon la dialectique d'Aristote et empreints du mauvais goût de son temps. Toutefois, ces écrits ne laissèrent pas d'être pendant longtemps le manuel des écoles d'Occident, et furent la source de la philosophie

scolastique. L'auteur traitait des sept arts libéraux, qui furent si renommés par la suite dans les écoles du moyen âge.

Si nous voulions mentionner, sans exception, tous les pères et docteurs de l'Eglise, qui ont traité, plus ou moins directement de la philosophie, il nous resterait encore une longue liste à dresser. Dans cette liste figureraient saint Athanase, saint Basile, saint Macaire, saint Hilaire, saint Cyrille de Jérusalem, saint Jean Chrysostôme, saint Jérôme, saint Ambroise, Théodoret, les deux saints Grégoire, saint Epiphane, etc.

La morale des pères, tant de l'Orient que de l'Occident, partout la même, fut toujours grande, noble, pure, sainte, appuyée sur le rapport de la créature au créateur, sanctionnée par la vue des récompenses et des peines éternelles, désintéressée, supérieure aux sens et aux motifs qui sortent des objets terrestres ou de notre existence actuelle. Elle n'était point renfermée, comme la morale des philosophes, dans le sein des écoles, et destinée seulement à ceux qui faisaient de longues études : elle descendait parmi le peuple, se proportionnait aux diverses conditions, allait jusqu'aux derniers rangs, s'identifiait avec le culte religieux et se perpétuait avec lui. C'est ainsi qu'elle a traversé, sans être altérée, des générations corrompues et les ténèbres d'une ignorance grossière, dont le monde a été si longtemps enveloppé.

CHAPITRE VIII.

DE LA PHILOSOPHIE EN ORIENT, DEPUIS LE VI.e JUSQU'AU XII.e SIÈCLE.

—

Après la translation du gouvernement impérial de Rome à Constantinople, et la division de l'empire qui en fut la suite, les études dégénérèrent sensiblement : elles allèrent rapidement vers une chute complète et ne tardèrent pas d'y arriver. Plusieurs causes préparèrent cette ruine et la consommèrent. A mesure que les doctrines chrétiennes se répandaient, la philosophie pâlissait et ne pouvait soutenir la concurrence. La conversion de Constantin ayant ouvert la porte des honneurs aux chrétiens, la connaissance des sciences profanes ne fut plus regardée comme une condition nécessaire pour arriver aux emplois : dès lors on s'empressa moins d'étudier et de devenir savant. Le siége des ambitions fut déplacé avec le siége de l'empire, et il y eut perturbation dans les esprits.

La naissance de l'arianisme fixant l'attention sur des questions religieuses d'un haut intérêt, engendra des disputes sans nombre : ces disputes occupaient tous les esprits. Les écoles de philosophie ne répondant plus à rien, s'affaiblissaient de plus en plus : elles auraient fini d'elles-mêmes. Par un zèle que nous n'avons point à qualifier ici,

Justinien fit fermer celles d'Athènes, au commencement du 6e siècle.

En 640, les Sarrasins s'étant emparés d'Alexandrie, livrèrent aux flammes la fameuse bibliothèque qui contenait tant de richesses scientifiques et littéraires. Depuis cette catastrophe à jamais déplorable, les sciences et les arts ne firent que languir en Orient. On les y vit comme dans un état de mort, ou donnant tout au plus, de loin à loin, quelques signes de vie à peine sensibles. Nous allons néanmoins citer un petit nombre de noms.

1.° Jean le grammairien, surnommé Philopon, ou ami du travail, enseignait à Alexandrie, lorsque cette ville fut prise par les musulmans : il demanda au général Amrou, dont il avait gagné les bonnes grâces, la conservation de la bibliothèque et ne put l'obtenir.

Philopon était prononcé contre les nouveaux platoniciens. Jugeant leur doctrine dangereuse pour la foi catholique, il se faisait un devoir de la combattre. Sa méthode était celle d'Aristote : il commenta les œuvres de ce philosophe et le mit en honneur, en appliquant sa dialectique aux doctrines théologiques. Combattant Porphyre et Proclus, il s'efforça de montrer que ces docteurs n'entendaient pas Aristote et souvent guère Platon.

Ses ouvrages, curieux et intéressants, se trouvent, pour la plupart, dans la bibliothèque grecque de Fabricius.

2°. Saint Jean, surnommé Damascène, naquit à Damas, en 676, d'un conseiller du calife. Ayant succédé à son père dans le califat, il quitta volontairement cette charge,

se retira dans un monastère, près de Jérusalem, pour y pratiquer les vertus chrétiennes et se livrer plus librement à l'étude.

Il fut regardé comme la lumière de son siècle. Pendant longtemps ses ouvrages ont servi de manuel aux étudiants. C'est lui qui a mis le premier la théologie en ordre. Lui donnant pour base l'existence de Dieu et ses attributs démontrés par la raison, il attachait par là cette science à la philosophie. Sa méthode était claire pour le temps où il écrivait : ses principes philosophiques étaient ceux d'Aristote, puisés dans les traités de dialectique, d'ontologie et de psychologie, composés par cet auteur : il y joignait néanmoins des observations sages et fondées.

Pendant plus de deux siècles, les études philosophiques furent tellement abandonnées dans l'Orient que nous n'en voyons pas la moindre trace : d'épaisses ténèbres semblaient avoir tout envahi à jamais. Ce fâcheux état s'aggrava encore par l'atroce barbarie de Léon l'Isaurien : cet empereur voulant soutenir, à tout prix, les erreurs des iconoclastes, et désespérant de convaincre les savants gardiens de la bibliothèque de Constantinople, les fit brûler vivants avec tous leurs livres, au nombre de plus de 30,000 volumes.

3.° Au milieu du 9.e siècle, Michel et Bardas essayèrent (1) de relever les études ; mais ils eurent peu de succès : il faut avouer qu'ils n'étaient pas propres à en obtenir beaucoup.

---

(1) Brucker, t. 3., p. 537.

4.° Michel Psellus, l'ancien, né vers la fin du 8.e ou au commencement du 9.e siècle, se livra à l'étude de la philosophie avec tant d'ardeur, qu'on le soupçonna d'avoir quitté secrètement le christianisme pour le paganisme. S'étant justifié, il continua d'étudier. Dans la maturité de l'âge, il fit plusieurs ouvrages qui, sans être d'un grand mérite, attestent au moins dans l'auteur de louables efforts et une prédilection pour Aristote.

5.° Léon, le philosophe, élève de Michel Psellus (1), montra du zèle pour s'instruire. Il étudia les sciences et les arts, y fit des progrès, eut un grand nombre de disciples et composa plusieurs ouvrages qui sont perdus.

6.° Photius, issu d'une famille illustre de Constantinople, fut soigneusement élevé et devint très-instruit. Il exerça les fonctions d'ambassadeur en Assyrie, parvint aux plus hauts emplois de la cour de Michel, et, par l'influence de Bardas, fut élu, en 857, patriarche de Constantinople, pour remplacer Ignace, injustement déposé. Photius est tristement célèbre dans l'histoire ecclésiastique, à cause du schisme des Grecs dont il est l'auteur.

On ne peut lui contester du mérite comme écrivain : doué d'une facilité extraordinaire, il aimait le travail et travaillait avec un grand succès. Tout à la fois grammairien, poéte, orateur, critique, philologue, mathématicien, philosophe, médecin, astronome, il a rendu aux sciences et aux lettres

---

(1) Brucker, t. 3., p. 539.

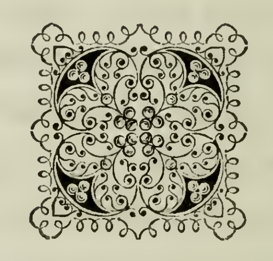
des services inappréciables, par son long écrit, intitulé : *Bibliothèque des livres que Photius, patriarche de Constantinople, a lus et jugés.* On trouve, dans ce grand ouvrage, des extraits raisonnés, avec des notes critiques, pleines de sagesse et d'érudition, de 280 ouvrages, dont la plupart ont été perdus. C'est le journal des lectures, que l'auteur fit durant son ambassade en Assyrie, et qu'il envoya à son frère, le patrice Tarasius. Ce journal a heureusement été conservé et est venu jusqu'à nous.

Photius éprouva, sur le siége qu'il avait usurpé, des humiliations profondes. Condamné à Rome, excommunié par le pape Nicolas 1.er, il fut envoyé en exil par l'empereur Basile. Rappelé quelque temps après à la cour, par ce même empereur, il reçut le titre de précepteur des jeunes princes, et s'acquitta dignement de cette mission de haute confiance. L'aîné de ses élèves, qui a été Léon VI, fit de tels progrès dans les lettres et la philosophie, qu'il a été surnommé le sage, quoiqu'il fût adonné à l'astrologie judiciaire et eût des mœurs dissolues. Plusieurs ont confondu ce souverain avec Léon le philosophe ; c'est à tort ; Léon le philosophe n'a jamais été empereur.

Nicétas David, disciple de Léon le philosophe, connu par sa vie du patriarche Ignace, Michel d'Ephèse, Magentinus, Eustrate, deux ou trois autres qui ont fait quelques commentaires sur Aristote, Michel Psellus, le jeune, qui cultiva, dans le 11.e siècle, la philosophie, la médecine et les mathématiques, fit des commentaires sur la logique et la physique d'Aristote. Voilà, à peu près, tout ce qu'on

peut citer en faveur de la philosophie, en Orient, dans ces temps déplorables. Psellus, le jeune, avait fait, en faveur de Michel Ducas, son élève, un recueil de questions et de réponses, une exposition des oracles chaldéens et un traité des facultés de l'âme.

On peut consulter à ce sujet la Bibliothèque grecque du savant Fabricius, ou Brucker, tome 3, page 545 et suivantes.



CHAPITRE IX.

DE LA PHILOSOPHIE DANS L'OCCIDENT, DEPUIS LE VI.e JUSQU'AU XII.e SIÈCLE.

—

La décadence des études fut plus rapide encore dans l'Occident que dans l'Orient. Des nuées de barbares, accourus des extrémités du nord et de l'est, inondèrent, non seulement l'Italie et les pays environnants, mais toutes les contrées civilisées de l'Europe : ces hordes étrangères renversèrent les monuments, détruisirent les écoles et portèrent la désolation avec elles partout où elles pénétrèrent. Elles s'établirent à demeure au milieu des peuples qu'elles subjuguaient et leur communiquèrent leurs mœurs, tout en se soumettant à la religion chrétienne. En peu de temps, la face du monde fut changée. Les sciences et les lettres, méconnues, outragées, bafouées de toutes parts, n'osaient plus se montrer au grand jour : elles se réfugièrent dans les monastères. Là on se contentait, pour l'ordinaire, de recueillir, de transcrire et de conserver les livres qu'on avait pu sauver du naufrage. Mais il a été trop heureux encore que, dans cette effroyable calamité, la providence nous ait ménagé cette ressource : sans la religion, sans ces moines qu'on a tant méprisés, c'en était fait de la civilisation, peut-

être pour toujours. Les ouvrages de l'antiquité étant anéantis, il ne restait aucun moyen humain de nous faire sortir de la barbarie.

La langue grecque, dans laquelle avaient été composés presque tous les écrits philosophiques, fut entièrement oubliée : le latin cessa d'être usuel. On ne parlait plus que des idiômes grossiers, qui commençaient à se former de la corruption même du latin. L'ignorance fut donc bientôt à son comble et tout paraissait désespéré.

Les pratiques d'astrologie judiciaire, de divination et de magie, si usitées parmi les derniers platoniciens, se répandirent de l'école d'Alexandrie dans le monde entier. Ceux qui passaient pour se livrer à ces sortes de pratiques étaient connus sous les noms d'astrologues, de chaldéens, de mathématiciens. Souvent ils furent condamnés, bannis de Rome, chassés des autres villes de l'empire, et toujours en vain : sans cesse ils reparaissaient. A la faveur de l'ignorance générale, la superstition ne fit qu'augmenter : on ne parlait bientôt plus que de devins, de magiciens et de sorciers de toutes les espèces.

Malgré ces affligeantes ténèbres, qui durèrent si longtemps, il se trouva pourtant, par fois, des hommes laborieux dont les talents, le zèle et les efforts tendaient à soulever le voile de l'ignorance. Tous à peu près confondaient la philosophie avec la théologie, ou ne l'envisageaient que dans ses rapports avec la théologie ; ils la cultivaient peu. Nous en nommerons seulement quelques-uns.

1.° Le vénérable Bède, né en Angleterre, en 672, élevé

dans un monastère depuis l'âge de 7 ans, fit de bonnes études et eut toujours des mœurs pures. Ordonné prêtre, il mérita, par ses vertus, le titre de vénérable qu'on lui donna peu après sa mort et qu'il a toujours conservé. Il savait le grec, la versification latine et l'arithmétique. Ayant étudié les auteurs profanes, grecs et latins, et les livres sacrés de l'ancien et du nouveau Testament, il s'acquit une telle réputation qu'il passait pour un prodige de science. Nous avons de lui une histoire ecclésiastique et plusieurs autres ouvrages étonnants pour le temps où il écrivait.

2.° Alcuin, aussi anglais et diacre de l'église d'Yorck, à la fin du 8.e siècle, fut appelé par Charlemagne à la cour de France; il passait pour fort instruit.

Charlemagne, quoique âgé de 40 ans, se mit sous sa discipline. De concert avec lui, il fit de généreux efforts pour relever les études. Dans ce but, il établit des écoles publiques, notamment celle de Paris, qui, par la suite, devint si célèbre; il les dota et les pourvut des meilleurs maîtres qu'il pût trouver. Mais ces sacrifices furent presque tous sans résultat : le génie de ce grand homme ne lui survécut pas, et les institutions qu'il avait si péniblement fondées tombèrent avec lui. Ses successeurs, Louis-le-Débonnaire et Charles-le-Chauve, essayèrent inutilement de soutenir ces écoles ou de les relever.

Ce qu'on y enseignait d'ailleurs, et ce qui faisait toute la science de ce temps-là, n'était que de faibles éléments, embrouillés, pleins de subtilités et d'erreurs. On divisait l'objet entier de l'enseignement en deux cours, un inférieur,

appelé *Trivium*, contenant la grammaire, la rhétorique et la dialectique; l'autre supérieur, nommé *Quadrivium*, dans lequel on traitait de la musique, de l'arithmétique, de la géométrie et de l'astronomie : c'était les 7 arts libéraux, dont il est souvent parlé, et qui ne constituaient pas un cours de philosophie digne d'en porter le nom.

Ce fut cependant dans les écoles établies par Charlemagne, et dans celles que les évêques et les abbés fondèrent sur leur modèle, que se conservèrent les germes des connaissances divines et humaines. Après l'école de Paris, les plus renommées de ces temps misérables furent celles de Lyon, de Fulde, de Corbie, de Reims et de Liège. De temps en temps, il y eut à la tête de ces écoles des hommes dignes d'un meilleur siècle; tels que Raban-Maur, à Fulde, Paschase Ratbert et Ratramne, à Corbie.

Alfred, roi d'Angleterre, au milieu du 9.e siècle, eut un grand amour pour les lettres et voulut les faire fleurir dans ses états. Pour atteindre ce but, il fit venir de France et d'ailleurs des hommes instruits, fonda des écoles, et une, en particulier, à Oxfort. Cette école échappa seule à la barbarie des Danois, qui, peu de temps après, envahirent le pays et renversèrent tout.

Les sciences et les lettres trouvèrent un asile plus assuré en Irlande, où il y eut presque toujours des hommes qui les cultivaient. Jean Scot, surnommé Erigène, qui eut une grande réputation dans le 9.e siècle, était de ce pays, à ce qu'on prétend : il passa en Angleterre, fut appelé en France, par Charles-le-Chauve, et fit grand bruit à l'école de Paris.

Il savait le grec, le latin et l'hébreu, chose inouïe, ou du moins extrêmement rare à cette époque : il lut les auteurs grecs, surtout ceux de l'école d'Alexandrie, eut des opinions peu exactes sur les dogmes du christianisme, et fut censuré à Rome. Du reste, il ne se distingua que par de fades plaisanteries et d'insupportables subtilités.

Eginhard, favori de Charlemagne et auteur d'une vie de cet empereur, Adélard, son contemporain, qui écrivit sur le comput ecclésiastique, Hincmar, archevêque de Reims, Loup, abbé de Ferrières, Angilbert, abbé de Saint-Riquier, Abogard, archevêque de Lyon, et quelques autres abbés ou évêques sont les seuls savants du 9.e siècle.

Alfred, abbé de Mamelsbury, en Angleterre, Abbon, abbé de Fleury ou Saint-Benoît-sur-Loire, Brunon, archevêque de Cologne, Gerbert, élève de l'école d'Aurillac, abbé de Bobio, archevêque de Reims, et pape sous le nom de Sylvestre II (nous lui devons l'introduction des chiffres arabes), Odon, abbé de Cluny; tels furent les hommes les plus recommandables, sous le rapport de la science, dans le 10.e siècle.

Le 11.e siècle ne fut guère plus heureux. Toutefois, la musique, qui faisait essentiellement partie du cours des études, subit un grand changement par l'usage de la gamme qu'inventa Gui d'Arezzo, moine bénédictin. Fulbert, de Chartres, qui eut beaucoup de disciples; l'hérétique Berenger, appelé, de son temps, grand philosophe, malgré l'abus qu'il fit de la dialectique en l'appliquant aux dogmes de la foi chrétienne; Lanfranc, religieux et abbé du Bec, infatigable

adversaire de Bérenger ; saint Anselme, archevêque de Cantorbéry , qui s'efforça d'unir ensemble la philosophie et la théologie , de les expliquer l'une par l'autre , tout en y mêlant de puériles subtilités ; Maurice, archevêque de Rouen, Hildebert , évêque du Mans , puis archevêque de Tours , qui lisait Cicéron , Sénèque , Horace et Juvénal , chose rare dans ce temps-là furent les savants les plus dignes de remarque qui parurent dans ce siècle. Tous, à l'exception de Bérenger, soutinrent la foi catholique, avec zèle, contre ceux qui l'attaquaient : mais on ne peut guère les regarder comme ayant cultivé la philosophie. Cependant, vers la fin du 11.e siècle, l'ignorance sembla être moins épaisse et tendre à se dissiper. Aussi est-ce de cette époque qu'on fait partir la philosophie scolastique dont nons parlerons plus tard.



LIVRE SIXIÈME.

DE LA PHILOSOPHIE CHEZ LES ARABES DEPUIS LEUR PREMIÈRE EXISTENCE JUSQU'AUJOURD'HUI.

CHAPITRE I.er

PHILOSOPHIE DES PREMIERS ARABES.

Si nous en croyons les auteurs arabes, qui ont écrit depuis la naissance du mahométisme (1), cette nation doit son origine à Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar : aussi honore-t-elle ce patriarche comme son père. Les savants néanmoins ne regardent pas ces prétentions comme hors de doute, ni même comme très-fondées : mais tout le monde s'accorde à dire que les Arabes sont fort anciens.

Le saint homme Job, qui a si admirablement parlé de Dieu et de ses attributs, de l'homme et de ses misères, du

---

(1) Il n'y a point d'ouvrages arabes qui remontent plus haut que Mahomet. Aucun même ne remonte aussi haut, excepté l'Alcoran, ou le Coran.

vice et de la vertu, de la nature et de ses merveilles, vivait, à ce qu'on croit, parmi les Arabes et vers le temps de Moïse, ou un peu auparavant : il honorait le vrai Dieu par la prière et par l'oblation des sacrifices.

David parle des rois de Saba et de l'Arabie. La reine de Saba alla proposer des énigmes à Salomon pour éprouver sa sagesse et s'en retourna ravie d'admiration. De-là on conclut légitimement que, dans ces temps reculés, les Arabes existaient déjà ; mais nous n'en pouvons tirer aucune connaissance positive sur l'état de leurs doctrines.

Chez les Arabes, comme chez les Chaldéens et les Perses, il y avait des sages, connus sous le nom de mages. Ces sages se livraient à l'étude des sciences naturelles ; leur religion avait le feu pour objet, et ne reconnaisait ni temples ni statues. Parmi eux existait aussi une secte nombreuse et ancienne, qui adorait les astres, avait des temples et des statues : ses sectateurs s'appelaient sabéens ou zabiens. Nous n'avons rien de clair sur les commencements, l'origine, l'étymologie et l'antiquité de cette secte. On croit qu'elle était venue de la Perse ou plus vraisemblablement de la Chaldée. Son culte est regardé comme la plus ancienne de toutes les fausses religions.

Les points capitaux de sa doctrine sont les suivants :

1.° Les hommes ont besoin de médiateurs qui s'interposent entre Dieu et eux : ces médiateurs sont des substances intellectuelles qui ne peuvent tomber sous les sens. Dès lors il faut qu'il y ait un point de communication entre elles et nous : cette communication se fait par les astres, qui sont la

demeure des esprits médiateurs, ou par les simulacres qui les représentent. De-là une double secte de sabéens; les uns voulaient des simulacres, et d'autres les rejetaient.

2.° Les sept planètes sont les demeures sacrées des intelligences médiatrices : ces intelligences y font leur résidence, comme nos âmes résident dans nos corps. En conséquence, ces astres sont des êtres vivants et raisonnables, composés de corps et d'âmes; ils doivent être regardés comme des dieux, mais des dieux inférieurs au Dieu suprême.

3.° Les astres, dans la vicissitude de leurs mouvements, étant souvent invisibles pour nous, une partie des sabéens voulait avoir leurs images, afin de pouvoir toujours, par ce moyen, se mettre en communication avec eux, par eux avec les puissances médiatrices qui les habitent, et enfin avec le Dieu suprême.

4.° Sur ces principes, les sabéens établissaient la doctrine minutieuse, absurde et ridicule des talismans, des enchantements, de la magie, de la divination et des pronostics.

5.° Selon la narration d'Abul-Farage, auteur d'une histoire universelle en syriaque et en arabe, au 13.e siècle, les sabéens se tournaient vers le pôle arctique, trois fois le jour, pour prier; avant le lever du soleil, à midi et le soir. Chaque année, ils pratiquaient un jeûne de 30 jours, un de 9 et un de 7. Leur opinion était que les âmes criminelles seraient tourmentées pendant 9,000 ans après la mort, puis rentreraient en grâce avec Dieu. Ils offraient à Dieu des victimes qui devaient être entièrement consumées par le feu, sans qu'il fût permis d'en rien manger.

6.° Entre eux il y avait une autre secte nommée *Harbanistes*, qui prétendait que Dieu était tout à la fois unique et multiple ; unique quant à l'essence, et multiple quant aux individus dans lesquels il se rendait visible : par exemple, il était multiple dans les planètes qu'il animait, dans certains hommes dont il se revêtait, sans division et sans altération de sa nature.

Les harbanistes disaient encore que, par la volonté de Dieu, le monde inférieur devait être soumis aux corps célestes et gouverné par eux ; qu'au bout de 36,425 ans, tous les êtres vivants périraient ; qu'un couple de chaque espèce renaîtrait pour commencer une nouvelle période de la même durée ; que des périodes semblables se succéderaient ainsi pendant l'éternité ; qu'il n'y aurait pas d'autre résurrection.

Peut-être devrions-nous parler ici de Lokman, si célèbre chez les Arabes par les fables qui existent sous son nom. Lokman est chez eux à peu près ce qu'a été Esope chez les Grecs. Quelques-uns ont prétendu que c'était le même personnage sous deux noms ; ce qui n'est nullement vraisemblable. Mais l'histoire de ce fabuliste si renommé est tellement obscure, que nous n'entreprendrons pas de l'éclaircir. Une chose est hors de doute, c'est que depuis bien des siècles les Arabes excellent dans le genre de l'apologue et des contes.



CHAPITRE II.

DE LA PHILOSOPHIE DES ARABES AU TEMPS DE MAHOMET.

—

Mahomet parut, comme on sait, au commencement de notre septième siècle. Les auteurs arabes dont nous possédons certainement les ouvrages, lui sont tous postérieurs : ce qu'ils rapportent des temps antérieurs ne peut donc offrir de garantie à un esprit qui cherche sérieusement la vérité. Aussi Abul-Farage, dans son histoire, convient-il que les peuples de l'ancienne Arabie n'existent plus ; qu'il n'y a ni mémoires authentiques, ni monuments certains par lesquels nous puissions savoir ce qu'ils ont été.

Cet historien divise les temps en siècles d'ignorance et en siècles de lumière : il fait commencer les siècles de lumière au règne de Mahomet. Les autres écrivains adoptent communément cette division. Avant Mahomet les Arabes n'avaient donc pas de philosophie : ils étaient livrés aux grossières superstitions de l'idolâtrie, ne savaient pas lire et et ne possédaient aucun moyen de s'instruire.

Depuis la naissance du mahométisme, les habitants de Médine étaient appelés lettrés, parce qu'ils lisaient la loi ; ceux de la Mecque étaient qualifiés d'illettrés, parce qu'ils ne lisaient point.

Or, les premiers étaient originairement Juifs ou chrétiens, et les autres étaient des Arabes. L'ignorance complète de cette race, avant Mahomet, est donc incontestable. Aussi les musulmans eux-mêmes avouent-ils que leur prophète ne savait ni lire ni écrire.

Les chrétiens de l'Arabie étaient des nestoriens ou des jacobites, séparés de l'unité catholique, et profondément ignorants : voilà, en substance, dans quelle situation intellectuelle étaient les peuples de ces contrées, lorsqu'on leur prêcha, ou plutôt lorsqu'on leur imposa l'islamisme.



CHAPITRE III.

DE LA PHILOSOPHIE DE MAHOMET ET DE L'ALCORAN.

Mahomet, né à la Mecque, dans l'Arabie déserte, en 570, selon l'opinion la plus commune, perdit de bonne heure ses parents. Dénué des biens de la fortune, quoique issu d'une des principales tribus de la nation, il fut recueilli par son aïeul, Abdal-Mothalleb, et élevé par son oncle, Abbon-Thaleb. A l'âge de 20 ans, il prit le parti du commerce et fréquenta les marchés publics. De retour à la Mecque, à l'âge de 25 ans, il entra chez une veuve très-riche, nommée Kadidja. En gérant les affaires de cette veuve, il gagna sa confiance, mérita ses faveurs et obtint sa main. Devenu son époux, il se trouva à la tête d'une brillante fortune.

Songeant aux moyens de monter plus haut et de se créer une autorité souveraine, il conçut le projet de fonder une nouvelle religion. Dans ses voyages en Syrie, en Palestine, en Egypte, il avait été en rapport avec des Juifs et des chrétiens de différentes communions. Mêlant ce qu'il avait pu retenir des enseignements de Moïse et de J.-C. aux traditions de son pays, il forma un corps de doctrine singulier et plein de confusion. Il supposait que l'archange Gabriel venait souvent le visiter et lui communiquait les vérités qu'il fallait croire

ou pratiquer. Prêchant cette nouvelle religion, au nom du ciel, il défendait, sous peine de mort, d'en contester aucun point et ordonnait de s'y soumettre sans hésiter.

Comme il parlait à des peuples ignorants et grossiers, et qu'il le faisait d'un ton d'inspiré, entouré de forces imposantes, menaçant et exécutant souvent ses menaces, il fit, en peu de temps, de rapides progrès. C'est ainsi que fut fondé le mahométisme, religion si connue depuis et si étendue dans le monde, spécialement dans l'Asie et dans l'Afrique.

Pour se soustraire à un complot ourdi contre lui, Mahomet s'échappa secrètement de la Mecque et se retira à Yanthrel, autre ville de l'Arabie, appelée depuis *Medinah al Naby*, ville du prophète, ou simplement Médine. Cette fuite a été si célèbre, que tous les peuples mahométans en ont fait le commencement de l'ère dont ils se servent, et qu'ils appellent hégire, d'un mot arabe qui veut dire fuite : ils font partir cette ère du vendredi 16 juillet, 622 de J.-C.

Mahomet, ne sachant point écrire, faisait écrire par d'autres, sur des morceaux de parchemin, sur des pierres, sur des feuilles de palmier, ou sur d'autres matières propres à cet usage, les révélations qu'il prétendait recevoir, à mesure qu'elles lui étaient faites; il en publiait d'autres sans les faire écrire.

Aboubekr, son beau-père, étant devenu son successeur, s'occupa de faire recueillir ces notes et les traditions non écrites. Zaïb-ben-Thabet, chargé de ce travail, ramassa tout ce qu'il trouva, et fit un assez gros volume, plein de con-

fusion. Néanmoins il le divisa en chapitres, sous des titres particuliers; mais, pour l'ordinaire, ces titres sont vagues, ridicules, ou ne présentent aucun sens, comme *De la Fourmi; De la Vache; De l'Araignée; De la Fumée; Des Ordures*, etc. C'est ce recueil qu'on appelle *Alcoran*, de deux mots arabes AL *(le)* et CORAN *(livre)*, c'est-à-dire le livre par excellence. Alcoran signifie donc la même chose chez les mahométans que la *Bible* chez les chrétiens. On dit souvent aussi le Coran, au lieu de l'Alcoran.

Rien de plus pitoyable pour le fond et la contexture que ce livre fameux : à l'exception de quelques vérités dogmatiques et morales, empruntées aux Juifs et aux chrétiens, le reste n'est qu'un amas de rapsodies, dont la lecture n'est pas même supportable. Nous allons en extraire succinctement ce qu'il y a de plus raisonnable, afin de donner au moins un aperçu des doctrines mahométanes sur le triple rapport du dogme, de la morale et du culte.

DOGME. 1.° Il n'y a qu'un Dieu souverainement parfait, créateur du ciel et de la terre, qui gouverne tout, mais ne peut engendrer son semblable. 2.° Il y a des anges qui ont un corps très-subtil, formé de feu ou de lumière : cependant ils ne mangent point, ne boivent point et n'ont pas de sexe. Les uns adorent Dieu ou chantent ses louanges; les autres portent son trône ou intercèdent pour les hommes. Quatre surtout sont fréquemment désignés par leurs noms propres, savoir : *Gabriel*, *Michel*, *Azael* et *Yfrafil*. 3.° Celui qui ne croit point aux anges, ou qui leur attribue la diversité de sexe, ou ne les aime pas, est un infidèle.

4.° Un ange très-élevé devant Dieu, nommé *Azazil*, ayant désobéi à l'ordre qui lui fut donné de se prosterner devant Adam, est tombé de sa gloire et ne cherche plus maintenant qu'à nuire aux hommes : il a eu des imitateurs ; de sorte qu'il y a des anges malfaisants, qu'on appelle démons. Il y a aussi des génies revêtus de corps grossiers, qui mangent, boivent, se propagent et meurent. 5.° Les âmes humaines, immortelles de leur nature, sont recueillies, au sortir du corps, par Azariel, l'ange de la mort, et examinées sur leur conduite : si elles sont trouvées justes, elles jouissent du bonheur ; si elles ne sont pas justes, elles ne pourront attendre que des tourments. A la fin des siècles, il y aura une résurrection générale et un jugement solennel : alors les bons iront au ciel, et les méchants descendront dans l'enfer, pour y souffrir pendant un temps proportionné à leurs fautes : après cela, s'ils ont confessé Dieu, ils rentreront en grâce avec lui. 6.° Un dogme fondamental chez les mahométans, c'est que tout est prédéterminé par la souveraine volonté de Dieu, et arrive nécessairement.

Comment concilier la liberté de l'homme avec cette inflexible nécessité? c'est ce qu'on ne dit point.

Morale. Les principaux points de la morale de Mahomet, sont : 1.° de ne jamais disputer sur la religion, de croire sans hésiter au Pentateuque, à l'Evangile, à l'Alcoran, à Dieu et à Mahomet, son prophète ; 2°. de faire la guerre aux infidèles, de les forcer à croire la vérité enseignée par Mahomet ; d'être persuadé que si on meurt dans les combats, soutenus pour établir la foi, on est martyr de son zèle et

certainement sauvé ; 3° de ne pas avoir plus de 4 femmes, ou 1 femme et 3 concubines (il paraît que Mahomet se dispensa ou feignit que Dieu l'avait dispensé de cette loi, puisqu'il eut jusqu'à 15 femmes et 10 ou 12 concubines); 4.° il est permis à un homme de répudier sa femme ou l'une de ses femmes, et de la reprendre deux fois, même trois fois, pourvu qu'elle se soit mariée à un autre et en ait été répudiée aussi; 5.° la charité et l'aumône sont singulièrement recommandées par Mahomet.

Dans l'Alcoran il y a beaucoup d'autres préceptes de droit positif, qui ne peuvent convenablement trouver place ici.

Culte. Le mahométisme contient une foule de pratiques religieuses qui n'ont rien de philosophique. Par conséquent nous ne devons pas les citer en détail dans cet Abrégé historique. Nous allons seulement exposer les plus saillantes pour donner une idée de cette religion : 1.° Beaucoup de purifications sont prescrites ; tantôt il faut plonger le corps entier dans l'eau, par exemple, les femmes après leurs couches, ceux qui ont touché un mort; tantôt on doit se laver soigneusement les extrémités, savoir, les pieds, les mains et la face. Au défaut d'eau, on se sert de sable. 2.° La circoncision est de précepte : elle peut se faire de la 6.e à la 16.e année, et chacun, en subissant cette opération, doit dire à haute voix : *Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète.* 3.° La prière est la partie essentielle de la religion mahométane : elle doit avoir lieu cinq fois par jour, sans aucune interruption. 4.° Outre les jeûnes de dévotion qui sont recommandés et reviennent assez souvent, il y a le *Ramadan*,

jeûne d'un mois lunaire, strictement prescrit à tout le monde, au point qu'il n'est pas permis de prendre même une goutte d'eau avant le coucher du soleil. C'est le carême des mahométans; il se termine par le *Baïram*, grande solennité, répondant, pour le degré, non pour le temps (1), à la pâque des Juifs ou des chrétiens. 5.° Il est défendu de jouer, de faire de la musique, de boire du vin, de manger du porc, du sang, de ce qui a été offert aux idoles, des bêtes mortes d'elles-mêmes, de celles qui ont été suffoquées, assommées, tuées par accident, ou par la corne d'un autre animal, ou dont une autre bête aurait mangé. 6.° Il est ordonné à chacun de faire le voyage de la Mecque, au moins une fois dans sa vie : on va aussi, mais seulement par dévotion, à Médine, où est le tombeau du prophète.

Cette religion est appelée *Islamisme*, du mot arabe *Islam*, qui exprime l'action de s'abandonner pleinement à Dieu. Les Perses en ont fait *Muslim*, et *Muslimim* au pluriel, d'où s'est formé le mot générique de *musulmans*, appliqué aux sectateurs de Mahomet.

On les appelait autrefois, et pendant longtemps, *Sarrasins*, du nom d'un peuple qui habitait Médine et les environs, du temps de Mahomet : cette dénomination a cessé quand les Turcs ont obtenu l'autorité souveraine dans

---

(1) L'année mahométane étant lunaire, le mois de *Ramadan* parcourt successivement les différents temps de l'année; il fait le cercle dans 33 ans. Par conséquent le jeûne se trouve souvent dans les grandes chaleurs de l'été.

la personne d'Othman ou Ottoman, fondateur d'une dynastie qui porte son nom, et le donne à la nation des Turcs.

Mahomet, prêchant sa nouvelle loi, l'épée à la main, et la persuadant par la terreur, ne voulait pas qu'on lût ni qu'on apprît autre chose que l'Alcoran : il alla même jusqu'à défendre, sous peine de mort, l'étude des arts libéraux. Dès lors il n'y eut pas de philosophie possible sous son règne ni sous celui de ses premiers successeurs. On sait la réponse farouche qu'Omar fit faire, par son lieutenant Amrou, à Jean Philopon, qui demandait que la bibliothèque d'Alexandrie fût conservée : ou ce que ces livres contiennent est conforme à l'Alcoran, et alors ils sont inutiles; ou ce qu'ils contiennent est contraire à l'Alcoran, et ils sont dangereux. La conclusion fut qu'il fallait les brûler et ils furent tous brûlés.

Cette fureur contre les lettres et les sciences continua, à peu près de la même manière, sous les califes ommiades, qui se succédèrent depuis 663 jusqu'à 749 de notre ère. Calife ou khalife, comme quelques-uns écrivent, signifie vicaire du prophète. La dynastie des Ommiades tire son nom *d'Ommyah* ou Ommiade, bisaïeul de Moaviah. Ce Moaviah étant parvenu à se faire reconnaître calife, en 41 de l'hégire, 661 de J.-C., dépouilla la famille du prophète du califat, et transmit cette dignité à ses propres descendants.



CHAPITRE IV.

INTRODUCTION DE LA PHILOSOPHIE CHEZ LES ARABES D'ORIENT.

—

En 749 de notre ère, 132 de l'hégire, Aboul-Abbas, descendant d'Abbas, fils de Mothaleb, oncle de Mahomet, fut proclamé calife et fonda une nouvelle dynastie, connue sous le nom d'abbassides. Les princes de cette dynastie tinrent, à l'égard des sciences, une conduite toute différente de celle qu'avaient tenue les ommiades et les califes qui les avaient précédés.

Almansour (Abou-Djafar), second calife de cette dynastie, en 775, homme d'un heureux caractère, prudent, judicieux, affable, magnanime, très-versé dans les affaires, ne put goûter l'ignorance systématique dont Mahomet avait fait un précepte : il montra du goût pour les lettres et les favorisa tant qu'il pût. Ayant fondé la ville de Bagdad, dont il fit la capitale de son empire, il y établit des écoles publiques; lui-même étudia la philosophie, les mathématiques, l'astronomie et excita les autres, par son exemple, par ses conseils, par ses encouragements, à faire de même. Toutefois, il n'obtint pas de grands succès, parce que les préjugés étaient enracinés et l'ignorance trop profonde.

Plusieurs ouvrages de philosophie avaient cependant déjà été traduits du grec en syriaque, par des chrétiens : ces versions, tout imparfaites qu'elles étaient, furent, pour les musulmans, la première source de leur éducation littéraire et scientifique. Almansour décerna d'amples récompenses à ceux qui traduiraient des ouvrages grecs en arabe.

Les Arabes, ne sachant point le grec, ne pouvaient lire les ouvrages écrits dans cette langue. Ils ne possédaient en arabe que l'Alcoran. Nécessité était donc pour eux de recourir aux traductions, et ils n'avaient pas d'autre ressource pour se mettre au niveau des connaissances acquises ailleurs. Les chrétiens, un peu instruits, qui savaient les deux langues, excités par les encouragements de l'autorité souveraine, se mirent au travail. Bientôt il parut une multitude de versions, faites, la plupart, sur des versions syriaques, et, par conséquent, très-vicieuses.

Haronn-Rashid, cinquième calife des abbassides, en 809, favorisa de tout son pouvoir l'élan qu'avait donné Almansour, pour les versions arabes et pour les études sérieuses. Par ses largesses et par l'accueil bienveillant qu'il savait faire, il réunit autour de lui un grand nombre de poètes et de savants, qui, en lui faisant la cour, s'efforçaient de mériter ses bonnes grâces.

Almamoun, fils et second successeur de Rashid, 7.e calife abbasside, surpassa tellement son père, par le zèle qu'il montra pour les sciences et les beaux arts, qu'il en fût regardé comme le père chez les Arabes orientaux. Beaucoup moins scrupuleux dans sa foi mahométane que ne

l'avait été Rashid, il admit les chrétiens à sa cour, leur confia des emplois publics, les honora, les récompensa selon leurs mérites, sans avoir égard à la religion qu'ils professaient : il se servit d'eux pour répandre la philosophie et l'érudition grecque parmi ses sujets arabes.

Les chrétiens se trouvaient encore les plus nombreux dans les états de ce grand souverain : quoique leur instruction fût en décadence, ils étaient cependant bien supérieurs aux Arabes. On continuait de les désigner sous le nom de peuple *lettré*, ou peuple qui lit, tandis que les autres étaient *illettrés*, c'est-à-dire ne lisaient point.

Les musulmans n'eurent donc qu'une philosophie d'emprunt, philosophie toute d'érudition et non d'invention. De préférence, ils s'attachèrent à Aristote, modifié par l'école d'Alexandrie. Le ton tranchant et positif de ce philosophe convenait en effet beaucoup mieux aux croyances, aux mœurs, au gouvernement ferme et absolu des Arabes que les doctrines problématiques des autres écoles, surtout de la nouvelle académie.

Les médecins furent spécialement en honneur chez les califes de Damas et de Bagdad. Par eux la philosophie eut sa première entrée à la cour de ces souverains. On cite, entre autres, Jean Mesné, qui tint une école publique à Bagdad, sous Rashid et Alamamoun. Ce médecin fit des livres estimés et eut beaucoup de disciples. Honaïn, sorti de l'école de Mesné, médecin et chrétien comme lui, eut aussi une grande faveur à la cour de Bagdad, au milieu du 9.e siècle ; il traduisit en arabe un grand nombre d'ou-

vrages grecs, particulièrement ceux d'Aristote, d'Hippocrate et de Galien.

De l'école de ces deux célèbres médecins, littérateurs et philosophes, sortirent d'autres hommes distingués, qui cultivèrent avec ardeur les sciences, dans toutes les parties et s'efforcèrent de les répandre. On peut citer parmi eux :

1.° Alkindi on Alchindus, commentateur et grand admirateur d'Aristote, auteur de plusieurs ouvrages sur la philosophie, les mathématiques et la médecine.

2.° Alfarabi, disciple de Jean Mesné, avait appris, à la fois, les langues, les sciences et les arts. Ses progrès avaient été si grands et si rapides que tout le monde en était frappé d'étonnement. Il disait avoir lu jusqu'à quarante fois la métaphysique d'Aristote. Ses ouvrages sont, 1.° des commentaires sur différents ouvrages de ce prince des philosophes; 2.° une encyclopédie, dans laquelle il donne des définitions précises et des notices exactes sur toutes les sciences; 3.° un traité de musique très-estimé; 4.° un traité de l'entendement; 5.° un traité des causes, etc.

3.° Avicenne, né dans un bourg près de Bochara, en Perse, l'an 980, le plus célèbre des médecins arabes, homme prodigieux par ses talents précoces, commença à étudier à 5 ans, et dès l'âge de 10 ans il savait les belles-lettres, l'Alcoran et tous ses commentaires. A 18 ans il avait terminé ce qu'on appelait l'encyclopédie, c'est-à-dire l'étude des différentes sciences connues et de tous les arts. Grand admirateur d'Aristote, d'Hippocrate et de Galien,

qu'il avait approfondis, il les commenta, les abrégea, fit beaucoup d'autres ouvrages sur la philosophie et la médecine. Ses ouvrages de médecine furent traduits en latin, et ont été longtemps enseignés dans les universités d'Europe. Ils sont maintenant abandonnés partout.

On convient que cet auteur, malgré la célébrité de son nom, écrivait sans méthode, sans goût et souvent sans discernement. D'ailleurs il a dû paralyser ses talents ou du moins nuire à leur développement par les excès de vin et de débauche auxquels il se livrait habituellement, au point qu'il en mourut à 57 ans.

4.° Algazeli, naquit à Thous, en Asie, l'an 1058 de J.-C. Son père, riche marchand, voyant en lui des dispositions extraordinaires, voulut qu'il étudiât les belles-lettres, la religion, les sciences et les arts. Le jeune homme fit, en peu de temps, des progrès étonnants : il fut recherché, appelé à Bagdad et reçu dans cette capitale avec les honneurs qu'on aurait pu rendre à un prince. Mis à la tête de l'enseignement public, il s'y distingua au point que tout le monde voulait l'entendre et qu'on le couvrait d'applaudissements. Ayant entrepris le pélérinage de la Mecque, il alla au Caire, à Alexandrie, retourna à Bagdad et y mourut âgé de 55 ans seulement.

Quoique défenseur zèlé de l'islamisme contre les Juifs et les chrétiens, il porta toutefois dans l'étude qu'il en fit, un esprit de critique et d'indépendance inconnu jusque-là. Un ouvrage qu'il avait laissé dans ses papiers en mourant, fut condamné comme opposé à la religion de Mahomet, et

ordre fut donné de brûler toutes les copies qui en pourraient exister, quelque part que ce fût.

On croit qu'Algazeli avait une tendance au scepticisme : il est certain, du moins, qu'il discutait avec liberté et rejetait souvent les opinions des philosophes, après les avoir comparées les unes aux autres. Dans ce but, il avait composé deux ouvrages, l'un *Des opinions des philosophes*, et l'autre, *Destruction des opinions des philosophes*. Il combattait surtout les nouveaux platoniciens et faisait plus de cas des doctrines d'Aristote. Averrhoës, dont nous parlerons plus tard, fit contre lui un livre intitulé, *Destruction de la destruction des opinions des philosophes*.

5.° On trouve, parmi les œuvres d'Averrhoës, un livre que Guillaume de Paris et Albert-le-Grand citent, comme ayant été fait par un Juif nommé David. C'est tout simplement un extrait des trois auteurs arabes, Alfarabi, Avicenne et Algazeli. Ce livre, dont le titre est *Des Causes*, a exercé une grande influence sur les études scolastiques. Les 32 propositions dont il contient le développement sont présentées comme on présente des théorêmes en géométrie. Elles portent des caractères visibles du nouveau platonisme et ne sont pas toujours claires.

6.° Avicébron, dont Albert-le-Grand, Guillaume de Paris et saint Thomas font mention, en plusieurs endroits de leurs écrits, vivait aussi dans le 11.e siècle. S'étant livré à des recherches métaphysiques très-subtiles, dans le genre des scolastiques, il composa un ouvrage qui fut traduit sous le titre de *Source de vie*, et un autre, intitulé *Source de la*

sagesse, si toutefois c'était un autre ouvrage, car on n'en est pas sûr. Du reste on ne sait où retrouver ces ouvrages oubliés depuis longtemps.

L'autorité des califes, qui avait décliné dès le commencement du 10.e siècle, alla toujours en s'affaiblissant. Des usurpateurs s'élevant de différents côtés, sous le titre de *Sultans* ou seigneurs (1), s'attribuèrent l'autorité souveraine sur les contrées qu'ils se soumettaient et ne laissèrent aux califes que la puissance spirituelle. L'empire fut ainsi démembré pièce à pièce. A Bagdad même un seigneur particulier, appelé *Emir*, s'empara peu à peu des affaires temporelles. Vers 933, le calife fut réduit, par le fait, aux seules fonctions spirituelles, qu'il exerçait comme vicaire du prophète.

Les Turcs, barbares de la Scythie ou des régions environnantes, firent, dès le 9.e et 10.e siècles, des excursions sur les terres des Arabes. Etant devenus puissants dans l'Orient, ils se rendirent, en 1055 de J.-C., 447 de l'hégire, maîtres de Bagdad, sous la conduite de Trugulbec, un de leurs chefs. Ce chef épousa la sœur du calife et, du consentement de ce dernier, fut reconnu chef de cette capitale.

Trugulbec était fils de Seljouc, le premier de sa nation qui se fût fait musulman. Pour cette raison, les Turcs de Bagdad ont été appelés Seljouques ou Seljouquides, comme

(1) De là est venu le titre de Grand-Seigneur, qu'on donne au souverain de Constantinople.

ceux qui vinrent plus tard dans la Natolie et la Grèce, puis à Constantinople, ont été nommés Ottomans, du nom de leur premier chef, Othman.

Les études scientifiques et littéraires, qui avaient fleuri chez les Arabes, s'enfuirent à l'aspect des barbares, et s'évanouirent totalement dans l'Orient.



CHAPITRE V.

DE LA PHILOSOPHIE CHEZ LES ARABES DANS L'OCCIDENT.

—

Les Sarrasins, établis dans l'Afrique, dès les premiers temps du mahométisme, s'emparèrent d'une grande partie de l'Espagne, au commencement du 8.e siècle, de l'île de Crète et de la Sicile, au 9.e A cette époque, ils firent de fréquentes incursions en Italie et en France; mais ils n'eurent d'établissements florissants et durables qu'en Afrique et en Espagne. Ces parties éloignées eurent les premières, quant au temporel, des princes indépendants des califes.

Saladin, fameux sultan d'Egypte, dans le 12.e siècle, fit bâtir un très-beau collége au Caire. Le juif Benjamin de Tudéla, qui voyagea de tous les côtés, à cette époque, dit avoir vu au Caire un magnifique gymnase, orné de belles colonnes de marbre, où Aristote était enseigné dans vingt écoles différentes, au milieu d'un immense concours d'auditeurs. Léon l'Africain, auteur du 15.e siècle, d'abord mahométan, puis chrétien, dit aussi que, dans cette même ville, il y avait plusieurs colléges bien bâtis et richement dotés, dans lesquels les sultans entretenaient généreusement un grand nombre de savants pour enseigner les sciences.

La même chose eut lieu, par proportion, dans d'autres états musulmans de l'Occident : on forma d'importantes collections de livres qu'on faisait venir de l'Orient, et qui ont servi plus tard à enrichir les bibliothèques d'Europe, surtout celle de l'Escurial, en Espagne.

Les princes maures fondèrent, avec une magnificence royale, de superbes académies à Tunis, à Fez, à Maroc, à Cordoue, à Grenade. Dans ces universités on enseignait les lettres, les arts, la loi de Mahomet et ses commentaires, la philosophie, les mathématiques, et, par dessus tout, la médecine qui était cultivée avec un soin spécial. Les savants, formés à ces écoles, ont laissé un nombre prodigieux d'écrits. Il est étonnant combien la seule bibliothèque de l'Escurial renferme de manuscrits arabes : on en compte 200, rien que sur la logique et la métaphysique.

Les auteurs qui ont fait le plus de bruit à cette époque, sont :

1.° Essachalli, né en Sicile, à la fin du 11.ᵉ siècle. Cet homme fut célèbre de son temps, par son éloquence, son érudition en tout genre, ses connaissances en philosophie, en médecine, en astronomie et en cosmographie. Roger, roi de Sicile, ayant accepté de lui un ouvrage sur la géographie, le fit traduire en latin, le lut et en fut tellement satisfait qu'il eût pour l'auteur tous les égards possibles : il ne pouvait comprendre comment un mahométan savait si parfaitement ce que les chrétiens ignoraient.

2.° Alvenzoar, homme distingué parmi les Arabes d'Espagne, au 12.ᵉ siècle, était très-versé dans la philosophie et

la médecine. Cependant il a été moins célèbre par lui-même que par les disciples qu'il a formés, notamment par Avenpace et Averrhoës.

3.° Avenpace, aussi médecin renommé, a fait des épitres philosophiques et théologiques, des commentaires sur Euclide, sur Aristote et sur le livre *Des Causes*. Il était du nombre des péripatéticiens, qui, chez les Arabes, tendaient à la mysticité et voulaient unir la philosophie à l'islamisme.

4.° Tophaïl, issu d'une famille honorable, venue de Syrie en Espagne et tombée dans l'indigence, étudia avec ardeur la philosophie et la médecine. S'étant acquis une brillante réputation, il enseigna Aristote avec succès et compta, parmi ses disciples, Averrhoës et le fameux Rabbin Maimonide. Comme Avenpace, il était pour les doctrines mystiques.

5.° Averrhoës, de tous les philosophes arabes celui qui a obtenu le plus de célébrité, naquit à Cordoue, dans le 12.ᵉ siècle, d'une famille distinguée parmi les Sarrasins d'Espagne. Son aïeul et son père étaient chefs de la magistrature et du sacerdoce à Cordoue, sous l'autorité du roi de Maroc.

Averrhoës étudia, sous des maîtres habiles, la philosophie d'Aristote, la théologie de Mahomet, la médecine, les mathématiques, et, dans toutes ces parties, il eut des succès inouïs.

Le souverain pontificat et la première magistrature de Cordoue venant à vaquer, il fut élu d'une voix unanime et travailla avec une nouvelle ardeur pour se mettre dans le

cas de remplir dignement les devoirs attachés à sa double charge. Dans le dessein d'unir la théologie, la jurisprudence et la philosophie, il traduisit, sur un manuscrit syriaque, les œuvres d'Aristote en arabe et les commenta. Plein d'enthousiasme pour le fondateur du Lycée, il l'élevait jusqu'aux nues, disant qu'il avait porté les sciences au plus haut degré de perfection. Cependant, dans ses commentaires, il s'est souvent laissé entraîner par des idées néoplatoniciennes qu'il tâchait d'accorder avec le péripatétisme. Il avait d'ailleurs si peu d'éloignement pour Platon qu'il traduisit et expliqua son traité de la république.

Toutefois, il suivait Aristote pied à pied, comme son guide, le louait sans mesure, et contribua puissamment à lui donner cette autorité absolue qu'il eut dans les siècles suivants chez les Arabes, chez les Juifs et chez les chrétiens.

Outre sa traduction d'Aristote et ses commentaires, Averrhoës fit beaucoup d'autres ouvrages sur la logique, la méthaphysique, la physique, la morale, l'astronomie, la médecine, la politique, la rhétorique, la musique.

La plupart de ces ouvrages furent traduits en hébreu par des Juifs espagnols : de l'hébreu ils ont été traduits en mauvais latin. Les copies arabes en devinrent si rares en Europe que le savant Scaliger, qui écrivait à la fin du 15.e siècle, n'en connaissait aucune.

Nous avons dit que dans son ouvrage contre Algazeli, Averrhoës avait voulu venger les anciens philosophes attaqués par cet auteur ; mais ce fut Aristote surtout qu'il prit sous sa protection. Il portait l'admiration pour ce

philosophe jusqu'à la folie. A l'entendre, jamais il n'y avait eu et jamais il n'y aurait un pareil homme sur la terre. Peu s'en fallait qu'il n'en fît un Dieu.

Lui-même a joui d'un grand crédit dans les écoles, pendant plusieurs siècles ; mais quand les progrès de l'instruction ont permis d'analyser les nombreux ouvrages de cet auteur si fécond, on a bien vîte reconnu son ignorance, ses bévues, ses méprises, sa médiocrité, son défaut de goût et de méthode; justice a été faite de lui et de sa célébrité.

On prétend que l'aveugle prédilection qu'il avait pour Aristote le jeta dans des sentiments impies. Toujours est-il qu'il s'expliquait librement sur Moïse, sur J.-C., sur Mahomet lui-même, disant : Le judaïsme est une religion d'enfants, à cause de ses menues observances ; le christianisme, une religion impossible, à cause de la profondeur de ses mystères, surtout à cause de la présence réelle et de la sublimité de sa morale ; le mahométisme, une religion de pourceaux, à cause de ses licences voluptueuses.

Avec Aristote, il croyait le monde éternel et pensait que l'âme était mortelle ; il n'admettait qu'un seul entendement (1) universel et extrinsèque à l'homme.

A tort ou à raison, il fut accusé d'hérésie devant l'empereur de Maroc, privé de ses dignités, dépouillé de ses biens, hué par la populace, mis en prison et condamné à faire une rétractation publique à la porte de la grande mosquée de Fez,

---

(1) Brucker, t. 3., p. 109.

après que tous ceux qui entraient pour y faire la prière un vendredi (1), lui auraient craché au visage : c'était le dernier degré d'humiliation.

Averrhoës, rentré en grâce, fut appelé à Maroc et y mourut l'an 595 de l'hégire, 1217 de J.-C. Pendant trois siècles après sa mort, il eut, surtout en Italie, un grand nombre de partisans.

Tous prétendaient, comme lui, que l'âme périt avec le corps, qu'elle ne comprend rien par elle-même, qu'elle est éclairée par une intelligence universelle, inférieure à celle qui anime les astres, comme nos yeux sont éclairés par le soleil, etc.

Le V.e concile de Latran, tenu en 1513, condamna expressément ces erreurs, comme opposées à la foi, par un décret de sa huitième session (2).

---

(1) Le vendredi est spécialement consacré à la prière chez les mahométans, comme le samedi chez les Juifs et le dimanche chez les chrétiens.

(2) L'abbe, t. 14., p. 187.



CHAPITRE VI.

CARACTÈRES DE LA PHILOSOPHIE ARABE.

Les Arabes n'ont inventé, à proprement parler, aucun système de philosophie : ils se sont bornés à emprunter des doctrines étrangères, et à les commenter, quelquefois aussi à les modifier diversement.

Tous furent admirateurs d'Aristote et partisans de ses doctrines : néanmoins, comme ils se servaient, pour l'ordinaire, de versions et de commentaires empreints du néoplatonisme, ils mêlaient les opinions mystiques de cette école à la doctrine péripatéticienne. Peu à peu il se forma parmi eux une sorte d'idéalisme religieux, comme chez les platoniciens d'Alexandrie.

Diverses causes amenèrent les Arabes à ce point : les traditions du sabéisme, la dispersion des philosophes grecs dans la Perse, après que Justinien eut fait fermer les écoles d'Athènes ; le dogme de l'unité de Dieu, la croyance aux anges et aux saints, l'enthousiasme ou le fanatisme de la religion mahométane, les doctrines des nestoriens répandus parmi eux ; les mystères de la cabale, professés par une partie des Juifs dont ils étaient entourés, les ouvrages de Plotin, de Porphyre, de Proclus et autres de la même

école, tout cela concourut à développer en eux des idées d'un spiritualisme exalté, et à leur faire pratiquer des observances superstitieuses, analogues à celles qui avaient eu lieu chez les nouveaux platoniciens.

Cherchant à concilier la métaphysique avec leurs dogmes religieux, les Arabes appliquèrent encore les principes et la méthode d'Aristote à l'enseignement de la théologie. Ainsi ils firent de l'éclectisme à leur manière. Unissant, par une sorte de fusion, la philosophie et la théologie, ils rendaient l'une plus religieuse et l'autre plus contentieuse. C'est ce qu'on peut appeler chez eux le commencement de la théologie scolastique.

Les ouvrages philosophiques, qui parurent depuis cette époque, furent tous basés, plus ou moins directement, sur ces principes. Aussi presque tous portèrent-ils les caractères de spiritualité, de mystères incompréhensibles et de contemplation religieuse. On peut citer dans ce genre : 1.° *Le secret de la Créature*, par Bélinous, manuscrit qui est à la Bibliothèque du roi, et que M. Sylvestre de Sacy mentionne dans ses *Notices et extraits des manuscrits*, *etc.*, avec plusieurs autres de même nature ; 2.° le *Philosophus autodidactus* de Thophaïl, espèce de roman philosophique, qui a été plusieurs fois traduit en latin et a eu du succès. On suppose un homme jeté, dès son enfance, dans une île déserte, où il n'avait personne pour l'instruire. Par la seule force de sa raison, cet homme s'élève à la connaissance des choses naturelles et surnaturelles, à la vraie félicité qui consiste dans l'union intime de l'âme avec Dieu.

Attribuant aux inspirations de l'extase les lumières qui ont éclairé les sages de sa nation, Thophaïl raisonne, à perte de vue, sur les rapports d'affinité de l'homme avec les animaux, avec les plantes, avec les corps célestes, avec l'être nécessaire et divin; il entre dans des spéculations mystiques, élevées et subtiles; considère l'être pensant et immatériel, comme unique dans sa substance; soutient que le multiple, la collection, le plus ou le moins n'appartiennent qu'aux corps; que le monde sensible est seulement l'ombre du monde divin; que le créateur se peint dans ses œuvres comme le soleil dans un miroir; que la lumière intellectuelle vient de lui seul et est réfléchie par les différents objets, à peu près comme l'image du soleil, rendue par un miroir, peut tomber sur un second miroir, et être réfléchie par lui.

Les mêmes doctrines de spiritualité mystique régnaient en Perse dès le 10.e siècle; elles s'y développèrent parmi les religieux appelés *sofi*, et y ont produit des ouvrages d'une haute contemplation philosophique.

Les mathématiques et la médecine faisaient essentiellement partie du cours d'étude chez les Arabes : c'est pour cela que tous les philosophes étaient médecins.

Cette nation avait aussi des poètes qui travaillaient à leur manière et écrivaient de leur propre fond; car nous ne voyons pas qu'ils aient suivi les auteurs grecs, ni même qu'ils s'en soient aidés, comme les philosophes s'aidaient des nombreux écrits qu'avaient laissés les philosophes de la Grèce.

Selon la coutume des orientaux, les Arabes enseignaient

souvent la morale par des apologues, par des contes, par des paraboles, par des similitudes ou par des sentences. Un célèbre ouvrage dans ce genre est connu sous le nom de *Rosarium persicum*. Ce livre, élégamment écrit en langue persanne, parut au milieu du 13.e siècle, se répandit dans la Perse, dans l'Inde, dans l'Arabie et dans la Turquie. Transporté en Europe, il a été traduit dans presque toutes les langues. Saadi, qui en est l'auteur, sans avoir un système de morale ou de politique arrêté, y traite cependant, dans 8 chapitres, sous toutes les formes : 1.° des mœurs des rois; 2.° des mœurs des religieux; 3.° du prix de la continence; 4.° des avantages du silence; 5.° des règles de la jeunesse et des maximes sur l'amitié; 6.° des préceptes qui regardent la vieillesse; 7.° de l'institution des disciples, c'est-à-dire de la manière de bien élever les enfants et de les former convenablement; 8.° des vertus que chacun doit pratiquer dans sa vie ordinaire.

Cet ouvrage long, diffus, plein de répétitions, renferme des maximes d'une morale pure, souvent expliquées d'une manière piquante.



CHAPITRE VII.

DES SECTES CHEZ LES ARABES.

—

Lorsqu'Aly, gendre de Mahomet, fut parvenu au califat, en 656 de J -C , 34 de l'hégire, il abolit toutes les traditions et observances qui n'étaient pas consignées dans l'Alcoran. De-là il résulta un grand schisme religieux entre les musulmans; les uns joignaient à la loi écrite les traditions qu'ils prétendaient tenir de Mahomet par Aboubekr ; les autres s'en tenaient à la réforme d'Aly, qui ne voulait que le texte pur de la loi écrite. Les premiers se nomment *sunites* ou attachés à la tradition ; les autres sont appelés *fatimites*, de Fatimeh, fille unique de Mahomet et femme d'Aly.

Les Turcs, les Tartares et les divers peuples de l'Afrique, qui suivent la loi de Mahomet, sont sunites ; les Persans et autres mahométans de l'Orient sont fatimites.

Les fatimites sont continuellement en butte à la haine, au mépris et souvent aux insultes des sunites, comme corrupteurs de la sainte doctrine du prophète. La division est telle entre ces deux grandes branches de l'islamisme qu'un rapprochement est impossible. Toute grande qu'est leur commune aversion pour les chrétiens, elle est cependant

moins insurmontable que celle qui les caractérise à l'égard de ces dissidents de leur foi.

Outre ce schisme radical, qui remonte au berceau même du mahométisme, il s'est formé, dans le cours des siècles, spécialement en Orient, une foule d'autres sectes, dont le nombre s'élève à plus de 72, parmi les sectateurs d'Aly seulement.

Ces sectes ne commencèrent que du temps d'Almansour, de Rashid et d'Almamoun, c'est-à-dire à l'introduction de la philosophie à qui elles doivent être attribuées. Tandis qu'on eut une aveugle croyance dans le texte de l'Alcoran ou dans les traditions positives qu'on y ajoutait sur la foi d'Aboubekr, sans la moindre discussion, il n'y eut pas d'autre division que celle qu'avait fait naître la réforme d'Aly.

Mais une fois qu'on appliqua la méthode disputeuse d'Aristote à l'enseignement religieux, on voulut ne s'en rapporter qu'à soi-même. Comme il était défendu, sous peine de mort, de nier aucune partie de l'Alcoran, on chercha à expliquer ce qu'il y avait de plus incompréhensible ou de plus absurde : chacun donna son système. Les opinions se partagèrent, se divisèrent, se subdivisèrent et se sont multipliées à l'infini. Il n'en pouvait être autrement.

Il serait aussi fastidieux qu'inutile d'énumérer chacune des sectes, engendrées ainsi les unes des autres, et de chercher à les caractériser par les principes qui les distinguent. Abul-Farage en nomme 6, et dit qu'elles ont été comme les racines de 73 autres. Nous nous bornerons à indiquer quelques-unes des principales.

1.° Les moatazalites : ils prétendent qu'on ne doit point reconnaître en Dieu de formes de ses attributs ; qu'on peut bien dire que Dieu est éternel, sage, puissant, etc., mais non qu'il est éternel par son éternité, sage par sa sagesse, puissant par sa puissance. La raison qu'ils en donnent est qu'on semblerait par là reconnaître en Dieu de la multiplicité, ce qui ne peut être.

Ils admettaient en outre une foule d'autres subtilités de cette force.

Sur la providence, ils avaient à peu près les mêmes idées que les pharisiens chez les Juifs : aussi leur nom, comme celui de pharisien, signifie-t-il *séparés*.

Les séphatiens soutenaient, au contraire, qu'on pouvait dire, Dieu est éternel par son éternité, sage par sa sagesse, etc.

2.° Les kadares : niant le destin et la prédestination, ils disaient que l'homme est le maître de ses actions. En cela ils étaient opposés aux giabares qui croyaient au destin et à une inexorable nécessité en tout.

3.° La principale secte, et peut être la seule qui mérite l'attention des philosophes, est connue sous le nom de *parleurs*. On ne peut dire avec certitude quelle a été son origine, ni d'où lui vient cette dénomination. Ceux qui l'embrassaient faisaient profession, par là même, de prouver, ou d'essayer de prouver, par de bonnes raisons, tout ce qu'ils avançaient : ils ont été regardés par les uns, comme sceptiques ou tendant au scepticisme ; par d'autres, comme de vrais sophistes ; par d'autres enfin, comme des rationa-

listes qui n'admettaient de la religion que ce qui était démontré par la raison. Cette dernière opinion paraît la plus vraisemblable : car la doctrine de ces sectaires fut jugée, par beaucoup de Juifs et d'Arabes, comme dangereuse et comme tendant à l'impiété (1).

4.° Alasshari, fameux docteur musulman, du 10.e siècle, fut auteur d'une secte qui porta son nom : cette secte était fortement opposée aux moatazalites en plusieurs points. Elle croyait à la prédestination, sans admettre la fatalité ou le destin ; par conséquent, elle était à peu près, chez les musulmans, ce que sont, chez nous, les plus forts thomistes, dans les lieux où l'on s'occupe encore des systèmes sur la manière dont Dieu dirige nos actions libres, sans nuire à notre liberté.

5.° Les zindikites étaient, aux yeux des croyants, de véritables hérétiques, ou plutôt des impies. En effet ils rejetaient les dogmes les plus essentiels de la religion, la base de toute philosophie morale et religieuse. Ne reconnaissant point d'autre dieu que les quatre éléments, ils n'admettaient ni providence, ni résurrection des corps, ni vie future ; ils soutenaient que l'homme est composé de la réunion des quatre éléments ; qu'à la mort, ces éléments se dissolvent, puis se réunissent de nouveau et font un autre individu ; de sorte qu'il n'y a point de transmigration des âmes, comme le voulaient la plupart des orientaux, mais mutation d'individu.

---

(1) Brucker, t. 3, p. 60.

6.° Dans le 11.e siècle, un faux prophète, nommé Dararcus, vint en Egypte, s'attacha au calife Hakem et voulut persuader au peuple qu'il n'y avait point d'autre dieu que lui. Pendant sa vie il eut peu de succès; mais après sa mort, un autre imposteur tint le même langage, représenta aussi Hakem comme le seul dieu qu'on dût reconnaître, établit en différents lieux des prédicateurs de son impiété, et fonda une secte nombreuse d'athées pratiques, qui furent désignés sous le nom de *dararcéens*.

Un grand nombre de philosophes arabes tenaient à cette secte, ou avaient peu d'éloignement pour elle. Ne connaissant rien au-dessus d'Aristote, ils l'étudiaient, le commentaient, recherchaient ses décisions, se soumettaient à son autorité, le préféraient à tout. Dans les écrits de ce philosophe ils trouvaient des principes qui, ne pouvant s'accorder avec la foi mahométane, conduisaient au déisme, à l'impiété et même à l'athéisme. Tels étaient les principes suivants : un souverain moteur attaché à la sphère suprême; une providence qui ne s'étend point au monde sublunaire; un entendement universel, qui est le même substantiellement pour tous les hommes; l'éternité du monde, la mortalité de l'âme, etc. Tout cela ne pouvait se concilier avec les doctrines de l'Alcoran : alors ceux qui admettaient ces points de doctrines philosophiques se laissaient entraîner aux dernières limites de l'impiété.

7.° Les sectes philosophiques allant toujours en se divisant de plus en plus, même sur les points les plus graves, il arriva chez les Arabes ce qui était arrivé chez les Grecs

et chez les Romains : l'esprit, découragé à la vue de tant de confusion, sentant son impuissance à saisir la vérité avec certitude, au milieu de ce chaos d'opinions contradictoires, prit le parti de ne s'attacher à aucune, de les considérer toutes comme douteuses, et de se plonger ainsi, en aveugle, dans un scepticisme complet, en ce qui concerne la religion et la morale.

C'est là aussi, comme nous le verrons plus tard, ce qui est arrivé chez les protestants et chez les philosophes modernes, ce qui arrivera toujours à ceux qui ne reconnaîtront pas d'autre juge de la doctrine que la raison individuelle. Le septicisme sera le dernier terme où aboutiront les disputes, la position où la raison découragée ira se réfugier. De-là elle bravera fièrement les atteintes du dogmatisme en répondant à tout par des négations.

Ce doute ayant pénétré dans les écoles savantes des musulmans y ruina la philosophie ; peu à peu il affaiblit l'amour de la science, et depuis longtemps l'ignorance a prévalu chez ces peuples.

Les Juifs, persécutés par les chrétiens, se retirèrent dans les pays où dominaient les Arabes, particulièrement en Espagne. Là, ils fondèrent des écoles, cultivèrent les sciences et surtout la philosophie, au 12.e siècle. Comme ils furent aussi partisans prononcés d'Aristote, leur philosophie eut à peu près les mêmes caractères que celle des Arabes, parmi lesquels ils vivaient.





LIVRE SEPTIÈME.

DE LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE.

CHAPITRE I.er

DE LA DÉFINITION ET DE L'ORIGINE DE LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE.

Le nom de scolastique était autrefois un titre d'honneur : on le donnait à ceux qui se distinguaient par leur érudition et leur éloquence, surtout à ceux qui parlaient en public. Ainsi Socrate, historien ecclésiastique, et Eusèbe de Dorylée, ayant été avocats à Constantinople, furent appelés scolastiques. Ceux qui étaient préposés aux écoles cléricales, établies près des cathédrales, sous les premières races de nos rois, portaient aussi le nom de scolastiques, d'écolâtres ou de théologaux.

La dénomination de scolastique a été consacrée par la suite pour désigner la manière d'enseigner qui, pendant longtemps, eut lieu dans les écoles de théologie et de philosophie. Cette méthode consistait à diviser, définir, avancer, prouver, argumenter, objecter, répondre, discuter, et souvent à disputer. Les principes qu'on y suivait étaient empruntés aux péripatéticiens et aux stoïciens. On les retrouve chez plusieurs des nouveaux platoniciens, un peu dans les écoles des siècles d'ignorance, surtout chez les Arabes, où cette pratique s'établit et se conserva. De-là elle passa chez nous, dans le 12.e siècle. Elle n'était pas inconnue auparavant aux chrétiens ; mais ce fut à cette époque qu'elle fit invasion dans leurs écoles et devint universelle.

Vers la fin du onzième siècle, Constantin, surnommé Africain, parce qu'il était né à Carthage, alla à Babylone. Là, pendant 39 ans, il étudia la grammaire, la dialectique, la géométrie, l'arithmétique, les mathématiques, l'astronomie, la médecine et la physique des Chaldéens, des Arabes, des Perses, des Sarrasins, des Egyptiens, des Indiens ; il savait l'hébreu, le syriaque, le chaldaïque, le grec, le latin, l'italien, le persan, l'arabe, l'égyptien, l'éthiopien et l'indien. De retour à Carthage, il éprouva des persécutions de la part même de ses compatriotes, qui, ne pouvant comprendre son immense savoir, l'attribuaient à des opérations magiques. Fatigué de ces injustes persécutions, il passa en Europe et fonda ou illustra du moins l'école de Salerne, célèbre dans les fastes de la médecine. Plus tard, il se retira au Mont-Cassin et y vécut en bon

religieux. Pendant qu'il y fut, il traduisit en latin les meilleurs ouvrages, écrits en langues orientales, particulièrement ceux qui étaient en arabe. Ces ouvrages traitaient à peu près tous de médecine ; quelques-uns néanmoins appartenaient plus directement à la philosophie.

A son exemple, d'autres savants allèrent aussi chercher chez les Arabes ce qu'ils ne pouvaient inventer eux-mêmes ni trouver ailleurs. On peut citer, entre autres, Daniel, de Morley, en Angleterre. Après qu'il eut fréquenté les universités d'Oxfort et de Paris, il passa en Espagne, étudia les mathématiques et l'arabe à Tolède ; puis il traduisit en latin plusieurs ouvrages de philosophie et de mathématiques.

Robert de Kent, Adélard de Bath, moine bénédictin, tous deux anglais, allèrent pareillement étudier chez les Arabes, et en rapportèrent des ouvrages d'origine grecque ou arabe, qu'ils traduisirent d'arabe en latin.

C'est encore aux Arabes qu'il faut attribuer les chiffres si simples, qui portent leur nom ; la médecine dont nous avons parlé ; cette magnifique architecture gothique (1),

---

(1) Le gothique informe apporté du Nord par les Goths aux 5.e et 6.e siècles, s'était retiré chez les Arabes ; là, il se perfectionna et en revint aux 12.e et 13.e siècles, avec ses audacieuses témérités qu'on ne se lasse point d'admirer. Nous ne donnons point cette opinion comme certaine ; car les savants ne s'accordent pas sur l'origine de ce qu'ils appellent le style gothique, quoique plus généralement on le fasse venir de chez les Arabes.

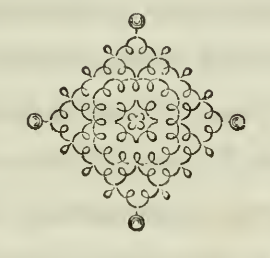
qui décore nos basiliques ; l'origine des romans et des fables, de la chevalerie, si exaltée, des troubadours, premiers auteurs de la poésie française.

Le péripatétisme, qui déjà existait dans les écoles catholiques, fortifié par la philosophie arabe, se répandit de toutes parts, spécialement en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie. Mais il venait de sources impures ; c'est-à-dire de versions arabes imparfaites et souvent infidèles. Car c'était sur ces mauvais modèles et dans un temps d'ignorance que se faisaient les versions latines. Cependant, dans l'engouement où l'on était pour Aristote, on croyait posséder exactement sa philosophie et on voulait tout expliquer par elle. La dialectique se présentait sous un jour spécieux comme l'unique méthode pour arriver sûrement à la science. On y trouvait des règles qui semblaient indispensables pour développer, prouver et soutenir les propositions théologiques.

Cette marche fut adoptée partout. Alors commença le règne si fameux de la théologie scolastique, essentiellement liée à la philosophie ergoteuse du temps, laquelle s'appelait elle-même philosophie de l'école. Aussi les philosophes de cette époque étaient-ils tous théologiens. Les divisions qui survenaient entre eux, bien que sur des matières étrangères à la révélation, étaient regardées comme intéressant la foi, ou comme touchant à la doctrine. De-là l'extrême ardeur avec laquelle on combattait de part et d'autre. C'est ce que nous verrons dans les chapitres suivants.

La durée de la philosophie scolastique se partage or-

dinairement en trois âges ; le 1.er, depuis Abailard jusqu'à Albert-le-Grand, vers le milieu du 13.e siècle ; le 2.e, depuis Albert-le-Grand jusqu'à Durand, évêque de Meaux, en 1330 ; le 3.e, depuis Durand jusqu'au commencement du seizième siècle. Nous allons suivre cette division dans le présent Abrégé.



CHAPITRE II.

PREMIER AGE DE LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE DEPUIS ABAILARD JUSQU'A ALBERT-LE-GRAND.

—

1.° Abailard, né au village de Palais, près de Nantes, en 1079, eut d'abord pour maître le subtil Roscelin, dont nous parlerons dans la suite. Passionné pour la dispute, il parcourut la France, cherchant partout l'occasion de se mesurer avec les plus forts dialecticiens. Sur la réputation de Guillaume de Champeaux, archidiacre de Paris, qui enseignait avec un grand éclat, Abailard se rendit auprès de lui, suivit ses leçons, s'attacha à lui et en fut singulièrement aimé; mais l'ayant plusieurs fois surpassé dans des disputes publiques, il encourut sa disgrâce. Il s'attira aussi la haine de ses condisciples, dont il excitait la jalousie par ses succès et peut-être plus encore par son insupportable jactance.

Voyant cette disposition des esprits à son égard, il quitta, à l'âge de 22 ans, l'école de Guillaume de Champeaux et se sépara de ceux qui la fréquentaient.

Plein de confiance dans ses moyens, il conçut le projet de fonder une nouvelle école dont il serait le chef. Son intention était de faire assaut public de dialectique, de dis-

puter contre quiconque voudrait l'attaquer et de montrer au monde entier de quoi il était capable. Passant de la pensée à l'action, il ouvrit en effet une école à Melun, la transporta à Corbeil, puis à Paris : partout il réunit une telle affluence d'auditeurs que les autres maîtres restèrent sans écoliers. Mais sa santé, épuisée en peu de temps et toute délabrée, ne lui permettant plus de continuer des travaux si pénibles, il alla passer deux ans à la campagne, dans son pays.

De retour à Paris, il recommença ses leçons et éclipsa de nouveau tous les maîtres, au point que celui qui avait succédé à Guillaume de Champeaux (1) lui offrit son école et ne rougit point de se mettre lui-même au nombre des disciples d'un professeur si renommé.

Non content de ces éclatants succès dans la philosophie du temps, Abailard songea à en obtenir de semblables dans l'enseignement de la théologie. Pour s'y préparer, il alla étudier sous Anselme, archidiacre de Laon, qui en donnait des leçons publiques à Laon même. Peu satisfait de ce nouveau maître et toujours confiant dans ses propres forces, il se croit plus capable d'enseigner que celui dont il est le disciple. Sans façon, il élève une école rivale dans la même

---

(1) Guillaume, fils d'un laboureur du village de Champeaux, en Brie, enseignait au cloître Notre-Dame, puis à l'abbaye Saint-Victor, qu'il fonda, ou du moins qu'il mit en honneur. Il fut nommé évêque de Châlons en 1113. Son successeur tenait son école sur le mont Sainte-Geneviève; il la céda à Abailard.

ville, annonce et commence des leçons publiques sur l'Ecriture sainte.

On l'accuse de témérité ; on lui reproche des erreurs dont il se défend mal. Chassé de Laon par l'influence d'Anselme, il vient à Paris. Il y ouvre une école publique d'Ecriture sainte et de théologie, se flattant, comme il le dit lui-même, de ne pas acquérir moins de gloire dans cette partie que dans la première. En effet il voit les écoliers affluer, sa réputation augmenter de jour en jour et sa fortune croître sans mesure.

Alors commencèrent ses funestes liaisons avec Héloïse, et la longue chaîne de malheurs qui en furent la suite.

Après de terribles vicissitudes, il devint religieux de Saint-Denis, près de Paris. Les clercs des environs demandèrent avec instance et obtinrent qu'il recommençât ses leçons. Aussitôt l'affluence des auditeurs fut ce qu'elle avait été autrefois : c'était une sorte de fascination ; on ne parlait que d'Abailard. Le nombre de ceux qui venaient pour l'entendre était si grand qu'on ne savait ni où les loger à Saint-Denis, ni comment les nourrir. Parmi eux se trouvaient des hommes qui ont joué ensuite un grand rôle, tels que Pierre de Poitiers, Pierre Lombard, Arnauld de Bresse, Jean de Salisbury, etc.

Les étudiants quittaient les écoles de Paris et allaient tous à Saint-Denis : les maîtres, irrités de cette désertion humiliante pour eux, et jaloux de la gloire qu'obtenait Abailard, veillaient sur sa doctrine, bien décidés à ne pas l'épargner, s'il donnait prise sur lui. Malheureusement il ne tarda

point à fournir matière à de justes censures. Dans un traité *De la foi de la Trinité*, ou *Introduction à la théologie*, qu'il publia, jugeant de ce profond mystère, objet de notre foi, par ses notions dialectiques, il en parlait fort peu exactement. Condamné en 1120, au concile de Soissons, il fut obligé de se rétracter, et n'en fut pas moins enfermé dans l'abbaye de Saint-Médard de cette ville. Revenu à Saint-Denis, il y éprouva de nouvelles traverses, à cause d'une proposition qu'il avait avancée dans la conversation. Craignant pour sa liberté, il s'échappa et alla se bâtir une retraite auprès de Nogent-sur-Seine, dans un terrain qui lui appartenait. Là, il éleva une chapelle qu'il dédia à la sainte Trinité : plus tard, il lui donna le nom de *Paraclet*, en mémoire des consolations qu'il goûtait dans cette solitude.

Mais il ne fut pas longtemps seul. Plus de 600 disciples se réunirent autour de lui, habitant de misérables cabanes, couchant sur la dure, se contentant de gros pain et d'herbes pour toute nourriture, tant était grande l'ardeur qu'ils avaient de l'entendre.

Elu abbé de Saint-Gildas-de-Ruys, diocèse de Vannes, il fit venir au Paraclet Héloïse, prieure d'Argenteuil, et ses religieuses. A Saint-Gildas, il éprouva toutes sortes de contradictions de la part de ses religieux. Cela ne l'empêcha pas d'entretenir des relations suspectes avec son Héloïse. Accusé de nouveau d'hérésie par saint Bernard, il fut condamné au concile de Sens, et ensuite par le pape Innocent II, en 1140.

Passant par Cluny pour aller à Rome, il fut touché du langage paternel de Pierre-le-Vénérable, se convertit

sérieusement, se fixa dans cette maison et y fit une mort édifiante, en 1142. Héloïse obtint son corps et l'enterra au Paraclet, dont elle était abbesse.

La collection des œuvres d'Abailard, 1 vol. in-4.°, comprend des lettres, des sermons, des traités dogmatiques, un traité de morale qui ne plut point à saint Bernard, et des traités sur la dialectique. Sur cette dernière partie il avait fait d'autres traités qui sont restés manuscrits. M. Cousin en a trouvé un sous le titre de Sic et non, *Le pour et le contre.* Il l'a traduit et publié avec un bon discours préliminaire.

On ne peut refuser à Abailard de l'esprit, de la pénétration, de la facilité : ses écrits, et plus encore l'enthousiasme qu'il sut toujours inspirer à ses nombreux disciples, le prouvent assez. Mais ses talents, gâtés par la vanité, déshonorés par des amours illicites et par de honteuses faiblesses, concentrés dans les subtilités d'une dialectique le plus souvent inintelligible, n'ont servi qu'à le rendre malheureux et à faire du bruit sans utilité réelle. C'est lui cependant, à proprement parler, qui est le fondateur de la philosophie appelée scolastique.

2.° Pierre, dit Lombard, parce qu'il était originaire de Lombardie, vint étudier à Paris et fut un des plus illustres disciples d'Abailard. Traitant la théologie d'après les règles de la dialectique, il entreprit de la réduire en un corps de doctrine, de ranger les matières par ordre, de les diviser, de les classer, de les appuyer sur l'Ecriture, les conciles et les sentences des pères. Son ouvrage, intitulé : *Des Sentences*,

en 4 livres, est le premier de la théologie scolastique, et a été le modèle de ceux qu'on a écrits depuis, selon la même méthode. L'auteur est devenu célèbre dans l'école, sous le nom de *maître des sentences*, et son livre a servi de texte à une foule de commentaires.

A de bonnes choses il mêle une foule de subtilités et de questions inutiles, fruit des études qu'il avait faites, et qui étaient en vogue de son temps. Néanmoins il rendit service à l'enseignement théologique et obtint, en 1152, l'évêché de Paris, comme récompense de ses travaux. Il mourut l'an 1164.

Le concert de louanges qu'on lui décernait fut troublé par des adversaires qui critiquèrent son livre et sa méthode. Gautier, chanoine régulier de Saint-Victor, se prononça spécialement contre l'introduction de la méthode philosophique dans la théologie ; il soutint son opinion dans un ouvrage qu'il publia, sous le titre des *Quatre labyrinthes*.

5.° Gilbert de la Porrée, chanoine, puis évêque de Poitiers, fut très-distingué dans les subtilités qui constituaient la philosophie de son temps. Il enseigna avec succès à Poitiers.

Raisonnant, à perte de vue, sur la nature de Dieu et sur ses attributs, sur la Trinité et sur les personnes divines, il fit des distinctions inouïes, se servit d'expresions nouvelles, pour le moins mal sonnantes; par exemple, il disait que l'essence de Dieu, prise abstractivement, n'était pas Dieu, que les propriétés de la personne n'étaient pas la personne, que la

nature de Dieu ne s'était pas incarnée, etc. Devenu évêque, il ne changea ni de sentiments ni de langage.

Ces nouveautés firent un bruit extraordinaire. L'évêque, dénoncé par ses archidiacres au pape Eugène III, fut mandé à Reims, où se trouvait le pape, et condamné dans un concile, en 1147. Par ordre du concile, il rétracta ses erreurs et promit qu'à l'avenir il se servirait d'expressions plus exactes. On ne l'a pas regardé comme hérétique.

En mourant, en 1154, il laissa quelques ouvrages de philosophie et de théologie, savoir, un traité *Des six principes* (c'est un abrégé des catégories d'Aristote), un commentaire sur le livre *De la Trinité*, de Boëce, et un sur le livre *Des Causes*.

4.° Pierre *Comestor*, ou le mangeur, doyen du chapitre de Troyes, vint occuper une chaire publique à l'école de Paris. Il a laissé une *Histoire scolastique*, c'est-à-dire un abrégé de l'ancien et du nouveau Testament, à l'usage des écoliers, pour servir aux examens. Cet ouvrage fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe.

5.° Jean Petit, dit de Salisbury, lieu de sa naissance, en Angleterre, passa en France, fort jeune encore, resta une année en Bretagne, auprès d'Abailard, vint à Paris en 1137, et assista aux leçons des plus grands maîtres. Les progrès qu'il fit dans les langues anciennes, dans la grammaire, la philosophie, la littérature et les mathématiques, le rendirent célèbre de bonne heure. Pour avoir de quoi vivre, il donnait des leçons particulières, et il forma de bons élèves. Au bout de 12 ans d'absence, il repassa en

Angleterre et y fut ordonné prêtre. Il revint à Paris, où l'appelaient ses amis, visita plusieurs fois l'Italie et reçut un gracieux accueil des papes Eugène III et Adrien IV. De retour en Angleterre, il fut secrétaire de saint Thomas, archevêque de Cantorbéry, et suivit ce prélat en France, dans sa disgrâce. Alexandre III, qui était alors en ce dernier royaume, se l'attacha et le chargea de répondre aux manifestes de l'anti-pape Victor.

Après 7 ans d'exil, Jean retourna à Cantorbéry, auprès de son archevêque, et fut témoin de sa mort violente.

Demandé pour évêque par le peuple et le clergé de Chartres, il accepta cette dignité en 1172, à la prière de Louis-le-Jeune, roi de France, et, selon l'opinion qui paraît la plus commune, mourut en 1182.

Nous avons de lui (1) un ouvrage philosophique, remarquable pour le temps, intitulé *Policrate*, en 8 livres. L'auteur tourne en ridicule les mœurs des courtisans. Rapportant de précieux fragments des anciens philosophes, il remit sur la scène Pythagore, Socrate, Platon, Zénon, Epicure, Chrysippe, etc. A tous il préfère Aristote.

Dans un autre ouvrage, intitulé de la *Métalogique*, il défend la grammaire, la philologie et le péripatétisme, contre une classe de prétendus maîtres qui déprimaient les anciens. Il désignait ces mauvais critiques sous le nom de cornificiens, faisant probablement allusion à Cornificius,

(1) Bibliothèque des Pères, t. 23.

misérable poète, qui censurait Virgile et cherchait à rabaisser son mérite.

6.° Alexandre d'Alès, ainsi nommé du village d'Alès, où il était né, en Angleterre, vint à Paris, entra chez les frères mineurs et y fit profession en 1222. Il enseigna dans l'école de Paris, au milieu des plus grands applaudissements, et reçut, de ses contemporains, les titres de *docteur infaillible,* de *fontaine de vie.*

A sa mort, qui eut lieu en 1245, il laissa une somme de théologie en 4 vol. in-fol., un commentaire sur la métaphysique d'Aristote et trois livres *De l'Ame.* Il est le premier des modernes, dit-on, qui ait connu le traité de l'âme par Aristote, et ait cherché à l'expliquer.

7.° Dans le même siècle, les doctrines des nouveaux platoniciens, importées de chez les Arabes, commencèrent à se répandre parmi les docteurs chrétiens. Godefroi, chanoine de Saint-Victor, fit un ouvrage, appelé *Microcosmus*, dans lequel il représente l'homme comme un petit monde, et dit que de même qu'il y a quatre éléments dans la nature, il y a aussi quatre facultés dans l'homme, les sens, l'imagination, la raison et l'intelligence. Dans un ouvrage, intitulé *Source de la philosophie*, il décrit l'état de l'enseignement à Paris, et déplore l'avilissement où étaient tombés les trois arts libéraux qui composaient le *Trivium*, la grammaire, la rhétorique et la dialectique.

8.° Hugues, abbé de Saint-Victor, dans un traité sec et aride, *De la manière d'étudier*, paraît donner à Platon la préférence sur Aristote. S'étant livré à l'étude de la psycho-

logie, il nous a laissé un traité de *l'Ame*, en 4 livres, dans lequel on trouve les notions néoplatoniciennes de saint Augustin et d'autres qui paraissent avoir été empruntées aux auteurs arabes. Il avait aussi étudié et commenté les œuvres attribuées à saint Denys l'Aréopagite. Pendant longtemps, il tint une chaire publique à Paris. Modéré dans ses sentiments, il eut toujours de l'éloignement pour les disputes stériles qui s'agitaient alors dans les écoles. Il jouit d'une grande considération et mourut en 1140. Ses œuvres ont été imprimées en 3 vol. in-fol.

9.° Bernard de Chartres, dans deux ouvrages intitulés, *Megacosmus* et *Microcosmus* (grand monde et petit monde), admet les idées réelles et le monde intelligible de Platon. Il suppose la préexistence des âmes, l'influence des astres, le *noos* ou intelligence générale, avec laquelle il cherche à accorder *l'entéléchie* d'Aristote. Ces ouvrages qui n'ont point été imprimés, sont en manuscrit à la Bibliothèque royale de Paris.

10.° Richard, abbé de Saint-Victor, quoique imbu des mêmes idées platoniciennes que ses prédécesseurs, eut cependant des vues plus justes et plus élevées : il reconnaissait trois voies d'instruction pour l'hommme, l'expérience, le raisonnement et la foi. La perfection de la philosophie, selon lui, consistait dans la contemplation. Il enseigna, comme avait fait Hugues, le moyen d'y arriver, par un livre qu'il composa sur ce sujet, sous le titre de *Préparation de l'esprit à la contemplation.*

11.° Amalric ou Amauri, de Chartres, enseignant la

théologie à Paris, à la fin du 12.e siècle, avança que Dieu était tout et que tout était en Dieu, que le créateur est identique avec les créatures. C'était l'unité absolue de Plotin qu'il avait puisée dans Scot, et que Scot avait empruntée lui-même à un certain moine grec, nommé Maxime, dit Gerson (1).

Ce nouveau panthéisme fut adopté et soutenu par un certain Alexandre, dans un livre sur les principes de la substance corporelle et incorporelle, dont parle Albert-le-Grand, et par David de Dinant.

David distinguait trois principes indivisibles; la matière, l'esprit et la substance éternelle : il prétendait que ces trois choses ne font qu'un tout absolu et indivisible.

Ces propositions choquantes firent grand bruit : Honorius III les condamna par une bulle, en 1225. Le troisième concile de Latran avait déjà condamné Amauri, en 1215.

12.° Alain de l'Isle, surnommé le docteur universel, professeur à l'école de Paris, et mort en 1203, ne s'écarta guère de cette fausse et dangereuse doctrine; il reconnaissait aussi trois principes de toutes choses. Dans un poème en neuf livres, intitulé *Anti-Claudien*, il passe en revue les diverses parties de la philosophie et les orne de vers hexamètres, assez beaux pour le temps. On cite de lui plusieurs autres ouvrages. Dans tous; il se montre attaché aux idées des nouveaux platoniciens.

---

(1) De concordiâ metaphysicæ et logicæ, p. 18.

13.° Guillaume, surnommé d'Auvergne, parce qu'il était né à Aurillac, appelé aussi Guillaume de Paris, parce qu'il occupa le siège épiscopal de cette ville, depuis 1228 jusqu'en 1249, fut un homme distingué en théologie, en philosophie et en mathématiques. Ayant étudié les auteurs arabes, principalement Algazeli, Afarabi, Avicenne, Averrhoës, Aristote, les livres attribués à Hermès Trismégiste et les ouvrages de l'école d'Alexandrie, il connaissait les divers systèmes des anciens philosophes, et les appréciait assez bien, faisant, en général, une juste distribution de louanges et de critiques: il préluda, en esprit supérieur, aux théories métaphysiques qui se sont développées plus tard. Ses œuvres ont été réunies en 2 vol. in-fol.

14.° Vincent de Beauvais, religieux dominicain, lecteur de saint Louis, est auteur d'un grand ouvrage, divisé en quatre parties, sous le titre de *Miroir général, naturel, moral, doctrinal et historique*. Dans ce miroir, il traite de toute espèce de choses et compile ce qu'on savait alors de science physique : il décide les questions métaphysiques par l'autorité d'Aristote, qu'il ne connaissait que d'après une traduction latine, faite sur les traductions arabes. Toutefois, il montre une capacité étonnante. Dans un autre temps, il aurait brillé avec éclat. Son ouvrage, qui est une vraie encyclopédie pour l'époque, fait 10 vol. in-fol. : la dernière partie seule a été traduite en français, dans le 15.e siècle, et imprimée en 5 vol. in-fol.

Dans cette période, au commencement du 13.e siècle, parurent encore plusieurs autres hommes qui mériteraient

d'être notés, si le temps et l'espace nous le permettaient. On peut voir leurs noms avec une notice sur la vie et les travaux de chacun, dans Brucker, tome 3, page 782 et suivantes.

Les croisades, en ébranlant toutes les nations, les rapprochèrent les unes des autres, et établirent entre elles des communications réciproques ; la fondation des universités, en différents lieux, et l'invention du papier, qui donna pour écrire une facilité qu'on ne pouvait avoir auparavant, les auteurs grecs, mieux connus et bientôt étudiés dans le texte même, les disputes solennelles et l'envie qu'avaient les docteurs de se surpasser les uns les autres, ces diverses causes réunies donnèrent une grande impulsion à l'esprit humain : elles le firent sortir de l'engourdissement où il était depuis si longtemps. Voilà ce qui se fit dans le premier âge de la philosophie scolastique. Ainsi les voies furent préparées à de plus amples développements.



CHAPITRE III.

SECOND AGE DE LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE, DEPUIS ALBERT-LE-GRAND JUSQU'A DURAND, ÉVÊQUE DE MEAUX, EN 1330.

—

Après les scolastiques dont nous venons de parler, il se trouva des génies rares qui, dans d'autres temps, auraient fait des prodiges. On ne peut considérer, sans étonnement, l'immensité de leurs travaux et les volumineux ouvrages qui en furent le résultat. Voici ceux qui, parmi ces hommes remarquables, se sont le plus distingués.

1.° Albert, surnommé le-Grand, naquit dans la Souabe, d'une famille illustre, en 1193. Après ses premières études faites à Pavie, études dans lesquelles il surpassa tous ses condisciples, il entra chez les dominicains, en 1221, et continua de faire de grands progrès dans les sciences. Chargé d'enseigner, à Paris, la philosophie et la théologie, qu'on ne séparait point l'une de l'autre, il le fit avec distinction. Elu provincial de son ordre pour l'Allemagne, en 1254, il fixa sa demeure à Cologne et continua d'y enseigner au milieu de nombreux auditeurs, avec un éclat prodigieux. En 1260, il accepta, par ordre d'Alexandre IV, l'évêché de Ratisbonne et ne le garda que trois ans. S'en étant démis, il retourna vivre en religieux et enseigna de nouveau

chez les dominicains de Cologne, où il mourut en 1280, âgé de 87 ans.

Ceux de ses ouvrages qu'on a recueillis, car tous ne l'ont pas été, forment 27 gros vol. in-fol. : ce sont de longs commentaires sur toutes les parties d'Aristote, quoique l'auteur ne sût pas le grec, sur le maître des sentences et sur saint Denys l'Aréopagite ; une somme de théologie en 3 vol. ; des explications de l'ancien et du nouveau Testament, etc. Ces écrits, diffus, incorrects, pleins de questions inutiles, de subtilités vaines et ennuyeuses, d'un latin dur et demi-barbare, dorment dans la poussière des grandes bibliothèques, et personne n'a maintenant le courage de les lire.

Cependant il faut avouer qu'ils sont la preuve d'une vaste érudition, qu'ils contiennent des observations sérieuses sur les objets de la science naturelle, et montrent un esprit exercé dans les matières métaphysiques. L'auteur contribua certainement à remettre les études en honneur, excita l'émulation et par là même produisit d'heureux effets.

Son habileté dans la physique le fit quelquefois passer pour sorcier. De-là ces imputations odieuses qui lui ont été faites, ces petits livres de secrets et de magie qu'on répand sous son nom et qui ne sont que des contes.

2.° Saint Thomas, de l'illustre maison des comtes d'Aquin, au royaume de Naples, vit le jour, l'an 1224. Placé dès l'âge de 5 ans, par son père, chez les bénédictins du Mont-Cassin, il fut envoyé de là à Naples pour y continuer ses études. Jeune encore, il entra chez les dominicains de cette ville. Ses parents, qu'il n'avait pas consultés, furent très-mécontents

et cherchèrent, par tous les moyens possibles, à le faire changer de résolution. Thomas, inébranlable dans le parti qu'il avait pris, ayant enfin obtenu la liberté de suivre sa vocation, continua son noviciat à Naples et y fit profession, en 1243, à l'âge de 19 ans.

Le général des dominicains, fondant de grandes espépérances, pour l'honneur de son ordre, sur ce jeune religieux, le fit venir à Rome et le mena avec lui à Paris. Peu de temps après, il le conduisit à Cologne pour qu'il étudiât sous le célèbre Albert-le-Grand.

Là, Thomas, modeste et timide, parlait peu : ses condisciples le raillaient et l'appelaient le *bœuf muet*. Albert l'ayant interrogé pour voir jusqu'à quel point il manquait d'intelligence, fut étonné de lui trouver tant de capacité : il dit que ce *bœuf muet* ferait un jour retentir le monde de ses mugissements.

Thomas, revenu à Paris, continua ses études dans l'université de cette capitale et y reçut la qualité de docteur. Plus tard il fut appelé le *docteur angélique* et *l'ange de l'école*.

Chargé, à son tour, de l'enseignement public, il le fit, avec grande distinction, à Cologne, à Paris et dans différentes villes d'Italie, où il fut envoyé pour les affaires de son ordre. La cour de Rome le retint et Urbain IV lui ordonna d'expliquer les livres d'Aristote. Ces livres avaient été proscrits à Paris, en 1210, comme ayant donné occasion aux erreurs d'Amauri et de David, de Dinant : mais ils ne l'étaient pas à Rome.

Saint Thomas ne sachant point le grec et ne voulant pas

se servir de traductions venues de chez les Arabes, parce qu'il en connaissait les défauts, en fit faire une sur le texte même; il la suivit constamment dans ses longs commentaires et dans ses autres ouvrages. Souvent il cite le *prince des philosophes*, ou simplement le philosophe; c'est ainsi qu'il qualifie Aristote.

Cependant il n'admet point toutes les opinions de ce philosophe; il en combat même plusieurs; mais partout il se montre son admirateur. Il fit connaître ses livres sur la physique, sur la métaphysique, sur la psychologie, sur la morale et d'autres qui auparavant étaient ignorés ou mal connus, par la raison que des mains étrangères les avaient mutilés, corrompus ou défigurés.

Depuis cette époque, Aristote commença à être plus connu dans les écoles chrétiennes. De tous les côtés il excita l'admiration des savants et acquit sur leur esprit une autorité presque sans bornes. On le citait, à chaque instant, et on s'en servait pour tout expliquer.

Les écrits philosophiques de saint Thomas, quoique très étendus, ne sont qu'une faible partie de ce qu'il a fait : ses œuvres n'ont point été toutes imprimées, et celles qui le sont ne font pas moins de 17 vol. in-fol. On ne conçoit pas comment, étant mort à 48 ans, et ayant été chargé d'une foule d'occupations, il a pu composer tant de gros volumes, surtout quand on fait attention que, n'ayant pas les moyens fournis par l'imprimerie, il lui fallait compulser d'innombrables manuscrits pour trouver ses matières, ses autorités, ses citations.

Malgré beaucoup de défauts, qui tenaient à son siècle, la clarté de son style, la netteté de ses divisions, la solidité et la brièveté de ses preuves, le rendent bien supérieur à son maître. Sa somme de théologie surtout est un chef-d'œuvre d'ordre, de méthode, d'exactitude : elle a servi de modèle à ceux qui sont venus après lui.

Albert et lui commentèrent les sentences de Pierre Lombard, les œuvres attribuées à saint Denys l'Aréopagite, qu'on regardait alors comme authentiques, et le livre *Des Causes*, qui était connu de tous les philosophes de ce temps-là.

3.° Saint Bonaventure, né en Toscane, d'une famille noble, en 1221, entra chez les franciscains en 1243 : il étudia la philosophie et la théologie à Paris et devint un docteur fameux par ses lumières, par ses vertus, surtout par la tendre piété qui le guida dans tous ses écrits et lui a mérité le nom de *docteur séraphique*. Malgré son humilité et ses refus réitérés, il devint général de son ordre, évêque d'Albano et cardinal de l'Eglise romaine.

Selon l'usage du temps, il subordonnait la philosophie à la théologie : toutefois, parmi ses œuvres, qui sont en 7 vol. in-fol., ou 14 in-4.°, il y a plusieurs traités purement philosophiques, par exemple celui qui est intitulé, *De la réduction de tous les arts à la théologie*. Examinant l'une après l'autre les diverses parties de la science, il les divise, les subdivise, définit chaque membre avec ordre et ramène tout à des considérations pieuses. Conduit au concile de Lyon par Grégoire X, en 1274, il y mourut âgé de 53 ans.

4.° Pierre Julien, dit d'Espagne, était fils d'un médecin

de Lisbonne. Devenu évêque de Tusculum, on ne sait comment, il fut élu pape en 1276, sous le nom de Jean XXI.

Associant l'étude de la médecine à celle de la philosophie et de la théologie, il fit un manuel de logique, selon les principes d'Aristote, et montra par ailleurs l'étendue de ses connaissances en médecine et en philosophie.

5.° Roger Bacon, né dans le comté de Somerset, en Angleterre, en 1214, de parents honorables, étudia à Oxfort, puis à l'université de Paris. Selon l'usage du temps, il suivit tous les cours que l'on enseignait, et surpassa bientôt ses maîtres. Ayant appris les langues anciennes, il lut les philosophes grecs et arabes, méprisa les subtilités de la logique et de la métaphysique, s'adonna à la médecine, aux mathématiques, à l'astronomie et à toutes les parties de la physique.

De retour en Angleterre, il se fit religieux franciscain, afin d'être débarrassé de toute espèce de soin, et d'avoir plus de temps pour l'étude.

Homme de génie, de patience et d'application, observateur infatigable de la nature, il se livra aux sciences naturelles, se procura des sommes énormes pour acheter des instruments, fit une foule d'expériences qui le conduisirent à d'heureuses découvertes : il excita l'admiration des hommes instruits, et l'étonnement de ceux qui ne l'étaient pas, au point qu'il passa pour sorcier. Son général lui défendit d'écrire davantage, le fit mettre en prison et prohiba la lecture de ses ouvrages. Roger envoya à Rome ses écrits, ses instruments, ses machines pour prouver qu'il ne faisait

rien que de naturel ; il offrit de corriger les vices du calendrier et ne put être compris. Ce ne fut qu'après dix ans de captivité qu'il recouvra sa liberté. Nonobstant les traverses qu'il eut à essuyer, il a joui dans la postérité du titre de *docteur admirable*. On lui a attribué l'invention du télescope et de la poudre à canon. Toutefois, il paraît démontré qu'il n'a point inventé le télescope, quoiqu'il ait parlé savamment de la lumière et de ses effets : il connaissait la poudre, puisqu'il en parle en termes non équivoques; mais on ne croit pas maintement qu''il en soit l'inventeur.

Plusieurs de ses ouvrages n'ont point été imprimés et sont conservés en manuscrits; beaucoup d'autres sont imprimés. Le plus célèbre est intitulé *Le grand Œuvre* (1), 1 vol. in-fol., dans lequel il traite des obstacles à la sagesse, des causes de l'ignorance, de l'utilité des sciences, de la physique théorique et expérimentale, etc.

Ce pauvre moine était un prodige pour le temps.

6.° Henri, de Gand, ainsi nommé du lieu de sa naissance, était docteur de l'université de Paris, et archidiacre de Tournay, où il mourut en 1295. Sa réputation fut si grande qu'on le surnomma le *docteur solennel*. Étant à peu près dans les principes des néoplatoniciens, il croyait aux idées substantielles, exemplaires de ce qui existe et de ce qui est possible : il se permettait de critiquer Aristote, saint Thomas, etc.

---

(1) *Opus majus.*

7.° Gilles Colonne, de l'illustre famille des Colonne, de Naples, étudia à Paris sous saint Thomas, entra dans l'ordre des augustins et en devint général. Il enseigna à Paris avec distinction, et mérita le titre de *docteur très-fondé*. Philippe-le-Hardi lui confia l'éducation de Philippe-le-Bel, son fils. Colonne composa, pour son auguste élève, le traité *De la Conduite d'un prince*, et divers ouvrages de philosophie et de théologie, qui sont imprimés en 1 vol. in-fol.

Nommé archevêque de Bourges en 1294, il assista au concile de Vienne en 1311 et mourut en 1316.

8.° Jean Duns Scot était originaire d'Angleterre, d'Irlande ou d'Ecosse, car ces trois parties du royaume actuel d'Angleterre se le disputent. Entré de bonne heure chez les franciscains, il s'y distingua par sa pénétration et ses succès. Pendant longtemps il enseigna à Oxfort, puis à Paris où il fut envoyé par ses supérieurs. Se piquant de suivre des opinions opposées à celles de saint Thomas, il les soutenait avec une merveilleuse subtilité, ce qui le fit qualifier de *docteur très-subtil*.

Comme il eut un grand nombre de partisans, il résulta de cette division d'opinions, entre saint Thomas et lui, deux écoles célèbres au moyen-âge et même après, celle des thomistes et celle des scotistes, dont nous parlerons bientôt. La fécondité du génie pointilleux de Scot lui fit enfanter 12 vol. in-fol. de philosophie et de théologie, remplis de questions vaines, d'abstractions inintelligibles, de distinctions sans fondement, de disputes pour et contre, de raisons insignifiantes, de niaiseries puériles et insupportables. Per-

sonne n'est tenté de lire actuellement ces longs et fastidieux ouvrages.

9.° Parmi les autres docteurs remarquables de cette époque, on compte particulièrement Simon, de Tournay, renommé par ses subtilités, et devenu suspect d'hérésie à cause de son attachement excessif aux opinions d'Aristote; Pierre d'Apon, médecin distingué; Robert Sorbon, fondateur, au milieu du 13.e siècle, de la fameuse école de théologie qui portait son nom; Pierre de Tarentaise, célèbre péripatéticien, et plusieurs dominicains, partisans de saint Thomas.

On peut citer encore François de Mayronis, surnommé le *docteur illuminé* et le *maître des abstractions*, instituteur des disputes solennelles qui avaient lieu le vendredi à la Sorbonne; Jean Bossolis, médecin philosophe, et autres franciscains, défenseurs prononcés des scotistes.

Voilà, en substance, ce que la philosophie scolastique a fait dans cette durée que nous appelons son second âge. Les génies ne manquaient pas, les travaux furent immenses, et cependant les résultats ont été peu de chose, comme nous allons le voir.



CHAPITRE IV.

DU TROISIÈME AGE DE LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE, DEPUIS DURAND DE MEAUX JUSQU'AU COMMENCEMENT DU XVI.e SIÈCLE.

—

Si nous ne faisons attention qu'au nombre des maîtres et et à la multitude des élèves, la philosophie scolastique aurait fait des progrès dans l'espace que nous lui assignons pour son troisième âge ; mais si nous considérons les talents qu'elle a développés, les efforts qu'elle a suscités, les œuvres qu'elle a produites, nous en jugerons bien autrement : nous verrons que loin de gagner, elle a dépéri, qu'elle a plutôt éloigné du vrai et de l'utile ceux qui la cultivaient que de les faire avancer dans la carrière d'instruction ouverte avant eux et pour eux. La déplorable manie des subtiles rêveries, inventées par Scot, ayant envahi toutes les écoles, absorba le temps, retrécit les esprits et corrompit tout.

Nous allons, selon notre coutume, exposer en peu de mots, ce qu'ont été, sous le rapport de la philosophie, les principaux personnages de cette période.

1.° Guillaume Durand, de Saint-Pourçain, près de Clermont, en Auvergne, entra chez les dominicains de cette ville. Ayant étudié avec succès, il enseigna la philosophie et la théologie, reçut les insignes du doctorat, à Paris, en 1313, et fut créé

maître du sacré palais par Jean XXII. Evêque du Puy en 1318, de Meaux en 1326, il mourut en 1333.

Ce docteur ne s'assujétissait point à suivre les routes battues; il voulait penser par lui-même et avançait souvent des propositions nouvelles, soit en philosophie, soit en théologie. Il soulevait des difficultés qui n'avaient pas été faites, et les résolvait avec tant d'assurance qu'on l'appela le *docteur très-résolutif*. D'abord il parut zélé partisan de saint Thomas; mais il l'abandonna en plusieurs points et devint même son adversaire. Il faisait profession de n'écouter que la vérité, sans se soumettre à l'autorité d'aucun docteur.

Comme la plupart de ceux que nous avons nommés depuis Pierre Lombard, il fit un commentaire sur les *Sentences*, 1 vol. in-fol., un traité sur *l'Origine des juridictions*, et plusieurs autres ouvrages qui annoncent une sagacité peu commune.

2.° Guillaume Occam ou Ocham, du comté de Surrey, en Angleterre, disciple de Scot et franciscain comme lui, se distingua par de nouvelles subtilités : s'écartant des opinions de son maître, il renouvela la dispute des nominaux et inventa de nouveaux arguments pour soutenir ce système. Devenu professeur de théologie à la faculté de Paris, il prit fait et cause pour Philippe-le-Bel contre le pape Boniface VIII, et publia un livre, plein d'un zèle fougueux, *De la puissance ecclésiastique et séculière*.

Dans ce livre il soutint que J.-C et les apôtres n'avaient aucune propriété, ni en commun, ni en particulier, et que les religieux devaient être de même. Jean XXII ayant décidé

le contraire, à l'égard des frères mineurs, c'est-à-dire des franciscains, Occam le combattit vigoureusement : il prit la défense de Louis de Bavière et de son anti-pape contre le même Jean XXII.

En outre, il fit un grand nombre d'ouvrages philosophiques, basés sur les principes d'Aristote, mais pleins de singularités, et qu'on ne lit plus.

Frappé d'anathème, il mourut, à ce qu'on croit, sous le poids de l'excommunication, à Munich, en 1347. On lui a donné le titre de *docteur singulier et de docteur invincible.*

5.° Richard Suisset, religieux de l'ordre de Cîteaux, en Angleterre, joignait aux sciences de la philosophie et de la théologie des connaissances très-étendues sur les mathétiques et la physique : il enseigna ces deux parties à Oxfort. Dans un ouvrage intitulé *Le calculateur très-subtil*, il essaie, par des combinaisons abstraites, de ramener aux règles du calcul tout ce qu'on disait, dans les écoles, des quotités physiques ou des formes corporelles, de la résistance des milieux, des forces, de la réaction, et, en cela, il contredit Aristote. Il commenta aussi le maître des sentences, la physique et la morale d'Aristote.

4.° Jean Buridan, né à Béthune, étudia sous Occam, à l'université de Paris, en devint docteur, professeur et recteur. Il se rendit célèbre par ses règles pour trouver des idées moyennes dans l'opération logique, par ses recherches sur le libre arbitre, et par son exemple, devenu proverbial, d'un âne mourant de faim entre deux bottes de foin, s'il n'avait pas de raison de manger de l'une plutôt que de

l'autre. Après avoir commenté presque tous les ouvrages d'Aristote, il fut persécuté comme défenseur des nominaux : obligé de quitter la France en 1353, il se retira à Vienne, en Autriche, où il éleva, dit-on, une école qui a été le berceau de l'université actuelle de cette ville. Le fait est contesté.

5.° Marsile d'Ingen, disciple aussi d'Occam, enseigna avec éclat à Paris, fut persécuté avec Buridan et chassé, comme lui, pour la même cause.

Retiré en Allemagne, il donna occasion à la naissance d'une université à Heidelberg. Ayant fait, selon l'usage, une explication du livre des Sentences, en 1 vol. in-fol., qui existe encore, il commenta Aristote et composa une dialectique remarquable.

6.° Gautier Burley, originaire d'Angleterre, prêtre et docteur de Paris, suivit d'abord les principes de Scot, puis ceux d'Occam, devint précepteur d'Edouard III et s'acquit une telle réputation qu'on l'appela le *docteur pénétrant.* Il commenta les sentences de Pierre Lombard, les livres philosophiques et politiques d'Aristote, et écrivit, en 331 chapitres, la vie des philosophes, depuis Thalès jusqu'à Sénèque. On lui reproche de n'avoir pas assez connu le grec et la philosophie ancienne.

7.° Pierre d'Ailly, né à Compiègne, d'une famille obscure, en 1350, fut boursier à Paris, au collége de Navarre, dont il devint, par la suite, comme un second fondateur. A cause de ses progrès extraordinaires dans l'étude, on le surnomma *l'aigle des docteurs et le marteau des hérétiques.*

Après avoir passé par tous les degrés, de docteur, de professeur, de grand maître du collége de Navarre, de chancelier de l'université, d'aumônier et de confesseur du roi Charles VI, il devint évêque de Cambrai, cardinal et légat du pape en Allemagne, fut l'âme du concile de Pise et de Constance, et eut la plus grande influence sur les affaires publiques de son siècle.

Il commenta les livres d'Aristote, sur la nature de l'âme, se créa une logique qui approchait de la méthode des académiciens et cultiva les sciences mathématiques; mais il donna dans les rêveries de l'astrologie judiciaire.

8.° Jean Gerson, ainsi nommé d'un village où il prit naissance, près de Rhétel, diocèse de Reims, en 1363, fut envoyé, à 14 ans, au collége de Navarre à Paris. Pendant dix ans, il étudia dans cette maison, où il eut pour professeur et pour ami Pierre d'Ailly. Il lui succéda dans la place de chancelier de l'université, et, par ses talents, par ses connaissances, par ses vertus, il mérita le tire de *docteur très-chrétien.*

Ses qualités personnelles et la manière dont il géra les emplois qui lui furent confiés ont rendu son nom célèbre. Ses ouvrages, en 5 vol. in-fol., roulent presque entièrement sur la théologie et les matières religieuses. On y trouve néanmoins des idées d'une saine philosophie, spécialement en ce qui concerne la morale. L'auteur la fait reposer, comme on peut bien le présumer, sur sa base naturelle, qui est Dieu et la religion.

9.° Jean Wessel, né à Groningue, en Hollande, en 1419,

montra une extrême facilité ; il apprit la philosophie, la théologie, le grec, l'hébreu, le chaldéen et l'arabe. Par sa vaste érudition, il donna un grand lustre aux universités de Cologne, de Louvain et de Paris. Affectionné à Platon, il dénigra Aristote, méprisa les scolastiques et leur enseignement.

On lui a justement reproché des opinions singulières, erronées et touchant de près l'hérésie. Les protestants l'ont regardé depuis comme le précurseur de Luther.

Toutefois, on ne connut guère ses vrais sentiments pendant qu'il vivait ; mais après sa mort, on vit clairement par ses écrits ce qu'il avait pensé. Ses manuscrits furent livrés aux flammes, à l'exception de quelques opuscules qui échappèrent et qui ne répondent guère aux magnifiques éloges qu'on a faits de lui.

Durant cet intervalle, d'autres hommes, en assez grand nombre, étudièrent aussi, avec succès, la philosophie et la théologie, qu'on ne séparait pas l'une de l'autre : ils furent laborieux et instruits, mais trop peu remarquables néanmoins pour que nous en puissions faire mention dans cet Abrégé.



CHAPITRE V.

CARACTÈRES DE LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE.

Le caractère fondamental de la philosophie scolastique, d'après ce que nous avons déjà fait observer, n'était pas tant la recherche de la vérité, que l'art de subtiliser et de disputer à l'infini. On attachait une haute importance à triompher, dans ces luttes d'arguments. Pour y arriver, on épuisait les ressources de son esprit à chercher de nouveaux rapports, à créer des abstractions et des combinaisons qui n'eussent point encore été aperçues, et cela dans le dessein de briller davantage ou afin d'embarrasser plus sûrement ses adversaires.

Ce n'était pas seulement dix, quinze et vingt ans que l'on consacrait à cet art futile; on y passait souvent sa vie entière, dit Jean de Salisbury, et à la fin on n'était pas plus avancé qu'au commencement. La véritable science ne faisait pas un pas, tant qu'on restait dans cette arène de gladiateurs intellectuels. N'importe, c'était la direction des esprits : tous moralement suivaient cette pente.

Les titres magnifiques d'illuminés, de profonds, de subtils, de résolus, d'angéliques, de séraphiques, d'admirables,

d'invincibles et autres semblables, qu'on donnait aux champions, selon les succès qu'ils obtenaient; les emplois distingués qu'on offrait à leur concours, les bénéfices lucratifs qui ne manquaient guère d'en être la récompense; les honneurs de l'épiscopat, du cardinalat et quelquefois du souverain pontificat, auxquels on s'élevait de toutes les classes de la société, sans autre titre que les talents, les travaux et la réputation qu'on s'était acquise, tout cela excitait singulièrement le désir de l'emporter dans les disputes, et portait au travail nécessaire pour y réussir.

Lorsque les livres d'Aristote, sur la métaphysique, la psychologie et la physique, eurent prévalu dans les écoles chrétiennes, le champ de la dispute devint bien plus grand encore : on voulut subtiliser sur une multitude de choses qui n'étaient point à la portée de l'intelligence humaine, et on parlait sans se comprendre. On porta ce même esprit dans l'interprétation de l'Ecriture sainte, qu'on détourna souvent de son véritable sens, dans l'étude de la théologie, qu'on embrouilla au lieu de l'éclaircir; on s'exerça sur les plus profonds mystères de la religion, et, plus d'une fois, on dénatura ces mystères, sous prétexte de les expliquer.

Comme le mérite, dans ces interminables controverses, consistait à argumenter mieux que les autres, à sortir triomphant de la lutte qui s'était engagée, on se faisait gloire de savoir soutenir le pour et le contre, avec une égale facilité, sur toutes sortes de sujets. De-là il arriva qu'on mit en problème ce qu'il y avait de plus certain : il n'y avait point de proposition qui, convertie en mille façons, ne pût être

regardée comme vraie ou comme fausse, selon les distinctions qu'on y ajustait et le rapport sous lequel on l'envisageait.

Le résultat de telles discussions ne pouvait être heureux. Aussi qu'arriva-t-il? L'obscurité des notions, la confusion des idées, l'incertitude dans les esprits, un scepticisme universel pour tous ceux que la foi divine ne guidait pas, voilà où aboutirent encore une fois les efforts de la philosophie humaine, livrée à ses spéculations systématiques.

On alla même jusqu'à mettre en question si Dieu existait, ou non : il se trouva des raisonneurs pour soutenir la négative aussi bien que l'affirmative. Cette vérité fondamentale, si incommode aux passions, parut douteuse à ceux qui avaient intérêt à la nier : bientôt ils la nièrent effectivement, afin d'être plus tranquilles dans leurs désordres, ou afin d'accorder leur langage avec leur conduite. Le P. Mersenne, dans ses *Questions sur la Genèse*, parlant des athées de son temps, dit que la race en était très-multipliée, non seulement en France, mais également dans les autres royaumes, et qu'à Paris seulement, il y en avait plus de 50 mille ; que plus d'une fois on l'avait dit avant lui. Ce nombre, il est vrai, paraît exagéré : toutefois il montre ce qu'on pensait alors.

Si les athées de conviction ne s'élevaient pas jusque-là, ce que nous croyons sans peine, le nombre des athées pratiques allait peut-être au-delà. Les théories philosophiques les poussaient vers cet abîme, loin de les en retirer ou de les arrêter.

Le désordre des pensées, dans les philosophes scolas-

tiques, ou la stérilité dont ils étaient frappés, les a conduits à une telle barbarie de langage, que leurs ouvrages sont souvent inintelligibles et presque tous insupportables à la lecture. Ces auteurs cependant commençaient par étudier la grammaire et la mettaient à la tête des sept arts libéraux.

Quant à la doctrine, voici principalement ce qu'enseignait la philosophie scholastique :

1.° *Logique.* Cette partie qui ne devrait être qu'une préparation à la philosophie, qu'un moyen et un art de diriger l'esprit dans la recherche de la vérité, occupait les scolastiques pendant des années, et quelquefois pendant leur vie entière. Ces docteurs enfantaient une multitude de questions oiseuses, inventaient des termes vides de sens, tombaient dans de pures logomachies, qui consumaient leur temps sans aucun fruit. Les catégories d'Aristote, qu'on appelait les universaux, étaient surtout le grand champ de bataille où ils s'escrimaient davantage, sans jamais épuiser la matière des controverses. Pour avoir une juste idée des profondes subtilités auxquelles les plus grands génies s'exerçaient, et du cercle dans lequel ils restaient si longtemps enfermés, il faudrait lire une logique de ces temps-là.

2.° *Physique.* Ce fut dans les livres d'Aristote que les philosophes scolastiques puisèrent leurs premières notions physiques ; encore ne pouvaient-ils se flatter d'avoir bien saisi les pensées de l'auteur ; car ne sachant point le grec, ils ne pouvaient étudier ces livres que dans des traductions vicieuses ou dans des commentaires plus vicieux encore.

Portant d'ailleurs, dans cette étude, le genre pointilleux et disputeur de la dialectique, ils firent de la physique elle-même une science de subtilités, de vaines abstractions, de théories mal fondées ou sans applications utiles : si quelquefois ils voulaient rendre compte des phénomènes de la nature, l'ignorance où ils étaient leur faisait admettre d'absurdes hypothèses et donner de pitoyables raisons.

Saint Thomas, par exemple, traite, dans ses opuscules, ***Des Principes de la Nature***, ***De la nature de la Matière***, ***Des Dimensions sans termes***, ***De la Mixtion des éléments***, ***Des OEuvres occultes de la nature***, etc. Parmi ces œuvres occultes il range la constitution des corps, qu'il fait dériver des formes propres à chacun : ces formes sont sous l'influence des astres qui, par leur rapprochement ou leur éloignement, causent la génération ou la corruption dans les corps terrestres. La vertu occulte de ces formes se rapporte donc aux corps célestes ou aux intelligences qui résident en eux. Il n'y avait rien qu'on ne pût expliquer par cette vertu occulte, qui pourtant n'expliquait rien.

Saint Bonaventure définissait l'élément, le premier principe de ce qui peut être composé, sans être lui-même composé; il disait que tout corps est formé de quatre éléments, et que la quintessence est un corps différent par lui-même des éléments et de tout ce qui est *élémenté*, ou formé par les éléments.

Si les plus célèbres docteurs de l'école, hommes distingués à tant de titres, n'ont pu parler plus justement ni plus clairement de ce qui concernait la physique, que

devaient savoir et que pouvaient dire la foule des maîtres inférieurs?

Combien les niaiseries de l'école n'avaient-elles pas aussi dénaturé la médecine? Ceux qui en traitaient, au lieu de s'appuyer sur l'expérience et de procéder par les faits, se perdaient dans des suppositions gratuites, dans des théories sans base, sans règles et sans but.

3.° *Métaphysique.* Les scolastiques attachèrent un haute importance à cette partie de la philosophie qu'ils regardaient comme la plus élevée, la plus étendue et la plus digne de leurs efforts : ils en firent l'objet spécial de leurs méditations, et y exercèrent la perspicacité de leur génie, sans en recueillir de grands avantages. Procédant à l'aide ou plutôt sous le poids de l'immense bagage de subtilités et d'argumentations, dont ils avaient chargé leur esprit dans ce qu'ils appelaient la dialectique, ils multipliaient, sans fin, les distinctions et les définitions ; ils s'entouraient d'une terminologie inintelligible. Mêlant les notions mal comprises d'Aristote avec les idées arabiques et avec leurs propres spéculations, ils s'élevaient, par les voies les plus ardues de l'abstraction, à des régions inconnues, où ils se perdaient et où ils égaraient ceux dont ils étaient les guides. S'embrouillant de plus en plus, ils se divisaient, se subdivisaient et ne pouvaient plus s'entendre, ni se faire comprendre.

Cherchaient-ils, par exemple, à décider quelle était la matière première ou l'élément primitif des corps ; les uns disaient que c'était une quantité destituée de formes et de

qualités : les autres, une simple privation ou une puissance sans acte; d'autres voulaient que ce fût une réalité, sans dire en quoi elle consistait; d'autres prétendaient que Dieu lui-même était la matière première, et faisaient émaner les corps de la substance divine.

Amenés à s'expliquer sur la nature de Dieu et sur ses attributs, ils établissaient un grand nombre de questions oiseuses, y donnaient des réponses hasardées et téméraires, qui se conciliaient difficilement avec la foi. Réfutant les erreurs des anciens payens, sans les avoir bien connues, ils disaient des choses peu exactes. Voulant parler des anges, de leur nature, de leurs fonctions, d'après la raison soumise aux inextricables minuties de la dialectique, ils prononçaient hardiment sur ce qu'il leur était impossible de savoir. Saint Bonaventure définit les anges, des substances composées, d'une certaine façon, de ce qui est et de ce par qui tout est : il les divise en hiérarchies célestes; leur attribue la vision matutinale, ou la vision des choses telles qu'elles sont dans leur conception, et la vision vespertinale, c'est-à-dire la vision des choses comme elles sont en réalité. Il parle de leurs voix, de leur autorité, de leur permanence, de leur mouvement, de leur langage, à peu près comme s'il les avait vus et entendus, comme s'il avait été admis dans leur rang et avait conversé familièrement avec eux.

4.° *Morale.* Les philosophes scolastiques se sont beaucoup moins égarés dans la morale que dans les parties spéculatives, parce qu'ayant foi à l'Evangile, aux tradi-

tions chrétiennes et à l'autorité infaillible de l'Eglise, ils étaient contenus par l'enseignement général des pasteurs, comme par une digue insurmontable. Sans cet appui salutaire, qui réprimait leurs écarts, nul doute qu'ils ne fussent tombés dans le désordre et dans la confusion. Nous en pouvons juger, par les propositions éparses et décousues qu'ils avancèrent quelquefois, par les questions insignifiantes qu'ils proposèrent, par les hypothèses chimériques qu'ils forgèrent, et par les cas improbables qu'ils établirent souvent, à l'aide de cette méthode disputeuse. Le respect seul qu'ils conservaient pour les préceptes divins et ecclésiastiques les maintint dans des limites qu'ils n'osèrent franchir.

Le droit de la nature et des gens, la politique et tout ce qui s'y rattache furent sous l'influence des idées du temps. Tout cela participa à la rouille des écoles, devint l'objet de subtiles distinctions et une arène à de nouveaux combats.

Du reste, nous le répétons, dans cette longue période, il parut des esprits vraiment supérieurs, dignes d'un meilleur temps. Parmi les ouvrages des scolastiques, il y en eut de très-remarquables, comme nous l'avons dit, en citant les auteurs.

Il est encore à observer que la philosophie, dont nous venons de tracer les principaux caractères, toute pointilleuse, niaise et absurde qu'elle était trop souvent, en tant que science, n'atteignait pas les grandes maximes de l'ordre moral, tandis que la philosophie incrédule, telle qu'elle

a été chez les Grecs, chez les Romains, chez les Arabes, et plus tard chez les chrétiens, a ruiné, par les fondements, la religion, les vertus et la société, comme déjà nous l'avons montré, et comme nous le ferons voir plus clairement encore par la suite.



CHAPITRE VI.

DES SECTES DE LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE.

—

La fureur des disputes, qui régna si longtemps dans les écoles du moyen âge, devait naturellement amener des divisions et former des camps opposés : elle aurait immanquablement produit, comme chez les Grecs, des scissions profondes qui auraient tout bouleversé, si les combattants n'avaient eu des points communs sur lesquels il ne se permettaient pas d'appeler la discussion, ni même le doute, tels que l'existence de Dieu, la création du monde, la distinction de l'esprit et de la matière, la nature de l'homme, son origine, ses destinées et ses devoirs essentiels. Ce ne fut qu'après plusieurs siècles de débats scolaires, que des esprits audacieux s'attaquèrent à ces vérités fondamentales, les ébranlèrent et préparèrent l'incrédulité que nous verrons se développer.

Cependant il s'éleva entre les philosophes les plus catholiques de cette époque, sur des points non essentiels, des opinions divergentes. Ces opinions ont été soutenues avec assez de force de part et d'autre, pour que des écoles distinctes et de véritables sectes opposées les unes aux autres, aient

par là même existé. Les principales sont les nominaux et les réalistes, les thomistes et les scotistes.

DES NOMINAUX ET DES RÉALISTES.

Ces deux sectes sont fameuses dans l'histoire du moyen-âge : après avoir divisé les écoles pendant plusieurs siècles, elles ont fini par de sanglantes persécutions. Pour les bien apprécier et pour comprendre où se trouvaient au juste les points de division entre elles, il est nécessaire de remonter aux plus beaux temps de la philosophie chez les Grecs, aux fondateurs de l'Académie, du Lycée et du Portique.

Platon soutenait la réalité des idées existantes par elles-mêmes, indépendamment de l'intelligence de Dieu et de la nôtre : selon lui, ces idées servent de types et de modèles à tout ce qui est ou peut être ; elles sont l'objet éternel de la science et le fondement immuable de la certitude.

Aristote, au contraire, se moquait de ces idées spirituelles, éternelles, générales, séparées des substances individuelles et existant par elles-mêmes ; il prétendait que les essences, qu'il appelait formes séminales, étaient imprimées à la matière, de toute éternité, que, considérées dans l'abstraction, elles n'avaient de valeur que par les mots qui les exprimaient.

Les stoïciens ne voulaient ni de la réalité des idées générales, ni des formes éternellement unies à la matière : ils admettaient seulement, dans le chaos primitif, un principe

fécondant et des germes de tous les êtres qui devaient exister par la suite.

Les éclectiques, cherchant à concilier ces diverses opinions, disaient qu'en effet l'essence des choses a une existence réelle, mais uniquement dans l'intelligence de Dieu; que Dieu, en formant les substances singulières, ne peut s'écarter de ces notions générales, éternelles, invariables; que ces notions constituant l'essence des êtres, s'appliquent nécessairement aux individus de la même espèce, comme un sceau imprime la même figure sur toutes les portions de cire où il est appliqué. Ils réduisaient à ce point unique la théorie si compliquée des généralités abstraites, appelées les catégories ou les universaux.

D'autres admettaient, avec Ammonius et Plotin, la réalité des idées dans l'intelligence divine, mais s'abstenaient de toutes les questions ultérieures, à cause des difficultés qu'elles présentaient. Les genres et les espèces, disait Porphyre, dans son introduction à la logique d'Aristote, existent-ils dans la nature des choses, ou seulement dans les notions de l'esprit? s'ils existent, dans la nature des choses, sont-ils corporels ou incorporels, séparés ou non séparés des êtres sensibles? Je m'abstiens, ajoutait-il, de prononcer sur ces obscures difficultés, qui exigeraient beaucoup plus de recherches que je n'en puis faire (1).

Quand on eut perdu la connaissance du grec, il ne fut plus possible de lire le texte original des philosophes qui

(1) Brucker, t. 3, p. 906.

avaient écrit dans cette langue : on oublia même la plupart de leurs ouvrages. La dialectique d'Aristote fut à peu près le seul qu'on connut, dans un temps, et qu'on étudiât : mais on ne le lisait que dans les traductions de Boëce, de Victorin ou des Arabes. On s'accoutuma à regarder les universaux qui y jouaient un grand rôle, comme des formes imprimées à la matière, sans se mettre en peine de résoudre les questions qu'on pouvait faire à ce sujet, sans même les prévoir.

Roscelin, prêtre de Compiègne, célèbre dialecticien, vers la fin du 11.e siècle, s'écartant d'Aristote et de l'opinion reçue, soutint que les universaux n'avaient aucune réalité, qu'ils se réduisaient à des noms dont on se servait pour désigner les genres et les espèces des êtres singuliers. Ceux qui embrassèrent son opinion furent appelés *nominaux*. Abailard, qui avait été disciple de Roscelin, adopta le système des nominaux, en fit la base de son enseignement et le champ de ses combats. Pour le défendre, il fit usage de toutes les ressources de son esprit subtil et de sa dialectique invincible.

Les universaux étaient généralement regardés alors comme le fondement invariable de la science proprement dite, ainsi que l'avait défini Aristote. La nouvelle opinion, qui niait leur réalité et réduisait leur valeur à des mots, sembla renverser toute certitude et réduire la science à néant : elle fut reçue avec une extrême défaveur par tout ce qu'il y avait d'hommes sages et modérés. Les étudiants, au contraire, avides de nouveautés, comme c'est l'usage, s'y précipitèrent avec ardeur, et montrèrent pour Abailard,

qui en était le défenseur, cet incompréhensible engouement dont nous avons parlé. Alors s'engagea entre les deux partis, celui des nominaux et celui des réalistes, une lutte sérieuse et opiniâtre, qui eut des suites fâcheuses.

Abailard sembla modifier l'opinion de Roscelin et ne faire consister les universaux ni dans les idées, ni dans les mots seulement, mais dans les propositions. Toutefois, détruisant leur réalité, il renversait entièrement l'ancien système. La vogue sans exemple qu'il eut, pendant si longtemps, donna aux nominaux un accroissement prodigieux.

Cette secte néanmoins rencontra des adversaires redoutables : les erreurs théologiques, dans lesquelles était tombé son fondateur, les condamnations réitérées qu'essuya son défenseur Abailard, la déconsidérèrent aux yeux des personnes les plus recommandables. On jugea que cette opinion pouvait être dangereuse : dès lors on commença à s'en défier, et à s'en éloigner. Un grand nombre de ceux qui lui étaient favorables retournèrent aux réalistes, mais se partagèrent en différentes opinions, comme le rapporte Jean de Salisbury, dans sa *Métalogique*.

Tous convenaient que les universaux avaient une réalité indépendante des expressions; mais quand il s'agissait de définir avec précision en quoi cette réalité consistait, ils ne pouvaient plus s'accorder. Néanmoins, comme ils se réunissaient dans le point fondamental, ils présentaient sous ce rapport une masse compacte que leurs adversaires ne pouvaient ébranler.

Les deux ordres célèbres des frères prêcheurs et des

frères mineurs, ayant à leur tête les noms imposants de saint Thomas et de Jean Scot, occupaient la plus grande partie des chaires publiques : quoique divisés entre eux sur plusieurs articles, ils se réunirent contre les nominaux et les réduisirent presque au silence.

Au commencement du 14.e siècle, Occam, comme nous l'avons dit, p. 381, entreprit de les ressusciter. Soutenant son opinion avec énergie et persévérance, il eut de nombreux partisans, surtout parmi les franciscains : il rendit à cette secte, presque éteinte, une nouvelle vie et en fut regardé comme le restaurateur.

Les réalistes ne perdirent pas courage. S'appliquant à montrer les nominaux comme de dangereux sectaires, qui semaient le doute et conduisaient à l'incrédulité, ils excitèrent contre eux des préventions, des haines et des persécutions. En France, Louis XI les condamna par un édit de 1473, confisqua leurs livres et exigea de tous les membres des universités qu'ils abjurassent cette opinion, sous peine d'être bannis de ses états. Plusieurs refusant de se soumettre à ces exigences, furent en effet proscrits et se retirèrent en Allemagne et en Angleterre. Là, ils continuèrent d'enseigner leur doctrine et se maintinrent dans un certain honneur.

Les docteurs de Paris, attachés à ces opinions, présentèrent au roi un mémoire justificatif, propre à faire connaître le système philosophique de leur secte et à détruire les préventions dont ils avaient été l'objet. En 1481, ils obtinrent la restitution de leurs livres et la liberté de défendre leur doctrine telle qu'ils l'entendaient.

Les disputes recommencèrent, avec un nouvel acharnement, dans beaucoup d'endroits ; elles furent plus sérieuses que jamais. Les arguments ne paraissant point assez efficaces pour terminer des querelles de cette nature, on en vint à des soufflets, à des coups de pied, à des coups de poing, à de véritables combats qui quelquefois furent sanglants. Des universités se partagèrent en deux, au point que chaque faction avait son recteur et faisait société à part : c'est ce qui arriva à Tubingue et à Oxford.

Les réalistes donnaient aux nominaux des sobriquets injurieux, les appelant *verbalistes*, *terministes* et même *sabelliens* : les nominaux, de leur côté, n'épargnaient pas les réalistes ; de sorte que, de part et d'autre, on voyait tous les signes d'une haine profonde.

Ces tristes dissensions se perdirent, en Bohême et en Hongrie, dans les troubles suscités par les hussites ; en Allemagne et en Angleterre, dans les débats qu'enfanta la réforme. En France, elles se maintinrent pendant le 16.e et une partie du 17.e siècle. Enfin, elles s'évanouirent insensiblement, et les livres produits par ces deux sectes sont parfaitement oubliés maintenant.

Nous nous garderons bien de prononcer sur le fond de ces fameuses disputes d'un temps qui n'est plus : toutefois, il est bon de noter que les nominaux portaient le caractère de vrais sectaires, que leurs fondateurs et principaux défenseurs furent censurés à d'autres titres ; que les novateurs prenaient fait et cause pour eux et jamais pour les réalistes ; que Luther, Mélanchton et autres furent pour les nominaux, etc.

DES THOMISTES ET DES SCOTISTES.

Les deux ordres religieux de saint Dominique et de saint François commencèrent dans le même temps. Etablis à peu près sur le même plan et dans le même dessein, tous les deux se livraient aux études et à l'enseignement. Naturellement il dut se trouver entre eux de l'émulation. Il y en eut en effet une très-prononcée, qui, bien dirigée, aurait produit les plus heureux résultats. Malheureusement elle s'exerça sur des théories sans application possible, sur des arguties qui consumaient un temps précieux à pure perte.

Voici quelle en fut l'occasion : saint Thomas avait donné, dans ses œuvres, des explications philosophiques plus ou moins fondées, quelquefois abstraites et subtiles, sur des points théologiques; par exemple, sur la nature de Dieu, sur ses attributs, sur son concours avec nous, même dans nos actions libres; sur le principe de nos connaissances, sur la distinction de nos facultés, et sur beaucoup d'autres choses.

Scot entreprit de le contredire dans une grande partie de ces points, où la foi n'était pas intéressée. Le génie singulièrement subtil de Scot lui fit inventer des formalités substantielles, des entités métaphysiques, des êtres de raison ajoutés aux êtres réels : il en trouvait partout, autant que de facultés, que de quantités, que de modifications. Les franciscains, en général, s'honorant d'avoir un si grand docteur dans leur ordre, se firent un devoir

de soutenir ses opinions : par cette raison, ils furent appelés scotistes.

Les dominicains se glorifiant, avec plus de raison encore, d'avoir produit saint Thomas, défendaient sa doctrine contre ceux qui l'attaquaient. On leur donna, dans l'école, le nom de thomistes. C'était surtout en ce qui concerne la grâce, le libre arbitre, la prédestination, la manière de concevoir et d'expliquer ces dogmes profonds de la foi chrétienne, que les deux opinions contradictoires s'exerçaient. Elles firent grand bruit, pendant trop longtemps, dans les écoles. Presque tous ceux qui se livraient à l'étude de la philosophie ou de la théologie, se croyaient obligés de prendre parti pour un système ou pour l'autre. Ils se faisaient thomistes ou scotistes; plus tard, thomistes ou molinistes, parce que le système de Scot avait été modifié par le jésuite Molina.

Il y eut quelques autres dénominations, comme d'*albertistes* et d'*occamistes*, disciples d'Albert-le-Grand et d'Occam. Ces dernières sectes eurent si peu de retentissement, que nous n'en devons pas traiter dans cet ouvrage.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES PHILOSOPHES, HISTORIENS DE LA PHILOSOPHIE, CRITIQUES, ÉCOLES ET DOCTRINES MENTIONNÉS DANS CETTE HISTOIRE.

(NOTA. Le chiffre romain indique le tome, le chiffre arabe la page).

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

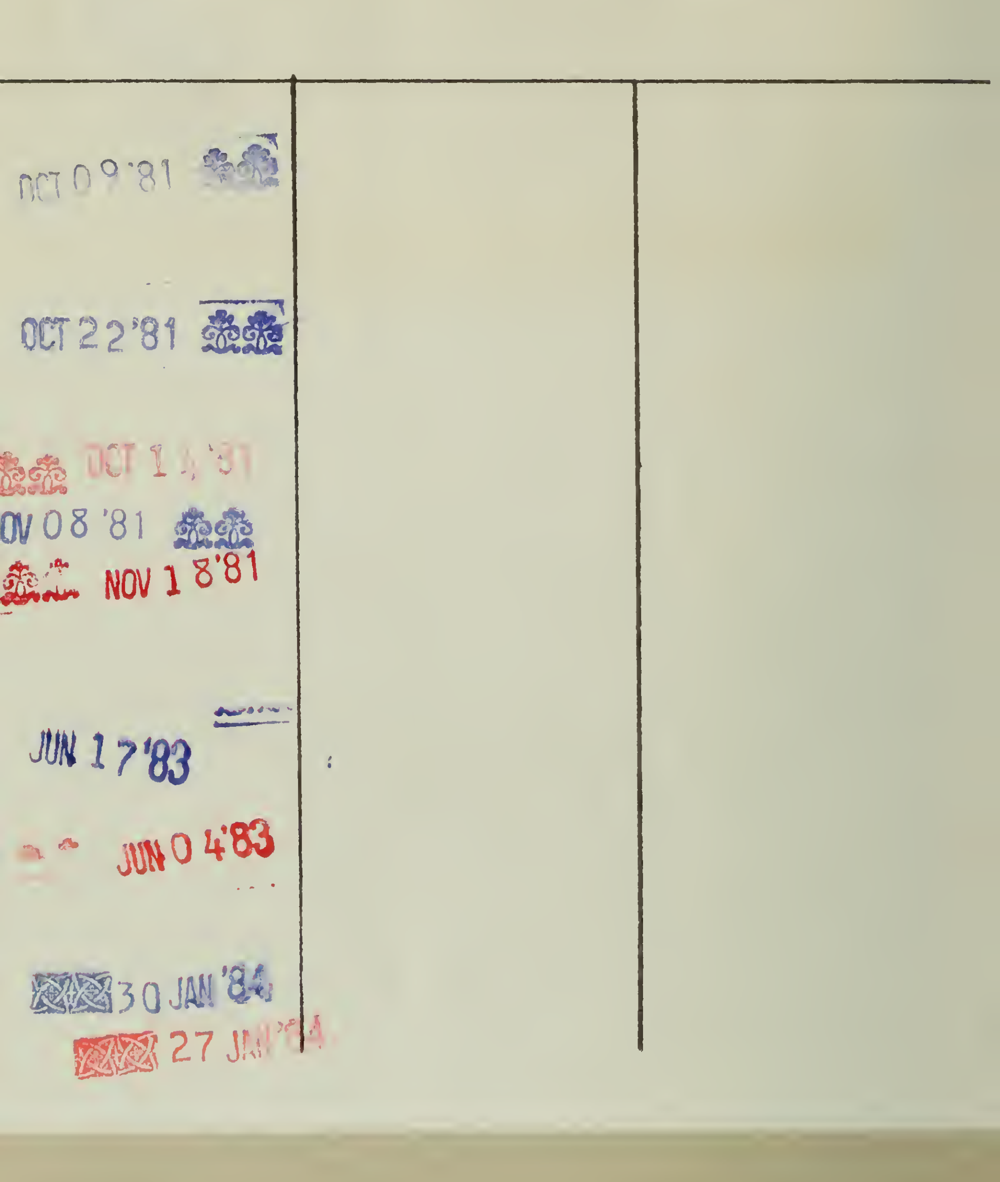
U.

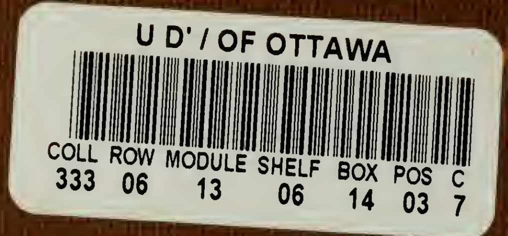
V.

W.

X.

Z.


OCT 09 '81
OCT 22 '81
OCT 1 '81
OV 08 '81
NOV 18 '81
JUN 17 '83
JUN 04 '83
30 JAN '84
27 JAN '84


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 13 06 14 03 7